

INSTITUT DES PARCS NATIONAUX  
DU CONGO BELGE

INSTITUUT DER NATIONALE PARKEN  
VAN BELGISCH CONGO

---

Exploration du Parc National Albert

---

A TRAVERS PLAINES ET VOLCANS  
AU PARC NATIONAL ALBERT

PAR

† RASMUS HOIER  
(Bruxelles)



---

2<sup>e</sup> ÉDITION

---

BRUXELLES  
1955

BRUSSEL  
1955

INSTITUT DES PARCS NATIONAUX  
DU CONGO BELGE

INSTITUUT DER NATIONALE PARKEN  
VAN BELGISCH CONGO

---

Exploration du Parc National Albert

---

A TRAVERS PLAINES ET VOLCANS  
AU PARC NATIONAL ALBERT

PAR

† RASMUS HOIER  
(Bruxelles)



---

2<sup>e</sup> ÉDITION

---

BRUXELLES  
1955

BRUSSEL  
1955

Imprimerie M. HAYEZ, Bruxelles  
— 112, rue de Louvain, 112 —  
Dom. légal : av. de l'Horizon, 39

# A TRAVERS PLAINES ET VOLCANS AU PARC NATIONAL ALBERT

PAR

RASMUS HOIER (Bruxelles)

---

## PRÉFACE

Après avoir rempli pendant plus de seize ans les fonctions de Conservateur du Parc National Albert, j'ai été prié par le Comité de Direction des Parcs Nationaux du Congo Belge de relater les observations et les expériences que j'ai pu faire sur la faune et sur la flore dans un domaine où la nature est désormais inviolée.

Mon propos est de dépeindre, dans cet ouvrage, les animaux sauvages tels que je les ai vus et tels que je les ai compris, tels aussi qu'ils sont devenus dans une Réserve intégrale où, depuis plus de vingt ans, aucun chasseur n'a plus interrompu leur croissance, décimé leur nombre ou troublé leur sécurité.

Je ne cache pas que j'ai essayé de rendre les animaux dits sauvages aussi sympathiques au lecteur qu'ils le sont à moi-même. On est enclin à juger sévèrement les grands fauves en raison des méfaits qu'ils commettent et sans tenir compte des instincts carnivores que la nature a mis en eux et auxquels ils obéissent aveuglément sans avoir à se plier, comme l'homme, à la contrainte d'une loi morale. Nous sommes choqués, révoltés même, de voir qu'un lion ou un léopard tuent une antilope, animal gracieux, doux, inoffensif, et, considérant cet acte sur le plan humain, nous prenons le parti de la victime contre l'agresseur.

Mais la nature ne connaît pas le sentiment. D'ailleurs, une entente comme celle qui existait dans l'arche de Noé eut-elle été favorable à la faune ? Sûrement non. Il faut, pour les bêtes comme pour les plantes, une élimination constante des sujets malades, affaiblis, infirmes, dégénérés, faute de quoi l'espèce irait tout droit à son extinction. La nature crée, de façon plus logique et plus harmonieuse que l'homme, ce que nous appelons

l'équilibre. Si une espèce diminue momentanément en nombre, c'est que les conditions au maintien de ce nombre ne sont plus présentes. Ces conditions, nous pouvons parfois les déterminer, mais rarement les faire naître nous-mêmes, car elles sont infiniment complexes et notre intervention s'avère presque toujours inefficace, voire néfaste. Les carnivores sont, dans l'économie animale, des agents de sélection assurant la survivance des plus aptes par la suppression des déchets. Est-ce la proie la plus friande que le lion attaque dans le troupeau ? Non, c'est presque toujours une bête jeune, blessée, physiquement déficiente, inapte à se défendre ou peu perspicace au danger. Sans doute les fauves, s'ils sont affamés — ou provoqués, — égorgent aussi des êtres humains, mais ils sont avant tout un outil au service de la nature qui s'en sert pour assurer une norme, que trop souvent l'homme est seul à détruire.

Le lecteur parcourra avec nous, au cours de ces pages, les belles plaines du lac Édouard, les forêts des volcans et les sites grandioses que forment ceux-ci, notamment ceux qui sont en activité dans les régions subalpines du Kivu. Nous les décrirons sommairement dans la mesure où notre faible plume pourra évoquer les beautés de cette nature prestigieuse.

Cet ouvrage n'a aucune prétention proprement scientifique. C'est simplement un compendium des impressions que j'ai recueillies au long des déplacements nécessités par mes fonctions dans les domaines du Parc Albert, de 1930 à 1946, et des observations que j'avais déjà faites antérieurement au cours de ma carrière dans la Force Publique, entre 1909 et 1929. Les zoologistes pourront, j'ose le croire, y glaner quelques détails relatifs à leur science; mais il s'adresse avant tout à ceux qui s'intéressent aux choses de la nature et aux résultats déjà acquis, dans sa mission de sauvegarde, par la magnifique et féconde Institution qu'est celle de nos Parcs Nationaux. Et si le récit des épisodes vécus qui vont suivre gagne quelques amis à la faune africaine et quelques nouveaux adeptes à notre Institut, il aura atteint le résultat que nous ambitionnons.

## CHAPITRE PREMIER.

## PLAINES DU LAC ÉDOUARD.

Quand on descend du Nord vers les plaines du lac Édouard, on a, de plusieurs endroits dans l'escarpement de Kabasha, une vue superbe sur la région arrosée par la Rwindi. Au Nord, on distingue le lac Édouard et, par temps très clair, le massif du Ruwenzori; vers l'Est, la chaîne de montagnes qui borde le grand graben africain; et généralement, vers le Sud, les huit grands volcans dont ceux de l'Ouest cachent le lac Kivu.

Au pied de l'escarpement, on rencontre presque toujours les premiers éléphants et bientôt les premiers troupeaux d'antilopes et de buffles. De cet endroit au camp de la Rwindi, il n'y a guère qu'une bonne demi-douzaine de kilomètres, la rivière elle-même étant à peine un kilomètre plus loin.

Si l'on arrive du Sud, on descend dans la plaine sitôt après avoir quitté le poste de Rutshuru, mais il reste encore une vingtaine de kilomètres avant qu'on n'atteigne le Parc National. On longe sur ce parcours, vers la gauche et sans la voir, la rivière Rutshuru, que l'on franchit sur un pont Algrain à la limite même du Parc. La région traversée était autrefois — il y a de cela à peine une trentaine d'années — une plaine giboyeuse couverte d'une petite graminée, mais aujourd'hui le gibier a presque disparu et le terrain lui-même a beaucoup changé d'aspect, envahi qu'il est à peu près partout par une herbe dure et ligneuse, l'*Imperata cylindrica*, impropre à la nourriture des bêtes de la brousse. A l'occasion, on peut cependant rencontrer dans ces parages l'éléphant, le buffle et le waterbuck et, le soir, il n'est pas rare d'apercevoir en cours de route un hippopotame, car la Rutshuru n'est pas loin. La disparition du gibier n'est toutefois pas imputable à la seule végétation, elle est due aussi au chasseur blanc dont la présence éloigne les animaux, notamment le cob, naguère commun dans ces plaines.

La route se rapproche petit à petit de la chaîne du Kasali qui se termine vers le Nord près des Eaux-chaudes. On traverse la Mukondo, la Rumonyo et la Buholokeso, tandis que la Kagera se trouve sur le côté et en contrebas de la route. Les sources des Eaux-chaudes ou « May ya moto » sont proches de la route, et celle-ci passe près de la Rutshuru où l'on peut toujours voir quelques hippopotames, notamment dans la période des basses eaux. Dans les palmiers, *Phoenix reclinata*, qui bordent la rivière, s'ébattent souvent des bandes de singes qui viennent manger les petites dattes. Une visite aux

sources mêmes, en haut de la montagne, ne manque pas d'intérêt, mais la descente dans le bassin n'est pas sans risques : le terrain est glissant, et l'eau presque bouillante peut causer des brûlures sérieuses si l'on vient à y mettre le pied.

Une fois les Eaux-chaudes dépassées, on quitte à la fois la Rutshuru et la chaîne du Kasali et, après avoir franchi les rivières Kanyamafuta et Kanyasembe, on monte dans la grande plaine qui s'étend entre la Rutshuru et la Rwindi où l'on rencontre des troupeaux de buffles, d'antilopes et d'éléphants. Près du village de Katanda, on peut apercevoir des hippopotames le long de la Rutshuru et souvent des buffles ou des éléphants sur la rive droite de la rivière, c'est-à-dire à l'Est.

Au Sud, le terrain se relève vers la chaîne du Kasali; il est assez boisé et il n'est pas rare de voir, de ce côté, de beaux troupeaux de buffles ou d'éléphants, sans compter quelques phacochères ou quelques waterbuck. Au départ du village, qui est habité par des pêcheurs et des travailleurs de la route, on parcourt la vallée de la Rwambembe pendant quelque trois ou quatre kilomètres, puis on monte sur le plateau de Kalinga d'où l'on a une belle vue sur la plaine vers le Nord et le Nord-Est. Au sortir de la vallée de la Rwambembe se trouve l'embranchement de la piste touristique vers Nyamushengero et, sur le plateau, celui qui conduit vers Vitshumbi et de là vers Nyamushengero. Ces deux embranchements ne sont distants l'un de l'autre que d'un bon kilomètre.

Un peu au-delà de l'embranchement vers Vitshumbi, on passe à côté de la plaine d'aviation — un simple terrain de secours — où l'on peut souvent voir quelques troupeaux de topi ou de cob. Cette plaine d'aviation occupe une dépression de terrain d'où l'on monte vers le plateau de Nyamuganda, autrefois très giboyeux. Aujourd'hui encore on rencontre fréquemment dans cette belle plaine des éléphants, des buffles et des antilopes et, notamment avant de descendre vers la Rwindi, quelques waterbuck. Près de la rivière, il y a presque toujours des cynocéphales et, sur les bords mêmes, un certain nombre d'hippopotames. Les éléphants y passent également et, à la sortie au-delà du remblai montant vers le camp de la Rwindi, on a chance de découvrir quelques buffles ou waterbuck près de la route.

On arrive ainsi au camp de la Rwindi, lequel est composé d'un bâtiment provisoire en planches qui fait office de restaurant et d'une douzaine de pavillons couverts de chaume où l'on peut loger les visiteurs. Ceux-ci trouvent donc, pendant leur séjour dans le Parc National, le gîte et le couvert dans les mêmes conditions et aux mêmes prix que dans les hôtels des régions voisines. On a l'occasion également de s'y procurer de l'essence et de l'huile pour continuer le voyage vers le Nord ou vers le Sud. Le restaurant fournit des boissons, des cigarettes, des cartes-vues et des agrandissements de photos du Parc National, ainsi que certaines brochures et publications de l'Institut.

Pour l'excursion dans la plaine, les visiteurs ont à leur disposition un guide qui leur signale le gibier qu'on rencontre et, ce qui est important les mauvais passages sur les pistes et le danger éventuel d'un animal aperçu. De plus, en cas de panne de voiture, il fait venir du secours. Ces guides sont des autochtones : nés dans ces plaines mêmes, ils en connaissent le gibier, ses mœurs tantôt plus familières et tantôt plus farouches. Les quelques accidents survenus dans le Parc National depuis sa création auraient pu être évités si les visiteurs avaient mieux écouté leurs avis et leurs conseils. On ne doit jamais perdre de vue que les animaux qu'on croquera de plus ou moins près sont des bêtes sauvages; ils sont devenus moins ombrageux envers l'homme depuis qu'il les laisse ici vivre en paix, mais une imprudence peut néanmoins réveiller leurs instincts et avoir des suites fâcheuses. Témoin le cas d'une voiture qui, dans un tournant, rencontra une bushbuck; l'antilope fut tuée, mais elle avait d'abord, d'un coup de corne, troué le radiateur et la voiture ne put être réparée que le lendemain. Des accidents plus graves sont toujours possibles avec des animaux puissants comme les éléphants, les hippopotames, les buffles ou les lions.

Les guides ont des instructions bien définies et l'on peut leur faire confiance, mais ce sont des noirs et trop souvent ils cèdent aux désirs exprimés par les visiteurs, tantôt par respect pour le blanc, plus souvent dans l'espoir d'une récompense.

Du camp de la Rwindi, on a une belle échappée sur la plaine vers le Nord et souvent, le soir ou sur la fin de l'après-midi, on peut découvrir au loin les glaciers du Ruwenzori émergeant des nuages qui les cachent pendant le jour. Dans la plaine même, il y a toujours quelque gibier en vue, de petits troupeaux de buffles, de waterbuck, de cob ou de topi, ou encore une famille de phacochères qui viennent se vautrer dans une mare ou chercher leur nourriture dans la brousse. Parfois des éléphants apparaissent près de la rivière ou dans la plaine où ces grands proboscidiens, se détachant au-dessus des herbes courtes, semblent énormes. Si l'on est arrivé au camp tôt dans l'après-midi, on peut prolonger l'excursion jusqu'au lac Édouard, sur la piste de Kamande : le voyage aller et retour comporte 62 km et nécessite environ trois heures. On est à peine engagé dans la piste au bas de l'escarpement qu'on aperçoit des éléphants. Il y en a presque toujours dans la forêt d'acacias de Tshambi, près de la rivière Muwe, et l'on voit fréquemment aussi, dans cette partie, des waterbuck ou des buffles, notamment aux endroits où les herbes sont courtes. Entre Tshambi, la Lula et la baie de Kanyazi, on peut également rencontrer ces pachydermes en nombre et en tous endroits et, près de Kamande, on s'engage dans une belle plaine, vers l'embouchure de la Lula, où il y a presque toujours des éléphants et des buffles vers le soir.

A Kanyazi même (ou Kamande, nom de l'ancien chef), on jouit d'un beau coup d'œil sur le lac Édouard et sur la baie, dont les bords sont hantés par de nombreux troupeaux d'hippopotames et des bandes d'oiseaux aqua-



tiques. L'après-midi, si le soleil brille et qu'il fait calme, on est presque certain de voir des buffles et souvent des éléphants se baigner dans le lac, mais, tandis que les premiers restent dans l'eau tout l'après-midi, les seconds en sortent après avoir bu et fait leurs ablutions au cours desquelles ils s'amuse et batifolent comme des enfants.

Le camp de Kamande ou de Kanyazi s'appelait anciennement « Campi na siku moyo », ce qui veut dire « le camp pour un jour ». Cette appellation provenait de ce qu'autrefois, avant la construction des routes automobiles, les déplacements entre Rutshuru et Beni se faisaient par le lac Édouard. Le voyageur s'embarquait dans une baleinière ou une pirogue à Kabare, à l'Est de l'embouchure de la Rutshuru et, en suivant la rive, allait le premier jour jusqu'à « Campi na siku moyo » ou Kanyazi. Le lendemain, il continuait son voyage vers le Nord en passant par les camps de Lunyasenge, Musenda, Hangi, jusqu'à Vieux-Kasindi, port sur la rive Nord du lac. Kasindi était relié à Beni par une piste indigène, tout comme Kabare l'était à Rutshuru par la piste Kabare-Kalimbo-Ewi-Kwenda-Rutshuru.

Pour retourner au camp de la Rwindi, il faut reprendre le chemin par lequel on est venu, mais, en cours de route, on a souvent l'occasion de rencontrer du gibier autre que celui qu'on avait vu à l'aller, et l'on réussira parfois à voir, à la fin du jour, un léopard ou des lions avant la rentrée au camp. Le lendemain, on se rend dans la grande plaine entre la Rwindi et la Rutshuru. Pour augmenter ses chances d'apercevoir des lions, on partira à l'aube, car ces fauves se retirent d'habitude dans les buissons sitôt que le soleil commence à chauffer la plaine. Selon les indications des gardes, on prend celle des deux pistes où les lions ont été observés en dernier lieu et où il y aura plus de probabilités d'en voir à nouveau. Prenons la route qui va d'abord à Vitshumbi : au début elle traverse une plaine où les topi, autrefois très abondants, se font actuellement plus rares. Par-ci par-là, quelques cob et quelques buffles, surtout vers la gauche dans la dépression où se trouve la plaine d'aviation. Au bout de cinq à six kilomètres, nous arrivons sur une crête parsemée çà et là d'euphorbes et plus riche en gibier. C'est sur cette crête et sur le plateau qui la suit qu'on rencontre souvent des lions. Nous sommes en effet dans leur région préférée, mais c'est néanmoins une question de chance de les apercevoir. S'ils ont tué une antilope sur la fin de la nuit, ils seront encore occupés sur leur victime et il sera aisé de les découvrir; la présence, aux alentours, des vautours et des marabouts nous y aidera. Dans le cas contraire, c'est le hasard ou les bons yeux du guide qui pourront nous servir.

Voilà des vautours qui descendent devant nous près de la piste; ils convergent de tous les coins du ciel et s'abattent directement sur le sol : c'est que les lions sont partis. Les rapaces s'acharnent sur les reliefs d'un topi, tué la nuit par les félins. Ceux-ci se sont retirés dans un fourré proche, mais, gavés de viande, ils n'en sortiront pas et nous continuons notre route.

Nous voici maintenant près du lac : au loin on voit la toiture du gîte de Vitshumbi et à gauche, dans le bas-fond, la baie de Mwiga où se montrent souvent, le matin, quelques hyènes ou quelques hippopotames. Il y a également ici des passages d'éléphants et, dans la journée, des familles de phacochères qui viennent se rouler dans les mares le long du lac. Dans les roseaux de ce bas-fond et le long des rives de la baie, les hyènes se cachent pendant le jour, et la forêt d'euphorbes au Sud-Ouest de la baie de Mwiga a été pendant quelques années le lieu de nidification de nombreux couples de marabouts.

A l'Est du gîte de Vitshumbi se trouve la tombe de BERNARD DE WATTEVILLE, blessé à mort par un lion près de la forêt de Murumbi. Nous continuons notre excursion vers Nyamushengero, nous dépassons le village de pêcheurs indigènes de Vitshumbi, à quelques centaines de mètres du gîte, et bientôt nous descendons dans un nouveau bas-fond qui prolonge la baie de Vitshumbi. Les nombreuses traces et pistes d'hippopotames, ainsi que les ornières creusées par les véhicules après de fortes pluies, rendent la traversée de cet endroit difficile, et il faut souvent changer le tracé de la piste quand un passage devient trop mauvais. Nous gravissons maintenant la crête entre la baie de Vitshumbi et la vallée de la Rutshuru, et le gibier devient de nouveau plus abondant. Sur cette crête ou plateau, il y a presque toujours des lions qui trouvent à se repaître au détriment soit des antilopes, soit des hippopotames qui viennent y brouter la nuit. On y rencontre également, lorsqu'on s'approche de la Rutshuru, des buffles qui sont fort peu farouches. L'aspect de la végétation a changé, la plaine est à présent plus boisée et, par-ci par-là, couverte de forêts d'euphorbes assez denses. Une de ces forêts est longée par la Rutshuru et quelques hippopotames, sortis de l'eau, sont dans le bas-fond. Nous contourrons ce rideau d'arbres et nous arrivons à la Rutshuru même, à Nyamushengero. Spectacle unique ! La rivière est remplie, par centaines, d'hippopotames qui dorment dans l'eau, entassés les uns sur les autres à perte de vue. Sur la rive en face, l'un entre tout doucement dans la rivière, l'autre descend la berge et va le suivre. Nous faisons une petite promenade à pied le long de la rive pour les contempler de près à loisir. Sur un petit banc de sable, au milieu de l'eau, sont au repos une vingtaine de pélicans blanc-rose, et, à côté d'eux, quelques hippopotames dorment tranquillement. Ici, tout près de nous, dans une petite mare à une cinquantaine de mètres de la rive, un vieux mâle nous regarde et, après des hésitations, sort de là pour gagner la rivière. Mais il n'y entre pas, car il sait qu'il serait aussitôt chassé par ses rivaux. Nous l'abandonnons, un peu penaud, pour rejoindre la voiture, et nous continuons notre excursion en reprenant la piste vers Vitshumbi que nous suivons jusqu'à l'embranchement vers Bugugu-Kanwene-Kashwa. Dans la première partie de cette étape, nous risquons de voir, près de la forêt d'euphorbes de Murumbi, des éléphants et aussi des buffles et des lions; j'y ai croisé un matin un très grand hylochère, énorme sanglier que

les Anglais appellent « le Sanglier géant de forêt ». Dans cette région, j'ai vu un jour deux hyènes guettant deux cob mâles qui se battaient. Peu à peu nous nous approchons de nouveau de la Rutshuru à travers un plateau où la faune est rare, le sol étant couvert d'une graminée ligneuse, du genre *Digitaria*, dédaignée par les bêtes et qui reste courte et touffue. Près de la Rutshuru, le gibier redevient plus nombreux; on voit assez bien de cob et de topi. Nous arrivons ainsi à Bugugu, à un tournant de la Rutshuru où la rive gauche est fort élevée, tandis que l'autre, en face, côtoie un bas-fond dépassant à peine le niveau de la rivière et, partant, souvent inondé. Quand les eaux se retirent, elles laissent derrière elles de nombreuses petites mares où les hippopotames aiment venir se rouler dans la vase. Le sol étant argileux et de teinte bleu-gris à blanche, ces énormes bêtes en sortent barbouillées et toutes maquillées de cette terre. On peut souvent observer dans le même bas-fond, le matin, quelques hyènes cherchant dans les eaux basses des poissons, en l'espèce des silures. Quand le niveau de la Rutshuru est très haut et les pluies abondantes, le bas-fond inondé se remplit de nombreux oiseaux aquatiques parmi lesquels il m'a été donné un jour d'admirer des centaines de flamants blancs et roses, oiseau très rare et qui n'est jamais que de passage dans le Parc National.

Juste en face, dans le tournant de la rivière, s'étend un banc de sable qui est depuis toujours la plage de prédilection où de nombreux hippopotames viennent dormir aux heures chaudes de la journée. Ces animaux ne font plus attention aux visiteurs qui s'arrêtent sur la rive opposée pour les observer et les photographier. Il n'en a pas toujours été ainsi. Il y a à peine une douzaine d'années, ces amphibiens se sauvaient encore dans l'eau dès qu'ils entendaient ou voyaient venir une voiture. Mais une longue paix avec l'homme leur a peu à peu donné conscience de leur sécurité.

Poursuivant notre route, nous arrivons, à un kilomètre à peine de Bugugu, à Kanwene, autre endroit propice pour observer à l'aise les hippopotames. Ici aussi ils sont en nombre considérable, pressés les uns sur les autres, en masses compactes, dans l'eau peu profonde. Ils nous dévisagent sans crainte; de temps à autre l'un d'eux ouvre sa grande gueule dans un large bâillement qui, je l'ai souvent constaté, est fort contagieux pour ses congénères : il se communique de proche en proche et finirait par gagner le spectateur. Deux jeunes se battent en jouant et se poursuivent sous l'eau, provoquant un remous à la surface, puis sortent leur tête un peu plus loin pour recommencer la lutte. Au plaisir de voir ces grandes bêtes placides en pleine liberté et rassurées sur les intentions des visiteurs, il faut ajouter le charme floristique du pays. La Rutshuru est, à cet endroit, bordée de palmiers, *Phoenix reclinata*, c'est-à-dire de faux-dattiers, et l'ensemble des eaux, de la faune et de la végétation forme un paysage ravissant qui semble nous reporter aux premiers âges du monde.

Près de Kanwene, on rencontre souvent le matin une bande de lions qui apprécient surtout la chair des jeunes hippopotames, sans dédaigner pour autant celle de tout autre gibier qui tombe entre leurs griffes.

Quittant la Rutshuru pour rejoindre la grand'route, nous traversons d'abord, pendant quelques kilomètres, un plateau d'où nous continuons à avoir sous nos yeux la vallée baignée par cette rivière. Dans cette vallée se trouve l'ancien village de pêcheurs de Kashwa, un peu en aval de l'embouchure de la rivière Ewi, affluent de droite de la Rutshuru. Du village même il ne reste rien, mais les cultures que les indigènes y avaient faites et qu'ils ont abandonnées après récolte ont attiré les éléphants. Ceux-ci y apparaissent en troupeaux parfois importants qui ravagent les bouquets d'épineux caractérisant la région. Ils ne mangent pas seulement les feuilles, mais aussi l'écorce des arbres, et il n'est pas rare de voir l'un d'eux tenant une branche d'*Acacia* dans sa trompe ou dans sa bouche. Le plateau que nous parcourons maintenant était autrefois très giboyeux; il s'y trouvait beaucoup de lions qui se nourrissaient de topi, de phacochères et, plus tard, de jeunes hippopotames qui venaient y pâturer la nuit. On en voit encore aujourd'hui, mais en nombre moindre et moins fréquemment.

Après avoir traversé ce plateau, appelé plateau de Kigezi, nous descendons dans un bas-fond couvert d'*Imperata cylindrica* et très peu giboyeux, puis nous montons dans la plaine de Nyabugando assez bien peuplée aujourd'hui encore d'animaux de toute sorte. On y rencontre aussi bien l'éléphant que le buffle, et de petites mares y attirent, après de fortes pluies, quelques hippopotames isolés, bien qu'on y soit déjà éloigné de la Rutshuru de plusieurs kilomètres. Il convient de ne pas trop s'approcher de ces bêtes qui, vivant seules, n'ont pas toujours un caractère facile. Le fait même qu'elles se trouvent là loin de la rivière et du gros du troupeau invite à la prudence.

Cob et topi habitent également ce plateau, et l'on y voit généralement aussi quelques phacochères. Vers le Sud, la plaine est fort boisée, couverte d'*Acacia* et l'on y aperçoit ou entend souvent des éléphants, de même que des lions. De plus, dans les épineux, il y a toujours des léopards et des hyènes, mais ils ne se montrent que très rarement.

Nous descendons maintenant dans la vallée de la Rwambembe et, peu après, nous rejoignons la grand'route à une dizaine de kilomètres du camp de la Rwindi, ayant fait le second jour, au cours d'une matinée, un circuit de 70 km environ dans le Parc National, avec de nombreux arrêts pour observer la faune et pour admirer sa variété et son abondance.

## CHAPITRE II.

## ÉLÉPHANTS.

[*Loxodonta africana* (BLUMENBACH).]

---

On parle souvent dans les journaux, les revues, les récits de voyage ou de chasse, des risques d'extinction que fait courir à l'éléphant la recherche de son ivoire. Certes, les chiffres des statistiques relatives à l'exportation de l'ivoire africain donnent à réfléchir, mais, en examinant la question de près, on constate qu'une grande partie de celui qui nous vient du Congo, de celui notamment qu'on récoltait au début de l'État Indépendant, provient de défenses conservées pendant de nombreuses années chez les chefs indigènes. Quel est le colonial qui n'a pas entendu parler du « Zeriba », l'enclos du grand « Sultan » du Nord de l'Uele, où la clôture était faite de longues pointes d'ivoire dont l'indigène n'avait aucun usage ? Cette précieuse matière a été amenée petit à petit vers la côte pour être envoyée à Anvers ou vers d'autres ports d'Europe. Des quantités d'ivoire ont été découvertes dans des marais asséchés, d'autres dans la grande forêt équatoriale. De plus, dans les dernières décades du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, les chasseurs étaient plus nombreux qu'aujourd'hui. Il y avait à cette époque beaucoup d'éléphants porteurs de grosses défenses, la réglementation sur la chasse était beaucoup moins rigide et le contrôle de l'exportation beaucoup moins efficace qu'aujourd'hui, où, du reste, un permis de chasse à l'éléphant pour deux spécimens coûte déjà près de 5.000 francs. Les porteurs de grosses pointes étant devenus beaucoup plus rares, ces autorisations se demandent de moins en moins et, ne pouvant obtenir qu'un permis pour deux éléphants supplémentaires, le chasseur professionnel renonce désormais à un plaisir si sévèrement restreint.

Ce qui met davantage l'existence de l'éléphant en danger, ce sont les permis administratifs de chasse destinés à protéger les cultures. L'éléphant cause beaucoup de dégâts dans les champs indigènes, car il ne se borne pas à manger, il piétine, il brise, il détruit. J'ai vu un jour au Parc National Albert, dans le village des cantonniers à Bushendo, entre le pont de la Rutshuru à Mabenga et les Eaux-chaudes, un troupeau de sept éléphants à l'œuvre dans un champ de manioc. Ils arrachaient les plantes pour en manger seulement par-ci par-là quelques feuilles. Les indigènes s'étaient postés sur la route, à une quarantaine de mètres des déprédateurs, essayant de les effrayer par leurs cris, mais ceux-ci ne quittèrent le champ qu'après

l'avoir complètement saccagé. Ce n'est toutefois pas par insouciance vis-à-vis de l'homme que ces animaux restaient sur place : ils savaient par expérience qu'ils ne seraient pas chassés. Par contre, en dehors du Parc, où il n'entend que rarement un coup de fusil, l'éléphant se sauve d'habitude au moindre bruit de l'homme et cela notamment quand il est en troupeau. Pour sauvegarder les cultures indigènes, le Gouvernement autorise l'abatage de ces pachydermes par des chasseurs européens, qui sont alors munis d'un permis administratif, lequel est gratuit et, dans certains territoires, confère à son détenteur le droit de s'approprier une des deux défenses de l'animal abattu. Beaucoup d'éléphants sont tombés sous les balles de ces chasseurs dans les régions voisines du Parc National. Leur nombre n'en a pas moins augmenté considérablement dans le Parc même. Nous estimions en 1931 qu'il y avait environ 800 éléphants entre le lac Kivu et le lac Édouard, leur total actuel ne doit pas être éloigné de 2.500 à 3.000 dans cette même région. Cela ne veut nullement dire que les 800 de 1931 se soient reproduits jusqu'à atteindre, de ce seul fait, le chiffre d'aujourd'hui : ce serait là chose impossible, la portée de l'éléphant étant d'environ 22 mois. Mais beaucoup de ces proboscidiens sont venus de l'extérieur du Parc où ils étaient chassés quand ils ravageaient les cultures indigènes ou européennes. Je connais entre autres le cas d'un gérant de plantation de café installé à proximité des limites du Parc et qui avait tué à lui seul, au cours d'un terme de trois ans, 46 éléphants.

Veut-on quelques exemples des apports venus de l'extérieur en cette matière ? Dans les environs de Rutshuru, le Gouvernement avait mobilisé une section de soldats avec un sous-officier pour refouler les éléphants dans la Réserve nationale. Quelques-uns de ceux-ci furent tués, beaucoup furent blessés, mais la plupart s'enfuirent à l'intérieur des limites du Parc et, y trouvant la sécurité, y restèrent. Dans la région au Sud du Parc qui constitue le bassin de la Rwindi supérieure, endroit où les éléphants étaient nombreux, le chef NDEZE avait à son service, pendant plusieurs années, un chasseur en permanence. Ici également les éléphants se sauvèrent en grande partie vers notre Réserve, et il en fut de même dans presque toutes les régions limitrophes. Évidemment ces animaux sortent aussi du Parc, mais, sitôt qu'ils essuient des coups de fusil, ils y reviennent, comme on peut en juger par le nombre de leurs cadavres trouvés chaque année près des limites et provenant de bêtes blessées en dehors de celles-ci. Un troupeau ne saurait rester à la même place pendant plusieurs heures, sa consommation de végétaux étant trop grande. Adulte, une seule de ces bêtes demande un minimum de 150 kg de nourriture par jour; il ne faut donc pas un grand troupeau pour faire en une heure le vide dans les alentours immédiats et forcer les pachydermes à se remettre continuellement en marche. C'est le cas notamment en plaine de savane, où il y a relativement peu d'arbres. Car l'éléphant se nourrit essentiellement de feuilles, d'écorces et de graminées qu'il trouve à l'état sauvage. Dans les cultures indigènes

au contraire, c'est le bananier qui est sa nourriture préférée mais elle est malheureusement loin d'être la seule, car il est friand aussi de maïs, de sorgho, de manioc, de patates douces et en général de tous les fruits et légumes de culture. Qu'on n'en infère pourtant pas que l'éléphant cherche à priori ces cultures quand il les trouve sur son chemin, mais, une fois qu'il a pris goût à certaines plantes, il y revient. Lorsque les pêcheries indigènes établies sur la rive Ouest du lac Édouard ont été évacuées en 1934, les éléphants ont rasé en quelques jours tout ce qu'il y avait de bananeraies autour des villages abandonnés. Il en fut de même quand nos travailleurs-cantonniers déménagèrent de leur village à la Lula : deux jours après leur départ il ne restait pas un bananier debout.

Mais ces destructions justifient-elles la chasse abusive qu'on fait à l'éléphant en dehors des Parcs Nationaux et des Réserves de chasse ? Y a-t-il vraiment des raisons d'autoriser l'abattage de cet animal pour le ravitaillement en viande des grandes entreprises telles que chemins de fer, mines, etc. ? N'y aurait-il pas plus d'intérêt pour la Colonie à conserver les éléphants pour l'ivoire, car je ne considère pas comme nuisible et ne songe pas à proscrire la chasse aux grosses défenses avec les permis réglementaires, les victimes étant en effet toujours choisies parmi les mâles, lesquels sont en surnombre. Il n'y a aucun danger qu'un chasseur d'ivoire tire jamais sur une femelle et, parmi les mâles, il cherchera toujours celui qui a les plus belles pointes.

L'éléphant vaut qu'on le protège, c'est un animal intéressant, intelligent, et qui n'est pas sans jouer son rôle dans la nature. J'avais un jour, en revenant de Kamande, ramassé sur la piste, pour le jardin de notre Station à Rutshuru, quelques sacs de fumier d'éléphant que j'employai comme « mulching » pendant la saison sèche. Quelque six mois après, je vis pousser, dans cette partie du jardin, une douzaine de palmiers (*Phoenix reclinata*). Les semences provenaient de fruits que ces bêtes avaient mangés. De même le boisement de palmiers (*Borassus*) dans la plaine de la Ruzizi est dû aux éléphants, le seul animal qui puisse consommer les fruits entiers de cet arbre pour en évacuer les graines et les répandre ainsi par dissémination naturelle.

On entend parfois des gens mal informés faire à l'éléphant la réputation d'un animal méchant et vicieux, qui chargerait à la moindre provocation. Cela arrive, en effet, mais cette attaque est exceptionnelle et a toujours une cause. Pendant les seize années que j'ai passées au Parc National Albert, j'ai rencontré et observé des milliers de ces placides pachydermes et je n'ai été chargé que par un seul. Je me rendais à Kamande en camion avec quelques travailleurs. Non loin de la rivière Muwe, près de l'ancien village de Tshambi, nous rencontrons une troupe de femelles avec beaucoup de jeunes. Il y avait des éléphants des deux côtés de la piste, mais celle-ci était libre et nous avons déjà traversé le troupeau quand, brusquement, un vieux mâle armé de longues pointes s'élança dans notre direction. Il

était à une trentaine de mètres en contrebas de la route quand nous l'avons dépassé sur la piste, mais il nous a poursuivis, le long de celle-ci, sur près de 200 m. Il s'est ensuite arrêté, a reniflé pendant quelques instants les traces du camion, puis a rejoint ses congénères. Le lendemain, en revenant de Kamande, nous avons retrouvé le troupeau à peu près au même endroit et, cette fois encore, le mâle a chargé. Il se trouvait alors à une cinquantaine de mètres en contrebas de la piste et, de là, ne voyait pas notre véhicule, mais il s'est précipité dans la direction d'où venait le bruit du moteur, ce qui nous a permis de le dépasser au moment où il n'était plus qu'à une dizaine de mètres de la route. Comme la veille, il nous a poursuivis sur une centaine de mètres. Pourquoi ce vieux mâle nous a-t-il chargés ? Je ne puis trouver d'autre explication à son attaque que la présence de tout petits jeunes dans le troupeau, bien que, en cette occurrence, ce soit ordinairement à une mère qu'on a affaire. Tel fut le cas un jour dans la plaine de lave, à quelque distance de la Mission de Rugari. Des indigènes étaient allés dans la forêt pour y couper du bois. Un violent vent d'orage venait du Sud et agitait bruyamment les feuilles, au point que les noirs n'entendirent pas les éléphants pourtant proches de l'endroit où ils étaient. Tout à coup ils se virent chargés par une femelle qu'accompagnait un tout petit jeune. Les hommes se dispersèrent, mais l'un d'eux ne fut pas assez rapide : la bête le rejoignit, le tua, et, après l'avoir piétiné, l'enterra sous un amas de branchages; geste bizarre, dû sans doute à quelque obscur instinct. En juillet 1936, un touriste imprudent, qui voulait prendre des photos originales d'éléphants, s'était approché d'un vieux mâle solitaire connu de nos gardes et réputé particulièrement vicieux. A l'approche de l'homme, dont le vent avait trahi la présence, l'animal avait déjà annoncé par un barrissement qu'il était de mauvaise humeur, mais, malgré l'insistance du garde qui voulait revenir en arrière, notre touriste continua à avancer et finit par se montrer en pleine vue à une quinzaine de mètres de la bête. Il braquait sur elle son appareil quand, brusquement, elle chargea et le tua d'un formidable coup de trompe. Selon les dires du garde et des deux autres blancs qui l'accompagnaient, l'éléphant s'agenouilla ensuite sur ses pattes de devant et transperça le corps de sa victime d'une de ses défenses. Quand il se fut éloigné, les deux blancs et le garde trouvèrent le cadavre recouvert d'un monceau d'herbes. Ce même éléphant fut tué quelque temps après cet accident. A la tempe gauche, il avait une ancienne blessure, encore suppurante, et provenant d'une balle qui s'était aplatie contre son crâne. C'est probablement cette plaie, toujours vive, qui l'avait rendu « méchant ». Il était bien connu de nos gardes du fait qu'il était toujours isolé et se tenait constamment dans les mêmes parages. La dernière photo prise par le touriste le montre qui s'apprête à charger, la trompe en l'air et les oreilles grandes ouvertes.

Cette étrange manie de l'éléphant d'enterrer sa victime a également été vérifiée, il y a quelques années, dans le territoire de Ruhengeri, près de



la limite du Parc, à Kinigi. Un colon avait blessé un éléphant dans son champ de pyrèthre. Poursuivant l'animal dans le taillis, il fut brusquement chargé. La bête le saisit avec sa trompe, puis le lança au loin dans la brousse. Le malheureux retomba dans un buisson où il resta en syncope. Revenu à lui, il constata que l'animal l'avait couvert de branchages. Notre malchanceux colon, qui avait plusieurs côtes cassées, se promit bien, s'il guérissait, de ne plus jamais chasser. Il est guéri, mais il chasse de nouveau.

En juillet 1939, un groupe d'étudiants de l'Université de Witwatersrand (Afrique du Sud) étaient venus visiter d'abord le Nyamuragira, ensuite les plaines du lac Édouard. Excursionnant sous la direction du Commandant E. HUBERT, qui conduisait lui-même une des trois voitures, ils rencontrent bientôt deux éléphants mâles. Le Commandant, voulant les leur montrer de plus près, quitte la piste avec l'auto de tête. L'un des pachydermes s'en va à l'approche des voitures qui s'arrêtent à une trentaine de mètres du second. Après quelques instants, celui-ci se remet également en marche et le Commandant le suit avec les deux autres voitures. Brusquement la bête se retourne et charge la voiture de tête que le Commandant fait stopper aussitôt. Les deux autres voitures tournent immédiatement vers la gauche et rejoignent la route. Malgré les coups de klaxon et l'accélération du moteur, bruits qui font généralement fuir les éléphants, l'un de ceux-ci fonce de tout son poids et détruit tout le devant de la première auto. Ensuite il se place à côté de la voiture, perce le plafond de ses défenses et commence à basculer le véhicule. A ce moment le Professeur GEVERS, qui se trouvait à côté du Commandant, veut sortir de la voiture, mais la bête renverse celle-ci et le Professeur a les jambes fracturées et les pieds broyés dans la chute. L'éléphant s'en va alors et se met sous un arbre à environ 80 m de l'auto culbutée. Les étudiants reviennent pour aider leur maître, le transportent jusqu'aux deux autres voitures, le déposent dans l'une d'elles et quittent les lieux en y laissant l'auto détruite. Au moment de leur départ, l'éléphant s'effondre, il était mort. Nous n'avons jamais pu établir s'il était malade ou si c'était le choc de la voiture qui l'avait fait succomber.

Un policier noir descendait l'escarpement de Kabasha avec un indigène. Au pied de l'escarpement se trouvait un éléphant, sur le bord de la route, mais caché par des buissons et un arbuste. A peine le policier débouchait-il près du fourré, que la bête le flaire et charge les deux noirs qui se sauvent. Dans sa fuite, le policier perd le petit paquet qu'il portait sur sa tête et qui contenait sa natte et sa couverture. L'éléphant s'arrête, intrigué, devant cet objet insolite, le renifle et le retourne plusieurs fois, puis s'en va. Ce grand animal a bon nez, mais non bonne vue et c'est, en l'occurrence, l'odeur de l'homme qui l'a surpris et l'a fait réagir violemment.

En général l'éléphant, qui est un herbivore, est un animal pacifique qui se sauve dès qu'il subodore ou entend l'homme, pour qui il a une peur

instinctive, comme d'ailleurs la plupart des bêtes sauvages. Quand il devient « méchant », ce n'est généralement pas sans cause, c'est l'homme qui l'a blessé d'un coup de fusil, d'un coup de lance, d'une flèche ou dans un piège. Mais il peut y avoir aussi des causes naturelles qui le font physiquement souffrir et le mettent dans un état d'irritabilité constante. Tel est souvent le cas chez les sujets affligés d'une carie des dents, et le fameux chasseur SUTHERLAND disait juste quand il conseillait à ses confrères de se méfier des éléphants qui n'ont qu'une pointe. Au cours de nos années d'Afrique, nos gardes nous ont rapporté quelques défenses cariées qui se trouvent actuellement à l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique à Bruxelles. Je me souviens, notamment, de l'une d'elles trouvée à la rive du lac Édouard, une année où les eaux étaient exceptionnellement basses. La défense devait avoir été cassée dans la prime jeunesse de l'animal, et le morceau resté dans l'alvéole, qui lors de l'accident avait été broyé, était entremêlé avec les os de la mâchoire supérieure, au point qu'il n'y avait pas moyen de distinguer entre os et ivoire.

Une autre fois, les gardes nous ont amené tout un crâne d'éléphant où la défense droite tournait vers l'intérieur. Elle était de dimension et de poids beaucoup moindres que la défense gauche (3,9 kg contre 16 kg). Elle était recourbée et son extrémité était logée dans la cavité buccale, empêchant de ce fait une mastication convenable. Il en était résulté une grande dissymétrie et une usure anormale des dents des deux maxillaires; la rangée gauche du maxillaire inférieur notamment montrait une face interne fortement usée par le frottement de l'extrémité de la pointe — laquelle était biseautée pour la même raison — contre cette partie du maxillaire. Ce crâne se trouve également à l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique à Bruxelles.

Nous avons souvent constaté que lorsqu'il y a carie dentaire à l'une des deux défenses, l'autre présente également une anomalie, étant plus ou moins annelée ou, plus rarement, fendue. Et, à propos d'anomalies dentaires, nous avons eu la rare chance de trouver à Kibati, à une vingtaine de kilomètres au Nord de Goma, un crâne d'éléphant porteur de quatre pointes d'environ 2 kg de moyenne. Les deux défenses de chaque côté étaient superposées dans deux alvéoles bien distincts. En 1935, les indigènes du territoire de Lubero avaient aussi apporté au poste un crâne d'éléphant muni également de quatre pointes de poids et de taille considérablement plus grands que ceux du crâne de Kibati. Malheureusement, l'agent du Gouvernement ne trouva pas ce trophée plus intéressant qu'un autre et laissa les indigènes partir avec l'ivoire, tandis que le crâne lui-même était donné à un Commandant italien qui saisit avec empressement l'occasion d'acquérir une pièce de collection, particulièrement rare et intéressante pour un musée.

Les gardes nous rapportent parfois aussi des morceaux de défense provenant le plus souvent de pointes cassées dans des combats entre mâles.

L'éléphant se sert occasionnellement de l'une ou l'autre de ses pointes pour déraciner un arbre. Il l'utilise comme levier et il peut alors arriver qu'elle se casse. Un de nos gardes nous apporta récemment un morceau de défense — la partie se trouvant à l'extérieur de la mâchoire supérieure — qui pesait 45 kg.

Entre eux, les éléphants vivent en bonne intelligence et les mères sont d'excellentes gardiennes pour leurs jeunes. Aussi est-il extrêmement rare que les fauves parviennent à tuer un de ceux-ci, et nous ne connaissons qu'un cas, arrivé près des rives du lac Édouard, où un garde a trouvé un cadavre de jeune éléphant à moitié mangé par une bande de lions. Le fait même qu'une partie du corps avait été dévorée semble indiquer qu'il s'agissait d'un petit abandonné par sa mère pour maladie ou pour toute autre cause. On constate fréquemment, en effet, dans la nature, qu'une bête malade est sacrifiée, rejetée du troupeau, et que toute tentative faite par elle pour rejoindre celui-ci est repoussée, parfois même très durement. Pendant plusieurs jours, le Conducteur des travaux de réfection de la route près du pont de Mabenga a eu l'occasion de voir un éléphant de quelques mois, abandonné près de la Rutshuru, mais lorsqu'il m'a mis au courant du fait, il ne nous a pas été possible de retrouver le jeune animal qui n'a plus été observé par la suite.

En janvier 1946, des visiteurs revenant tard dans l'après-midi de Kamande furent arrêtés par une bande d'éléphants qui barraient la route près de la rivière Muwe, et toutes les tentatives de les faire partir et de dégager le chemin furent vaines. Ce n'est qu'à 11 h du soir qu'ils s'éloignèrent. Une visite sur les lieux, le lendemain matin, nous révéla la cause de leur obstination à rester sur place : il s'agissait d'une naissance survenue dans le troupeau, sur le bord de la route. Toute la harde s'était arrêtée jusqu'au moment où la mise bas était terminée et où le nouveau-né pouvait suivre sa mère. Nous avons souvent eu l'occasion de rencontrer des groupes de quelques mères accompagnées de leurs jeunes, ceux-ci disposés en file indienne dans un ordre toujours le même : la mère guide le troupeau, gardant sous elle ou sur le côté le plus jeune; en tête derrière elle, le jeune de la portée précédente; puis le troisième qui, au moment de la naissance du plus petit, doit avoir dans les cinq à six ans. Les jeunes plus âgés, se libérant de la tutelle maternelle, sont, à ce moment, allés se joindre à d'autres troupes, en tout cas ils ne suivent plus leur mère. Le nouveau-né est à peine plus grand qu'un porc et la mère ne peut presque le voir qu'en terrain totalement dénudé. Dans la plaine de la Semliki, j'ai aperçu un jour un petit troupeau où l'on ne distinguait d'abord, à distance, que quatre éléphants. Arrivés plus près, nous avons constaté que la bande comptait, outre les quatre grands, qui étaient des mères, huit petits, deux derrière chaque mère. Les éléphants venaient à peu près dans notre direction et allaient s'engager dans une partie de la plaine à très courtes herbes. Quand nous les avons vus dans cette partie découverte, nous avons compté

deux nouveaux petits dissimulés jusque-là par la hauteur des herbes. Ils se tenaient sous leurs mères, légèrement sur le côté. Lorsqu'elle fut à une cinquantaine de mètres de nous, la mère-guide s'arrêta, flairant ou entendant quelque chose, probablement mise en garde par le bruit de notre moteur que nous avons laissé en marche. Immédiatement, elle a dressé sa trompe, cherchant dans notre direction, puis tout le troupeau a fait demi-tour et a rebroussé chemin.

Le Commandant HUBERT, Conservateur-adjoint, a pu un jour, à la Rutshuru, observer la façon dont les éléphants-mères aident les jeunes en cas de danger ou au passage d'une rivière. Il m'a rapporté une scène mouvementée et par certains côtés touchante à laquelle il a assisté. Je reproduis ici son récit. Arrivé, m'a-t-il dit, à Nyamushengero vers 9 h 30, je suivais d'une petite hauteur les évolutions d'un troupeau de seize éléphants dont six jeunes de trois à huit ans, deux jeunes mâles de quinze à vingt ans, le reste consistant en femelles adultes. La harde s'approchait lentement de la rivière Rutshuru, large à cet endroit d'une cinquantaine de mètres et bordée d'un mince rideau de hautes herbes, avec l'intention évidente de la traverser. Ils pâturaient tranquillement ces « Elephant grass » avant d'entrer dans l'eau, lorsqu'à 100 m à peine en aval apparut un jeune lion mâle se rendant à la rivière. Sa soif apaisée, le fauve vint rejoindre un autre jeune lion et une lionne qui, à peu de distance, achevaient leur repas fait d'un tout jeune hippopotame, comme j'ai pu le constater plus tard. A ce moment les éléphants, à qui une saute de vent avait probablement décelé la présence de ces redoutables félins, sont pris d'une soudaine panique et s'élancent dans la direction où j'avais aperçu le premier lion près de l'eau. Arrivés là, ils se mettent à pousser des barrissements stridents, à courir dans un sens puis dans l'autre le long de l'eau, à agiter leurs oreilles, à dresser leur trompe en l'air, tâchant de découvrir d'où venait le danger et grattant le sol d'énervement.

Devant cette démonstration, les lions, dont le repas était d'ailleurs terminé, se dirigent rapidement en aval vers la rivière, à un endroit où il semble qu'il n'y ait pas d'hippopotames. En tête les deux jeunes — ils sont de la taille d'une lionne adulte et l'un d'eux possède déjà un début de crinière — se jettent résolument à l'eau et nagent rapidement vers la rive opposée, poursuivis par trois hippopotames qui ne parviennent toutefois pas à les rejoindre avant qu'ils aient accosté l'autre rive. La nage des lions paraissait très aisée et rapide. Pendant ce temps deux autres gros hippopotames menaçants barraient la route à la lionne arrivée un peu en retard sur la rive. Ne pouvant traverser l'eau, celle-ci fait demi-tour, s'écarte lentement de la rivière et cherche des yeux les deux autres félins sur la berge opposée, lançant à leur adresse de petits rugissements d'appel. Les deux jeunes, à la sortie de leur bain, s'ébrouent et vont à 200 m de là sécher leur robe au soleil près d'un petit arbuste. De leur côté, les éléphants, les nerfs un peu calmés, se sont rassemblés près de la rive, les

oreilles s'agitent encore, parfois une trompe se dresse. Tout à coup, trois éléphants, — des connaissances peut-être, — dont un très grand, apparaissent sur la rive opposée de la rivière. Lorsqu'ils atteignent la berge, juste en face de l'endroit où se trouve notre harde, celle-ci entre dans l'eau, les grands qui touchent le fond sont en amont, protégeant les jeunes contre le courant assez violent. La rive opposée, située dans une courbe de la rivière, est assez abrupte, aussi les proboscidiens font-ils de vains efforts pour sortir de l'eau. Les trois éléphants de l'autre rive, qui semblent les attendre, les touchent de la trompe, signe de reconnaissance sans doute et d'encouragement, mais ne les aident pas à gravir la berge. Enfin, après bien des essais, les grandes bêtes arrivent à leur fin et, l'une après l'autre, se hissent sur la terre ferme. Elles se retournent alors et, de leur trompe, saisissent par leur postérieur les petits restés dans l'eau, les attirent vers elles, si bien qu'enfin les six jeunes sont hissés sur la rive.

Sauf avec les fauves, les éléphants entretiennent, comme je l'ai déjà dit, des rapports de bonne entente avec les autres animaux de la plaine. J'ai observé une après-midi, un peu au Sud de Kamande, un gros troupeau de femelles avec quelques tout jeunes rejets, au total une centaine de têtes, qui passait tranquillement près d'un marais de papyrus. De ce marais sortait une harde d'une cinquantaine de buffles. Quand les éléphants les virent s'approcher, deux d'entre eux, comme postés en arrière-garde, firent volte-face et, poussant de formidables barrissements, les forcèrent à s'éloigner. Mais à peine avaient-ils cessé leur charge que les buffles se remirent à brouter paisiblement jusqu'au moment où les éléphants se retournèrent de nouveau contre eux pour les chasser. Car tout cela se passait sans combat, sans hostilité, avec le seul souci apparent, chez les gros pachydermes, de défendre, contre des concurrents, le terrain sur lequel ils trouvaient leur subsistance.

Une autre après-midi, je me trouvais dans le ravin de la Kifura, laquelle est un affluent de gauche de la rivière Kanyasembe, celle-ci étant elle-même un affluent également de gauche de la Rutshuru, en aval de May-ya-Moto. Cette vallée est assez large, fort boisée sur ses flancs. J'en avais déjà atteint le fond, quand je m'aperçus qu'elle était pleine d'éléphants. Je voulus profiter de l'occasion pour prendre quelques photos. Petit à petit, les pachydermes sortirent du ravin et passèrent tout à leur aise dans la plaine, où ils se mêlèrent à un troupeau de waterbuck et à une famille de phacochères. Aucune de ces bêtes ne montrait le moindre signe d'effarouchement ou de crainte à leur passage. La plaine, avec ses habitants, donnait une image harmonieuse de tranquillité et de paix.

J'ai souvent rencontré éléphants et hippopotames rassemblés et, à plusieurs reprises, j'ai vu un de ces proboscidiens traverser la Rutshuru sans que ce passage dérangeât les hippopotames.

La légende du cimetière des éléphants est en contradiction avec le nombre de ces animaux trouvés morts chaque année dans le Parc National.

Pendant la période de la guerre, nous avons découvert annuellement une moyenne de quinze cadavres de ces animaux. Quelques-uns provenaient probablement de bêtes blessées à l'extérieur du Parc, d'autres de victimes de combats entre mâles, mais le reste, c'est-à-dire approximativement la moitié, d'éléphants morts de mort naturelle. D'où vient alors cette légende ? Qu'on me permette d'en proposer une explication. Dans le Ruanda, entre Shangugu et Kibuye, se trouve un marais que les indigènes appellent « Kamira nzovu », ce qui veut dire « qui engouffre les éléphants ». C'est un marais qui, dans son cours supérieur, cache des fonds mouvants, et il ne m'étonnerait pas qu'il dût son nom au fait qu'un troupeau d'éléphants s'y est enlisé anciennement. De tels marais existent partout en Afrique centrale, et celui du Ruanda n'est pas le seul où l'on ait trouvé des défenses de troupeaux entiers ou même d'éléphants solitaires. Telle est peut-être l'origine de la légende. Dans les « toundras » de Sibérie ou dans les Indes, c'est le plus souvent aussi dans les marais qu'on retrouve des dépouilles d'éléphants.

A l'heure actuelle, les éléphants se sont multipliés dans la plaine du lac Édouard au point qu'il serait difficile d'y faire le moindre parcours sans en rencontrer. En 1931, il était rare qu'on en vit là, et ils se tenaient seulement à quelques endroits bien déterminés comme au pied de l'escarpement sur la route vers Kamande, dans le ravin de la Rwindi, le long des rivières Rutshuru et Ishasha. En 1921, la mission du prince WILHELM DE SUÈDE est restée pendant cinq semaines à chasser, filmer et photographier dans ces plaines du lac Édouard. Or, dans son livre *Amongst Pygmies and Gorilles*, le prince parle des antilopes, des lions, des buffles, des phacochères et des hippopotames, mais pas une seule fois des éléphants. La mission n'en avait pas vu, ces animaux ne descendant pas dans cette plaine dénudée. Aujourd'hui, grâce à la tranquillité dont ils y jouissent, ils sont devenus communs partout dans le Parc. Dès qu'on y entre, on peut en apercevoir. Si l'on vient du Nord, on en trouve presque toujours au pied de l'escarpement; si l'on vient de Rutshuru, on en rencontre le long de la route entre le pont de Mabenga et les Eaux-chaudes. Cette nombreuse présence est la preuve vivante du bienfait du sanctuaire.

## CHAPITRE III.

## HIPPOPOTAMES.

(*Hippopotamus amphibius* LINNÉ.)

Dans la rivière Rutshuru et le long de la rive Sud du lac Édouard, le Parc National compte une population d'hippopotames de 6.000 à 8.000 têtes, dont la moitié environ dans la rivière même. L'hippopotame n'a pas, comme l'éléphant, augmenté en nombre dans une mesure considérable. Je ne crois pas que leur quantité se soit accrue de 50 % en quinze ans. A quoi attribuer cette lenteur relative ? Tout d'abord, le jeune hippopotame est une proie facile pour le lion, et même pour des ennemis moins redoutables comme l'hyène et le léopard, car la mère-hippopotame n'est pas, comme la mère-éléphant, une bonne gardienne de son jeune. Ce qui freine ensuite leur multiplication, ce sont les combats qu'ils se livrent entre eux. La lutte entre mâles est courante parmi tous les animaux qui vivent en bande, mais, chez les hippopotames, l'issue en est presque toujours fatale à l'un des deux adversaires. J'ai eu un jour, à Kamande, l'occasion d'observer un combat entre deux mâles adultes. Dès avant l'aube, nous entendions les deux rivaux se battre devant notre maison et, durant toute la matinée, ils continuèrent leur duel acharné. Ils se tenaient l'un en face de l'autre, s'épiaient mutuellement, puis, brusquement, ils fonçaient tous les deux et s'entre-heurtaient dans un violent choc de leurs têtes, dent contre dent. A un moment donné, l'un d'eux parvint à saisir l'autre au cou. Pendant un quart d'heure, il sembla le tenir à sa merci, tandis que l'autre, impuissant à lui faire lâcher prise, poussait de petits cris et exhalait des gémissements plaintifs. Mais le premier ayant desserré sa mâchoire pour approfondir sa morsure, l'autre réussit à se dégager et la lutte reprit de plus belle. Les deux bêtes, terriblement excitées, laissaient échapper des déjections dont l'odeur nous venait jusqu'à la rive, située à une soixantaine de mètres. De plus, le mâle du troupeau ne s'attaque pas seulement à un rival adulte, mais souvent même à un tout jeune. Très fréquemment nos gardes nous rapportent que de jeunes mâles ont été tués ainsi. Ce qui étonne plus encore, c'est qu'il arrive également que le mâle tue la femelle qui refuse de lui accorder ses faveurs. Un bon nombre d'individus sont donc éliminés de la sorte, mais ce n'est pas là, comme on pourrait le supposer, le facteur principal qui arrête leur multiplication. Il semble en effet qu'un équilibre soit réalisé depuis bien longtemps pour ces animaux, et quand le rythme de leur accroissement devient trop rapide une maladie survient qui les

décime. Nous reviendrons, dans un chapitre distinct, sur la question de ces épizooties qui, par intervalles, exercent leurs ravages dans les troupeaux.

Lors d'une visite dans le Parc National Albert, on a l'occasion de voir, le long de la rivière Rutshuru ou à Kamande, des quantités d'hippopotames, et il est toujours intéressant d'observer ces grands pachydermes. Généralement on rencontre, au cours de l'excursion, des bêtes isolées à terre, et cela parfois loin des bords de la rivière ou du lac. Ces animaux sont aujourd'hui si habitués à voir des véhicules que ceux-ci ne les dérangent plus et qu'à certains points de la Rutshuru, on trouve souvent réunis, le matin, des troupeaux de 40 à 50 têtes contre la berge, à quelque 6 ou 8 m de distance des visiteurs.

L'hippopotame n'est toutefois pas toujours l'animal inoffensif qu'on dépeint généralement comme tel, notamment quand, surpris à courte distance, il attaque sans raison. Aussi est-il bon d'être sur ses gardes et de se méfier particulièrement des solitaires qui se tiennent éloignés de la rivière, en plein jour.

Aucun autre animal, dans le Parc National Albert, ne nous a causé, autant que lui, de pertes en vies humaines, et cela plus souvent à terre que dans l'eau. Nombreux sont les noirs qui, depuis la remise en activité des pêcheries indigènes en mars-avril 1942, ont été victimes de leur attaque. Un mois à peine après la réouverture de la pêcherie de Vitshumbi, l'un d'entre eux périt en cherchant du bois à brûler dans la plaine non loin du village. Passant près d'un buisson, il réveilla un hippopotame qui y dormait et qui le chargea immédiatement, puis l'abattit d'un seul coup de ses crocs. Quelque temps après, trois hommes, en quête également de bois de chauffage dans la forêt d'euphorbes au fond de la baie de Vitshumbi, tombèrent nez à nez avec un hippopotame. Un des hommes fut tué avant qu'il eût pu songer à s'enfuir.

A Kamande, les pêcheurs indigènes se servent d'une nasse qu'ils plongent dans l'eau devant eux, en avançant sur plusieurs rangs. Ils passent d'ordinaire sans méfiance devant les troupeaux d'hippopotames qui, depuis longtemps, sont habitués à les voir et sont donc, semble-t-il, devenus familiers avec leur présence. Cela n'empêche qu'un jour une de ces bêtes fonça sans provocation sur eux. Quelques-uns se sauvèrent, mais d'autres restèrent sur place, ne croyant pas à une attaque réelle. L'hippopotame saisit l'un d'eux dans sa gueule et le tua instantanément.

Un cas plus flagrant encore, en fait d'attaque stupide et inattendue, s'est produit sur la rive Ouest du lac Édouard, à l'embouchure de la rivière Nduha, où un hippopotame est sorti de l'eau pour charger un indigène qui passait tranquillement le long de la berge. Ici non plus, l'homme ne croyait pas à une attaque à fond, il ne déguerpit pas assez vite et fut broyé par les mâchoires de l'animal. Un de nos gardes, à l'embouchure de la rivière Musenda, fut également tué par un hippopotame qui renversa d'abord la pirogue dans laquelle il se trouvait.



Presque toutes ces attaques ont été faites par des bêtes qui, normalement, sont paisibles, pacifiques même, mais qui sont sujettes à des fantaisies d'humeur que rien ne justifie ou ne fait prévoir. Un cas montrant combien peut être stupide l'agressivité de l'hippopotame s'est passé récemment chez un colon à proximité du poste de Rutshuru et près de la rivière même. Les travailleurs de la plantation se rendaient à l'appel du matin, vers 7 h, quand un hippopotame fit son apparition dans la petite rivière Kamira, affluent de gauche de la Rutshuru et qui est appelée « Kako ». Apercevant les travailleurs, la bête sortit de l'eau et fonça sur eux. Les hommes se dispersèrent, mais l'un d'eux ne fut pas assez prompt et fut renversé par l'animal qui, ensuite, le frappa de son muffle et le transporta une quinzaine de mètres plus loin. Les hurlements des travailleurs firent enfin lâcher prise à la bête qui abandonna sa victime. Celle-ci portait d'horribles blessures : sa poitrine étant enfoncée, déchirée sur une longueur de 20 cm, avec un grand lambeau de chair pendant à la place du sein droit. Transporté chez un médecin, à quelques kilomètres de là, l'homme succomba peu après.

Longue est déjà la liste des accidents dus à l'hippopotame et qui ne sont sans doute pas près de finir. Et cependant, je ne crois pas que l'animal soit de nature réellement méchante. C'est un mauvais réflexe qui le rend subitement agressif, car si, dans une rencontre avec l'homme, il a le temps de se rendre compte de la réalité, il se sauve généralement. Je puis appuyer cette impression sur un fait qui m'est arrivé un jour près de la Rutshuru inférieure. J'étais occupé à tracer une piste entre Nyamushengero et Bugugu, quand je vis un grand hippopotame à terre non loin de nous. Je résolus d'en prendre une photo et, accompagné d'un garde, je m'approchai, le long de la rive. Arrivé à proximité de lui, je me cache dans les palmiers et les buissons, l'appareil prêt à fonctionner. Je vois venir l'animal : quand il est à une douzaine de mètres, je prends un premier cliché, puis un second. L'animal était très mal en point : il avait, à l'épaule gauche, une blessure béante d'où sortait un morceau de côte chaque fois qu'il mettait le pied gauche à terre. Sur l'une de ses cuisses, deux autres blessures. Au déclic de la deuxième photo, il m'entend, m'aperçoit, arrive immédiatement. Jetant mon appareil, je le mets en joue avec ma carabine que le garde me tend. Il s'arrête à deux ou trois mètres, ouvre et referme plusieurs fois sa grande gueule. L'instant est critique, mais, tout à coup, la bête hésite, se retourne et s'en va. Je dévisage alors le garde à côté de moi : il est gris de terreur et me dit qu'il n'y a pas de cartouche dans le fusil. Et c'était vrai ! Heureusement qu'au moment où je visais, j'ignorais — et l'animal tout autant que moi — que mon arme n'était pas chargée.

Voilà donc quelques méfaits assez graves dus à l'hippopotame. Je ne les relate pas pour lui créer une réputation d'animal très dangereux, car cela n'est pas exact. Qu'on songe que c'est, de tous les hôtes du Parc, celui qu'on y rencontre en plus grande quantité et aussi en tout temps, celui qui

se laisse approcher le plus facilement sans qu'il s'occupe de vous. Personnellement, j'ai été plus d'une fois si près de l'un d'eux que je pouvais, si je l'avais voulu, le toucher de la main, et jamais je n'ai été l'objet fût-ce d'un semblant d'attaque. Mais, je le répète, c'est une bête stupide et l'on risque toujours de tomber sur un exemplaire qui réagit dans le mauvais sens. On doit surtout se méfier des individus qu'on rencontre isolés en brousse en plein jour. Le plus souvent ce sont des compagnons indésirables, qui ont été rejetés des troupeaux soit pour maladie, soit en raison de leur mauvais caractère, soit encore pour une question de rivalité sexuelle. Ils ne veulent plus retourner à la rivière, leur milieu préféré pourtant, parce qu'ils y sont mal reçus, et l'on comprend que cette ségrégation influe sur leur humeur et les aigrisse.

Par contre, il n'est pas de spectacle plus agréable et plus bucolique que la vue d'un troupeau d'hippopotames pâture tranquillement dans la plaine, en plein jour, après une bonne pluie. Il faut, pour cela, que l'eau du ciel ait rendu l'herbe tendre et savoureuse, sinon l'animal ne mange ordinairement pas pendant le jour, il sort de l'eau quand la nuit est tombée et y retourne avant l'aube. Une fois rentré dans la rivière, après une nuit de pâture, tout le troupeau s'agglomère, se couche en eau peu profonde, l'un se serrant près de l'autre, digérant et restant en place, au repos, pendant quelques heures. On voit alors fréquemment des cormorans, les petits hérons garde-bœufs, ou même quelques bécassines qui viennent se poser sur les larges dos ou les vastes flancs de ces bêtes complaisantes. Près de la Rutshuru, il y avait ainsi un petit étang où, en plein jour, on pouvait toujours voir un troupeau d'hippopotames couchés, leur corps servait de plate-forme à une bande de hérons-aigrettes (*Bubulcus ibis*) qui, au cours de la matinée, les couvraient comme d'un manteau blanc.

L'hippopotame lui-même, — et ceci est moins poétique mais conforme à notre but de décrire toutes les mœurs de la faune, — l'hippopotame, dis-je, quand il vide ses intestins, le fait d'une façon qui lui est typique. Pendant l'évacuation, il lance des coups de queue rapides et nerveux de droite à gauche et de gauche à droite, ce qui projette et disperse les excréments. De plus, il a la manie de faire cette opération à terre, à un endroit ou à un passage fixe, auquel il se rend jusqu'au moment où le sol y est saturé. Pour procéder de la sorte, il doit donc s'arrêter.

Une autre particularité chez l'hippopotame, c'est de se créer un sentier qui le mène au pâturage. Il a, pour sortir de l'eau, des endroits bien déterminés qu'il suit pendant des années, creusant peu à peu une piste dans le terrain. Ce sentier est même assez large, plus large que celui des éléphants, car les pattes de l'hippopotame sont plus espacées que celles du proboscidién et, pour cette raison, les pieds avant et arrière se meuvent de chaque côté sur deux lignes parallèles, tandis que l'éléphant et presque tous les autres mammifères marchent suivant une ligne plus ou moins axiale. Entre les deux lignes tracées par l'hippopotame se forme alors une petite crête

nettement marquée et, en plaine, souvent couverte de végétation. Ces sentiers se prolongent sur des distances assez longues, allant jusqu'à 4 à 5 km des rives et plus loin encore, notamment pendant la période de sécheresse où l'animal doit faire un long parcours pour trouver sa nourriture. Étant exclusivement herbivore, ne mangeant même que certaines graminées, il consomme, une fois adulte, environ 200 kg d'herbe par jour. Si l'on tient compte du chiffre de 3.000 sujets dans la rivière Rutshuru, entre le pont de Mabenga et l'embouchure, il faudrait un minimum de 500 à 600 tonnes d'herbe par vingt-quatre heures pour les seuls hôtes de cette rivière. Cette énorme quantité, ils la trouvent en partie dans les bas-fonds situés près des rives, où ils maintiennent, en broutant, les herbes courtes, et où l'humidité fait repousser celles-ci rapidement. Ces parties de bas-fonds prennent alors tout à fait l'aspect de pelouses bien tondues. Il est d'ailleurs curieux de constater qu'aucun autre herbivore ne vient paître dans cette sorte de domaine réservé, alors que, dans la grande plaine, les autres ongulés ne semblent pas dédaigner ou éviter les pâturages fréquentés par l'hippopotame.

Près du lac Édouard et de la rivière Rutshuru, on entend souvent le cri des hippopotames, cri qui rappelle à la fois le hennissement du cheval et le grognement du cochon. Mais celui qu'on perçoit normalement n'a rien de commun avec celui que poussent ces animaux quand ils se battent ou avec celui que j'ai surpris parfois la nuit et que les indigènes disent provenir de femelles résistant aux entreprises du mâle, ou, comme d'autres le prétendent, de mères en proie aux douleurs de la mise bas. Quant au cri particulier qu'on entend quand on s'approche d'un groupe plongé dans l'eau, il sert certainement de signal d'alarme, car il est presque toujours répété dans les bandes voisines, après avoir été émis par tous les individus composant le premier troupeau.

La nuit, quand les hippopotames pâturent, il est rare qu'on perçoive leur cri. Si la bande, pour une cause quelconque, est alertée, un grognement bref suffit pour faire fuir tous les individus vers la rive, mais, sitôt rentrés dans l'eau, ils se mettent à brailler sur toute la ligne.

Ainsi qu'il a été dit au début de ce chapitre, les lions prennent, depuis une dizaine d'années, un assez grand nombre de jeunes hippopotames. Vers 1933-1934, les antilopes, notamment les topi, étaient très nombreuses dans la plaine. Il y avait probablement, à cette époque « overstocking », et la suppression des feux de brousse, en réduisant les moyens d'existence pour les antilopes de plaine, diminua proportionnellement leur nombre. Fléchissement continu des naissances, augmentation considérable des carnivores, enfin afflux jusqu'ici inconnu de chiens sauvages, grands destructeurs de gibier, tels sont les facteurs principaux qui ont rendu les antilopes de plaine beaucoup plus rares et plus difficiles à chasser pour le lion, qui a dû chercher d'autres victimes. C'est ainsi qu'il s'est tourné contre les jeunes hippopotames, que la tranquillité créée par nous avait rendus moins craintifs. Ces jeunes bêtes, une fois abandonnées par leur mère, montent à terre

dès qu'elles ont envie de manger, et les lions affamés les attendent, à l'affût dans quelque buisson proche de la rive. Le jeune hippopotame est pour eux une proie facile, ses dents trop petites encore sont impropres à la défense, et sa peau, jusqu'ici trop mince, est aisément traversée par les griffes du félin. Son cou, toujours sans résistance, est promptement tordu par la patte puissante du terrible fauve. Nombreux sont les jeunes hippopotames qui se sont ainsi fait prendre, dans leur première ou seconde année d'existence, par les bandes de lions qu'on voyait de plus en plus fréquemment le long de la Rutshuru et sur les rives du lac Édouard.

D'après les indigènes habitant les régions voisines du Parc, le lion ne s'attaque jamais aux hippopotames qui ont à peu près atteint l'âge de deux ans. Je ne suis pas certain de cela. Nous avons parfois trouvé des cadavres d'hippopotames tués par des lions et qui, à mon avis, devaient avoir plus de deux ans; mais ce qui est vrai, c'est que l'animal vraiment adulte n'est pas exposé aux entreprises des fauves. Les mères surveillent bien les tout petits jusqu'au moment où ils sont sevrés. Ceux-ci se mêlent alors à d'autres jeunes et c'est alors que le danger, pour eux, devient réel.

J'ai eu un jour l'occasion de voir une mère-hippopotame sur un banc de sable dans la Rutshuru. Son jeune pouvait avoir une ou deux semaines au plus. Il y avait à proximité d'autres jeunes plus grands, mais à aucun moment la mère n'a permis à son rejeton d'aller auprès des autres, ni n'a laissé ceux-ci s'approcher de son petit, les repoussant même avec violence à chacune de leurs tentatives. Mais voilà que monte à la rive une autre mère avec un petit également de quelques semaines. Celle-ci se couche à une vingtaine de mètres de la première et, tout de suite, son jeune va faire visite à celui de la voisine. Ce dernier va à sa rencontre sans que sa mère s'y oppose; les deux jeunes s'abordent, se reniflent, puis rejoignent ensemble la mère du premier. Celle-ci les reçoit sans bouger et les deux petits se couchent auprès d'elle, l'un à côté de l'autre. Quelques minutes après, le second retourne chez sa mère accompagné sur un bout de chemin par son camarade. Cette scène idyllique était pleine de charme : comme les enfants d'hommes, les jeunes d'animaux se cherchent et s'attirent, prompts à lier connaissance sous l'œil tutélaire de leur mère.

Que les hippopotames soient devenus plus familiers depuis la création du Parc National, la chose saute aux yeux de celui qui constate l'insouciance manifestée par eux devant les visiteurs. En 1932, lorsque je travaillais à la carte le long de la Rutshuru, il était rare de voir de près ces bêtes dans l'eau ou sur les bancs de sable, et moins fréquent encore de les voir quitter la rivière en plein jour pour pâturer. Au moindre bruit de moteur ou à l'odeur, même faible, de l'homme, ils replongeaient dans l'eau où ils se sentaient en sécurité. Aujourd'hui on rencontre partout, le long de la Rutshuru, des hippopotames à terre, sur les bancs de sable ou près des rives, et qui ne s'inquiètent plus du passant, comme ils l'auraient fait il y a quinze ans à peine. Et même, renversement des rôles, l'hippopotame s'approche parfois et fait un simulacre de charge comme pour intimider le spectateur.

A Kamande, poste qui a servi depuis 1933 comme embarcadère, se trouve depuis cette époque un vieil hippopotame mâle qui a choisi comme refuge, faute de mieux, notre petit bateau à moteur de 10 tonnes, baptisé « Kiboko ». Jugeant sans doute que ses congénères hésiteraient à s'approcher de cette embarcation, notre « Joseph » — c'est le nom que lui avaient donné nos travailleurs — avait trouvé là un abri relativement sûr. Il nous a bien valu quelques ennuis au cours de ses années de présence, comme de casser le tuyau de la pompe à eau, de détruire la charnière inférieure du gouvernail, enfin de fausser l'hélice qui n'est plus exactement dans l'axe de l'arbre de transmission. Mais, à part ces dégâts anodins, il n'a fait de tort à personne. Il admettait parfaitement nos visites sur l'embarcation, s'éloignant discrètement de celle-ci pendant qu'on y travaillait. Jamais il n'a attaqué les hommes venus régulièrement pour nettoyer le pont du bateau, où les oiseaux, qui l'avaient choisi comme gîte nocturne, avaient laissé des traces de leur digestion. Bref, « Joseph » était un sage, plein de confiance en nous et en somme peu encombrant. Quand le bateau partait pour quelques jours en voyage sur le lac, « Joseph » était tout désorienté. En effet, un peu au Sud de l'ancrage, le mâle du troupeau « Sikio moyo » (appelé ainsi parce qu'il avait perdu une oreille) ne l'aimait pas et le chassait chaque fois qu'il l'apercevait à quelque distance de l'embarcation-refuge. Pendant l'absence du bateau, notre hôte disparaissait aussi, gagnant un autre endroit connu de lui où il pouvait attendre en paix notre retour. Mais, sitôt l'embarcation revenue, il s'empressait de la rejoindre. La nuit, il montait brouter l'herbe non loin du gîte. Toujours solitaire, la présence de nos travailleurs près des feux devant leurs huttes ne le gênait pas. Il faut dire que « Joseph » n'était pas très propre, mais, suivant les habitudes de sa race, il avait ses endroits fixes pour déposer ou plutôt disperser ses excréments. Ainsi un volant de gouvernail, qui se trouvait près du gîte, fut pendant tout un temps son dépotoir jusqu'au jour où il l'abandonna, l'ayant totalement couvert, pour porter son choix sur un petit palmier (*Phoenix reclinata*), également près de son gîte. Au début de 1941, le bateau fut tiré à terre pour une réparation du fond qui dura quelques semaines. Un matin, pendant que nous travaillions à l'embarcation à la rive, « Joseph » fut attaqué par « Sikio moyo », son tenace ennemi. Son refuge n'étant plus là, il n'hésita pas à venir se poster près de nous. Il resta là pendant une dizaine de minutes et ne retourna dans l'eau que quand son agresseur eut rejoint son troupeau. Une autre fois, devant nous rendre dans le Nord du lac, nous étions occupés, de grand matin, à transporter, dans une petite baleinière, nos bagages à bord du bateau mouillant à une cinquantaine de mètres de la rive, quand « Joseph » rentra de la brousse, un peu en retard. Nos travailleurs le virent descendre dans le lac, où il fut immédiatement chargé derechef par le mâle du troupeau. Comme il n'avait pas l'esprit combattif, il retourna à terre. Deux autres tentatives de rejoindre son refuge n'obtinrent aucun succès, et « Joseph », bien contre son gré, dut rester à la rive hors de l'eau. Après

un moment d'hésitation, il s'approcha de la petite baleinière et s'y tint à l'abri pendant une vingtaine de minutes jusqu'à notre départ. A notre retour, quelques jours plus tard, nous ne le vîmes plus, mais il reparut la semaine suivante près du gouvernail où il s'installait d'habitude. Lors de l'épizootie qui sévit parmi les hippopotames dans la baie de Kanyazi (Kamande) en juillet-septembre 1944, « Joseph » disparut, cette fois pour du bon, frappé probablement par le fléau. Je l'avais connu pendant près de onze ans, j'avais entretenu avec lui des rapports de bon voisinage et avais fini par le considérer comme un ami; je regrettai sa perte, comme celle d'un être familier.

Les circonstances devaient me réserver encore un autre ami parmi les hippopotames, mais qui tomba également victime d'une épizootie, celle qui exerça ses ravages parmi les mêmes animaux dans la Basse-Rutshuru fin mars et début avril 1946. Mon premier contact avec cet hippopotame date de fin octobre 1945, lors d'une visite à la pêcherie de la Colonie à Vitshumbi. Aux heures de midi, un vieux mâle essayait de monter à la rive à une soixantaine de mètres à l'Est de la maison habitée par le gérant de la pêcherie. Visiblement, cette bête était malade et éprouvait des difficultés à sortir de l'eau. Finalement elle abandonna son projet et fit demi-tour. Nous découvrîmes alors qu'elle avait une terrible blessure à la cuisse gauche et, semblait-il, la patte cassée, ce qui ne l'empêchait pas, une fois dans l'eau, de nager sans difficulté. Je demandai au gérant de la pêcherie de tenir l'animal en observation. Il y avait eu, en effet, récemment, plusieurs accidents provoqués par des hippopotames dans ces mêmes parages et, au début du mois, l'Administrateur de Rutshuru avait assisté à l'attaque de l'un d'eux contre une des baleinières rentrant de la pêche. Les pagayeurs avaient tenu l'agresseur en respect en le frappant avec leurs grandes rames, mais l'attaque était menée avec une telle impétuosité que l'Administrateur craignait pour les hommes une issue fatale. Tout s'était cependant bien passé ce jour-là, mais, peu de temps auparavant, une pirogue de la pêcherie avait été attaquée par un de ces pachydermes et, des deux hommes tombés dans l'eau, l'un avait été tué, l'autre blessé par l'animal furieux. Une blessure rend souvent la bête irritable, car, dans l'eau, les poissons viennent continuellement froisser l'endroit meurtri. Il était donc possible que cet hippopotame était l'auteur des accidents antérieurs et, dans ce cas, il valait mieux l'abattre, mais on hésitait par commisération. A chaque visite à Vitshumbi, je m'informais à son sujet et j'avais parfois l'occasion de le voir moi-même. Sa plaie se fermait peu à peu et la bête avait pris l'habitude de venir brouter près de la maison occupée par le gérant. Celui-ci me certifiait que ce n'était pas elle qui avait causé les accidents susdits, lesquels avaient provoqué la désertion d'un nombre élevé de travailleurs de la pêcherie. Bientôt l'hippopotame blessé prit confiance. Constatant qu'on ne lui voulait aucun mal, il se mit à venir manger là en plein jour. L'herbe y était bonne et l'endroit relativement sûr, car ses congénères ne s'y montraient que rare-

ment et seulement la nuit. Sa blessure semblait guérir complètement et, vers le mois de mars, elle ne révélait plus sa place que par une grande tache blanche. Vers la fin mars, une épizootie de charbon symptomatique éclata parmi les hippopotames dans la Basse-Rutshuru, et nous en fûmes informés par les gardes au début d'avril. Une visite sur les lieux avec le Directeur du Laboratoire vétérinaire de Kisenyi s'imposait. Nous ne trouvâmes plus de bêtes malades dans la Rutshuru, mais, à Vitshumbi, qui n'est pas loin de l'embouchure de la rivière, notre hippopotame blessé était mal en point depuis quelques jours. Nous le voyions, dans le lac, se retourner dans l'eau et venir à la surface avec le ventre et les pattes en l'air. De plus, le gérant de la pêcherie, qui nous avait renseignés sur l'état de la bête, donnait des détails indiquant qu'il s'agissait du charbon. Le Directeur du Laboratoire nous demanda donc de l'abattre pour qu'on pût se livrer, sur sa dépouille, à un examen et même à une étude de la maladie. Entretemps l'hippopotame était monté à la rive et avait commencé à paître l'herbe devant la maison. Il marchait difficilement, mais la confiance qu'il nous montrait en venant manger devant nous tous était si touchante que je plaidai pour sa vie, et seule la déclaration du Directeur du Laboratoire disant que l'animal allait probablement mourir quand même à bref délai eut raison de ma pitié. Je consentis à le sacrifier, mais je dus le mettre en joue à plusieurs reprises avant de me décider à tirer. J'étais à moins de 10 m de lui et j'attendis qu'il baissât la tête. Il m'était impossible de l'abattre pendant qu'il me regardait.

Dans le Parc National Albert, l'hippopotame est, comme nous l'avons dit au début de ce chapitre, un animal très commun, mais partout ailleurs dans la Colonie il a disparu ou tend à disparaître, sauf aux rares endroits dont l'accès est trop difficile. Dans le Parc, il est à l'abri du chasseur et, les conditions restant favorables, il sera pendant longtemps une des principales attractions pour le visiteur.

En dehors des Parcs Nationaux, l'hippopotame va vers l'extermination. C'est une proie facile pour le chasseur, aussi bien pour celui qui le tire au fusil que pour l'indigène qui le prend au piège. Le noir est friand de sa chair et, pour cette raison, il trouvera toujours le moyen de s'en procurer. En Afrique du Sud, l'hippopotame était autrefois très répandu, mais outre la chasse dont il est l'objet, l'assèchement des cours d'eau a beaucoup contribué à sa raréfaction et même à son extinction dans toutes les régions au Sud de la Rhodésie.

Tout récemment, le lac Nakuru dans le Kenya fut presque complètement tari; il contenait de nombreux hippopotames qui ont dû émigrer ailleurs.

## CHAPITRE IV.

## LIONS.

[*Leo leo massaicus* (NEUMANN).]

De tous les animaux du Parc National Albert, c'est, pour le visiteur, le lion qui suscite le plus d'intérêt. Et il est vrai qu'aucune autre bête n'en impose comme le roi des animaux. Si l'on peut lui reprocher sa férocité, on a par contre admiré de tout temps sa force et sa beauté physiques. L'éléphant, avec sa trompe absurde, et l'hippopotame, avec son mufler épais, n'impressionnent que par leur taille, par leur masse; le lion, lui, nous frappe par tout son être : par ses formes racées, sa tête noble, sa souplesse.

Une excursion dans les plaines du lac Édouard n'est vraiment couronnée de succès que si l'on a pu voir un lion, et mieux encore si l'on a pu en prendre une photographie qu'on gardera comme souvenir et montrera non sans orgueil. Il en est de même, du reste, pour le personnel de l'Institut chargé d'accompagner le visiteur : il sera déçu s'il n'a pas réussi à lui faire voir l'animal le plus prestigieux de son domaine.

Dans les plaines du lac Édouard, où le gibier est toujours abondant, les lions, il y a une dizaine d'années, étaient beaucoup plus nombreux que maintenant. Mais les antilopes qui constituaient leur principale nourriture s'étant raréfiées, les carnivores n'y trouvèrent plus leur compte, et le lion se dirigea vers les rivières où les jeunes hippopotames lui offraient une proie facile, si pas aussi friande. Ceux-ci, s'étant adaptés au danger, sont devenus plus prudents, mais, aujourd'hui encore, un bon nombre d'entre eux tombent, chaque année, sous les griffes du fauve. Nous avons pu craindre qu'avec la diminution des antilopes, quelques lions ou bandes de lions ne devinssent des mangeurs d'hommes. Cela n'a heureusement pas été le cas : aucun méfait, dû à un lion, contre une vie humaine n'a été enregistré chez nous depuis plus de vingt ans.

Il en est autrement dans les montagnes autour des volcans, où le gibier est rare et où le lion par conséquent s'attaque tant à l'homme qu'au bétail. Dans la région de Rwankere, entre Ruhengeri et Kisenyi, une de leurs bandes a fait beaucoup de victimes humaines dans la période allant de 1936 à 1939. Heureusement le Révérend MONNIER, de la Mission adventiste de Rwankere, semble avoir réussi à exterminer cette redoutable engeance, dont il m'a cité, parmi d'autres, quelques méfaits que je relaterai ici.



« Le chef d'une bande fut pris au piège au-dessus de Kuli, en 1931, et s'échappa avec une patte bien abîmée. Toute la famille, alertée par l'accident, s'abstint de revenir, comme elle avait l'habitude de le faire, auprès des restes de la proie délaissés la veille, ce qui rendit sa destruction pour ainsi dire impossible. J'ai suivi plus d'une fois le chef jusqu'à la lisière du Parc, mais, comme il se réfugiait chaque fois au-delà de la piste, je devais retourner sur mes pas sans succès. En février 1933, il était encore, avec le reste de la harde, en train d'exercer ses ravages parmi le bétail. Il fut de nouveau pris à un piège placé sur son passage, mais, n'ayant qu'une blessure très légère au bout des orteils, il se dégagea rapidement. En avril 1936, il se sépara du reste de la bande, vivant seul et se nourrissant de bêtes faibles telles que veaux, chèvres ou moutons. C'est à ce moment là qu'il commença à s'attaquer à l'homme. Voici l'histoire de quelques-unes de ses victimes qui furent l'objet d'appels de la part des indigènes me demandant de leur porter secours et dont je puis donc parler à bon escient. En mai, il tue, dans la forêt de Bigogo, deux femmes indigènes qui étaient venues y chercher du bois. En juin, également à Bigogo, il prend une jeune fille qui dormait dans son lit, à l'intérieur de la hutte, à côté de sa grand-mère. En juillet, il attaque un berger au Jinda (Territoire de Ruhengeri) : l'homme dormait avec deux autres sous un couvert précaire, le lion passe à travers le troupeau de bétail qu'il dédaigne pour saisir de préférence l'indigène. Les deux autres hommes ayant secouru leur compagnon, il lâche sa proie et se contente d'un veau qu'il dévore. Le noir mourait le lendemain. En août, il fait une tournée au Bugoye et au Rugari et revient vers la fin du mois dans le territoire de Ruhengeri. Il prend alors un indigène, père de famille, entre la Mission et Kuli : l'homme était sous un fragile couvert de bergers, dormant à côté d'un autre. Le troupeau se trouvait près de la hutte et trois veaux étaient attachés à celle-ci. Le fauve passe entre les veaux pour courir sus à l'homme qu'il emporte à une vingtaine de mètres. Appelé à la rescousse, je lui arrache sa proie dont il avait déjà mangé toute une jambe (le Révérend MONNIER ne dit pas que c'était la nuit et que, n'étant éclairé que par une faible torche, il ne pouvait atteindre d'une balle le lion sur sa victime). Il retourne alors au Bigogo, faisant de courtes apparitions au Jinda. Vers le 30 septembre, il prend en une semaine, toujours au Bigogo, cinq indigènes dont, en plein jour, une jeune fille occupée à tresser une natte devant sa hutte. On m'a aussi rapporté la mort de deux autres noirs tués par le fauve du côté de Ngarugina, dans le courant de septembre. Depuis la fin de ce mois, je n'ai plus reçu de nouvelles à son sujet : nous ne savons pas où il est et n'avons plus connaissance d'aucun ravage causé par lui. Toutefois, la famille a refait son apparition et a passablement tué de bétail en ces dernières semaines entre la Mission et Ngarugina, dans le territoire de Ruhengeri. A Jaba, elle a égorgé sept vaches en une nuit; deux jours plus tard, deux autres vaches à Kuli; deux nuits après, deux à Muhinga, et j'entends dire qu'elle en a tué neuf il y a une

semaine à Ngarugina. » — « Vous savez, M. le Colonel, m'a écrit le Révérend MONNIER, que j'avais fait une demande pour pouvoir abattre ces lions dans le Parc même, si c'était nécessaire, il y a quelques années. N'ayant pas reçu de réponse, j'ai dû laisser continuer les choses comme par le passé et la situation a empiré au point que bien des vies humaines ont été sacrifiées. Je renouvelle ma demande, et cela dans l'unique but de secourir les populations indigènes. »

Tels sont les renseignements donnés par le Révérend MONNIER. J'ai pu, à l'époque, y ajouter ce qui suit.

Vers le 10-12 octobre, un lion mangeur d'hommes fit son apparition dans la région de Bugoye où il tua en plein jour un « mutwa » (pygmée) et un « mututsi ». Le 13 octobre, ce lion passa à Kibumba où il égorga une génisse à 2 heures de l'après-midi, près de l'emplacement de l'ancien gîte de l'État, sur la piste Kisenyi-Kibumba-Rugari. Deux jours après, il était dans la région de Kikomero, à environ 1 km à l'Est de l'embranchement de la piste vers Nyamuragira, sur la route Goma-Rutshuru, où il attaqua pendant la nuit une vache et un « mututsi » qui voulait le chasser de sa proie. L'indigène ne fut pas tué sur le coup, il fut transporté à la Mission où il mourut deux ou trois jours plus tard. Les Révérends Pères firent placer sur les traces du fauve des morceaux de viande empoisonnée et, le 17 au matin, les indigènes le trouvèrent mort dans la brousse. Il semble que ce soit bien le même que l'animal signalé par le Révérend MONNIER, car il était estropié d'une patte, privé de quatre dents et atteint d'une blessure de lance au flanc. Quant à la famille dont il faisait partie, elle continue son œuvre destructrice sur le bétail au Sud du volcan Muhavura. Fin décembre, cette bande est venue dans la région de Djomba, au Nord de la chaîne des volcans, où elle a tué en une nuit cinq vaches et quinze autres la semaine suivante, dans un autre « kraal ».

Il serait trop long de continuer à raconter l'histoire de ces lions qui, de plus en plus, se révélèrent mangeurs d'hommes. Je citerai seulement quelques-uns de leurs méfaits encore que j'ai notés avant leur extermination. Vers la mi-mars 1938, cette bande — ils étaient sept — avait, en une seule nuit, tué à Ngarugina, à la limite du Parc National, une femme, ses deux enfants et deux vaches; deux nuits après, deux hommes, et le lendemain, à Kinigi, quatre vaches. A cette époque, les indigènes, terrorisés, abandonnèrent cette région dangereuse pour s'installer près du poste de Ruhengeri, où la population était plus dense. Une nuit, un lion parvint à percer une hutte dans laquelle se trouvaient une femme et ses deux enfants. Il tua d'abord la mère et l'emporta au dehors, où l'attendaient ses complices. Il revint ensuite à l'intérieur pour y prendre le plus jeune enfant. Il rentra une troisième fois pour saisir le dernier, mais celui-ci, entretemps, s'était caché au-dessus du lit, dans le bois à brûler, se cramponnant au faite du pieu central qui soutenait le toit. Chose curieuse, le lion, ne trouvant pas l'enfant, emporta une malle vide à sa place. La panique affola la population,

au point que les gens délaissaient leurs huttes pour se grouper ensemble dans de grandes cases plus solides. En quelques jours, huit personnes avaient été dévorées : deux femmes et deux enfants à Ngarugina, deux hommes à Gasiga et une femme et un enfant à Kuli. La même harde ayant tué du bétail à Kanyenzi, le Révérend MONNIER se rendit sur les lieux où il prépara 8 appâts, contenant chacun 10 cgr de strychnine, qu'il plaça à différents endroits le long de la piste suivie par les fauves. Le lendemain, on lui apprit que deux lions étaient morts et qu'ils avaient été mangés par les autres. Telles sont en effet les mœurs familiales de ces bandes. Le Révérend MONNIER, venu sur place, constata qu'effectivement un lion mâle adulte et un jeune avaient été dévorés par leurs congénères qui n'avaient laissé, des deux bêtes, que les crânes, des lambeaux de chair et les os. Il se mit ensuite à la recherche des autres lions qui se trouvaient à proximité du village dans la forêt, mais ils se sauvaient chaque fois à son approche. Il prépara alors d'autres appâts contenant 15 cgr de strychnine et faits avec les restes des lions dont nous venons de parler, et plaça en même temps un piège bien dissimulé près de ce qui restait de leurs carcasses. Pendant la nuit, on vint l'appeler et il se porta immédiatement sur les lieux. Les indigènes l'avaient fait venir croyant qu'un lion était pris au piège et, de fait, on entendait des rugissements terrifiants non loin des habitations. Il était trop dangereux de s'aventurer dans l'obscurité. A l'aube, le Révérend MONNIER revint; il n'y avait rien au piège, seulement, à 500 m de là se trouvaient un énorme mâle et un tout jeune lion. Ils étaient trop loin pour qu'on pût les tirer. Il s'approcha donc, mais le grand lion, après avoir feint une attaque, se défila avant que le Révérend MONNIER le mit en joue. Celui-ci poursuivit les deux bêtes pendant plus de deux heures, mais elles se sauvaient toujours dans les broussailles devant lui. Les rugissements entendus provenaient probablement de ce qu'il présumait être une lionne, laquelle devait être morte ou malade d'empoisonnement. En effet, en continuant ses recherches, il vit l'endroit où une lionne s'était couchée, roulée, et avait vomit deux appâts. Cependant, deux jours après, la bête fut de nouveau observée, avec le mâle et le lionceau. En rentrant dans la forêt, la femelle reprit deux appâts qui, cette fois, étant plus fortement dosés, durent lui être fatals. Pourtant les recherches ne firent pas découvrir le cadavre que le mâle et le jeune avaient peut-être dévoré, fidèles, eux aussi, aux usages familiaux de ces mangeurs de chair. Des sept lions, on ne retrouva que deux morts, mais il est plus que probable que trois autres ont trépassé en brousse, car, depuis le 21 mai, on ne voit plus que le mâle et le tout jeune qui sont partis, le 22, dans la région de Rubaka après avoir quitté nos parages.

Pendant quelques mois on n'entendit plus parler de cette bande, mais, vers la fin d'août, le bétail fut attaqué par quatre lions dans la région de Kibumba-Rwereri, à l'Ouest de Karisimbi et, un matin, un homme et une femme furent tués près du lac Gando, au Sud de ce volcan. Les indigènes,

accourus pour les secourir, parvinrent à mettre ces animaux en fuite, mais ceux-ci reparurent le soir et dévorèrent un autre homme et une autre femme. Cette fois, les noirs n'osèrent plus intervenir. En janvier 1939, trois « batutzi », des gardiens de bétail, furent blessés par un lion mâle dans la même région, et le Révérend MONNIER, appelé à l'aide, disposa des appâts empoisonnés et dressa des pièges. Bien qu'on n'ait trouvé aucun de leurs cadavres, les mangeurs d'hommes semblent avoir disparu de la région. Il y eut bien encore de temps en temps du bétail tué autour des volcans, mais on n'a plus signalé d'attaque contre les indigènes. Dans les régions à gibier rare, mais où l'on élève du bétail, il faut cependant s'attendre à des retours agressifs de ces mangeurs d'hommes. Le lion affamé, ne trouvant pas de gibier, se tourne naturellement vers le bétail. Celui-ci est toujours surveillé et protégé par des gardiens qui, sans hésiter, défendent leur troupeau contre ses entreprises. Le fauve s'attaque alors directement au berger, le tue à l'occasion et, mis ainsi en appétit, continue à exercer ses ravages contre la vie humaine.

Toutes les victimes que nous venons d'énumérer forment un tableau de chasse assez horrible et impropre, semble-t-il, à attirer aux grands fauves la sympathie que nous réclamions pour eux au début de cet ouvrage. Mais les choses vont tout autrement si nous passons dans des régions giboyeuses, où le lion trouve aisément sa nourriture. Un visiteur rencontra, au cours d'une excursion dans l'après-midi près de Nyamushengero, une bande de lions non loin de la piste automobile. Il s'arrête à une quarantaine de mètres pour mieux voir ces bêtes superbes qui peu à peu s'éloignent. L'une d'elles pénètre dans un buisson et, brusquement, pousse un rugissement d'appel. Aussitôt tous les lions se précipitent dans le fourré dont les branches s'agitent violemment. Quelques instants plus tard, l'un d'eux sort avec un morceau de jeune cob dans la gueule et, peu après, un autre avec une patte. A une cinquantaine de mètres de là se trouvait la mère de la jeune victime.

Si les antilopes se font rares, d'autres proies s'offrent aux lions : ce sont d'abord les jeunes hippopotames qui s'écartent du troupeau ou montent à terre avant les autres et les cadavres des mâles qui se sont battus, ce sont les buffles affaiblis par la maladie ou par une blessure, ce sont aussi les poissons qui peuplent les mares, puis les phacochères et parfois un éléphant mort d'accident ou de vieillesse, ce sont enfin de petits animaux et de jeunes oiseaux voletant encore à même le sol et faciles à happer. Mais le lion se méfie de l'homme qui, dans les plaines herbeuses, a toujours eu l'avantage sur lui grâce à ses armes à feu, et il s'est établi ainsi entre eux une trêve conditionnelle et une paix relative. On peut voir pourtant, dans ces plaines, deux tombes de blancs tués par des lions, dont l'une à l'ancien camp de la Rwindi, à environ 3 km du camp actuel : c'est celle d'un anglais, un certain FOSTER qui, poursuivant un lion qu'il avait blessé, était entré dans le fourré où il croyait trouver la bête morte, mais avait été chargé et

tué par celle-ci. L'autre tombe est celle de BERNARD DE WATTEVILLE, à Vitshumbi, blessé à mort par un lion qu'il poursuivait après l'avoir atteint. L'accident a été conté par sa fille et compagne de chasse, VIVIENNE DE WATTEVILLE, dans son beau livre *Out in the Blue*. Il s'en est fallu de peu qu'une troisième tombe ne s'ouvrit à Kabara, un peu à l'Est de l'embouchure de la Rutshuru. Au début de 1922, le Dr et M<sup>me</sup> DE RIDDER chassaient dans cette plaine de la Rutshuru. Un matin, Madame se trouvait seule en quête de gibier, son mari étant retenu par une indisposition. Elle n'était accompagnée que d'un noir. A quelque distance du camp, elle tue une antilope qu'elle laisse sur place pour rattraper le troupeau. Revenant un peu plus tard vers la bête morte, elle trouve des lions sur le cadavre, n'hésite pas à tirer sur l'un d'eux, l'atteint, le poursuit pour l'achever, mais le perd de vue pendant quelques instants. Comme elle s'approche d'un buisson, elle est brusquement chargée par la bête blessée qui la renverse et lui laboure le bas-ventre et la cuisse. Elle s'évanouit. Le noir ne pouvait que se sauver et courir avertir le Docteur. Mais il n'était pas encore arrivé au camp qu'il entend un coup de fusil tiré par Madame revenue de sa syncope. Que s'était-il passé ? Madame avait repris ses sens, regardé autour d'elle, aperçu, tout près, le lion occupé à lécher la blessure qu'elle lui avait faite. A portée de sa main était sa carabine tombée au moment où le fauve avait bondi sur elle. Doucement, elle avait étendu le bras vers cette arme, l'avait attirée vers elle, puis, lentement, avait mis en joue la tête de l'animal et l'avait abattu. C'est ce coup que le noir avait entendu. Celui-ci trouve, à côté du lion mort, Madame remplie de sang, incapable de se relever. Elle lui dit de courir au camp chercher son mari et un hamac pour la transporter. Mais, au camp même, l'état du Docteur s'était soudainement aggravé : après l'indisposition du matin, le tétanos s'était déclaré. Pourtant, il fallait aller au secours de Madame, il fallait la soigner et d'abord écrire au confrère de Rutshuru, ce qui fut fait. Malheureusement, ce dernier n'arriva que juste à temps pour assister Madame et voir mourir son mari.

La chasse au lion est dangereuse, comme le montre cette dramatique histoire, surtout quand l'animal, déjà atteint, peut encore rendre le coup. Mais peut-on reprocher à une bête menacée de se défendre ? Tel n'était pas l'avis de B. DE WATTEVILLE qui, frappé à mort, ne voulait pas permettre à sa fille, obligée de mettre des cristaux de permanganate pur dans ses plaies, de dire que le lion qui l'avait blessé était une brute, mais qui rendait justice à un adversaire attaqué à l'improviste et qui s'était bravement défendu.

Il convient de noter que, dans les trois cas que je viens de citer, il n'y a eu aucune agression initiale de la part des lions, et jamais, dans ces plaines du lac Édouard, je n'ai pu constater chez le fauve la moindre envie de s'attaquer à l'homme, même parfois en cas d'imprudence commise par celui-ci. C'est ainsi que j'ai vu un jour, en 1932, deux indigènes sans armes aller tout droit sur un lion et sa femelle occupés à manger un cob qu'ils

venaient de tuer. Quand ils se furent approchés à une vingtaine de mètres, les deux fauves partirent emportant un morceau de l'antilope et leur abandonnant le reste. Une autre fois, à la même époque et à peu près au même endroit, je travaillais à la carte. Je m'étais, avec quelques gardes et aides, éloigné du camion pour faire une station de planchette. Revenant une heure plus tard, nous fûmes brusquement chargés par une lionne débouchant d'un gros buisson à une vingtaine de mètres de nous. L'animal s'arrêta à 5-6 m de nos gardes qui avaient également fait halte et lui faisaient face. A ce moment, la lionne pousse quelques grognements, fait demi-tour et retourne vers le fourré d'où sortent quatre lionceaux âgés de deux ou trois mois. La mère se tient auprès d'eux pour les protéger, elle continue à grogner, mais est visiblement plus tranquille, plus rassurée que tantôt. L'un des gardes faisant mine de partir, elle revient vers nous en poussant un bref rugissement. Puis, ses petits étant rentrés dans le buisson, elle se poste en avant de celui-ci pour en défendre l'accès et faire un bouclier à sa nichée. Nous faisons alors marche arrière jusqu'au moment où, distants d'elle d'une trentaine de mètres, nous tournons définitivement les talons sans que l'animal montre de l'humeur.

Une autre fois encore, un peu en dehors des limites du Parc, à un endroit où il y avait souvent quelques lièvres, je chassais au fusil de chasse. J'avais avec moi, de chaque côté, un traqueur pour taper sur les touffes d'herbe où se cache souvent ce menu gibier. Comme nous arrivions près d'un buisson, je me mis devant, avant que mes hommes ne frappent sur les branches pour chasser vers moi les lièvres ou les francolins qui s'y tiendraient au gîte. J'étais en garde, prêt à tirer si quelque bête sortait de là. Il en sortit quelque chose, en effet, mais de fort inattendu, à environ 4 m de moi, à savoir deux jeunes lions d'environ deux ans, un mâle et une femelle. A peine m'eurent-ils aperçu qu'ils s'en allèrent, l'un à droite, l'autre à gauche, en courant, mais sans faire un seul instant le moindre mouvement qui put indiquer une charge.

En 1935, nous avons dans la plaine, entre Rutshuru et la Rwindi, une belle bande de lions composée de deux femelles et de douze lionceaux âgés d'un à deux ans. Nombreux sont les visiteurs qui ont pu voir et admirer ce groupe magnifique. Comment douze lionceaux pouvaient se trouver réunis autour de deux mères, c'est ce que je me suis souvent demandé, car ces douze jeunes bêtes étaient à peu près toutes du même âge. La seule explication vraisemblable est que les lionnes faisaient partie d'une bande de mères avec jeunes et que deux au moins de celles-ci étaient mortes. Il est rare en effet qu'une lionne mette bas plus de quatre petits, elle n'en a généralement que deux ou trois dont un au moins ne dépasse pas la première année. J'ai aperçu moi-même cette bande une douzaine de fois, un jour entre autres que je me trouvais en compagnie du Vice-Recteur de l'Université Libre de Bruxelles, M. le professeur SMETS. Ces lions se tenaient tous dans un gros buisson, avec leur tête dehors. Mais le plus joli souvenir qui me

soit resté à leur sujet date de novembre 1935. J'étais juste en face de l'embranchement de la piste automobile vers Vitshumbi. Il était environ 6 h du matin quand j'aperçus une lionne à une centaine de mètres au Sud de la route. On eut dit un chien « en arrêt » fixant un waterbuck couché à une bonne centaine de mètres à l'Est. Nous nous arrêtons pour voir ce qui va se passer quand nous constatons la présence, derrière le waterbuck, d'une autre lionne qui rampe vers l'antilope. A droite, c'est-à-dire à l'Ouest de la lionne en arrêt, les douze lionceaux se tiennent groupés sous une euphorbe candélabre, attendant tranquillement le résultat — et escomptant le produit — de la chasse maternelle. La lionne, postée derrière le waterbuck, avance lentement vers celui-ci, lequel, ayant fini de ruminer, se lève et se frotte le flanc droit avec le museau. Profitant de ce moment d'inattention, le fauve fait un premier bond en avant de quelques mètres, puis s'aplatit sur le sol, dressant parfois prudemment la tête pour surveiller l'antilope. Celle-ci a fini de se frotter et se dirige vers la route. La lionne, voyant sa proie près de lui échapper, déclenche la charge d'un bond en avant. Elle rejoint le waterbuck et, un instant, les deux bêtes courent côte à côte, mais la vitesse est probablement trop grande pour la lionne, car brusquement elle abandonne. Sa compagne, au moment de la charge, a bondi à son tour, mais s'est aussitôt rendu compte qu'il était trop tard et elle retourne vers les lionceaux. Pour une fois, j'ai regretté que la chasse n'ait pas réussi : il eut été intéressant de voir, en détail, comment tue le lion.

La dernière rencontre avec cette bande date de quelques mois plus tard, c'est-à-dire du début de 1936. Les douze jeunes étaient alors abandonnés de leurs mères, mais étaient restés ensemble. Ils se trouvaient à l'entrée de la piste vers Nyamushengero, séparés en deux groupes des deux côtés de la route, et j'arrêtai l'auto au milieu d'eux, à quelques mètres seulement des plus proches. Nous restâmes ainsi entourés de ces jeunes lions, en bonne posture pour les observer à notre aise. Plusieurs étaient couchés. Après quelques minutes, ils s'éloignèrent, mais sans précipitation. Quelques jours après, je les rencontrai de nouveau : ils n'étaient plus que huit, les quatre autres — des mâles pour autant que j'ai pu les distinguer — avaient formé une bande à part, chassés probablement par quelque vieux rival à une période de rut. Ils avaient alors environ deux ans et demi. Ces belles jeunes bêtes, habituées à rencontrer les voitures des visiteurs, n'avaient rien de farouche, et c'était un spectacle charmant de les voir si confiantes et si pacifiques.

Une chose qui m'a souvent frappé dans les plaines du lac Édouard, c'est qu'on y voit toujours, dans une partie donnée, une même bande de lions dans une même région, tandis que, dans d'autres parties, ils voyagent. Ainsi cette bande de deux mères et douze jeunes, je ne l'ai, à aucun moment, observée ailleurs que dans le secteur situé aux alentours de l'embranchement de la piste vers Vitshumbi. Je l'ai aperçue à droite et à gauche de cette piste, mais jamais à plus de 2 km de chaque côté, et jamais à plus de

6 à 7 km au Nord de l'embranchement. Le Commandant HUBERT, mon adjoint à la Rwindi, a fait la même constatation et, qui plus est, a vu une couple de mâles défendre son terrain de chasse contre l'intrusion d'une autre couple de mâles. Je reproduis ce qu'il a écrit à l'époque au sujet de cette observation : « Sur la piste de Vitshumbi, à 6 km environ de ce dernier gîte, vit une bande de lions que je connais depuis mon arrivée à Rwindi, c'est-à-dire depuis le début de 1937, et qui se compose actuellement de deux grands mâles à crinière presque noire, un peu plus noire chez l'un que chez l'autre, et à robe particulièrement pâle. Elle compte, en plus de cinq à six lionnes, trois lionceaux nés vers la fin de 1938. Très souvent je rencontre près de la piste les deux lions, parfois accompagnés du reste de la troupe. Or, faisant fin avril un tour avec des visiteurs, j'aperçois sur la piste, à quelques centaines de mètres devant la voiture, deux lions mâles à l'endroit même où résident nos deux vieilles connaissances. Ce n'est qu'en arrivant à proximité d'eux (ils suivaient la piste dans le même sens que nous) que je constate que ces deux animaux étaient des étrangers. Leur crinière à tous deux était bien différente de celle des deux habitants du lieu. Je ne sais d'où ils venaient, je ne les avais jamais aperçus nulle part. Tout doucement ils s'écartent de la piste et je les suis. A 507 m plus loin, ils arrivent au bord d'une dépression peu profonde et large d'environ 1 km. Ils s'arrêtent, regardent fixement vers la droite dans la dépression et commencent tous deux à rugir longuement. En suivant la direction de leur regard, je découvre près d'un boqueteau, nos deux vieux amis, les lions résidents de l'endroit. Ils répondent aux rugissements des étrangers, puis lentement continuent leur route. Il était environ 7 heures du matin. Les étrangers paraissent d'abord hésiter, puis, après cinq à dix minutes, ils marchent dans la direction des autres. Ceux-ci s'arrêtent, redressant la tête comme pour un défi. Les étrangers se précipitent sur eux et j'assiste alors à un combat magnifique, ponctué de rauques rugissements, entre quatre grands lions à crinière. Au bout de deux à trois minutes, l'un des étrangers, durement touché sans doute, lâche pied et s'enfuit au galop, passant dans sa course désordonnée à une vingtaine de mètres de nous qui stationnions à 75 m du lieu du combat. Les deux vainqueurs se précipitent alors vers le second des intrus, se sauvant à la file à toute vitesse à 40 m de nous. Ils le rattrapent un peu plus loin et un nouveau combat s'engage, coupé de rugissements gutturaux. L'étranger, battu, prend à nouveau la fuite, poursuivi, mais assez mollement cette fois, par l'un des vainqueurs qui semblait alors vouloir uniquement bouter l'ennemi hors de son territoire. Quand il juge que celui-ci est assez loin, il fait de même vis-à-vis du premier vaincu qui, depuis le combat du début, se tenait à l'écart. Après quoi il revient fièrement près de son compagnon. Je m'approche alors de mes deux vieilles connaissances, désirant voir leur état après cette âpre lutte. Le plus beau, celui à la crinière la plus foncée, qui avait poursuivi les fuyards, n'avait qu'une légère blessure à la patte d'où coulait un filet de sang. L'autre, qui



gaignait, avait l'œil droit fermé. J'ai revu depuis, pendant une dizaine de jours, à différentes reprises, le premier des deux, j'ai réussi à en prendre de belles photos et, en témoignage de sa familiarité, je lui ai donné le nom de « César ». Toutefois, je n'ai plus aperçu son compagnon qu'il ne quittait pourtant jamais. »

Le second de ces lions fut observé quelques jours plus tard. Quant à « César », on le revit un mois après : il portait sur le flanc gauche des traces d'un nouveau combat, la marque des griffes d'un adversaire. Ce n'était d'ailleurs pas la dernière fois qu'on les retrouvait. En effet, j'accompagnais un jour, dans les mêmes plaines, un groupe de Sud-Africains venus en avion pour visiter le Parc National, et tout particulièrement pour voir les éléphants, lesquels sont rares dans leur « Krüger National Park ». Ils purent en prendre des photos à bonne distance. Pendant qu'ils maniaient leurs appareils, que vois-je ? Nos deux grands lions sortent d'une touffe de buissons à environ 400 m devant nous. Ils viennent tranquillement vers nous jusqu'à une trentaine de mètres, et la voiture avec les Sud-Africains s'approche à une dizaine de mètres seulement de « César », qui s'était arrêté. L'un des visiteurs, qui avait souvent vu des lions dans le Krüger Park, nous a dit qu'il ne s'était jamais trouvé devant un représentant de l'espèce, si indifférent, si familier et si photogénique que ce « César ».

Nous voyons parfois des lions perchés dans des arbres, mais ils ne montent jamais très haut comme le léopard, et ce sont le plus souvent de jeunes animaux. Le Commandant HUBERT a aperçu un jour une lionne adulte perchée à 7 ou 8 m de hauteur, dans un mimosa à petites épines isolé au milieu d'une immense plaine à herbe courte. La lionne, en voyant la voiture, descendit le long d'une branche maîtresse d'une inclinaison de 35 à 40°, la tête la première, jusqu'au tronc vertical de l'arbre, haut d'au moins 3 m, le long duquel elle se laissa glisser, l'arrière-train vers le bas. J'ai rencontré moi-même un jour plusieurs jeunes lions, faisant partie de la bande des douze, perchés dans une euphorbe candélabre, et une autre fois deux autres à environ 4 m du sol dans un arbuste. Nous nous arrêtâmes avec l'auto en dessous d'eux pour les photographier, mais, comme nous étions trop près, nous nous déplaçâmes un peu et ils sautèrent en bas. C'étaient là de jeunes bêtes, mais un lion adulte, je n'en ai jamais vu dans un arbre, tous ceux que j'ai pu observer ayant moins de deux ans. Dans l'album de feu le Colonel H. MAXWELL, il y a une photo de lionne dans un épineux, et cette bête semble être adulte. Je suppose que les jeunes lions, de temps à autre, montent dans les arbres « pour mieux voir », et que ce peut être aussi le cas pour la lionne adulte observée par le Commandant HUBERT. Ce n'est en tout cas sûrement pas pour « tomber » sur le gibier passant en dessous, comme le fait parfois le léopard.

Quel est le comportement du lion vis-à-vis de ses voisins carnivores ? Il est assez curieux de constater qu'il est parfois chassé de sa proie par les hyènes, animal pourtant réputé froussard et ne s'attaquant qu'à des cada-

vres. Le Colonel H. HACKARS, logeant sous la tente à Kasindi-Port au Nord du lac Édouard, avait eu la nuit la visite dans son camp d'une couple de lions qui s'étaient retirés vers le plateau. Au matin, vers 7 heures, on retrouva les deux fauves qui venaient de tuer un buffle dont ils disputaient la dépouille à onze hyènes tachetées, auxquelles ils durent céder leur proie. Une des hyènes, qui avait été éventrée d'un coup de patte, s'en allait péniblement, mais les autres attaquaient résolument les lions chaque fois que ceux-ci essayaient de revenir près du cadavre, que les nécrophages déchi-quetèrent avec une rapidité déconcertante. Le Commandant HUBERT a observé également un jour, à Vitshumbi, une lionne qui mangeait une antilope, qu'elle avait probablement tuée elle-même, avec, comme commensales, huit hyènes, lesquelles finirent par la chasser et même la poursuivre. Il trouva, à proximité, un jeune lion mâle tué, mais il suppose que celui-ci avait été victime d'un de ses congénères mâles plutôt que des hyènes.

Il n'existe pas, à ma connaissance, de cas où lions et lycaons se soient disputé une proie quelconque. Il semble que les premiers se méfient des seconds, qui sont presque toujours en bande nombreuse. D'ailleurs, quand les lycaons chassent et tuent une bête, celle-ci est, en quelques instants, dilacérée et emportée par eux. Ce n'est pas comme dans les bandes de lions, où les grands mangent d'abord, et ensuite les petits.

Le repas des lions, quand il se fait pendant le jour, attire les oiseaux charognards, notamment les vautours et les marabouts. Les vautours s'approchent alors parfois trop près et sont chassés par l'un ou l'autre des fauves. Il arrive fréquemment qu'un vautour soit tué, mais je n'ai jamais vu que les lions le mangent. Pour nous aider à découvrir les lions en plaine, le vautour est d'ailleurs un excellent guide, car, de loin, on peut voir ces grands oiseaux convergeant de partout dans le ciel vers le charnier où ces fauves se repaissent de leur victime. S'ils descendent à terre, il est fort probable que les lions sont partis, leur repas terminé, mais s'ils se perchent dans les arbres, c'est que les lions sont encore là.

Les indigènes, dans les plaines du lac Édouard, ne craignent pas le lion, et j'ai souvent rencontré sur la route, le soir ou la nuit, des noirs qui se rendaient, sans le redouter, d'une localité à l'autre. Pour ces déplacements nocturnes, ils aiment cependant à être en compagnie. Il arrive parfois qu'ils rencontrent des lions, mais cela ne les effraye pas, ils se mettent à chanter ou à se parler à haute voix, ce qui éloigne les fauves. En 1937, l'ancien Game-Warden du Kenya, Captain CALDWELL, faisait une étude sur les oiseaux aquatiques du lac Édouard. Un après-midi, à une heure avancée, il se rendait à Kamande accompagné de Mrs CALDWELL, d'une autre dame et d'un de nos gardes. Il s'était engagé sur la piste-autos vers Kamande, au passage de la Muwe, à une dizaine de kilomètres du camp de la Rwindi, quand le cardan de la transmission se casse. Impossible de continuer, et la nuit est venue. Le capitaine dit au garde de se rendre au camp de la Rwindi avec un mot me priant de lui envoyer sa seconde voiture qui se

trouvait à Vitshumbi. Le garde lui répond qu'il fait déjà nuit et qu'il est dangereux de s'aventurer seul. Le Capitaine, qui connaît les fauves noctambules, lui répond qu'il ne peut abandonner les dames à pareil endroit et à pareil moment, et qu'il lui donnera 50 francs pour porter le billet. Le garde part alors, mais il ne suit pas la route, il coupe au court à travers brousse et, vers 8 heures, il me remet le message, à la Rwindi. En chemin, il avait rencontré une bande de lions et, grâce au clair de lune, avait pu les dénombrer — ils étaient treize — en comptant à haute voix, sans qu'ils prennent garde à lui.

Pour clore ce chapitre sur les lions, je reproduirai ici le contenu d'une lettre que je reçus un jour d'un visiteur s'étant servi de mon nom pour voir, de plus près, une bande de lions proche de la route. « Le garde nous montre, à environ 160 à 200 m de la piste, une petite bande de deux ou trois lionnes et d'un lionceau. Nous lui demandons de nous conduire un peu plus près de ces bêtes, mais il répond qu'il lui est interdit de quitter la piste. Nous lui disons que nous sommes vos amis, que nous venons de chez vous et que nous vous écrirons, ce que nous faisons par la présente. Il consent alors à nous rapprocher des fauves. Nous étions encore à une bonne distance de ceux-ci quand brusquement nous sommes chargés par un mâle que nous n'avions pas remarqué encore. Ma femme et moi, nous nous enfuyons dans une course folle vers la voiture. Mais, n'entendant rien derrière nous, nous nous arrêtons et regardons en arrière. Le garde était là, immobile, imperturbable, devant un superbe lion qu'il fixait de son regard. Après un instant, le fauve s'est retourné et s'est dirigé tranquillement vers les lionnes. Nous n'oublierons jamais cette scène émouvante. »

## CHAPITRE V.

## PETITS CARNASSIERS.

SERVAL [*Leptailurus serval* (SCHREBER)].

Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, ce félin est extrêmement rare dans les plaines du lac Édouard où je ne l'ai vu qu'une seule fois, sur la route entre le camp de la Rwindi et l'escarpement de Kabasha. C'était le soir, et il apparut dans le faisceau de lumière des phares de notre auto. Par contre, on le trouve plus fréquemment dans les plaines de lave entre le Karisimbi et le Nyiragongo, non qu'on l'aperçoive souvent, mais il se laisse prendre au piège placé pour capturer le léopard. J'avais ainsi prêté, en 1937, un piège à grands fauves au Chef Kayembe de la région de Kibumba, pour le débarrasser d'un léopard qui avait tué un assez grand nombre de veaux, de chèvres et de moutons. On n'est jamais parvenu à s'emparer du grand félin, mais, en deux ou trois mois de temps, une demi-douzaine de servals, une civette et un porc-épic se sont fait prendre dans cet engin placé dans une région assez boisée, avec des parties de plaine de lave donnant d'excellents pâturages, où le bushbuck et le céphalophe rouge de forêt sont communs. Dans ces parages, j'ai vu moi-même deux fois en plein jour un serval.

Ce joli animal est utile; il se nourrit surtout de petits rongeurs, qui pullulent dans cette plaine, et probablement aussi de damans et d'oiseaux de brousse. Il s'approche rarement des agglomérations indigènes. Capturé jeune, il s'apprivoise très facilement. J'en ai tenu un, à Rutshuru, pendant près d'un an; il était très familier, affectueux, friand de viande cuite et de lait. Il faut toutefois tenir le serval à l'écart de la basse-cour, car il tuerait pour son plaisir tout ce qui y vit : poules, canards et pigeons. Par contre, il fait bon ménage avec le chien et le chat de la maison.

La marque et la teinte de sa peau varient beaucoup, les taches sont plus ou moins grandes et j'ai vu même une peau qui avait une couleur presque tout unie. La teinte de fond varie également, elle est orange pâle, jaune clair ou grise, mais très rarement noire.

Dans l'Est du Ruanda, le serval est beaucoup plus commun que dans le Kivu, et l'Européen en tue assez souvent quand il en découvre le soir sur les routes, à la lumière projetée par son auto.

Les indigènes tuent le serval à l'aide de leurs chiens.

CHAT DORÉ ou AFRICAN TIGERCAT [*Felis aurata cottoni* LYDEKKER];  
nom indigène : « Maka » ou « Imaka ».

Ce félidé existe dans le Parc National, mais il y est très rare et, si j'ai pu acheter quelques peaux chez les noirs, je n'ai jamais vu l'animal qu'une seule fois, en l'occurrence une bête tuée près de la Mission de Rugari et qui présentait le pelage ordinaire, c'est-à-dire la tache rouge-brun sur le dos et des marques noires sur le flanc et le bas-ventre.

En 1933, j'avais envoyé à Bruxelles, pour détermination, une peau de ce même félidé, marquée comme celle provenant de Rugari, et une autre peau, toute noire celle-ci, mais malheureusement incomplète, la tête manquant. Les deux peaux étaient originaires de la région de Munigi située au Sud du Nyiragongo à une dizaine de kilomètres au Nord de Goma. Ce qui m'avait étonné, c'est que les indigènes donnaient, pour les deux pièces, le nom « Maka » ou « Imaka », comme si elles provenaient toutes deux d'un *Felis aurata*. M. SCHOUTEDEN, Directeur du Musée du Congo à Tervueren, les a déterminées comme appartenant respectivement à un *Felis aurata* et à un *Leptailurus serval* noir. Or, le nom donné par les noirs au serval est « Imondo » ou « Mondo ». Mais l'indigène n'est pas un scrupuleux naturaliste.

Pendant la guerre de 1940-1945, plusieurs exemplaires de ces peaux noires ont été envoyées au Laboratoire Vétérinaire de Kisenyi, et son Directeur, le Dr VAN SACEGHEM, les a déterminées comme appartenant à une nouvelle espèce, à savoir le *Felis imaka*, prétendant que ce n'étaient des dépouilles ni de *Leptailurus serval* ni de *Felis aurata* et qu'il ne s'agissait pas d'un cas de mélanisme. A part la teinte de la peau, le *Felis imaka* avait les mêmes dimensions que le *Felis aurata*.

Comme le serval, le chat doré n'est pas un animal nuisible, et il est d'ailleurs, dans le pays environnant le Parc Albert, tellement rare que, pour cette seule raison, il ne peut être considéré comme malfaisant pour l'indigène. Il vit normalement près de la forêt où il trouve aisément sa nourriture qui consiste surtout en petits rongeurs, mais il mange aussi des oiseaux et probablement des damans.

CHAT SAUVAGE (*Felis lybica rubida* SCHWANN); nom indigène « Nturo ».

Ce chat est grand comme un chat ordinaire, mais d'un caractère infiniment plus mauvais. Vivant souvent à proximité des villages indigènes, il y cause des ravages sérieux dans les basses-cours.

En ce qui concerne son pelage, j'ai vu beaucoup de peaux dans le Ruanda et le Kivu, mais je n'ai jamais pu constater une uniformité de teinte. Cependant toutes celles que j'ai pu examiner avaient des parties jaunes, notamment à la poitrine et au bas-ventre, mais cette couleur prédominait souvent aussi sur le corps.

Il y a une trentaine d'années, vers la fin de 1915 et au début de 1916, je me trouvais dans le Nord-Est du Ruanda, où j'ai vu deux fois des « Nturo » tués par les indigènes; ils avaient le pelage gris clair rayé de gris foncé avec la gorge et le ventre jaune-blanc. Mais, par la suite, j'en ai vu bien d'autres où les rayures étaient moins marquées et d'autres encore où la teinte rousse était dominante avec absence de noir et de gris.

Le chat sauvage ne miaule pas comme le chat domestique, il émet un sifflement méchant quand on veut le toucher. Il se croise fréquemment avec le chat domestique, mais les jeunes deviennent toujours sauvages de caractère; ils finissent généralement par disparaître dans la brousse et ne reviennent que pour s'introduire dans le poulailler et y tuer tout ce qu'ils y trouvent.

Les indigènes ne manquent jamais l'occasion d'abattre le chat sauvage avec lequel ils ont toujours de longs comptes à régler.

GENETTE (*Genetta servalina bettoni* THOMAS); nom indigène : « Rutoni » ou « Urutoni ».

Ce petit carnassier est assez commun partout dans le Parc National. C'est un animal nocturne qu'on découvre seulement le soir, sur les routes, dans le champ des phares d'autos. Comme le chat sauvage, c'est un redoutable prédateur de basses-cours. Une fois qu'il a commencé à s'introduire dans un poulailler, il y revient pour égorgier à plaisir toute la volaille. Il est alors facile de le prendre au piège, car on est sûr qu'il reparaitra.

En brousse, il est, pour les francolins, les pintades, les outardes et les oiseaux en général, un terrible ennemi car il grimpe aux arbres avec une grande agilité.

Il dégage une très forte odeur de fauve et il n'est pas bon de garder une genette tuée à l'intérieur de la maison si l'on ne veut pas empester celle-ci.

Des cas de mélanisme sont assez fréquents chez cet animal et j'ai vu plusieurs fois des peaux toutes noires. Quand on les tient sous un certain angle, on peut voir les marques typiques de l'espèce.

La genette des plaines du lac Édouard diffère de celle des régions de volcans, en ce que ses taches sont plus grandes. Elle a été déterminée comme *Genetta tigrina stuhlmanni* MATSCHIE.

CIVETTE [*Civettictis civetta congica* CABRERA ou *Viverra civetta congica* (CABRERA)]; nom indigène : « Mpimbi ».

Ce viverridé est assez commun, sans être nombreux, dans le Parc National, mais, comme la genette, il est de mœurs nocturnes et n'apparaît que le soir, sur les routes, dans le faisceau des phares d'auto. Ses taches blanches au cou et au corps lui donnent, la nuit, une certaine ressemblance avec le blaireau.

Bien qu'elle soit un animal carnassier, la civette mange aussi des bananes, du maïs et du sorgho, ce qui l'attire souvent près des cultures indigènes. Si l'on braque sur elle la lumière d'une torche, au lieu de s'enfuir ou de détourner la tête, elle s'approche comme fascinée, s'arrête de temps à autre, mais finit par arriver à quelques mètres et peut être alors facilement abattue.

Ses habitudes frugivores la retiennent souvent à proximité des villages, mais, contrairement à la genette, elle laisse en paix les basses-cours. En brousse, elle doit cependant tuer assez bien d'oiseaux et de petits rongeurs.

Son nom indigène, qui est « Mpimbi » dans le Kivu et le Ruanda, lui aurait été attribué en raison de son cri, une longue note aiguë que je n'ai toutefois, pour ma part, jamais entendue.

C'est un animal à démarche relativement lente; aussi les indigènes n'ont-ils pas de peine à l'atteindre quand ils chassent avec leurs chiens. Dans d'autres régions, les noirs recherchent la civette pour sa glande à musc, dont le contenu entre dans la composition des parfums.

Outre la nourriture déjà mentionnée, la civette est très friande de miel, tout comme le ratel appelé par les anglais « Honey badger », animal qui existe peut-être dans le Parc National, mais qui, jusqu'ici, n'y a pas encore été signalé, alors qu'on le rencontre dans l'Uganda, pays voisin. Il semble même qu'elle grimpe très bien aux arbres, ce qui justifie la précaution que prennent les indigènes de suspendre les ruches à plus d'un mètre en dessous des branches, de façon à les mettre hors de sa portée. Son poil dur et long la protège bien contre les piqûres des abeilles.

**MANGOUSTE** [*Mungos mungo gotneh* (HEUGLIN et FITZINGER)]; nom indigène : « Ikorwe ».

On rencontre fréquemment, dans les plaines du lac Édouard, toute une bande de petites mangoustes, et j'en ai parfois vu des groupes comptant jusqu'à une trentaine d'individus. Ces petits mammifères vivent essentiellement de menus reptiles, d'insectes, d'œufs d'oiseaux, de rats, de souris et d'autres petits rongeurs. Ils sont particulièrement nombreux sur les rives du lac.

La mangouste se laisse facilement apprivoiser et, bien traitée, devient très affectueuse. Mais elle doit être continuellement surveillée, car elle parvient à s'introduire partout et est grande voleuse et ravageuse de garde-manger. J'avais un jour rapporté chez moi une centaine d'œufs que je venais d'acheter chez les indigènes. Je les avais déposés à la cuisine et perdus de vue pendant quelques instants. Quand je voulus les reprendre, la mangouste de ma fille était installée dans le panier au milieu des œufs, dont elle avait cassé une trentaine en quelques minutes. Elle en saisissait un entre ses deux pattes antérieures, lui donnait un petit coup sec pour casser la coque, aspirait une partie du contenu, puis en attaquait rapidement un autre et eut vite, à cette allure, consommé tout le panier.

Dans les plaines du lac Édouard et dans le pays des volcans, on rencontre une mangouste plus grande (l'*Herpestes ichneumon centralis* LÖNNBERG), qui vit seule ou par couple, mais jamais en bande. Elle est rayée de gris, tandis que la petite mangouste est plutôt d'un gris roux avec des rayures verticales peu visibles chez les adultes.

On trouve même une troisième espèce qui, elle également, vit seule ou par couple. Elle est aussi grande que l'*Herpestes ichneumon centralis*, mais a la queue blanche et le pelage plus foncé : c'est l'*Ichneumia albicauda ibeana* THOMAS.

Chez ces deux espèces de grandes mangoustes, les cas de mélanisme semblent être assez fréquents.

La mangouste est le « Riki-tiki-tavi » de KIPLING, et c'est certainement une des bêtes les plus vives et les plus intelligentes de la brousse. Les indigènes racontent que, poursuivie et blessée, elle simule la mort comme le renard pris au piège. J'ai un jour observé, chez un Européen qui avait trois mangoustes, ces gentilles petites bêtes en train de chasser des lézards dans un tas de pierres, et la rapidité de leurs mouvements m'a frappé car, à les voir courir, on n'a pas du tout l'impression d'avoir affaire à des animaux si agiles.

**PŒCILOGALE** ou **ZORILLE** (*Pœcilogale albinucha dogetti* THOMAS et SCHWANN); nom indigène : « Kasimuniga ».

Ce beau petit mustélidé existe dans la plaine de lave, où j'ai eu l'occasion de le rencontrer un soir sur la route à environ 2 km au Sud de la Mission de Rugari. Ils étaient deux, et c'était un plaisir de voir ces jolies bêtes dans le jet de lumière de l'auto. Je m'arrêtai pour mieux les dévisager et ils restèrent là pendant quelques minutes avant de disparaître dans les blocs chaotiques de lave où je les perdis de vue. Avec ses rayures blanches horizontales et le reste de son corps tout noir, le pœcilogale est indiscutablement un des plus attrayants mammifères du Parc National. Il s'apparente d'ailleurs aux « Skunks ».

A deux reprises, des indigènes vinrent à Rutshuru pour nous vendre des pœcilogales, car il paraît que, pris jeunes, ils se laissent facilement apprivoiser. L'un d'eux fut tenu en captivité pendant quelques jours et alimenté au moyen de rats qu'on lui donnait vivants et qu'il tuait immédiatement pour les dévorer. Mais il ne survécut pas longtemps.

Un autre petit mustélidé (l'*Ictonyx striatus* PERRY) a été capturé à Djomba, dans la région voisine du Parc. Il est donc probable que, tôt ou tard, ce mammifère sera signalé dans le Parc National et peut-être s'y trouve-t-il déjà, mais, de même que le pœcilogale, c'est un animal très rare.

Comme presque tous les carnivores, les mustélidés dégagent une odeur fort désagréable.



LOUTRE (*Lutra maculicollis kivuana* POHLE); nom indigène : « Fizi mai » ou « Nzibye ».

A part la petite partie du Parc National qui touche au lac Kivu, près de N'Zulu, à l'entrée de la baie de Sake, où la loutre est assez commune, je n'ai jamais entendu parler de la présence de cet animal dans les cours d'eau qui arrosent l'intérieur du Parc, pas plus que dans le lac Édouard. Dans les autres lacs proches du Parc National, la loutre est commune, notamment dans le lac Kivu, comme aussi dans les lacs Mulera et Luhonge au Ruanda, ainsi que dans ceux de Bunyoni et de Mutanda, dans l'Uganda. Dans toutes ces eaux, on peut généralement voir des loutres à chaque heure de la journée, mais surtout le matin et au crépuscule. Les indigènes en détruisent un bon nombre à cause de la valeur de la peau qu'ils vendent dans les hôtels. La chasse n'en est pas facile et même, pour l'Européen qui les tue au fusil, la victime est le plus souvent perdue, car, blessée à mort, elle coule à pic dans les profondeurs des eaux.

Avant l'afflux des Européens au Kivu, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la première guerre mondiale, on pouvait voir de grand matin des bandes de dix à vingt loutres longeant la rive du lac. Elles nageaient la tête au-dessus de l'eau, faisant de temps à autre une plongée. Actuellement, il est rare d'apercevoir plusieurs loutres ensemble : elles se tiennent loin des rives où trop souvent elles ont essuyé des coups de feu et elles sont devenues si craintives, qu'à peine leur tête émergée, elles se préparent à une nouvelle plongée.

La nourriture presque exclusive de la loutre est le poisson, mais on la trouve parfois aussi dans des cours d'eau ou des lacs non poissonneux, où elle doit donc se contenter de grenouilles, de mollusques et d'autres animaux aquatiques. Dans les lacs Bunyoni, Mutanda, Mulera et Luhonge, il n'existait autrefois que de tout petits poissons et cependant leurs eaux ont toujours été fort riches en loutres. Par contre, au lac Édouard, qui, lui, est très poissonneux, la loutre n'a pas encore été signalée jusqu'ici.

La loutre (*Aonyx capensis* SCHINZ) ou « Clawless otter » n'a pas encore apparu dans le Parc National, et pourtant elle existe dans des régions limitrophes. Des peaux sont en effet vendues de temps à autre à Goma, Kisenyi et Rutshuru par les indigènes habitant ces parages. De plus, un colon installé sur la route Goma-Rutshuru, à Katala, a tué, dans un petit lac artificiel creusé par lui au milieu de sa plantation, deux loutres argentées, comme on les appelle ordinairement. Il est donc plus que probable que cette espèce doit se trouver aussi dans le Parc National.

CHACAL ou SIDE-STRIPED JACKAL (*Thos adustus* SUNDEVALL); nom indigène : « Ngebwe » ou « Ngunzi » ou « Kigebwe ».

A l'époque où les plaines du lac Édouard étaient fort giboyeuses, on pouvait voir en tout temps, dans les environs de la Rwindi ou sur le plateau de Nyabugando, quelques couples de chacals ou parfois un de ces animaux

isolé. Tous ceux que j'ai aperçus avaient la queue terminée par une grande touffe blanche, ce qui semble être la caractéristique du *Thos adustus*. Sur les peaux provenant de chacals tués dans les régions de volcans et que les indigènes appellent « Ngunzi », le dos est légèrement brunâtre et la queue n'a pas cette touffe blanche; on a affaire sans doute ici au « Black-backed Jackal » [*Thos mesomelas* (SCHREBER)].

Dans l'Est de l'Afrique, le chacal a la réputation d'être charognard; on prétend qu'on le rencontre avec l'hyène autour de squelettes de victimes laissés par les lions. Je dois rendre justice à ce canidé en déclarant que, pour ma part, je ne l'ai jamais aperçu près de la dépouille d'une de ces victimes ou près de cadavres d'éléphants ou d'hippopotames morts en brousse. Je puis dire pourtant sans exagérer que j'en ai vu, de ces charognes, par centaines, sans jamais constater autour d'elles la présence d'un chacal. J'y ai trouvé des hyènes, des vautours, des marabouts et, autour des restes d'éléphants ou d'hippopotames, des lions, mais point de chacal. Je n'ai non plus jamais vu cet animal en bande, mais seulement isolé ou, souvent, par couple. Un jour, au Sud-Ouest du camp de la Rwindi, dans la plaine de Karambi, j'ai rencontré en même temps six chacals, en trois couples séparés les uns des autres : leur présence n'effarouchait nullement les nombreux cob et topi vaguant dans leurs environs. Le même jour, j'ai surpris un autre couple dormant dans une touffe d'aloès et de *Sansevieria*.

Le soir ou la nuit, sur les routes, on peut rencontrer le chacal partout, aussi bien dans les plaines du lac Édouard que dans les forêts des volcans, mais jamais je n'en ai vu plus de deux à la fois.

Le soir on entend parfois, et notamment quand il a été chassé par les indigènes à proximité du village, son cri qui n'est pas un aboiement comme celui du chien, mais un glapissement semblable à celui du lycan et du chien indigène.

Dans l'Afrique du Sud, les colons accusent le chacal d'être un terrible destructeur d'agneaux et, dans les plaines du lac Édouard, il est bien possible qu'il tue des jeunes cob, mais on ne peut pas dire qu'il y soit nuisible, tant il y est rare. Rareté assez étonnante d'ailleurs, car il y a, dans la brousse, de telles quantités de rats et de souris que ce carnassier, très agile et très rapide, y trouverait facilement à se nourrir.

## CHAPITRE VI.

## BUFFLES.

[*Syncerus caffer* (SPARRMAN).]

---

Tandis que le nombre d'antilopes dans les plaines du lac Édouard a beaucoup diminué au cours des quinze dernières années, celui des buffles s'est considérablement accru, et ce malgré les épizooties de peste bovine qui ont sévi dans le Parc National et ont, à plusieurs reprises, causé la perte d'une certaine quantité de bêtes. Cette augmentation n'est pas due à une immigration, venue de l'extérieur, d'animaux qui seraient ensuite restés dans le Parc à cause de la quiétude dont ils y jouissaient. La cause doit plutôt être cherchée dans l'évolution des plaines du grand graben africain. Dans les parties situées au pied des montagnes qui bordent le graben, la végétation change en tout temps. Les hautes graminées avancent dans la plaine et créent un habitat plus favorable pour les buffles et les éléphants et moins avantageux pour les antilopes. Actuellement on rencontre en plein jour des buffles dans toutes les parties de cette région. La complète sécurité assurée à la faune depuis la création des Parcs Nationaux a rendu ces animaux non seulement moins farouches, mais même parfois familiers. Depuis plusieurs années déjà, un petit troupeau de quatre mâles se trouve à demeure devant le camp de la Rwindi et ces bêtes viennent souvent la nuit brouter les petites herbes au camp même. Dans les environs, on rencontre plusieurs autres de ces petits groupes et, au pied de l'escarpement, dans la dépression de la Muhaka, s'est installé, depuis une dizaine d'années, un très gros troupeau qui, par moments, compte 400 à 500 têtes, et, sur la rive droite de la Rwindi, à la colline Mutangaisuba, s'est fixé un autre troupeau comportant de 800 à 1.000 têtes. La région située à l'Est, sur la rive droite de la Rutshuru, abonde en buffles. Un jour, en 1932, me trouvant sur la colline Ilehe au-dessus des Eaux-chaudes, j'ai observé en face de moi sept troupeaux dont le plus petit comptait plus de 40 têtes et dont l'ensemble totalisait plus de 800 têtes.

Les buffles sont également nombreux dans les forêts des volcans, notamment dans les forêts subalpines où ils trouvent en abondance d'excellentes pâtures. Sur le Karisimbi, ils montent dans les alchémilles jusqu'auprès du sommet et descendent, vers le bas, jusqu'à l'étage des bambous, mais rarement en dessous. J'ai toutefois vu de leurs traces dans le marais-cratère du Kikeri, à environ 2.200 m d'altitude. Dans la plaine de lave,

je n'ai jamais constaté leur présence qu'au pied de la chaîne de montagne à l'Ouest, dans les régions du Mushari et de Tongo. Dans l'immense plaine de lave au Nord du Nyiragongo et du Nyamuragira, les deux volcans actifs, je n'en ai jamais vu, mais j'en ai découvert des traces, une fois, sur le flanc Nord du Nyamuragira et aussi, comme il a été dit plus haut, au pied oriental de la chaîne de montagne entre la Rwindi et la Rutshuru. Au total, dans les secteurs des volcans et les plaines au Sud du lac Édouard, il doit exister, à l'heure actuelle (1946), de 7.000 à 8.000 buffles. Comme pour tous les animaux grégaires, on constate l'existence de nombreux petits groupes de mâles et, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ces animaux sont en général beaucoup plus familiers que ceux des grands troupeaux où, souvent, le souci de sauver les jeunes veaux provoque la fuite de toute la bande. En général, les animaux expulsés par leurs congénères ont la réputation d'être agressifs et méchants, ce qui, j'ai souvent eu l'occasion de le constater, n'est pas toujours exact. A Kamande, nous avons plusieurs petits troupeaux qui viennent presque journellement prendre leur bain, parfois au milieu des hippopotames. Ils restent là toute l'après-midi, couchés, la tête seule émergeant de l'eau. Parfois un grand troupeau y va aussi de sa baignade : j'ai vu ainsi, à l'embouchure de la Talya Sud, une soixantaine de buffles descendus ensemble dans le lac, et, une autre fois, une trentaine à Kimboho, près de l'embouchure de la Lunyasenge. Ils restaient debout, et cela peut-être à cause de la profondeur du lac. Il faut cependant, pour que l'eau les attire, qu'il y ait du soleil et pas de vent. Les jours sombres ou pluvieux, ni buffles ni éléphants n'apparaissent dans le lac, si ce n'est pour traverser une baie.

En brousse, à proximité du gîte de Kamande, on rencontre souvent ces buffles, et jamais ils n'ont donné le moindre signe d'agressivité. Je me souviens d'un visiteur qui désirait prendre la photo d'un éléphant se trouvant près de la rive à Kamande. Voulant s'approcher de l'animal, il dépasse un buisson et débouche brusquement entre deux buffles couchés à une dizaine de mètres l'un de l'autre. L'un d'eux se lève sans précipitation, tandis que l'autre ne bouge pas. Le visiteur est revenu le cœur battant et sans avoir « cliché » la bête. Les membres de ces petits troupeaux de mâles, que ce soit d'éléphants, de buffles ou d'antilopes, savent bien pour quelle cause — une cause de compétition sexuelle — ils ont été chassés par leurs compagnons, qu'ils rejoignent d'ailleurs à certains moments, mais seulement en dehors des époques de rut.

Le cas du vieux buffle solitaire et vicieux est une tout autre histoire et son expulsion par ses congénères n'est pas nécessairement due à ce qu'un plus jeune mâle l'ait évincé comme chef du troupeau après un dur combat, elle peut l'être aussi au fait que le vieil animal est malade ou infirme. Cette infirmité peut avoir été provoquée par un coup de fusil ou de lance, par une flèche ou par un piège : le buffle le sait et ne l'oublie pas, et il en garde une hostilité pour l'homme. Le chasseur qui s'approche d'une bande cherche,

s'il est réellement chasseur, le mâle du troupeau ou un bel exemplaire du même sexe. Mais il ne réussit pas toujours à le tuer, le buffle devant, à cet effet, être touché par le projectile à un endroit vital. Il ne suffit donc pas de tirer dessus et de l'atteindre. Si le coup, sans être mortel, blesse un organe nécessaire pour empêcher l'animal de devenir invalide, la pauvre bête se traîne pendant quelque temps. Si elle guérit, elle peut rejoindre le troupeau, mais si elle reste infirme, elle est condamnée à une solitude maussade qui aigrit son humeur.

Les cordons sanitaires que le Service vétérinaire a fait établir pour limiter une zone où sévit une épizootie, la peste bovine par exemple, et créer un barrage en vue d'éviter l'extension du fléau, ont aussi causé l'infirmité de nombreux sujets. En effet, les soldats qui formaient le cordon sanitaire tiraient à l'aveuglette, autant pour refouler que pour tuer, et ainsi blessaient beaucoup de gibier. Est-il étonnant alors qu'un animal qui souffre continuellement du fait de l'homme voie désormais en l'homme un ennemi ? Que de bêtes pâtissent ainsi d'une réputation imméritée ! Que l'une d'elles riposte à une agression ou en garde un mauvais souvenir, et la voilà jugée et, avec elle, toute l'espèce : « Cet animal est très méchant, quand on l'attaque il se défend », comme dit la fable.

Une fois infirme, le buffle est expulsé du troupeau ou il le quitte volontairement, incapable qu'il est de le suivre encore ou s'y sentant mal à l'aise. Quand un animal, qui normalement vit en bande, devient solitaire et vicieux, l'anomalie a toujours une cause profonde, et le fait incontestable que ces isolés sont presque toujours des mâles provient, comme nous l'avons dit plus haut, de ce que le mâle est plus exposé que la femelle aux coups du chasseur, ensuite de ce que son instinct le pousse à la lutte, lutte pour la maîtrise ou la défense du troupeau, et dont il ne sort pas souvent indemne.

Il arrive parfois qu'une vache aussi devienne vicieuse, et je connais un cas où une bufflesse s'est montrée réellement méchante. Malheureusement, quand elle a été tuée, on n'a pas cherché la cause de cette humeur. C'était à Kibungu, dans le Ruanda. Un jour, un indigène vient à l'hôpital dire au Dr VAN LAERE, chasseur expérimenté, qu'un buffle solitaire se trouve dans le bas-fond du poste. Le docteur reste sceptique, aucun buffle n'étant jamais apparu à cet endroit. Finalement il consent à suivre le noir, descend avec lui dans le ravin, et lui demande où il a vu la bête. Celle-ci, au bruit de cette voix, débouche d'un fourré et charge. Le docteur tire sans prendre le temps de viser, puis s'aplatit sur le sol. L'animal se rue sur lui, mais, voyant s'enfuir l'indigène, il bondit dans sa direction, le ramasse sur ses cornes et le tue. Le docteur, entre-temps, a pu se ressaisir; il tire de nouveau sur la bête qui se retourne contre lui, mais un dernier coup de fusil l'abat à bout portant. C'était une vache solitaire, mais on ignore le motif pour lequel elle avait abandonné le troupeau ou en avait été expulsée.

Bien que nos gardes, au cours de leurs déplacements dans le Parc, tombent parfois nez à nez avec des buffles dans la brousse, nous n'avons eu

qu'un seul cas où l'un de ceux-ci ait attaqué inopinément. Deux gardes étaient en tournée de surveillance le long de la rivière Rwindi, au Sud du camp. Brusquement ils se trouvent à quelques mètres d'un buffle couché dans une petite mare et que la végétation leur avait caché jusque-là. La bête, dérangée dans son sommeil, charge l'un des hommes, le renverse et le blesse légèrement au côté. L'autre garde, de ses cris et de ses gestes, écarte le buffle qui, à quelque 30-40 m, fait face à nouveau, puis finalement s'éloigne. Après quelques jours d'hôpital, le garde a pu reprendre son service. Surprise de la sorte, même une antilope charge parfois de peur.

Nous avons toutefois enregistré, en mai-juin 1932, lors du passage de la peste bovine dans les troupeaux de buffles, toute une série d'accidents causés par des animaux malades. Plusieurs indigènes ont été tués, d'autres blessés. Il y avait encore à cette époque, le long des rives du lac Édouard à l'Est de la Rutshuru, de petits villages de pêcheurs, notamment à Kabare, Birwa, Katanda et Kigera, régions où les buffles sont très nombreux. Presque tous les accidents se produisirent de la même façon. Des noirs, notamment des femmes et des enfants, à la recherche de bois mort qu'ils ramassaient dans les fourrés, se voyaient brusquement chargés par un buffle isolé couché dans les buissons. Ils déclaraient qu'il s'agissait d'animaux atteints de la peste, abandonnés ou expulsés des troupeaux, et qui se mettaient à l'abri dans les massifs. Dérangés, ou troublés par leur état morbide, ceux-ci fondaient sans avoir été provoqués, renversaient leur adversaire, puis se retiraient dans un autre buisson. Les indigènes étaient eux-mêmes déconcertés par ces accidents, car ils étaient habitués à vivre en bonne entente avec les buffles qu'ils ne chassaient jamais, ne vivant que de la pêche.

J'ai été moi-même, à la même époque, chargé par un buffle malade de la peste. Le garde qui m'accompagnait m'avait fait remarquer que cette bête était mal en point. L'idée me vint d'en prendre une photo. Je m'arrêtai à une douzaine de mètres pour braquer mon appareil. L'animal ne m'avait pas encore vu alors et je réussis à prendre un premier cliché pendant qu'il me tournait encore le dos. Pour pouvoir le prendre de face, je crie alors « hallo »; il se retourne à cet appel et j'ai à peine le temps de faire marcher mon déclic qu'il fonce, le nez en avant et les cornes en arrière à chaque côté du cou. Je jette mon appareil, je saisis ma carabine des mains du garde, je tire à six mètres de distance et abats l'animal. La balle, entrée par le nez, avait traversé la cervelle et était sortie dans le cou derrière les cornes. Le buffle était contaminé : c'est ce qui l'avait rendu irascible et poussé à cette charge foudroyante, à l'état normal il m'aurait regardé de face pendant quelques instants puis aurait fait demi-tour.

Comme on le voit, ces accidents ont eu lieu à des époques où des épizooties décimaient les troupeaux. Mais, depuis 1932, à part le fait relaté plus haut d'un garde renversé par un animal surpris, nous n'avons pas eu d'accidents causés par l'agression de buffles. Et ce qui prouve que cette

bête, de nature, n'est pas méchante, c'est la curiosité qu'elle manifeste actuellement lorsqu'une auto s'arrête à proximité d'un troupeau. Immédiatement, quelques individus se détachent du groupe, d'autres suivent, avancent de quelques pas vers la voiture, jusqu'au moment où toute la bande est à une vingtaine de mètres ou moins. Ils regardent jusqu'à ce que généralement une jeune bête ou une vache avec son veau cause le départ du troupeau, et le spectateur se rend très bien compte qu'à aucun moment il n'a été exposé au danger d'une charge collective. Le tout jeune buffle, le veau d'une semaine ou deux, s'il a été abandonné par sa mère ou que celle-ci ait été tuée accidentellement, n'éprouve aucune crainte devant l'homme. Je me rendais un matin à Kamande, quand je vois sur la piste-autos, entre la grand'route et l'ancien village de Tshambi, une bête noire venant vers nous. J'arrête la voiture, je mets pied à terre, et l'animal, un jeune buffle de deux ou trois semaines au plus, continue à marcher dans ma direction. Il s'arrête à deux pas de moi, j'avance la main, mais au moment où il allait la toucher il se sauve, puis revient de nouveau, la flaire alors et se met à têter un doigt. Et, tandis que je le caresse de l'autre main et que je chasse les mouches qui encombrant sa tête — la bonne bête, sevrée sans doute de soins, était toute heureuse d'être près de quelqu'un — il s'en va tout doucement. Revenus sur les lieux deux ou trois heures plus tard, nous avons en vain tâché de le retrouver. Ce jeune animal était bien portant et devait avoir été abandonné le matin même.

Une autre fois, au début de 1945, les gardes de la Rwindi en tournée de surveillance ont rencontré au Sud du camp un jeune buffle âgé de quelques jours seulement, dont le cordon ombilical n'était pas encore tombé. Ils l'ont apporté au camp où nous l'avons élevé avec du lait « Klim ». Aucune trace de la mère, mais nous avons supposé que celle-ci avait succombé à l'épizootie qui sévissait à ce moment à la Rutshuru. Le Directeur général de l'I.N.E.A.C., étant précisément de passage chez nous, a demandé ce jeune veau femelle pour la station d'élevage de Nioka. Il a fallu d'abord faire vacciner la bête contre la peste bovine et, après le délai prévu, nous l'avons expédiée au Laboratoire vétérinaire de Gabu (Nioka). Quelques mois plus tard nous avons eu de ses nouvelles. Le vétérinaire était parvenu à faire adopter le jeune buffle par une vache qui était mère d'un veau de même âge, laquelle mit deux de ses mamelles à la disposition de chacun de ses deux nourrissons. En juillet 1945, le buffle était presque deux fois aussi développé que son frère de lait. Il prend les allures de sa race, mais sans montrer aucun signe de méchanceté; il suit son gardien et répond à l'appel de son nom, car on l'a baptisé « Kivu ». Nous avons encore eu des renseignements à son sujet au mois de mars 1946; il avait alors plus d'un an et était devenu une superbe bête. Il était seulement capricieux, notamment envers des personnes qu'il ne connaissait pas.

Les deux cas que je viens de citer montrent que les jeunes buffles s'approprient rapidement. Mais quand on est habitué à entendre les histoires.

qu'on colporte sur la méchanceté, le caractère cruel de ces animaux, on est étonné de constater dans le Parc National leur familiarité et la confiance qu'ils nous montrent partout. Il est vrai que très peu d'animaux sauvages ont peur de l'auto, mais, en ce qui concerne les buffles, même un piéton peut s'approcher d'eux sans les effrayer. J'étais, sur la fin d'une après-midi, parvenu à m'approcher à pied d'un troupeau d'une soixantaine de têtes couché dans la plaine, près du marais à papyrus, à l'embouchure de la Lula, dans la baie de Kamande. Quand je fus à une trentaine de mètres, il n'y avait plus de rideau de végétation pour me dissimuler. J'avançai alors en terrain découvert, bien en vue de quelques buffles qui se levèrent et vinrent vers nous, les autres restant couchés, indifférents à notre présence. Je pus prendre quelques photos de très près, mais le soir approchait et la lumière n'était pas suffisante.

J'ai rencontré une autre fois ces mêmes buffles sur la route près de Kamande; ils étaient à notre droite tandis qu'à notre gauche il y avait deux éléphants. Ceux-ci ont pris le large à l'approche de la voiture; les buffles au contraire sont restés à 6 ou 7 m de nous, nous regardant pendant quelques instants avant de s'éloigner à 12 ou 15 m de distance. Tous les troupeaux ne sont évidemment pas aussi familiers, et il suffit qu'il y ait quelques naissances pour que les mères mettent toute la bande en fuite.

Les tout petits troupeaux sont parfois composés d'une façon bizarre. Ainsi l'un d'eux, près de la piste vers Vitshumbi, était en 1940 constitué de neuf mâles adultes et de trois génisses. Dans un autre, au Sud du Camp de la Rwindi, il y avait douze mâles et quatre génisses. Celui de Vitshumbi comptait au début, en 1934, quatre mâles auxquels s'est jointe une génisse qui n'avait qu'une corne. Cette génisse eut plus tard un veau et disparut ensuite, étant probablement entrée dans un autre groupe. Le plus grand des quatre taureaux de ce troupeau est celui qui figurait jadis sur la couverture de notre brochure de propagande : c'était un animal extrêmement familier qui, sans montrer le moindre signe d'inquiétude ou de mauvaise humeur, nous laissait toujours approcher à très courte distance, chose d'autant plus étonnante que cette brave bête, depuis longtemps, boitait et était malade. Il est mort vers la fin de 1938.

Le lion s'attaque parfois aux buffles, mais il le fait rarement dans les plaines du lac Édouard et l'on peut être presque certain que le fauve a alors affaire à une bête malade ou blessée. Il en est autrement dans les régions des volcans où, à part le buffle, le gibier n'est pas abondant. J'ai souvent trouvé sur le Karisimbi, où ces animaux sont extrêmement nombreux, des ossements de jeunes buffles tués par des lions. Quand le troupeau pâture, les bêtes se dispersent et il est relativement facile, pour un couple de lions, de s'approcher d'une génisse ou d'un veau dans les nombreux bouquets de bruyères et de seneçons envahis par les ronces. L'attaque survient comme la foudre et la jeune victime n'a aucune chance de se sauver. Il se peut que le gros du troupeau vienne au secours de l'individu menacé et éloigne



momentanément les fauves, mais les buffles doivent tôt ou tard abandonner le cadavre de leur congénère et le moment est alors venu, pour les lions, de reprendre leur proie.

En 1931, à la demande du Musée Royal du Congo Belge, à Tervueren, nous devions fournir une dépouille de buffle de montagne ou de région sub-alpine, et M. J.-M. DERSCHEID, notre directeur à cette époque, m'avait prié d'en abattre un pendant mon séjour à Rukumi. Un jour, sur la fin de l'après-midi, j'aperçus un petit troupeau de quatre mâles et jetai mon dévolu sur l'un d'eux qui convenait pour le Musée. Le coup parti, l'animal tomba mortellement atteint, mais immédiatement les trois autres se portèrent à son secours, le poussant vers le bas sur plus de 30 m de distance. Étant arrivés alors dans une petite dépression, ils essayèrent vainement de l'en dégager. Le blessé mourut et ses compagnons restèrent sur place près de la dépouille de leur camarade. Pour ne pas provoquer une charge qui m'aurait obligé de tirer encore, je laissai là le mort entouré des trois autres, car j'avais près d'une demi-heure de marche à faire pour rentrer au camp et la nuit arrivait. Quand nous revînmes le lendemain matin pour enlever la peau et le crâne, une couple de lions avait passé par là; les fauves avaient mangé tout le bas-ventre et le museau et creusé dans le flanc un trou de 30 à 40 cm de diamètre par lequel ils avaient enlevé les poumons et les entrailles. Je n'oublierai jamais le spectacle des trois buffles qui, bravement, étaient venus à l'aide de leur frère blessé à mort.

Près de notre gîte de Rukumi, qui se trouve au pied Nord du Karisimbi à l'altitude d'environ 3.600 m et sur un plateau, nous avons trouvé en 1938, dans un couloir souterrain creusé par une ancienne coulée de lave et fort en pente, à environ 3 m de profondeur, le cadavre d'un buffle qui, broutant aux alentours, était tombé dans le trou et, impuissant à se tourner dans le couloir, était mort de faim. Les buffles parqués dans les forêts des volcans ne sont pas familiers comme ceux de la plaine du lac Édouard. Ils sont en effet beaucoup moins en contact avec l'homme, ne sortant guère de leur repaire pendant la journée pour venir brouter sur les flancs du volcan où ne passent que de rares visiteurs. En général d'ailleurs tous les animaux vivant dans la forêt ont le réflexe plus rapide que ceux de la brousse, et j'ai l'impression que le buffle de montagne est infiniment plus alerte et plus méfiant, plus violent aussi et plus méchant que son frère de race de la plaine ouverte. A cela s'ajoutent quelques différences physiques du reste légères : le buffle de montagne a les cornes plus petites et le pelage plus fourni; par ailleurs, il est complètement dépourvu de tiques tandis que son congénère de la plaine en est toujours rempli. N'y aurait-il pas là une raison pour laquelle le buffle de montagne n'a pas été atteint de la peste bovine ?

Dans la forêt des volcans, le petit buffle roux n'existe pas, mais à l'Ouest du secteur du Nyamuragira, dans le territoire de Masisi, le *Bos nanus* a été signalé, et il n'est pas impossible qu'à l'occasion quelques individus de

cette espèce viennent dans la plaine de lave au Sud-Ouest du Nyamuragira, dans la région du lac Magera. A plusieurs reprises, on a repéré des buffles roux dans la forêt de bambous sur la chaîne de Musule, entre les volcans Sabinyo et Visoke, mais il s'agissait de buffles du Cap à flanc roux et non de petits buffles roux de forêt [*Syncerus nanus* (BODDAERT)]. Dans les plaines du lac Édouard, on trouve des spécimens à flanc roux dans plusieurs troupeaux et tout particulièrement dans celui qui se tient dans les environs de la baie de Kanyazi.

## CHAPITRE VII.

## SINGES.

GORILLE (*Gorilla gorilla beringei* MATSCHIE); nom indigène : « Ngagi ».

Ce grand anthropomorphe, qui fut la cause initiale de la création du Parc National Albert en 1925, existe sur tous les volcans du Secteur du Mikeno, c'est-à-dire sur tous ceux qui se trouvent à l'Est de la route de Goma-Rutshuru. Il se rencontre également dans le massif du Tshiaberimu au Nord-Ouest du lac Édouard, où la chaîne du Mitumba dépasse les 3.000 m d'altitude et, en dehors du Parc, dans la grande forêt de montagne du territoire de Lubero, où il est considérablement plus commun que dans les forêts des volcans. Il n'a jamais été observé à l'Ouest de la route de Goma-Rutshuru, dans les régions du Nyiragongo et du Nyamuragira.

Dans les volcans du centre — Mikeno, Karisimbi et Visoke — il est extrêmement rare que le gorille descende en dessous de l'étage des bambous. Il y a bien des bambous à partir de 2.300 m d'altitude, mais ils sont fort mélangés avec la forêt secondaire, tandis qu'au-dessus de 2.600 m on ne trouve pas d'autres essences forestières que le *Hagenia*, plutôt isolé d'ailleurs jusque vers les 2.900 m où le bambou cesse assez brusquement. Même dans la forêt de bambous, ce serait encore une chance de rencontrer le gorille qui ne descend pas dans ces régions régulièrement, mais seulement au retour des pluies après une longue période de sécheresse. Les jeunes pousses de bambous sortent alors de terre et sont suffisamment tendres pour être mangées et attirer l'animal. Ordinairement, on ne relève pas de trace de gorille avant la forêt de *Hagenia* qui commence vers les 2.800 m d'altitude. Dans cet étage, le céleri sauvage est abondant et constitue la principale nourriture de ces grands singes. J'ai vu parfois les traces fraîches d'un gorille isolé à l'altitude de 2.500-2.600 m, au pied du petit volcan adventif de Rweru (flanc Nord-Ouest du Karisimbi) et à Rurinzargwe à l'altitude de 2.300-2.400 m (flanc Nord du Sabinjo), mais le gorille même, je ne l'ai jamais rencontré qu'à des altitudes situées entre 2.900 et 3.500 m, et j'ai nettement l'impression que c'est dans ces régions qu'il vit le mieux, c'est-à-dire dans l'étage des *Hagenia* et légèrement au-dessus, où il trouve en abondance des mûres sauvages (*Rubus goetzeni*).

Dans cette forêt, j'ai souvent aperçu des nids de gorille et j'ai plus d'une fois constaté que, là où la famille était nombreuse, les bêtes adultes avaient dormi à terre, tandis que les jeunes reposaient dans des gîtes confectionnés

rapidement de branchages et établis jusqu'à 4 à 5 m de hauteur, dans des fourches de *Hagenia*. Une seule fois j'en ai vu dans la forêt de bambous qui n'étaient qu'à 2,50-3 m de hauteur. J'ai également remarqué que le gorille profite volontiers d'une grosse branche basse de *Hagenia* pour se faire un abri en dessous. Cet animal n'est pas fort propre : dans presque tous les nids on trouve ses excréments, et c'est ce qui expliquerait son dédain pour un gîte d'un jour car, selon les indigènes, il ne retourne jamais au même nid. Dans la forêt de *Hagenia*, l'orage et le poids des mousses qui croissent sur les arbres font tomber des branches qui lui procurent d'excellents abris.

Pourquoi le gorille fait-il son nid dans les arbres ? C'est une question qu'on se pose quand on voit ces réduits sommaires. L'explication semble en être que, dans les forêts des volcans, il y a beaucoup de léopards et parfois un passage de lions. Ces deux fauves sont toujours un danger pour les jeunes gorilles, et si les parents restent en dessous des arbres abritant les nids, leur présence en cet endroit est, pour leur progéniture, une certaine garantie de sûreté. Mais si c'était là réellement la raison d'être de ces nids, on devrait en voir beaucoup plus. Or, ce n'est qu'occasionnellement qu'on en rencontre dans les arbres. De plus, il y a là de telles quantités de damans, proie facile pour les fauves, que ceux-ci ne risquent pas volontiers leur vie en s'attaquant à un animal si puissant et si dangereux que le gorille. Dans ses livres *A Game Warden among his charges* et *A Game Warden takes stock*, le Colonel PITMAN suppose qu'il faut en chercher l'origine dans le voisinage des cochons sauvages, mais cette hypothèse ne peut s'appliquer aux forêts de *Hagenia* où les suidés sont extrêmement rares pour ne pas dire inexistantes dans les parages hantés par les gorilles. Je parle ici, bien entendu, pour ce qui concerne les régions de volcans. L'établissement de pareils nids à pareils endroits ne trouve pas non plus sa raison dans les dérangements causés par l'homme, car, bien que les pygmées soient autorisés à chasser dans le Parc National, ils savent que le gorille est protégé et qu'ils ne peuvent pas le tuer. Il n'a d'ailleurs jamais présenté d'intérêt pour eux, et ils ne s'aventurent à ces altitudes que pour y rechercher le duiker roux de forêt (*Cephalophus natalensis kivuensis* LÖNNBERG), et pour y récolter le miel dans les troncs creux de *Hagenia*. Mais leurs passages dans ces hautes régions sont rares; il y fait beaucoup trop froid. Je me demande donc si la construction de ces nids n'est pas simplement motivée par une question d'intempérie. Après une forte pluie, le sol, dans ces parages élevés, reste boueux et extrêmement humide même dans les fortes pentes, et un refuge dans les arbres ou dans une touffe de bambous est plus confortable que sur un sol détrempe.

Le gorille a été dépeint comme un animal très agressif. Je partage, à ce sujet, l'avis du Colonel PITMAN qui estime que ce grand singe est d'humeur paisible, à condition qu'on le laisse tranquille. Nous avons eu connaissance, au Parc National Albert, en 1926 (Mission AKELEY), en 1930 (Mission

BINGHAM), et en 1931 (Mission Colonel MAXWELL), de charges de gorille provoquées par le cas de légitime défense. Il faut y ajouter une attaque enregistrée en 1924 (Mission du Prince WILHELM DE SUÈDE), avant la création du Parc National. Dans chacun des quatre cas que nous venons de citer, ces animaux n'avaient chargé que parce qu'on poursuivait leur famille. AKELEY et BINGHAM étudiaient le gorille dans son habitat, le Colonel MAXWELL avait été autorisé à le photographier également dans son propre domaine vital, et le Prince WILHELM collectionnait des spécimens pour le Riksmuseum de Stockholm; c'est parce qu'ils serraient de près une famille rencontrée que le mâle s'est tourné contre eux pour défendre les siens. Jamais, au cours de mes visites dans les régions en cause, ni au cours de celles effectuées par d'autres que moi, pendant les périodes où j'ai exercé mes fonctions de Conservateur, il n'y a eu d'agression perpétrée par des gorilles à l'intérieur du Parc, le seul cas étant celui du Colonel MAXWELL, qui est typique et que je vais donc raconter. Le Colonel était accompagné d'un « White Hunter », de deux gardes indigènes et de quelques porteurs chargés des appareils photographiques. Parmi les gardes se trouvait MAGURU qui avait fait partie de toutes les missions citées plus haut et qui connaissait à fond les habitudes des gorilles.

La petite troupe était parvenue à s'approcher d'une famille comptant plusieurs jeunes et elle avait réussi à en prendre quelques photos quand, sur un cri-signal du mâle, toute la bande s'enfuit. Nos hommes se mirent à suivre leurs traces, les gardes en tête, puis le Colonel et son « White Hunter », enfin les porteurs. La colonne avança ainsi pendant quelque temps, s'arrêtant parfois pour écouter, mais, à mesure que les singes s'éloignaient, le bruit de leur marche dans la forêt avait cessé. Cependant, le mâle s'était embusqué : brusquement il se découvre, renverse un des gardes et veut saisir le Colonel. Heureusement, avant qu'il l'ait atteint, le « White Hunter » tire sans avoir eu le temps de viser. Le gorille blessé fait demi-tour et rebrousse chemin. On l'entend descendre la pente pendant quelques instants, puis le bruit s'affaiblit et s'éteint. On examine les traces, on y trouve du sang, mais à quel endroit l'animal a-t-il été touché ? Est-il prudent de se mettre à ses trousses ? Il se fait d'ailleurs tard et l'on décide de le laisser là jusqu'au lendemain. Au matin, on poursuit les recherches, mais on ne trouve rien, on ne peut plus distinguer les propres traces de l'animal parmi d'autres qui y sont mêlées et l'on en conclut qu'il a rejoint la bande. On ignore s'il est mort par la suite.

En 1938, une journaliste américaine de passage dans le territoire de Lubero a pénétré avec l'Administrateur dans la forêt pour voir de près les gorilles que les indigènes avaient repérés. Ils se sont approchés à une distance raisonnable, mais, la journaliste voulant avancer encore, une femelle flanquée de son jeune chargea le groupe et l'Administrateur dut la tirer. Les noirs capturèrent ensuite le jeune qui malheureusement, malmené par eux, mourut le lendemain.

Dans ce pays, l'indigène mange le gorille, et c'est ainsi que celui-ci a été victime de massacres regrettables jusqu'au début de 1939 : à ce moment une jalousie entre deux tribus amena l'une d'elles à dénoncer une chasse où vingt-trois gorilles avaient été tués. Sitôt connu, ce fait suscita une réaction dans les sphères administratives qui interdirent aux indigènes la chasse de cet animal sous peine de sanctions sévères.

Personnellement, j'ai eu l'occasion de voir les gorilles sur le Mikeno, sur le Karisimbi, sur le Visoke et, une fois, sur la route qui traverse la forêt de bambous près de Lubero. Sur la rive droite du ravin de Kanyamagufa, entre le Mikeno et le Karisimbi, j'ai rencontré un jour, en descendant de Kabara, une famille composée de seize gorilles. Pendant une dizaine de minutes, j'ai pu les observer aux jumelles. Je n'ai pas aperçu le mâle, mais le groupe comptait plusieurs femelles et les jeunes bêtes. Le ravin, à cet endroit, est profond de plus d'une cinquantaine de mètres, et j'avais sur les singes une vue plongeante trop verticale pour pouvoir juger leur taille, bien que le terrain fût couvert seulement de fougères et de céleris sauvages. Avec mes porteurs, j'étais en plein dans leur champ visuel, mais séparé d'eux par le ravin; aussi se sentaient-ils parfaitement hors de portée, et moi, de mon côté, je pouvais les observer à l'aise, mais de trop loin, si bien que les photos n'ont rien donné. Deux jours après, des porteurs les ont aperçus de nouveau un peu plus bas dans le ravin.

Une autre fois, il m'est arrivé de voir trois « silverbacked » mâles derrière notre gîte à Kabara, dans la selle entre Mikeno et Karisimbi. J'étais là depuis une dizaine de minutes et j'attendais les porteurs quand le garde MAGURU qui m'accompagnait me dit brusquement « ngagi ». Derrière notre gîte se trouvaient les trois gorilles, le plus proche à une vingtaine de mètres de moi, les deux autres à une égale distance plus loin. Le premier, alerté par notre approche, montait doucement la forte pente couverte de céleris sauvages et de *Polygonum*. Il resta là, à une quarantaine de mètres de nous, pendant le passage des porteurs qu'il voyait et entendait. Les deux autres ne bougèrent pas et nous les laissâmes là sans les déranger, continuant notre route vers le gîte de Rukumi. A aucun moment ils ne montrèrent la moindre velléité d'agression, la moindre marque d'hostilité. Un seul s'éloigna d'une vingtaine de mètres; ses deux compagnons restèrent sur place. Je noterai ici que, dans le cas présent, ces gorilles n'ont émis aucun son vocal. A la descente du Karisimbi, deux jours plus tard, j'ai été revoir les emplacements où nous les avons aperçus. Il y avait trois nids ou sièges montrant clairement que les grands singes s'étaient reposés, le dos contre les troncs de *Hagenia*. Les trois nids étaient souillés d'excréments.

En 1935, j'accompagnais au Karisimbi le Professeur SMERS de l'Université libre de Bruxelles. Arrivés près du plateau de Rukumi et nous trouvant non loin d'un gros buisson de seneçons et de ronces, nous croyons entendre quelqu'un passer de l'autre côté du massif, à environ 5 ou 6 m de nous. Je demande au garde MAGURU, que j'avais pris avec nous, si ce sont des

« Batwas » (pygmées), mais il me répond « ngagi » et, en effet, nous avons relevé les traces de l'animal. Il était, semblait-il, seul et ne nous avait pas entendus. Mais, de cette rencontre, j'ai surtout retenu sa voix, une sorte de petit grognement qui m'a paru si humain que je l'avais pris pour la voix d'un « Mutwa », dont les sons gutturaux qui, se transmettant dans la forêt, ressemblent quelque peu aux cris d'un animal. En d'autres occasions, j'ai rencontré des gorilles qui se « disputaient » entre eux, ignorant ma présence, mais les cris que j'avais perçus provenaient nettement des jeunes qui jouaient entre eux.

A l'Ouest du lac Kivu, dans la grande forêt, ces grands singes sont assez abondants et, à plusieurs reprises, des jeunes et même un mâle presque adulte se sont fait prendre dans des pièges posés pour les léopards.

En 1939, notre Comité de Direction avait chargé deux journalistes anglais, MM. GANDAR DOWER et RIDDEL, de nous procurer une documentation photographique destinée à illustrer la brochure sur les animaux protégés au Congo Belge. Pour photographier les gorilles, il fallait opérer en dehors du Parc National, de façon à éviter les échecs éprouvés par les missions antérieures. J'avais recommandé à nos hôtes la région de Lubero où il est plus facile de rencontrer ces animaux que dans les forêts des volcans. L'Administrateur du territoire les mit en contact avec les indigènes qui devaient les guider. Le jour même où ils se rendaient sur place, ils virent, à peu de distance de la grand'route Lubero-Rutshuru, une bande nombreuse de gorilles qui se trouvaient dans les arbres à une vingtaine de mètres au-dessus du sol. MM. GANDAR DOWER et RIDDEL purent noter la façon dont ils en descendaient, la tête vers le bas et avec rapidité. Désirant voir les empreintes laissées par eux, les deux journalistes s'approchaient des arbres d'où, au dire des indigènes, étaient partis les anthropoïdes, quand un cri formidable et furieux les arrêta net et les força à rebrousser chemin pour éviter que les noirs ne fissent usage de leurs lances, M. GANDAR DOWER ayant nettement l'impression que ceux-ci voulaient profiter de la situation pour tuer ce gibier de choix sous prétexte que les blancs étaient dans le cas de légitime défense.

Il est extrêmement rare que les gorilles des régions des volcans descendent dans les régions habitées par les indigènes, mais la chose arrive pourtant. En février 1945, le chasseur noir d'un colon a tué, dans la plantation de pyrèthre de ce dernier, au pied Nord du petit volcan de Rurinzargwe, un gorille mâle qu'il avait pris pour un cochon sauvage. Cette bête pesait 191 kg. La taille d'un gorille peut atteindre 2 m et plus, et son poids plus de 200 kg.

Le jeune gorille s'apprivoise rapidement. Lors du voyage au Congo de S.A.R. la Duchesse de Brabant, Princesse ASTRID, les indigènes de Lubero lui avaient fait cadeau d'un jeune spécimen qui fut mis en pension au Laboratoire vétérinaire de Kisenyi. Ce charmant petit singe était vite devenu très familier malgré une mauvaise blessure qu'il avait reçue lors de sa

capture et qu'il fallait soigner. Malheureusement il n'a pas vécu longtemps. Un jour, profitant d'un manque momentané de surveillance, il avala, encore bouillante, la nourriture préparée pour lui et ne tarda pas à en mourir. On avait donné comme compagnon à cette petite bête un chimpanzé, mais on dut le lui retirer, soit qu'il fût trop insociable, soit que les deux espèces aient des humeurs incompatibles... A ce propos, il est peut-être intéressant de signaler que, malgré le voisinage de leurs habitats respectifs, je n'ai jamais constaté la présence en commun du chimpanzé et du gorille.

**CHIMPANZÉ** [*Pan troglodytes schweinfurthi* (GIGLIOLI)]; nom indigène : Sokomutu (Swahili), Mpundu (Ruanda).

Le chimpanzé est assez répandu dans la région des volcans, dans la plaine de lave et dans les ravins boisés de la chaîne de montagne qui s'étend entre les rivières Rutshuru et Rwindi. Il a également été signalé dans la galerie forestière de l'Ishasha, et il est probable qu'il existe dans les parties boisées de la chaîne des Mitumba, à la limite Ouest des plaines du lac Édouard.

C'est dans les forêts de Kibumba que je l'ai rencontré le plus souvent, notamment au pied du Budjondjogera et sur le Hehu. Autrefois on l'entendait souvent sur la colline de Mushushwe située à l'Ouest de la route Goma-Rutshuru à Kibumba, mais, depuis la création dans ce pays de plusieurs plantations de pyrèthre, il semble s'être éloigné de la route. Parmi les chimpanzés on trouve des spécimens de si forte taille que même les indigènes les prennent parfois pour des gorilles. Seul leur « langage » peut révéler leur identité. J'en ai, un jour au matin, dans un grand *Ficus* à Kuzagelisa, aperçu un couple d'une taille telle que je les avais pris immédiatement pour des gorilles, bien qu'on n'ait jamais vu ceux-ci en cet endroit, mais leurs lamentations et leurs cris rageurs, au moment où j'ai arrêté notre auto en dessous du *Ficus* pour les observer, m'ont rapidement tiré de mon erreur. Ils mangeaient des fruits du *Ficus* qui était entouré de gros buissons, et notre voiture stationnant en dessous les empêchait de descendre, d'où leurs manifestations en sens divers : surprise, inquiétude et mauvaise humeur. Après quelques hésitations, ils ont quitté l'arbre et se sont éloignés, sans cesser un seul instant de pousser de hauts cris. Aucun autre animal ne peut, à mon avis, exprimer vocalement ses sentiments comme le fait le chimpanzé. Un chat marque son contentement par un ronronnement tout à fait distinct de son miaulement, mais le chimpanzé extériorise sa joie ou sa tristesse, son étonnement ou son affection, avec des intonations presque humaines. C'est d'ailleurs une bête intelligente, aimante envers les siens et, en captivité, envers son maître quand celui-ci le traite bien. Il amuse par ses drôleries, qui sont généralement une parodie des gestes de l'homme, et il est touchant dans son attachement à celui qui a su gagner ses faveurs.



Un capitaine de steamer qui faisait l'Ubangi-Coquilhatville avait un assez grand chimpanzé qu'il tenait depuis plusieurs années et qui le suivait partout. Sur le bateau, le singe faisait le plaisir des passagers et, aux escales, on lui apportait les fruits qu'il aimait. Un ami du capitaine résidant à Coquilhatville lui avait demandé de pouvoir garder ce sympathique animal pendant la durée d'un voyage à Libenge et retour. Le capitaine le lui confia et partit pour trois semaines. Chaque fois qu'un steamer accostait, le chimpanzé allait voir s'il ne lui ramenait pas son maître. Il ne voulait plus manger et avait un tel air de tristesse que son hôte temporaire en avait pitié et regrettait de l'avoir pris en pension. La pauvre bête mourut la veille du retour du bateau. Pendant ces trois longues semaines il avait refusé de prendre la moindre nourriture, préoccupé seulement et déçu tour à tour à l'arrivée de chaque bateau.

Dans son habitat naturel le chimpanzé vit essentiellement de plantes et de fruits sauvages, d'insectes, de lézards, de petits rongeurs, d'œufs d'oiseaux, etc. Il mange volontiers des légumes, des pommes de terre, des patates douces, du maïs, du sorgho et des bananes, mais il ne ravage jamais les cultures indigènes comme le cynocéphale; c'est en effet, à l'état sauvage, un animal farouche qui se sauve au moindre bruit et à toute approche de l'homme.

J'ai souvent vu des familles de chimpanzés composées d'une dizaine de membres, toutefois le plus souvent ils vivent par couple ou par petits groupes de trois ou quatre, mais je ne me souviens pas d'en avoir vu un qui fut complètement isolé.

Le léopard s'attaque parfois au chimpanzé, mais il n'est pas toujours vainqueur. Pendant mon séjour à Usumbura comme Commandant de la compagnie de l'Urundi, j'avais à mon service une équipe de scieurs de long dans la forêt de Kibira. Une nuit les hommes sont réveillés dans leur camp, en pleine forêt, par une bataille terrible entre chimpanzés et léopards. Ils se mettent à chercher, le lendemain matin, dans la direction où le combat avait eu lieu et trouvent un léopard étranglé. Le sol montrait de nombreuses traces de la lutte, mais les chimpanzés étaient partis sans laisser de mort sur place.

## COLOBES.

(*Colobus polykomos uellensis* MATSCHIE) : pelage noir et blanc;

(*Colobus badius powelli* MATSCHIE) : pelage noir et rouge.

Le colobe noir et blanc habite notamment les galeries forestières des rivières Kwenda, Ishasha, Rwindi, mais il est rare. M. FRECHKOP en a vu dans la forêt de Kibumba-Kibati, au Sud des volcans du Ruanda. On le rencontre sur la crête Congo-Nil qui borde le lac Kivu à l'Est et dans la grande forêt à l'Est de Shangugu, où j'en ai souvent aperçu qui étaient

toujours en bandes de dix à vingt. On sait relativement peu de chose sur ces singes qui vivent presque continuellement dans les arbres et ne viennent que rarement à terre. Dans le Parc National, il m'est arrivé d'en voir dans la galerie forestière de la basse Kwenda, près de son confluent avec la Rutshuru, et aussi dans le ravin de la Rwindi entre le confluent de la Kibiribi et la piste Kilima-Rutshuru, dans un boisement de *Sterculia*. Près des Eaux-chaudes, dans la Rutshuru, j'ai observé ce beau singe dans les *Phoenix reclinata* ou faux-dattiers qui bordent la rivière et où il était probablement venu pour manger des fruits de ce palmier. Il existe également dans la grande forêt du territoire de Lubero où les indigènes le chassent pour sa peau dont ils font un couvre-chef.

Je n'ai jamais vu le colobe à pelage noir et rouge dans le Parc National.

**GRIVET** ou **SINGE VERT** (*Cercopithecus aethiops centralis* NEUMANN); nom indigène : « Nkima ».

Pendant la promenade traditionnelle dans les plaines du lac Édouard, on rencontre souvent, soit à terre, soit dans les bouquets d'euphorbes, de petites bandes de quelques singes comptant généralement de six à dix individus, mais parfois plus. On les découvre ordinairement assis à même le sol, mais, à la moindre alerte, ils s'égaillent dans les buissons ou dans les arbres. Les mamans ne sont pas toujours bonnes tutrices, car elles abandonnent assez souvent leur jeune quand elles sont surprises par l'approche de l'homme ou d'un animal quelconque.

Ces singes se nourrissent surtout des fruits de *Grewia* (Tiliacée : buisson commun dans la plaine) ou de ceux d'autres arbres tels que *Carissa edulis* (Apocynacée), ainsi que des petites plantes de la plaine. Dans la savane du Parc National de la Kagera ils sont très communs, et on les trouve également dans la savane à mimosées.

**SINGE BLEU** (*Cercopithecus mitis stuhlmanni* MATSCHIE); nom indigène : « Nkima ».

Ce singe est rare dans le Parc National Albert; je ne l'y ai vu qu'une ou deux fois. La première fois, c'était dans la forêt de *Podocarpus* au pied Nord du Nyamuragira, mais je n'ai pu bien distinguer l'animal dans le feuillage épais de l'arbre. Mes porteurs m'ont dit que c'était le singe bleu. Il était seul. La seconde fois, c'était dans la belle forêt de Kibumba, entre le ravin de Kanyamagufa et la colline de Budjondjogera. Ici, il n'y avait pas le moindre doute : il s'agissait d'un beau mâle de singe bleu. Le reste de la famille, soit cinq ou six individus, se trouvait un peu plus loin dans la forêt. C'est un beau singe qui est peut-être moins rare qu'on ne le croit, car il se tient d'habitude dans le haut des arbres où il est très difficile à déterminer

à cause du feuillage toujours dense dans la forêt de montagne. Et si l'on demande aux indigènes à quelle espèce on a affaire quand on entend des singes se remuer ou s'ébattre dans la ramure, ils répondent presque invariablement « Nkima », dénomination employée pour tous les petits singes en général et non pour une espèce en particulier.

**SINGE DORÉ** (*Cercopithecus mitis kandti* MATSCHIE); nom indigène : « Nyenzi » ou « Nyengi ».

Le « Golden monkey » ou singe doré est assez commun dans les forêts de volcans, mais il est difficile à approcher et on ne le voit donc que rarement. J'en ai aperçu un jour une grande bande de plus de vingt au pied du Rweru, dans la forêt secondaire de bambous et de *Neoboutonia*, *Polyscias* et *Macrostachys*. Autrefois les « batwas » en tuaient beaucoup pour vendre la peau chez les commerçants hindous et arabes à Ruhengeri et Kisenyi, mais ils ont dû abandonner cette chasse interdite par la loi et plus difficile d'ailleurs que la chasse aux damans.

J'ai connu un cas d'albinisme de ce singe chez un animal qui avait été capturé jeune et que détenait un Européen, à Kigali, en 1923.

**PAIN A CACHETER** (*Cercopithecus ascanius schmidti* MATSCHIE); nom indigène : « Nkima ».

Ce petit singe est commun dans les plaines du lac Édouard où on le rencontre souvent dans la petite forêt d'*Acacia* de Tshambi, au pied de l'escarpement. Mais partout, dans les dites plaines, on peut le voir aux endroits boisés et notamment le long de la Rutshuru, où il est attiré par les fruits du faux-dattier ou *Phœnix reclinata*. Il vit en bandes qui comptent jusqu'à une soixantaine de têtes. C'est un animal très facile à apprivoiser. Comme presque tous ses congénères, il se nourrit surtout des fruits qu'il trouve dans les forêts et dans les rideaux d'arbres bordant les rivières.

**SINGE ROYAL** (*Cercopithecus lhoësti rutshuricus* LORENT); nom indigène : « Nkima ».

On croise souvent ce singe sur la route, entre Goma et Rutshuru, notamment entre Rugari et Rumangabo, mais on le prend presque toujours pour le singe doré avec qui il a beaucoup de points communs, son pelage étant également rouge doré sur le dos. Il vit en petites bandes d'une douzaine de membres. On peut le trouver aussi dans la galerie forestière de la Kako (Rutshuru supérieure). C'est un joli animal qui se tient à proximité des clairières et des cultures dans la plaine de lave.

CYNOCÉPHALE [*Papio papio doguera* (PACHERAN)]; nom indigène : « Kigusu » ou « Nguge » (Ruanda).

De tous les singes existant dans le Parc National Albert, c'est celui qui est le plus commun. On le rencontre le long de la route entre Goma et Rutshuru et entre ce poste et l'escarpement de Kabasha, mais il est répandu partout, dans la plaine du lac Édouard, en bandes dépassant parfois la centaine. Il préfère pourtant rester à proximité des agglomérations et des cultures indigènes et fait de fréquentes incursions dans ces dernières, y causant des ravages considérables. Il mange à peu près tout ce qui s'y trouve : maïs, sorgho, bananes, haricots, patates douces, pommes de terre, etc. Le cynocéphale est d'une malicieuse perspicacité : il distingue parfaitement l'indigène du soldat ou du chasseur armé d'un fusil. Le premier ne le gêne nullement pour ses vols dans les cultures; quant aux deux autres, il les craint tout en les narguant tant qu'il est hors de leur portée, mais s'esquive à temps pour ne pas essuyer le coup de fusil qu'il connaît bien. J'ai vu des indigènes essayant en vain de faire partir une bande d'entre eux d'un champ de manioc; quand je me suis moi-même approché avec ma carabine, ils ont déguerpi prestement sitôt qu'ils m'ont vu à une distance utile pour tirer et qu'ils semblaient mesurer parfaitement. Dans le Parc National ils se sont vite rendu compte qu'ils étaient complètement à l'abri, et c'est tout juste s'ils prennent la peine de s'écarter de la route quand une auto passe. Il arrive même qu'ils paient cher cette insouciance : tel fut le cas un jour, sur la route entre May-ya-Moto et Mabenga, où une voiture roulant à grande vitesse tua deux cynocéphales qui étaient restés trop lents à traverser le chemin.

Le cynocéphale vit d'habitude en groupes de 50 à 100 individus et même, en ce qui me concerne, j'en ai vu un jour une bande de plus de 150 devant le Camp de la Rwindi. Indigènes et colons le détestent également pour les ravages qu'il cause. Le planteur de café, par exemple, voit parfois son terrain envahi, quand les grains arrivent à maturité, par une horde de ces déprédateurs qui non seulement pillent les fruits, mais cassent les branches à plaisir, ne laissant après leur passage qu'un champ de dévastation. Outre son alimentation végétale, le cynocéphale mange beaucoup d'insectes et même, dans certaines régions, ceux-ci constituent sa principale nourriture. Ainsi, au volcan Nyamuragira, j'ai souvent rencontré, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du cratère, une nombreuse troupe de ces singes. Le chemin suivi par eux est toujours marqué par des quantités de lobélies arrachées ou brisées. La hampe contenant les fleurs est en effet remplie d'insectes que l'animal enlève et mange. Lors d'une visite que je fis dans le cratère en 1942, une de leurs bandes se trouvait à l'intérieur et à l'Est, où le mur de la caldera s'élève à pic à une centaine de mètres au-dessus de la plate-forme supérieure. A mon grand étonnement, tous les singes gravirent lestement cette muraille abrupte pour sortir du

gouffre un peu au Sud du point culminant. Un seul parmi eux faillit dégringoler à cause d'une pierre de lave qui s'était détachée, mais il se raccrocha quelques mètres plus bas et rejoignit ses compagnons. Sur le Nyiragongo, je n'ai pas vu de cynocéphales, mais leurs excréments, nombreux sur le bord du cratère, témoignaient de leur passage.

A Kanyazi (Kamande), il arrive qu'on voie à la fin du jour, sur les cimes plates des *Acacia* situés derrière le gîte, un groupe de ces animaux qui viennent dormir là pour une nuit et sont remplacés les jours suivants, tour à tour par des pélicans, des marabouts ou des cigognes de passage qui viennent y chercher un perchoir nocturne. Ce n'est toutefois qu'occasionnellement que les cynocéphales gîtent, la nuit, dans les arbres; ils préfèrent rester sur le bord d'un ravin profond à pentes raides. Quand ils se déplacent, les jeunes qui ne peuvent pas encore suivre montent sur le dos de leur mère et s'agrippent à son cou. A peine sont-ils arrêtés que l'un des adultes grimpe dans un arbre ou sur un rocher d'où il surveille les environs d'un œil si scrutateur qu'il est pour ainsi dire impossible pour l'homme de s'approcher sans être aperçu. Dès qu'un ennemi est en vue, un aboiement met immédiatement les autres en garde, et si c'est un léopard ou un chien, l'aboiement est répété par tous et de tous côtés. J'ai entendu ainsi un soir, dans un ravin boisé sur le bord de la Ruwuwu, dans l'Urundi, le chahut assourdissant d'une bande de cynocéphales qui avaient été tirés de leur sommeil par la visite d'un léopard. Le lendemain matin je me suis rendu sur les lieux, mais, à part les traces du léopard, je n'ai rien vu qui montrât que le fauve était parvenu à faire, par surprise, une victime.

Ce singe, capturé jeune, se laisse rapidement apprivoiser; c'est une bête intelligente, surtout la femelle, qui est fort dévouée à son maître. Le mâle a un caractère moins accommodant et, avec l'âge, il devient souvent méchant et même vicieux.

## CHAPITRE VIII.

## LÉOPARD, HYÈNE, LYCAON.

LÉOPARD [*Panthera pardus* (LINNÉ)].

Bien que le léopard soit, parmi les fauves, celui dont la distribution en Afrique est la plus étendue, c'est cependant celui qu'on a le moins l'occasion de voir. J'ai vécu longtemps en brousse, j'y ai beaucoup chassé, mais ce n'est qu'après quatorze ans de séjour que j'ai aperçu le premier léopard. Par la suite, j'ai vu un certain nombre de ces fauves qui, depuis l'introduction de l'auto, apparaissent sur les routes, la nuit, à la lueur des phares. Mais, en brousse et en plein jour, on le voit rarement. Il est pourtant assez répandu, et il cause beaucoup plus de dommages que le lion, et cela malgré l'âge de ceux qui s'approchent des agglomérations indigènes et européennes et qui sont généralement de vieilles bêtes devenues inaptes, par suite d'une infirmité, à chasser les animaux de la plaine. Ces léopards, qui sont le cauchemar des villages, ont valu à toute leur race une réputation qui n'est fondée que sur des cas exceptionnels. Le léopard sain, jeune et valide, dans son habitat normal, n'est pas sans utilité; il a été jugé tel en tout cas dans le British East-Africa, où il a été rayé du tableau des animaux nuisibles parmi lesquels il figurait antérieurement. Il ne tue pas uniquement des antilopes ou de jeunes buffles, mais il supprime aussi beaucoup de bêtes mal-faisantes telles que les cochons sauvages, les cynocéphales et les petits rongeurs qui sont une plaie pour les indigènes. Il immole indifféremment dans la brousse tout ce qui peut lui servir de nourriture carnée, particulièrement le jeune hippopotame qui, quand il s'écarte de sa mère ou du troupeau, devient pour lui une proie facile. Dans la plaine de lave, c'est le daman qui est son aliment principal à défaut duquel il s'attaque également au porc-épic et, au dire de nos gardes, au serpent. Il n'est donc pas toujours et partout à condamner, et l'on constate que, dans certaines régions du Kenya où il avait été beaucoup chassé, les cochons sauvages se sont multipliés dans des proportions désastreuses, ce qui a amené sa radiation de la liste des animaux nuisibles.

Dans les plaines du lac Édouard, le léopard se rencontre partout où il trouve quelque buisson pour s'abriter pendant le jour, mais, comme c'est un animal essentiellement nocturne, on l'aperçoit rarement. Dans le pays des volcans, il est très commun en raison du grand nombre de damans qui

peuplent ces régions, mais il tue également quantité de bushbuck et, comme dit plus haut, de porcs-épics. A Kibumba, j'ai eu deux fois l'occasion de voir des combats entre léopard et porc-épic d'où, chaque fois, le premier est sorti vainqueur.

Le léopard, vivant d'habitude isolé, ne peut pas toujours dévorer en un seul repas sa victime pour peu que celle-ci soit de dimension. Il hisse alors le restant sur un arbre et le fixe dans une fourche, à l'abri des hyènes. J'ai ainsi, dans la plaine de la Ruzizi, près de la rivière Nyakagunda, trouvé la moitié d'une antilope harnachée (bushbuck) dans un arbre, à environ 2,50 ou 3 m au-dessus du sol. Une autre fois, près de la rivière Muwe dans la plaine du lac Édouard, j'ai vu en plein jour un léopard descendre d'un grand *Acacia* et sauter à terre. Dans une fourche, à environ 4 m au-dessus du sol, se trouvait le restant d'un jeune buffle, un bloc de chair qui devait bien avoir pesé près d'une soixantaine de kilogrammes. Le léopard ne quittait pas l'arbre, prêt à protéger sa proie contre les vautours et les marabouts. Je fis part de mon observation à des visiteurs qui, quelques heures après, étaient venus à Kanyazi où je campais : à leur retour vers la Rwindi, ils virent également le léopard toujours en place dans le même arbre et, le lendemain matin, un de nos gardes-guides put le montrer à d'autres visiteurs encore. Ce qui m'a le plus frappé, c'est la force que le fauve a dû déployer pour transporter le jeune buffle verticalement à environ 4 m au-dessus du sol et l'y installer solidement dans la fourche.

De tous les félins, c'est le léopard qui est le plus gracieux : sa marche et tous ses mouvements sont mesurés et pleins de souplesse, l'aisance avec laquelle il grimpe à l'arbre ou en descend est surprenante, tout en lui est force et muscle. Son attaque est sauvage, foudroyante, et malheur à celui qui en est l'objet.

Dans l'Urundi, les chefs indigènes chassent le léopard avec des meutes de chiens, et une fois que ceux-ci ont découvert sa piste, il est le plus souvent condamné, mais il lutte bravement contre ses agresseurs et fait payer chèrement sa vie en tuant ou en blessant grièvement quelques-uns d'entre eux.

Dans la plaine du lac Édouard, j'ai vu un matin descendre un vol de vautours et, croyant trouver là quelque restant de repas de lion, je me dirigeai vers l'endroit où ils s'étaient posés. J'y trouvai un léopard tué par les lions et, sur le sol, des traces où se lisait facilement le drame de la nuit. Le léopard avait d'abord égorgé un reedbuck qu'il avait commencé à manger après l'avoir traîné près d'un buisson. L'odeur du sang ou des entrailles était probablement parvenue à une bande de lions qui chassaient dans le voisinage et étaient venus lui disputer sa proie. Un combat s'était engagé et le léopard, devant faire face de tous côtés à la fois, était mort d'un terrible coup de patte à la tête. Il n'y avait pas un arbre à proximité où il eût pu se sauver en emportant sa victime.

Que le léopard, à l'occasion, s'attaque à de jeunes hippopotames, j'en ai eu un jour la preuve sur la rive droite de la Rutshuru que je longeais pour arriver au passage à gué de Nyamushengero. Sur un banc de sable, dans un tournant de la rivière, plusieurs jeunes hippopotames étaient montés pour dormir au soleil. Voulant en prendre une photo, je cherchais un endroit propice quand, brusquement, j'aperçus un léopard qui les épiait. Je pus observer l'animal au guet pendant quelques instants, mais ayant jeté un regard circulaire autour de lui, il me vit et, en un éclair, disparut.

Quand le léopard devient vieux et que la chasse ne lui réussit plus, il s'approche des villages indigènes où il commence par enlever tantôt un chien, tantôt une chèvre, proies faciles s'il trouve le chien endormi près d'un feu abandonné le soir à l'extérieur et la chèvre attachée non loin d'une maison. Mis en appétit, il revient au même endroit, mais plus de chien dehors, pas plus que de chèvre. Il rôde alors autour des huttes et en trouve une contenant une chèvre à l'intérieur, mais, comme il ne peut y pénétrer, il se replie pour une nuit. Le lendemain, comme d'habitude, toutes les chèvres du village sont réunies sous la surveillance d'un petit gamin qui les mène dans la plaine pour pâturer. Brusquement, le léopard apparaît et, avant que le gamin ait pu crier au secours, il saisit une des bêtes du troupeau et va la dévorer quelque part dans la brousse. Et ainsi disparaissent petit à petit les chèvres et les chiens du village.

En novembre 1931, un léopard, qui avait déjà exercé des ravages de ce genre dans le village de Tshambi, parvient à s'introduire dans la hutte habitée par la vieille mère d'un de nos gardes. Celle-ci entend le félin qui bondit sur une chèvre dormant à côté d'elle, elle veut se lever, mais le fauve fond sur elle et la blesse terriblement. Quelques jours après, la pauvre femme mourait des suites de l'empoisonnement provoqué par les blessures. Les indigènes construisirent alors un piège et y placèrent un jeune chien comme appât. Dès la nuit suivante, le léopard se faisait prendre et était abattu.

Quelques mois après, le même drame se passa à Vitshumbi, au village de pêcheurs de Bwera, avec la différence que le léopard s'introduisit dans une hutte occupée par un homme qui parvint à le percer d'un coup de lance, non sans être lui-même grièvement blessé au point qu'il mourut quelques jours après.

En décembre 1942, au village des cantonniers à la Lula, sur la piste vers la baie de Kanyazi, un léopard rôdant au camp, le soir vers 7 heures, bondit sur la femme de notre travailleur GUO-NA-MEZA. Elle était occupée à préparer le repas dans une petite hutte annexée à la maison où se trouvait son mari. Celui-ci, entendant le grognement du fauve, sort rapidement et le voit traînant sa femme vers la brousse. Il crie au secours, mais en vain. Il attaque alors résolument, à lui seul, le félin, le saisit par la queue et le crible de coups de pied. Le léopard abandonne sa prise et s'enfuit. La femme était terriblement blessée à la figure, au cou, sur le dos et au bas des



reins. Ces blessures se cicatrisèrent rapidement, sauf celle du cou qui, apparemment guérie, s'enflammait chaque fois de nouveau, provoquant encore des abcès purulents plus de deux ans après.

Ces plaies ouvertes par les griffes du léopard sont en effet difficiles à fermer malgré les meilleurs soins médicaux. Je me souviens du cas de deux soldats qui furent blessés le 1<sup>er</sup> août 1921, à Uvira, par un léopard blessé lui-même à mort. Ces hommes furent soignés à l'hôpital d'Usumbura et l'un d'eux en sortit guéri vers la fin de novembre, mais l'autre, qui était plus grièvement atteint, dut rester en traitement jusqu'à la fin de 1922 où il fut réformé, sa plaie au cou dans le bas de l'oreille ne se refermant que momentanément pour se rouvrir après une semaine ou deux et provoquer un nouvel écoulement de pus.

J'ai relaté déjà le cas du léopard qui avait été tué par des lions parce qu'il ne voulait pas leur céder sa proie. Nos gardes ont observé un jour dans la plaine, à l'Ouest de la Basse-Rwindi, un léopard femelle et deux hyènes sur les restes d'un cob femelle abattu deux nuits plus tôt par ce félin. Celui-ci, contrairement aux habitudes des lions, avait dû rester près de sa proie toute la journée précédente. Malgré sa présence, les hyènes réussissaient parfois à agripper un morceau de l'antilope.

A l'encontre aussi des instincts des lions, le léopard, quand l'occasion se présente, tue pour le plaisir de tuer. Je rentrais un jour des plaines du lac Édouard au poste de Rutshuru en compagnie du Commandant HUBERT; nous passions, aux heures de midi, au petit village de Mbumbi, à quelque 15 km au Nord du poste. En chemin nous croisions des travailleurs de la route qui transportaient cinq chèvres tuées par le léopard. Elles faisaient partie d'un petit troupeau qui était resté près de là sous la surveillance d'un gamin, quand brusquement elles furent attaquées par un de ces carnassiers. Le gamin avait appelé au secours, mais, avant l'arrivée d'une aide, cinq de ses bêtes avaient été immolées.

A Rumangabo, les travailleurs de la route ont coutume, quand ils se rendent à leur besogne le matin, de prendre avec eux leurs chèvres qu'ils lient à un arbuste ou à un buisson sur le bord du chemin près de l'endroit où ils sont occupés. Un jour, aux heures de midi, travaillant à proximité du village, ils sont rentrés chez eux pour manger, laissant les chèvres où ils les avaient attachées le matin. A leur retour une heure après, ils ont trouvé toutes les bêtes, au nombre de 21, tuées par un léopard qui en avait emporté une seule.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'étudier le léopard élevé en captivité et, chaque fois, j'ai pu constater la haine instinctive qu'il éprouve à l'égard des noirs. Un officier de la police de Kampala possédait un couple de jeunes léopards qui se laissaient caresser avec plaisir par tous les Européens, mais qui ne supportaient l'approche d'aucun noir. J'avais déjà remarqué cette aversion antérieurement chez un spécimen capturé tout jeune à l'Équateur

(Irebu). La bête était presque adulte et aimait jouer avec les blancs et être cajolée par eux, mais, dès qu'elle se trouvait en présence d'un noir, elle devenait méchante et elle blessa ainsi plusieurs indigènes.

Chez ces léopards apprivoisés, j'ai également pu noter le plaisir qu'ils éprouvent à déchirer et à déchiqueter les lainages, les feutres, les étoffes en général. Vis-à-vis de leur maître, ils peuvent être très gentils et même affectueux tant qu'ils sont petits, mais, une fois adultes, leur caractère sauvage et faux en fait des hôtes toujours dangereux dans une maison.

Au Ruanda, les indigènes m'ont plusieurs fois parlé d'un animal à qui ils donnent le nom de « Nkaraba » et qui est tantôt noir et tantôt brun-rouge. Jamais je ne suis parvenu à en obtenir une description précise, mais c'est une bête nocturne qui tue beaucoup de bétail et même des êtres humains. Comme il n'existait pas de lions dans ces régions, j'ai conclu de ces données, et malgré le pelage, qu'il s'agissait d'un léopard mangeur d'hommes.

#### HYÈNE [*Crocuta crocuta* (ERXLEBEN)].

Au Parc National Albert, seule l'hyène tachetée existe et est très commune dans les plaines du lac Édouard, notamment le long des rives Sud de ce dernier. Elle aussi est un animal nocturne, mais elle s'attarde volontiers auprès d'un cadavre après le lever du soleil, tandis que le léopard rentre généralement dans son refuge avant qu'il fasse clair. Pendant le jour, l'hyène se cache dans les touffes de roseaux ou de *Pennisetum* qui bordent les rives du lac. Près de l'embouchure de la Rutshuru, sur la rive gauche, s'étend une assez grande plaine à toutes petites herbes, laquelle est bordée à sa périphérie et couverte également en son milieu de grandes touffes de roseaux. On voit partout, dans ces touffes, des trous qui sont des ouvertures frayées par les hyènes et les phacochères. Dans la dite plaine, on peut presque toujours rencontrer quelques hyènes en plein jour. L'endroit est également hanté la nuit par les hippopotames et le jour par les buffles qui viennent boire et se vautrer dans une grande mare fréquentée par des quantités d'oies d'Égypte. Le soir, l'hyène sort en quête de nourriture. Elle s'arrête souvent pour flairer, car elle a l'odorat extrêmement subtil, et le vent lui indique de loin la direction à suivre pour trouver un animal mort ou blessé ou une jeune antilope qui vient de naître. Elle mange à peu près de tout et de préférence, dit-on, la charogne, ce dont je ne suis pas sûr. C'est une bête lourde, lente à se déplacer et qui ne pourrait prendre une antilope à la course. Elle est endurente : je l'ai vue poursuivre un matin une femelle de waterbuck accompagnée de son jeune et ne les lâcher qu'au moment où mère et petit sont entrés sans hésiter dans le lac Édouard. Elle exerce surtout ses ravages chez les cob en tuant les jeunes qui viennent de naître. Le nouveau-né ne peut courir longtemps, l'hyène le fatigue à la longue et il finit par être pris. D'ailleurs, à sa naissance, ce jeune cob ne

sait presque pas marcher; il ne peut suivre sa mère qui doit l'abandonner dans un buisson pendant qu'elle cherche sa nourriture. Si l'hyène parvient à flairer le jeune, il est pris au gîte et condamné d'avance.

En cas de besoin, l'hyène mange aussi du poisson et, près des petites lagunes qui se sont formées pendant la période des hautes eaux dans le lac Édouard, elle laisse toujours des traces de son passage; elle y vient pêcher quand les eaux se retirent et découvrent des quantités de silures dans les mares qui s'assèchent.

J'ai trouvé maintes fois, dans le Parc National, les restes d'un python qui, au dire des gardes, avait été tué par l'hyène et partiellement dévoré. Dans un cas, les empreintes du nécrophage étaient encore visibles sur le sol.

L'hyène se nourrit également d'insectes et, comme beaucoup d'autres carnivores, elle est très friande de sauterelles. Son estomac lui permet de manger de tout, elle digère les os aussi bien que la chair et la peau et, à la seule exception des poils, tout peut être broyé dans ses puissantes mâchoires et trituré dans son robuste estomac. Ses excréments sont tout blancs comme de la chaux et, de même que l'hippopotame, elle a son endroit fixe où elle vient les déposer. Une nuit, au camp de Kanyazi (Kamande), j'ai été réveillé par une hyène qui « riait ». C'était un rire d'un genre spécial, plutôt sardonique, méchant, lugubre. En réalité c'était tout autre chose qu'une manifestation de contentement : la bête était sursaturée, elle avait mal au cœur, avait vomi plusieurs fois et la matière rejetée contenait de grandes quantités de poils de waterbuck, d'arêtes et de queues de poisson. Elle riait de malaise.

Comme le léopard qui ne sait plus chasser, l'hyène vieillie devient parfois mangeuse d'hommes. Le fait n'est pas rare au Ruanda, dans les régions de l'Est du pays où des époques de famine sont fréquentes et où l'homme meurt d'inanition en parcourant les champs desséchés pour trouver quelques feuilles ou racines à manger. L'hyène, trouvant ce cadavre, le dévore, puis, mise en appétit, prend l'habitude de manger de la chair humaine. Il arrive qu'elle s'introduise alors, la nuit, dans la hutte où dorment les indigènes et tue facilement un enfant. Selon les natifs, l'animal s'approche de la natte ou de la couverture du dormeur, écoute à quel endroit sort la respiration, et ouvre là ses formidables crocs, mordant ainsi chaque fois en pleine figure. Et c'est un fait qu'on rencontre souvent, dans cette partie du Ruanda, des noirs terriblement défigurés dont la face a été mutilée par cette horrible bête ou par le léopard.

Dans le Parc National, je ne connais qu'un seul cas où l'hyène ait tué un être humain. C'était à Bushendo, à mi-chemin entre le pont de la Rutshuru à Mabenga et les Eaux-chaudes. La femme d'un cantonnier était sortie de sa hutte pour quelques instants, le soir vers 8 heures. Tout à coup le mari, qui était resté dans la case, entend un bruit violent au dehors, il sort précipitamment, voit une très grande hyène qui s'enfuit. Sa femme gisait sur le sol, portant au cou et à la figure des blessures affreuses qui causèrent sa mort deux jours après.

Dans l'Est du Ruanda, on appelle « Rutarangwe » l'hyène mangeuse d'hommes.

En ce qui concerne la nourriture, il est intéressant de noter que l'hyène est très friande de cuir, et ce goût particulier peut produire des cas bizarres comme celui que je vais raconter.

Je me trouvais, en 1929, à Shangugu près de Costermansville. Une après-midi, un vétérinaire d'Usumbura arrive en auto; il était le premier qui fût venu par la plaine de la Ruzizi sur la rive gauche. Le jour était trop avancé pour qu'il continuât jusqu'à la ferme de Dendese, son lieu de destination, et il s'installe donc chez un ami. Le lendemain matin, quand il veut poursuivre sa route, il ne trouve plus sa carabine qui était emballée dans une gaine de cuir. On cherche partout, mais on ne découvre pas l'arme, si bien que finalement on conclut à un vol. Le vol d'une arme perfectionnée est une chose grave, et l'Administrateur se demandait jour et nuit lequel de ses subordonnés avait pu commettre pareil délit. On ouvre des enquêtes, on fait des perquisitions, on interroge les grands chefs et les sous-chefs, on multiplie les recherches, mais on ne retrouve pas l'objet disparu. Quelques semaines se passent et, un jour, en nettoyant un champ de sisal au poste, on tombe sur la carabine du vétérinaire. La gaine était en grande partie mangée, l'arme même n'avait souffert que de l'humidité, seule une hyène pouvait être l'auteur du vol.

Et voici d'autres histoires du même genre. Un missionnaire adventiste, qui avait un atelier de cordonnier dans sa Mission située dans la plaine de la Ruzizi, reçut plusieurs fois la visite d'hyènes, et chaque fois l'une d'elles emporta de chez lui des souliers et des objets en cuir. Un chargé de mission au Parc National Albert constata un matin que son fer à repasser avait disparu. On releva des traces d'hyène à proximité et, en les suivant, on parvint à retrouver l'objet, mais une garniture en cuir entourant la poignée avait été dévorée par le rôdeur. Les choses les plus inattendues sont ainsi, à l'occasion, dérobées par cet animal quand il parvient à s'introduire dans une cuisine, et notre Conservateur du Parc National de la Kagera m'a raconté qu'une hyène était partie avec une table, au Poste de Rukira à l'Est du Ruanda.

Ordinairement, on rencontre l'hyène isolée ou par couple, mais il m'est arrivé plusieurs fois de voir, à Vitshumbi, une bande comptant environ une trentaine d'individus. J'avais d'abord entendu, dans le bas-fond de la baie, des « ricanements ». En examinant le terrain aux jumelles, j'aperçois d'assez loin toute cette bande que je prends d'abord pour une meute de lycaons, car les hyènes jouaient comme des chiens et c'était la première fois que je les voyais réunies en si grand nombre et en plein jour. En m'approchant, je me rends compte de leur identité, et le garde qui m'accompagnait me dit que ces animaux, par moments, se rassemblent ainsi, probablement aux époques de rut.

J'ai relaté ailleurs les observations que j'ai pu faire sur les relations entre le lion ou le léopard et l'hyène. Il semble que celle-ci ait conscience de sa

supériorité sur ces fauves, lorsqu'elle est en nombre, et de son infériorité, lorsqu'elle est isolée. Seule, elle ne disputera jamais sa proie à un lion ou à un léopard, mais les cas sont nombreux où, réunie en bande, elle a forcé ces deux carnivores à lui céder leur victime. Avec le lycaon, elle vit apparemment en bonne entente, et nos gardes ont ainsi observé un matin trois de ces chiens sauvages qui se repaissaient d'une antilope, ayant comme commensales quatre hyènes.

Quand l'hyène doit mettre bas, elle s'écarte souvent de ses congénères, ce qui nous fait croire que ces animaux, à l'occasion, se dévorent entre eux. Elle cherche alors refuge dans un trou, un ravin ou une galerie souterraine d'oryctérope, où ses jeunes seront à l'abri d'une attaque. Il y a généralement trois ou quatre jeunes par nichée.

#### LYCAON (*Lycaon pictus lupinus* THOMAS).

De tous les carnassiers, c'est le lycaon qui détruit le plus le gibier herbivore, néanmoins il ne soulève pas chez nous la même répugnance que l'hyène, en effet, à une certaine distance, c'est une belle créature rappelant le chien berger. Il vit normalement en bande, mais quand la femelle doit mettre bas, elle s'écarte des autres et dépose ses jeunes dans un endroit sûr. Dans les plaines du lac Édouard, nous avons parfois trouvé de ces nichées dans les galeries souterraines d'oryctérope, mais, en cas de besoin, le lycaon se creuse lui-même un terrier pour y élever sa progéniture.

C'est en octobre 1932 que j'ai vu pour la première fois des lycaons dans les plaines du lac Édouard, où j'ai pu observer une bande de quatorze têtes, du haut du signal géodésique proche des Eaux-chaudes. Ils se trouvaient sur la rive droite de la rivière Rutshuru et jouaient comme des chiens, se poursuivant, se battant, se roulant par terre. Ils passèrent près de deux waterbuck femelles, mais sans les prendre en chasse et, après avoir bu à la rivière, ils disparurent dans la brousse. Je les avais dévisagés à mon aise pendant une vingtaine de minutes. Le même mois, le Lieutenant MARLIER, de la mission cartographique du Kivu, a tué un lycaon à Alimbongo, à une cinquantaine de kilomètres au Sud de Lubero sur la route Lubero-Rutshuru, dans une région boisée à environ 2.300 m d'altitude. La bête faisait partie d'une bande de quatre ou cinq individus et se trouvait sur le bord de la route. Malgré de longs séjours dans les plaines, je n'ai plus rencontré de ces chiens sauvages jusqu'en janvier 1935, où j'en ai pu tuer un exemplaire dans une bande de quatorze ou quinze. Celle-ci se tenait près de l'embouchure de l'Ishasha, et j'ai eu le loisir de l'observer en compagnie de M. G. F. DE WITTE, chargé d'une mission pour notre Institut. J'ai dû tirer mon lycaon à plus de 150 m de distance, et la balle l'a touché à la colonne vertébrale, dans la région des reins, sectionnant tout son arrière-train. Il s'est alors tourné et, incapable d'avancer encore, il s'est mis à mordre furieusement dans sa propre plaie, cause de son impuissance.

Quelques mois après, dans la même région, sur le plateau situé entre la rivière Ishasha et les rives du lac Édouard, j'ai vu, en quelques jours de temps, plus de septante lycaons, dont une bande de dix-huit, une autre de quatorze, une troisième de onze et une quatrième d'une vingtaine. Du dernier groupe, deux se sont détachés pour poursuivre un lièvre, deux autres pour en poursuivre un second. A partir de cette époque, on a aperçu assez fréquemment des lycaons dans les plaines du lac Édouard, mais, actuellement, ils sont de nouveau devenus rares. Heureusement d'ailleurs, car c'est un animal extrêmement destructeur, qui chasse pour le plaisir de chasser. Une fois qu'il serre de près une antilope, celle-ci est condamnée. Elle peut entrer dans un troupeau qui se sauve devant la bande, mais elle est harcelée jusqu'à la limite de ses forces et jamais les lycaons n'abandonnent ses traces. Certains chasseurs prétendent que cet animal ne tue jamais que des mâles d'antilopes, mais cela n'est pas exact, je l'ai vu maintes fois croquer des antilopes femelles. Ce qui induit en erreur à ce sujet, c'est le fait que, du mâle, on retrouve toujours les cornes, tandis que des femelles de cob, d'impala, de reedbuck et de waterbuck, qui n'ont pas de cornes, il ne reste rien que quelques ossements épars. J'ai vu un jour, dans la plaine d'Uruwita au Parc National de la Kagera, trois impala tués par des lycaons, il y avait deux femelles et un mâle. Près du camp de la Rwindi, une petite bande de trois lycaons tuaient presque chaque jour quelques antilopes. Une après-midi, revenant de la baie de Kanyazi (Kamande), j'ai vu ce groupe occupé à dévorer une femelle de reedbuck, en contre-bas du camp de la Rwindi, et quelques jours après, un cob femelle fut tué par eux.

Une de mes connaissances, entièrement digne de foi, qui chassait dans le Kenya, rencontre un jour une bande de dix lycaons arrêtée à une distance relativement courte. Il parvient à en tuer cinq; c'étaient tous des mâles. Quelque temps après, étant occupé à placer un appât dans un arbre pour attirer un léopard, il entend près de lui le cri d'agonie d'un animal. Comme il avait sa carabine avec lui, il court vers l'endroit d'où venait le cri et voit un lycaon qui avait saisi à la gorge une femelle d'impala, tandis que deux autres déchiraient le ventre de la bête encore vivante. Quand il arrive sur place, celle-ci remuait encore, alors que ses agresseurs étaient occupés à manger ses entrailles et le fœtus presque à terme. Toute la scène donnait une telle impression de cruauté que mon chasseur tira, incontinent, un de ces bourreaux, le plus proche des trois, et immédiatement après un des deux autres qui s'enfuyaient. Le dernier s'arrêta un instant, comme pour se rendre compte de la situation, et cette pause lui coûta aussi la vie. Ces trois lycaons étaient des femelles. Il semble qu'il faille en inférer que, chez ces bêtes également, à certaines époques, les mâles font bande à part. Je dois ajouter que, lorsque ses hommes avaient entendu, au camp, les coups de fusil, ils étaient accourus auprès de mon ami pour lui dire qu'une bande de lycaons chassait un troupeau d'impala non loin de là. Il est probable que les trois tués faisaient partie de ce groupe.

Si toutefois il y a plus de victimes parmi les mâles que parmi les femelles, la différence provient aussi du fait que, comme chez tous les animaux grégaires, le mâle s'interpose, pour la défense du troupeau, entre l'ennemi et ses femelles, et il s'ensuit qu'il est plus souvent pris en chasse que ces dernières.

Campant sur la rive gauche de l'Ishasha, j'ai été un matin réveillé par une meute de lycaons poursuivant un jeune reedbuck. En suivant la direction qu'ils avaient prise, nous avons trouvé à quelque 500 m de là un peu de sang et quelques os, c'était tout ce qui restait de l'antilope à l'endroit même où elle avait été tuée. Quant aux lycaons, il n'y en avait plus trace, ils avaient déchiqueté leur victime en quelques instants et étaient partis en emportant les derniers lambeaux de chair et d'os.

C'est un peu plus tard dans la journée que j'ai rencontré la bande des dix-huit dont j'ai parlé plus haut; ils se trouvaient à proximité de quatre topi qui les regardaient sans crainte. Car ces chiens sauvages ne sont pas toujours d'une humeur cruelle et même, repus, ils aiment à folâtrer. C'est ce que j'ai constaté au Parc National de la Kagera, où une meute d'une quinzaine de ces animaux s'amusait avec un vieux phacochère mâle. Quand celui-ci détalait au trot, les lycaons le poursuivaient, mais chaque fois qu'il était sur le point d'être atteint, il faisait brusquement demi-tour et avançait de quelques pas vers la bande qui s'arrêtait et reculait. Cette manœuvre s'est répétée plusieurs fois, et nous avons vu finalement phacochère et chiens sauvages disparaître derrière une crête. Quelques topi et zèbres regardaient curieusement ce manège. Je suppose que, dans ce cas-ci, les lycaons étaient saturés de viande, car, dans la plaine, nous avons vu les vautours descendre sur quelques lambeaux de peau et des os d'un impala fraîchement tué.

L'ancien Conservateur du Parc National de la Kagera, M. VERHULST, a été témoin d'une chasse, menée par des lycaons, qu'on peut citer comme un cas typique. Il se trouvait à l'époque (1917) près de la Malagarasi, au Tanganyika Territory, où il eut l'occasion de voir une quinzaine de ces animaux poursuivre et abattre un mâle de grand kudu. Ils se relayaient en tête et tâchaient de rattraper l'antilope. La poursuite dura dix minutes environ jusqu'à ce que deux lycaons fussent parvenus à sauter aux naseaux de la victime, laquelle, s'étant arrêtée une seconde, fut immédiatement la proie de toute la meute qui lui lacéra le ventre et la gorge. Pris de pitié pour cette belle bête, M. VERHULST eut la satisfaction de tuer cinq de ses agresseurs.

Si l'on veut un exemple de la tactique suivie à la chasse par les lycaons, qu'on écoute le récit d'un docteur qui, dans le Nord-Est du Ruanda, vit un jour une antilope impala arriver tout droit sur lui, serrée de près par un de ces animaux. Bon tireur, le docteur eut vite fait d'abattre ce dernier, mais à peine avait-il fini avec lui qu'il dut faire face à un autre lycaon qui

venait sur lui à fond de train, sur les traces du précédent. Celui-ci également mordit la poussière, puis successivement cinq de ses congénères qui, s'échelonnant à intervalles réguliers, fonçaient tour à tour droit sur le docteur.

Il est assez rare que le lycaon attaque le bétail; il le fait pourtant à l'occasion. Pendant la guerre de 1914-1918, une partie de ma compagnie était momentanément campée en avant-poste dans le Nord du Ruanda (fin 1915). Sur la fin de l'après-midi, les indigènes nous amènent, pour la ration des soldats, deux taureaux. Il était trop tard pour les abattre ce jour-là, la nuit étant proche. Nous les avons donc attachés à proximité des sentinelles d'avant-poste. Pendant la nuit, les deux bêtes furent tuées par une grosse meute de lycaons. Les sentinelles avaient entendu des beuglements, mais n'avaient rien trouvé d'anormal à cela. Au matin, il ne restait plus grand chose des deux taureaux. Avec quelques hommes, nous suivîmes les traces des agresseurs, ce qui nous fut aisé, car ils avaient trainé de la viande avec eux. Nous les trouvâmes finalement dans un creux sur une longue crête. Ils vinrent vers nous en poussant des sortes d'abolements et je réussis à en abattre trois avant qu'ils ne détalent. Jusqu'à ce moment, j'avais cru avoir affaire à des hyènes, mais, en les voyant, je me rendis compte immédiatement qu'il s'agissait d'autres bêtes et, le jour même, j'appris que c'étaient des « Hunting dogs » ou lycaons.

Les indigènes ne craignent pas cet animal, et je n'ai jamais entendu dire que celui-ci s'attaquât à l'homme. Pris tout jeune, il s'apprivoise facilement, mais il est difficile de le garder dans une maison sans être incommodé par l'odeur désagréable qu'il dégage et qu'il n'est pas possible de lui enlever. Il est d'ailleurs assez curieux de constater que les animaux dont l'odorat est le plus développé — hyènes, lycaons et chacals — sentent tous très mauvais. Je me suis souvent demandé si ce n'est pas précisément en raison de leur odeur propre, pour nous désagréable, qu'ils interceptent mieux celle qui leur vient des autres. Nos chiens de chasse ne sentent en général pas bon non plus et j'ai entendu plus d'un vieux nemrod prétendre qu'il ne faut jamais les laver.

Un administrateur en fonction à Gatsibu avait essayé d'élever trois jeunes lycaons et avait réussi sans grande difficulté, mais ces petites bêtes étaient si malodorantes et si hargneuses qu'il dut s'en débarrasser.

Ce qui m'intrigue le plus à propos de ces animaux, c'est le fait que, avant 1935, on en rencontrait rarement dans le Parc National et que, tout à coup, ils devinrent et restèrent abondants pendant une demi-douzaine d'années, pour se raréfier de nouveau par la suite. Je ne puis trouver à ces brusques écarts une explication logique. Certes, il y a un grand nombre de lycaons qui meurent de maladie, à l'âge de six à huit mois, comme c'est aussi le cas pour nos jeunes chiens domestiques. Mais cette maladie ne tue qu'un certain nombre d'entre eux et, malgré ces pertes, ces animaux, aussi bien que les hyènes, devraient être beaucoup plus nombreux. S'ils ne se mul-



tiplient pas davantage, c'est peut-être parce que, quand la vie devient pour eux trop facile, elle amène une période de dégénération qui les rend plus sujets à une certaine maladie capable de les décimer.

En juillet 1939, le Commandant HUBERT a observé à plusieurs reprises une bande de lycaons composée d'un mâle, de quatre femelles et de six petits de trois à quatre mois environ, tous de même taille, celle d'un renard, et vraisemblablement de la même nichée. Un mois après, il ne restait plus que trois des six petits et, en novembre, plus qu'un seul. Cela semble indiquer que beaucoup de jeunes meurent avant de devenir adultes.

## CHAPITRE IX.

## ANTILOPES.

WATERBUCK [*Kobus defassa* (RÜPPELL)].

La plus grande et la plus belle des antilopes du Parc National Albert, tout au moins pour ce qui concerne le mâle, est le *Kobus defassa*. La femelle, qui n'a pas de cornes, est moins belle : avec son pelage à longs poils, ses grandes oreilles et ses mouvements lourds, elle rappelle l'âne d'Europe, et c'est la raison pour laquelle on la surnomme l'âne sauvage, tandis que le mâle est souvent, et à tort, appelé antilope-cheval. L'habitat du waterbuck n'est pas précisément la plaine ouverte, c'est plutôt la plaine broussailleuse, les endroits situés au pied des montagnes ou près des rivières à bords plus ou moins boisés.

Cette antilope était naguère (avant 1934) assez commune dans les plaines du lac Édouard, notamment au bas des montagnes qui les limitent à l'Ouest, mais on la trouve également tout le long de la Rwindi, de la Lula, de la Rutshuru et de l'Ishasha. Actuellement, il est assez rare de rencontrer des troupes de plus de vingt têtes, tandis qu'en 1931-1935, on voyait souvent des groupes comptant une soixantaine d'individus, et j'en ai vu un, près de la rivière Molindi, qui dépassait la centaine. Cette espèce a toutefois moins diminué en nombre que les autres antilopes habitant les plaines à herbes courtes.

En général les mâles portent de très belles cornes, telles que je n'en ai jamais vu d'aussi grandes dans l'Est du Ruanda ou dans l'Uganda. Au Musée Royal du Congo Belge, à Tervueren, se trouve un crâne de waterbuck qui fut découvert dans la région de Tshambi par M. PILETTE en 1912-1913, et dont les cornes semblent constituer un record mondial. Cette bête avait été tuée par les lions.

En dehors de l'époque du rut, on voit souvent plusieurs mâles dans le même troupeau, mais le chef de celui-ci, pendant cette période, expulse énergiquement tous ceux qui pourraient devenir ses compétiteurs.

Le waterbuck, dans le Parc National Albert, est peu farouche. En voiture, on peut l'observer tranquillement à moins d'une trentaine de mètres de distance. En contre-bas du camp de la Rwindi, se trouve un petit troupeau qu'on peut voir journellement dans la plaine devant les maisons. A ma première visite dans la région (1931), j'avais remarqué ces bêtes à cause du beau mâle qui les conduisait à ce moment. Il y avait alors

seulement cinq ou six femelles. Ce petit groupe grandit au cours des années et compta par moments une bonne vingtaine de têtes, y compris cinq ou six autres mâles. En mars 1938, un chargé de mission qui collectionnait des dépouilles pour notre Institut, par un coup de fusil malencontreux, enleva la moitié d'une corne au vieux chef du troupeau qui, malgré ce désavantage, parvint toujours à rester maître du groupe qu'il conduisait intelligemment. Mais ses combats avec ses rivaux se firent plus durs et plus nombreux qu'avant. Un peu au Sud du camp de la Rwindi, il y avait un autre petit troupeau de waterbuck composé d'un mâle et de quelques femelles, deux ou trois seulement. Ces dernières rejoignirent leurs congénères du Nord du camp, celles dont le chef était amputé d'une corne, et cet amalgame provoqua de nombreux combats entre les deux mâles. Finalement celui de la Rwindi-Sud fut admis dans le groupe de la Rwindi-Nord en dehors des époques de rut. Cela dura jusqu'au début d'avril 1939. A ce moment notre brave vieux mâle fut pris par une bande de lions en face du camp. Le troupeau se dispersa pendant quelques semaines mais se reconstitua ensuite dans son lieu de prédilection et sous la direction d'un autre chef, probablement celui de la Rwindi-Sud, car c'est au Sud du camp que ce dernier s'est fait prendre à son tour par les lions en janvier 1940. Le noyau du troupeau reste toujours au Nord du camp, mais il n'est plus uni comme du temps du vieux mâle qui, pendant des années, avait fermement tenu ses bêtes à l'abri des dangers qui les guettaient, jour et nuit, dans la plaine. Il est certain qu'il considérait le séjour devant le camp de la Rwindi, à proximité des lieux habités, comme plus sûr que partout ailleurs, car jamais le troupeau ne s'en éloignait. Celui-ci, au cours des années, subit quelques déchets, mais manifestement moins que les autres groupes fixés dans le voisinage. C'est peut-être moins à cause des pertes minimales éprouvées par elles qu'en raison de la tranquillité dont elles y jouissaient que ces antilopes préféraient rester à cet endroit. Le vieux mâle s'était rendu compte que les mouvements à l'intérieur et autour du camp, les passages des autos et des hommes sur la route, ne constituaient pas un danger pour ses bêtes, mais maintenaient à distance leurs ennemis naturels. Il y a bien eu un matin une femelle prise en chasse avec son jeune par une hyène qui les a poursuivis assez loin jusqu'à la rivière, mais quelques jours après elle avait rejoint le troupeau avec son petit.

Lorsque le vieux mâle fut tué par les lions, nous avons retrouvé son crâne, et il était curieux de constater que la demi-corne avait été aiguisée par le frottement et par les combats et était presque aussi pointue que l'autre restée intacte.

Le jeune waterbuck qui vient de naître n'a pas seulement à craindre l'hyène et le lycaon, il a aussi des ennemis qui le guettent dans l'air, et il arrive de temps à autre que l'aigle le choisisse comme victime; le cas a été observé à Tshambi par le Commandant HUBERT. La mère du jeune waterbuck se trouvait à une trentaine de mètres de là.

Un chasseur européen de la région de Rutshuru a abattu, dans le territoire voisin du Parc National, un waterbuck mâle qui avait une corne normale assez longue et, à la place de l'autre, trois petites cornes atrophiées et dont l'une se tournait vers le bas. Malheureusement il laissa ce trophée dehors et, pendant la nuit, une hyène vint l'enlever. Le chasseur avait abandonné le crâne sans songer qu'il pouvait avoir un intérêt pour une institution scientifique.

Dans ce cas particulier, le waterbuck doit avoir perdu, tout jeune encore, la partie supérieure de la corne, et la base s'est trifurquée faute de pouvoir pousser normalement en longueur. L'anomalie a donc été provoquée par une cause extérieure, ce qui n'était pas le cas d'une antilope oribi tuée par un chasseur français près de la rivière Kakitumba dans le Ruanda. Cette petite bête, tel un phénomène de foire, avait une cinquième patte placée sur le dos entre les épaules. Ce membre contenait des os et des articulations, mais n'avait pas de sabots, ceux-ci étant remplacés par une touffe de poils. Le chasseur ne se rendit pas compte de l'intérêt que cette anomalie présentait pour la science, il se contenta d'enlever seulement de la dépouille la partie de la peau où était attachée cette cinquième patte.

TOPI (*Damaliscus korrigum ugandæ* BLAINE); nom indigène : « Nyemera ».

En 1930-1933, le topi était l'antilope la plus commune dans les plaines du lac Édouard où on le rencontrait en troupeaux compacts comptant parfois plus de 1.000 têtes. Aujourd'hui, il est devenu plus rare et, à part le troupeau de Kamohorora, près de la rivière Ishasha à la frontière de l'Uganda, où l'on peut dénombrer encore environ 150 têtes, on ne voit que rarement des hordes de plus de 20 à 30 têtes.

Le topi est la seule de nos antilopes pour laquelle la période des naissances est bien régulière, les premières commençant généralement au début du mois de février et les dernières ayant lieu vers la fin mars ou le début d'avril. Il peut y avoir un décalage de temps portant les premières au mois de janvier ou fin février, et les dernières dans le courant du mois d'avril. Il n'y a qu'une portée par an. Dans le Parc National de la Kagera, situé un peu plus au Sud que les plaines du lac Édouard, la période des naissances tombe en août-septembre, c'est-à-dire six mois plus tard et pendant la grande saison sèche. On constate aussi presque chaque année, au Parc National Albert, quelques mises bas isolées à cette époque.

Une des premières fois que je me suis rendu dans la plaine de la Rutshuru, en mars 1931, donc à l'époque des naissances, un gros troupeau de topi courait parallèlement à la marche de notre véhicule, à notre gauche, jusqu'au moment où il traversa la piste à une trentaine de mètres devant nous. Celle-ci était à peine franchie qu'une femelle s'arrête et met bas un faon à une vingtaine de mètres devant nous. Tout le troupeau fait halte et surveille la scène. La mère lèche son petit, le pousse pour qu'il se lève et le

fait marcher quelques pas, après quoi celui-ci se couche. La mère insiste, le jeune fait encore quelques mètres, puis se repose de nouveau. Ce manège se répète plusieurs fois jusqu'au moment où la mère juge que son rejeton est hors de danger, à une cinquantaine de mètres de notre voiture. Durant ces déplacements successifs des deux bêtes, le troupeau est resté là, regardant tantôt vers nous tantôt vers la mère et son jeune, entourant ceux-ci d'un cordon protecteur pendant une dizaine de minutes.

Cette mise bas devient une circonstance critique quand elle se fait la nuit au moment où tous les carnivores sont sur pied et où léopards, hyènes, chacals, lycaons rôdent partout dans la plaine. La vie du jeune topi est alors en danger car, pendant quelques heures, il n'a pas les forces nécessaires pour suivre le troupeau si celui-ci devait fuir une attaque. Souvent, le matin, j'ai vu dans la plaine un topi-mère rester toute désemparée près des vautours descendus à l'endroit où son jeune avait été abattu et dévoré la nuit. Chose plus curieuse et moins triste, j'ai aperçu un matin devant le camp de la Rwindi une harde d'une cinquantaine de topi poursuivant une hyène sur une distance de plus de 600 m et ne s'arrêtant que quand celle-ci est entrée dans le bas-fond de la rivière. Le Commandant HUBERT a fait la même observation près de la Rutshuru, où un hippopotame était mort tué par un rival. A proximité se trouvait un petit troupeau d'une dizaine de topi qui approchaient doucement, tandis qu'une hyène venait vers le cadavre, attirée par l'odeur. Tout à coup les topi se mettent à galoper vers le nécrophage qui détale, et poursuivi comme poursuivants disparaissent derrière un mamelon. Il est fort probable que l'animosité des topi pour l'hyène provient surtout du fait que celle-ci attaque à la course un certain nombre d'entre eux, quand ils sont encore tout jeunes. On voit parfois une femelle accompagnée de deux jeunes, et cela est dû, selon les indigènes et nos gardes, à ce qu'une mère topi s'est sacrifiée pour protéger son rejeton qui alors est adopté par une autre mère.

A l'époque où les topi étaient nombreux dans la plaine, ils constituaient la principale nourriture du lion, non peut-être que celui-ci les préférât à d'autres proies, mais à cause de l'imprudente curiosité de ces antilopes. Si l'on se tient immobile lorsqu'une harde vient vers vous sans vous avoir vu encore, elle continue généralement à s'approcher après vous avoir découvert. A une cinquantaine de mètres, ces bêtes s'arrêtent, curieuses, pour vous regarder quelques instants, puis avancent encore, inquiètes et nerveuses jusqu'à ce que l'une d'elles, brusquement, déclenche un sauve-qui-peut général. Les lions connaissent les habitudes de leurs victimes et en profitent pour les attirer vers des endroits où se sont embusqués des copains de leur bande prêts à foncer sur elles. Les rares topi qui restent actuellement semblent être devenus, à l'expérience, plus perspicaces, et ils se gardent mieux contre leurs ennemis qui ont dû chercher des proies plus faciles. Vers la fin de la portée, il y a cependant toujours des femelles qui sont prises par les lions.

Au Ruanda, j'ai connu deux cas d'albinisme partiel chez les topi. Le premier cas se situe en 1931 : on m'avait signalé cette anomalie à Lugarama près de la limite actuelle du Parc National de la Kagera. Cette antilope fut tuée vers la fin de l'année par un Européen qui malheureusement ne parvint pas à conserver la peau qui avait été mal préparée. Le second cas date de la visite de ce Parc faite par notre Président, M. le Professeur VAN STRAELEN, au début de 1939, visite au cours de laquelle nous avons vu, dans la plaine Kamakaba, un topi albinos. Cette antilope reparut ensuite et fut finalement abattue deux ans plus tard dans la plaine d'Uruwita, à 1 km à peine de l'endroit où elle avait été aperçue la première fois. Sa dépouille se trouve à l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique à Bruxelles. Ces antilopes hors série sont, d'habitude, extrêmement farouches et difficiles à approcher.

Depuis 1939, nos gardes, à l'Est de la Rutshuru, procèdent mensuellement au recensement des topi qui se cantonnent entre la Rutshuru et l'Ishasha (frontière de la Colonie avec l'Uganda). Ces recensements nous ont permis de constater qu'il y a eu, en 1941, un arrêt dans la dégression du nombre des topi et, à partir de 1942, une augmentation légère. Je reproduis ci-dessous les chiffres de ces recensements comptés en moyenne, pour chaque année, du mois de mars à la fin du mois de février de l'année suivante.

Année	Topi (Total)	Jeunes	% de jeunes sur total
1939-1940	925	175	18,9
1940-1941	485	116	23,9
1941-1942	612	181	29,6
1942-1943	869	263	30,3
1943-1944	1.124	330	29,4
1944-1945	899	254	28,2
1945-1946	1.091	349	32,—

Ces recensements sont faits dans une région où les feux de brousse ne sont pas appliqués, mais où les braconniers et la foudre allument souvent des incendies, notamment sur le plateau qui longe la rivière Ishasha.

Les topi et les cob de Thomas sont des antilopes de la grande plaine à herbes courtes. Je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'elles ne boivent jamais, car je suppose qu'à l'occasion elles doivent se désaltérer dans les mares qui se forment lors des fortes pluies, mais je suis convaincu qu'elles peuvent vivre sans eau, à condition de trouver de l'herbe fraîche. C'est la raison même pour laquelle elles mangent de préférence la nuit quand la rosée humecte l'herbe et la rend plus tendre.

Ce sont notamment ces deux espèces d'antilopes qui ont souffert le plus de l'interdiction des feux de brousse, lesquels pourraient seuls régénérer les pâturages dans les grandes plaines. Je me demande aussi si ces bêtes n'ont pas besoin de la cendre de certaines plantes, car j'ai souvent vu, dans les régions de la plaine de la Ruzizi, que les bushbuck (tragélaphes) viennent lécher les cendres immédiatement après le passage des feux de brousse. J'ai parlé plus haut des braconniers, mais je tiens à signaler que ce n'est qu'occasionnellement que les indigènes chassent, leur braconnage s'exerçant surtout sur la pêche au lac Édouard et dans les lagunes qui longent celui-ci. Il en est autrement dans le Parc National de la Kagera, où les « Banyambo » traquent le gibier par tous les moyens. J'ai rencontré souvent des lignes de pièges aux nœuds coulants, et les noirs organisent là des chasses collectives au filet et à la lance. J'ai un jour observé, dans ce Parc, une petite harde de six ou sept topi complètement affolés, dont l'un avait autour du cou une corde provenant d'un nœud coulant : chaque fois qu'il bougeait la tête, il était effrayé, et tout autant ses voisins, par ce bout de corde qui volait dans toutes les directions.

Chaque espèce d'antilope a une façon de courir qui lui est propre, et celui qui est habitué à voir le gibier n'a pas besoin d'examiner de près une de ces bêtes pour savoir à quelle catégorie elle appartient. La course du topi, par exemple, est tout à fait particulière, c'est un galop, et ce qui frappe, c'est que cette particularité est plus accusée chez l'animal encore jeune.

Quand le mâle du troupeau chasse les autres mâles, il souffle des naseaux à petits intervalles réguliers. Mâles et femelles, surtout quand ils sont jeunes, se battent en jouant, tête contre tête comme les chèvres, probablement à cause de la poussée des cornes. Quand les mâles adultes luttent pour la possession des femelles, il arrive fréquemment, comme chez les cob, que l'un d'eux perde une de ses cornes.

Le topi n'existe pas dans la plaine de la Semliki.

COB [*Adenota kob thomasi* (SCLATER)]; nom indigène : « Sunu ».

C'est notre plus jolie antilope de la plaine du lac Édouard et l'une des bêtes les plus sympathiques de notre faune africaine. Le mâle surtout, qui seul porte des cornes, est un bel animal, et la femelle, avec ses grands yeux et ses fines attaches, est fort gracieuse. Cette antilope était en 1931, comme le topi, très répandue dans les plaines de la Rutshuru et de la Rwindi, mais, pour les mêmes raisons que pour le topi, elle a beaucoup diminué en nombre dans la suite. Il semble cependant qu'elle se soit mieux adaptée à la situation et, ces dernières années, elle s'est multipliée à nouveau sensiblement et plus rapidement que le topi.

Elle a généralement deux portées par an, mais rarement plus d'un jeune par portée. Le petit du cob, quand il vient de naître, est très exposé pendant

les premiers jours et surtout les premières nuits de son existence, car il ne peut pas, comme le jeune topi, suivre immédiatement sa mère et il doit toujours passer ses premières vingt-quatre heures dans un buisson. La mère reste au guet, dans les environs, pour attirer éventuellement l'attention sur elle et faire dévier ainsi le danger qui pourrait menacer son nourrisson. J'ai pu observer un jour, dans la plaine de Nyarufunzo près de l'ancien village de Birwa, un cob femelle qui « jouait » avec un léopard et qui, visiblement, essayait par là de l'éloigner. A notre approche, le fauve s'enfuit, tandis que le cob nous suivit jusqu'au moment et à l'endroit où nous avons vu son jeune qui était sorti en plaine découverte. Celui-ci vint se frotter à nous, cherchant un peu d'ombre sous l'un ou l'autre des membres de notre petit groupe. Cette gentille petite bête n'éprouvait aucune crainte devant nous et se laissait volontiers caresser. Sa mère restait là à une soixantaine de mètres de nous, inquiète de toute évidence. Quand nous partîmes, le jeune nous suivit sur une dizaine de mètres et nous nous éloignâmes rapidement dans l'espoir que la mère viendrait s'occuper de son faon. Mais combien de jeunes sont pris pendant ces 24 heures critiques ! Antérieurement à la création du Parc National, beaucoup d'indigènes de la plaine du lac Édouard et des environs venaient chercher de jeunes cob avec leurs chiens, et ce dans l'unique but d'en prélever la peau avec laquelle ils confectionnaient des sacs à vivres. Tous les noirs de la région possédaient au moins un sac fait de la dépouille d'un jeune cob. La capture de l'antilope se faisait sans difficulté, les chiens s'en chargeaient et la petite victime ne pouvait d'ailleurs pas s'enfuir faute des forces nécessaires pour courir longtemps.

Le cob a du reste d'autres ennemis que l'homme : à terre, le léopard et l'hyène; dans l'air, l'aigle, la grande buse et même le vautour qui guettent la faible petite bête de leur œil perçant. Un après-midi, j'ai rencontré ainsi un tout jeune cob qui se mourait d'un coup de bec à la tête reçu d'un aigle, lequel s'envola à notre approche sans pouvoir emporter sa proie trop lourde pour ses forces.

Un touriste a un jour observé un aigle de belles dimensions qui se précipitait sur un groupe formé d'une femelle de cob et de son nouveau-né. Quand l'oiseau arriva tout près, la mère cob se dressa sur ses pattes de derrière pour protéger son petit et mit en fuite l'agresseur. J'ai cité, dans le chapitre sur les lions, le cas d'un petit cob tué et dévoré en plein jour par une bande de ces jeunes fauves.

La création du Parc National Albert a mis l'antilope à l'abri des poursuites de l'homme, mais elle reste exposée à tous ses autres ennemis naturels. Dès 1933, je me suis rendu compte que le nombre de cob diminuait et j'ai cru à ce moment qu'il y avait une migration vers l'Uganda, mais une demande d'enquête à ce sujet au Game Warden de l'Uganda, le Colonel C.R.S. PITMAN, m'apprit que, dans ce territoire aussi, on avait noté une diminution des cob peuplant les plaines du lac George et qu'on avait cru



à un déplacement vers le Parc National Albert. Selon le Colonel PITMAN et suivant mes propres observations, cette dégression était imputable en partie aux lycavons, mais, comme pour les topi, la cause devait en être cherchée surtout dans la question du pâturage, les plaines desséchées n'offrant pas aux nombreux troupeaux la nourriture et l'humidité qui leur sont nécessaires.

Dans les troupeaux de cob, mâles et femelles vivent ensemble en dehors des périodes de rut, mais, dès que commence cette époque, le chef attiré du groupe reste seul avec les femelles après avoir dû, souvent, gagner sa maîtrise par de durs combats avec les prétendants plus jeunes. A ce moment, il arrive que le mâle se sacrifie, en cas d'attaque, pour ses femelles; il s'interpose entre celles-ci et l'agresseur pour conjurer le danger et pour lutter désespérément contre l'ennemi quel qu'il soit et d'où qu'il vienne. Après un incendie de plaine, on constate régulièrement que les trophées de mâles proviennent de chefs de troupeau, comme on peut en juger par la grandeur des cornes. Il n'y a pas de doute que la nature intervient pour qu'il y ait une sélection constante parmi les reproducteurs et que c'est toujours le rôle du chef du troupeau de s'immoler, comme c'est celui du plus puissant et du plus intelligent des autres mâles de prendre sa succession. La légende selon laquelle les lions et les lycavons ne tueraient que des mâles en excès n'a rien de réel, puisque c'est précisément le chef du troupeau qui est le plus souvent leur victime par le fait qu'il attire sur lui instinctivement le danger pour défendre ses femelles.

Mais quel beau spectacle que de voir un troupeau de cob de tout près, d'admirer ces belles bêtes arrêtées à 10 ou 15 m de l'auto, regardant tranquillement avec leurs grands yeux la voiture et ses occupants ! Quel plaisir peut-on trouver à tromper la confiance sympathique avec laquelle elles nous dévisagent et à tirer dessus sans raison ? Et pourtant c'est l'abus que commettaient, avant la création du Parc National, les chasseurs chargés de procurer de la viande aux travailleurs construisant la route de l'escarpement de Kabasha. Le chasseur arrêtait son auto. Un coup de fusil et une antilope tombait, les autres restaient là sans comprendre et le tireur pouvait les abattre presque toutes. Je connais le cas d'un chasseur qui, renforcé d'un ami, vint un dimanche matin à motocyclette pour tuer 15 cob et le dimanche suivant 22, en emportant chaque fois seulement une cuisse d'une seule victime, et en abandonnant le reste — butin inutile pour lui — aux lions et aux hyènes. Ne sont-ce pas là des massacres sauvages, insensés et cruels, dignes de barbares ?

REEDBUCK [*Redunca redunca wardi* (THOMAS)]; nom indigène : « Sasu » ou « Isasu ».

Cette jolie antilope, de la taille d'un chevreuil, était antérieurement commune dans la plaine du lac Édouard, bien qu'elle n'y ait jamais été en grand nombre. Elle vit par couples, mais il n'est pas rare d'en voir réunies une demi-douzaine et même plus, notamment aux endroits où la brousse

a été incendiée récemment. Il s'agit alors de deux ou trois couples accompagnés de leurs jeunes. Dans les plaines de la Semliki au Nord du lac, on peut encore en rencontrer aujourd'hui jusqu'à une douzaine ensemble.

Sauf quand elle broute, cette antilope reste toujours couchée, de préférence dans des touffes d'herbes épargnées par le feu. Elle s'y tient jusqu'au moment où un ennemi s'approche; alors brusquement elle détale avec un sifflement semblable à un cri. Ce sifflement ne vient pas de la bouche mais d'un pore inguinal et est provoqué par la contraction de la cuisse. Il est alors le signal du danger et avertit les autres membres de la famille qu'il est temps de déguerpir.

Cette habitude de rester couché jusqu'au dernier moment expose le reedbuck à devenir souvent la victime du léopard, dont la réaction est ultra-rapide, et aussi du lycaon, pour lequel son brusque départ à une courte distance est une provocation qui incite celui-ci à le prendre en chasse. Dans le Ruanda et dans l'Urundi, où les indigènes ne mangeaient jamais de gibier avant l'arrivée du blanc, le reedbuck était autrefois permis comme nourriture en raison de sa ressemblance avec la chèvre dont la viande était autorisée pour le « muhutu », mais non pour le « mututsi ».

Cette antilope a généralement deux portées par an et elle met rarement bas plus d'un jeune à la fois. Seul le mâle porte de petites cornes qui sont tournées vers l'avant.

Les indigènes utilisent, dans le Ruanda, la peau du reedbuck comme vêtement.

## CÉPHALOPHES.

### 1. DUIKER ROUX DE FORÊT (*Cephalophus natalensis kivuensis* LÖNNBERG); nom indigène : « Fumbeli ».

Cette belle petite antilope de forêt est assez répandue dans les régions des volcans, où on la rencontre à toutes les altitudes jusqu'au-dessus de 3.500 m. En dehors du Parc National, elle est commune dans les forêts de bambous, à l'Ouest de la plaine de lave, où sa peau est fort appréciée par les indigènes et fait l'objet d'un commerce assez important sur leurs marchés, à Sake, Kisenyi, Goma, Ruhengeri et autres lieux.

Elle a son habitat ordinaire dans la forêt; toutefois on la voit fréquemment aussi à proximité des agglomérations indigènes, bien que sa nourriture consiste essentiellement en feuilles et en jeunes pousses. Dans la plaine de lave, où l'on trouve des pâtures par endroits extrêmement riches, elle est très commune, mais comme elle se confine dans la forêt, on ne la voit que rarement; par contre on entend plus souvent son « cri » qui ressemble à celui du reedbuck. Lors de l'éruption du Nyamuragira au début de 1938, on a retrouvé sur la nouvelle lave un certain nombre de squelettes de cette antilope ainsi que de l'antilope harnachée, également commune en cet endroit.

Le duiker roux de forêt vit ordinairement seul ou, à l'époque du rut, par couple pendant un certain temps, ce qui est d'ailleurs, je crois, la règle générale pour toutes les antilopes de cette famille. Les deux sexes portent de petites cornes et entre celles-ci une touffe de poils qui souvent, à distance, semble être une troisième corne.

Dans les plaines du lac Édouard, on trouve le bushduiker [*Sylvicapra grimmia* (LINNÉ)]; mais cette petite antilope est extrêmement rare dans le Parc. J'en ai rencontré un couple, à maintes reprises, au Sud du Camp de la Rwindi, et un autre au pied de l'escarpement de Kabasha, enfin j'ai vu un mâle isolé à Birama, au pied Nord de la chaîne du Kasali.

Il est étonnant que cette antilope soit si rare dans le Parc National Albert, alors qu'elle est si nombreuse dans le Ruanda et notamment au Parc National de la Kagera. Dans la plaine de la Ruzizi, elle est également commune. Sauf le matin, où l'on peut la voir paître, elle se couche toujours quand elle s'arrête. Elle aime se cacher dans les buissons ou dans les touffes de vieilles herbes. Dérangée, elle part au loin pour se planquer dans un autre buisson ou dans une autre touffe d'herbes.

Seul le mâle porte des cornes et celles-ci sont dépassées par la touffe de poils. Cette petite antilope se laisse facilement apprivoiser; je le sais d'expérience pour en avoir tenu une, à Usumbura, pendant des années.

## 2. YELLOW BACKED DUIKER [*Cephalophus sylvicultor* (AFZELIUS)].

Cette antilope n'a jamais été signalée dans le Parc National Albert, mais il est probable qu'elle existe dans les forêts des volcans. GYLDENSTOLPE croit l'avoir vue en 1921 dans le groupe central des volcans, et les indigènes, dans le Kisigari, m'ont parlé d'une antilope noire de la forêt de bambous qui ne peut être que le « Yellow backed duiker ». Cependant, jusqu'ici, il ne nous a jamais été possible d'obtenir un exemplaire de cette espèce qui existe dans la chaîne dorsale à l'Est du lac Kivu. Plus au Sud, elle a été rencontrée dans la forêt de Kibira au Nord d'Usumbura, et elle a été signalée dans la grande forêt où elle a été observée par un colon qui en a donné une description telle qu'elle me fait douter que la détermination soit exacte.

## 3. BLUE DUIKER ou GUEVEI [*Cephalophus (Guevei) caerulus* (HAMILTON SMITH)].

Antilope connue partout dans le Congo sous le nom de « Boloko »; elle est très commune dans la grande forêt à l'Ouest de la plaine de lave, mais non encore signalée jusqu'ici dans le Parc National. Je ne serais pas étonné d'apprendre, à l'occasion, qu'elle existerait dans la région du lac Magera, car on la rencontre dans la forêt au Sud de Kishari, entre Masisi et les volcans. C'est d'ailleurs une antilope propre à la grande forêt.

4. TRAGÉLAPHE [*Tragelaphus scriptus* (PALLAS)]; Bushbuck ou Antilope harnachée ou Guib; nom indigène : « Pongo ».

Le bushbuck est une antilope commune dans toute la partie Est de la Colonie, mais, comme le duiker roux de forêt, on l'entend plus souvent qu'on ne le voit. Son cri n'est pas un sifflement mais une sorte d'aboïement rappelant à la fois celui du chien et celui du cynocéphale. J'ai souvent entendu ce cri de loin dans la plaine de lave ou ailleurs; il est, au dire des indigènes, émis par le mâle qui appelle sa femelle. Cette interprétation est peut-être exacte quand l'« appel » est répété plusieurs fois avec insistance, mais, en brousse, je me suis trouvé fréquemment à proximité de cette antilope et régulièrement, en m'entendant ou en me flairant, elle a « aboyé », et c'était aussi bien le cas pour la femelle que pour le mâle. J'ai également perçu, dans la plaine de lave, ce même aboïement répété de nombreuses fois, et les indigènes disent alors que le bushbuck a flairé le léopard, son ennemi naturel de tous temps.

Cette antilope vit ordinairement par couple; seul le mâle porte des cornes et sa teinte est normalement plus foncée que celle de la femelle, qui est toujours de nuance rousse. On rencontre toutefois aussi des mâles roux; j'en ai vu un jour deux ensemble, dont l'un était brun foncé et l'autre beige assez clair. Les jeunes sont toujours roux.

Dans les plaines du lac Édouard, cette antilope est plutôt rare; on ne la rencontre qu'aux endroits que baignent les rivières traversant le Parc dans le sens Sud-Nord. Pendant le jour, elle se cache dans un fourré ou dans un buisson qu'elle quitte vers le soir pour chercher à manger. Après une bonne pluie, elle sort en plein jour pour brouter les herbes vertes, tendres et gorgées d'eau.

Dans les plaines de lave au Nord et au Sud des volcans de Nyiragongo et de Nyamuragira, le bushbuck était naguère très nombreux, mais il est fort sujet à la peste bovine et beaucoup sont morts pendant l'épizootie de 1932-1933, notamment au Sud des volcans précités, où le passage de bétail entre Kisenyi-Goma et Sake était très fréquent.

L'examen d'un cadavre de bushbuck trouvé en 1945 à la Basse-Lula a prouvé que cette antilope contracte également la maladie du charbon symptomatique, mais c'est la peste bovine qui cause chez elle les plus grands ravages.

Le bushbuck doit avoir deux portées par an; en tout cas, on voit des femelles avec leur rejeton à toutes les époques de l'année. Les indigènes le capturent assez facilement quand il est encore tout jeune; il se laisse alors plus aisément apprivoiser, et c'est une charmante bête à élever chez soi. Il n'est pas nécessaire de le tenir en enclos; il vient boire quand il a soif et il mange à peu près de tout : biscuits, pain, sucre et même chocolat sont pour lui un régal. Pour le jardin il n'est malheureusement pas si agréable car là aussi, comme en brousse, mais plus fâcheusement pour son maître, il broute

à peu près tout ce qui lui tombe sous la dent : fleurs, feuilles, pousses tendres. Vers son huitième mois, le bushbuck est presque adulte et le jour arrive où l'on attend en vain le jeune familier de la maison : son instinct s'est brusquement affirmé et la brousse l'a repris.

Un colon établi près de Costermansville avait, dans sa plantation, plusieurs bushbuck adultes qu'il avait capturés jeunes, je crois, dans la plaine de la Ruzizi car, dans le pays même, il n'existe pas d'antilopes. Ces jolies bêtes étaient très familières, ce qui n'empêcha pas que le colon fut un jour chargé et mis assez mal en point par un mâle. Un autre cas analogue est celui d'un Européen qui, venant de Goma et rentrant le soir en camion à Rutshuru, fut attaqué dans la forêt de Kibumba par un bushbuck mâle qui fonça droit sur le véhicule dont il perça le radiateur. Je ne pense pourtant pas que l'animal ait voulu s'en prendre au camion, mais plutôt qu'il a simplement été aveuglé par la lumière des phares. Il y a en tout cas d'autres exemples de méchanceté à la charge de bushbuck mâles tenus captifs.

SITUTUNGA [*Limnotragus spekii* (SCLATER)]; nom indigène : « Nzobe ».

Cette antilope existe dans le Parc National, mais elle n'a jamais été signalée ailleurs que dans les marais aux embouchures des rivières Rwindi et Lula, les seuls endroits à peu près où l'on trouve une végétation de papyrus. C'est en effet le marais qui est son habitat normal et, pour qu'elle puisse marcher dans la boue, la nature l'a munie de sabots considérablement plus longs que ceux des autres antilopes, des tragélaphes parmi lesquels elle était classée antérieurement.

On ne la voit jamais, car elle ne quitte ses retraites aquatiques que la nuit et elle reste toujours à proximité pour pouvoir rapidement rejoindre son refuge presque inaccessible à ses ennemis naturels. Comme le bushbuck, elle sort pourtant après une longue et abondante pluie. C'est ainsi que, dans la région d'Irebu, qui fait partie du district de l'Équateur, j'ai eu quelquefois l'occasion de la voir dans les grands marais herbeux qui entourent le poste. Dans le Ruanda-Urundi et dans l'Uganda, elle est assez commune dans les vastes étangs marécageux qui occupent une partie considérable de ces pays. Elle est fort recherchée, à cause non de sa viande mais exclusivement de sa peau dont les indigènes se servent pour se faire des costumes de danse et de cérémonies religieuses. Chez les « Banyambo », dans le Parc National de la Kagera, cette peau est d'une grande valeur, mais dans les marais et les lacs à *Papyrus* cette antilope est difficile à chasser.

Comme le tragélaphe, le situtunga vit par couple et a beaucoup de points communs avec cette autre antilope. Il aime, par exemple, dormir dans un buisson ou dans un fourré isolé au milieu de son domaine aquatique ou même, à l'occasion, à terre. Dans l'Urundi, les indigènes le chassaient autrefois pendant la saison sèche, au moment où les marais étaient incendiés pour donner place aux cultures de patates douces et de haricots. Le situ-

tunga étant actuellement protégé par la loi, je suppose que cette chasse a été interdite, mais il est possible qu'un certain nombre d'entre eux soient tués par les chiens qui accompagnent les noirs chargés d'organiser les incendies. Cet animal est d'autant plus menacé qu'il n'y a pas seulement des situtunga dans ces bas-fonds, mais aussi une foule d'animaux nuisibles tels que cochons sauvages, mangoustes, genettes, civettes et même léopards, toutes bêtes qui constituent pour l'indigène des voisins indésirables dont il est heureux d'avoir l'occasion de se défaire.

Le situtunga est excellent nageur et, sur les îles des lacs de la Kagera, on le trouve en grand nombre. Il en est de même dans certaines îles du lac Victoria, îles qui émergent très loin des rives. Le situtunga est à peu près la seule antilope qui hante les nombreuses îles du fleuve Congo.

**KLIPPSPRINGER** [*Oreotragus oreotragus* (ZIMMERMAN)]; nom indigène : « Ngeregere ».

Cette petite antilope des rochers qui existe au Parc National de la Kagera, dans la chaîne de montagnes rocailleuses qui borde la rivière, n'avait jamais été signalée au Parc National Albert jusqu'en août 1938, époque où j'ai vu ses traces sur le sommet du Mikeno, à 4.437 m d'altitude. Aucune autre antilope n'aurait pu atteindre pareille hauteur. Les traces étaient toutes fraîches et l'animal devait être parti en nous entendant venir.

En juillet 1934, nous avons trouvé, au sommet du volcan Karisimbi, le squelette incomplet d'une petite antilope et, les sabots et le crâne faisant défaut, nous avons cru qu'il s'agissait d'un céphalophe de forêt, le seul qu'on trouve dans les forêts de *Hagenia*. D'après les constatations faites sur le sommet du Mikeno, je suis convaincu que la dépouille découverte sur celui du Karisimbi provenait d'un klippspringer. J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'observer cette petite antilope dans l'Urundi, où elle est assez commune dans les montagnes rocailleuses de Bilime à l'Est de Kitega. La première fois, c'était sur la colline de Nyamisana, à l'Est de Muhinga. Sur la crête de la montagne, j'entends tout à coup un sifflement comme celui du céphalophe de forêt et j'aperçois trois petites antilopes à une quarantaine de mètres de moi. Mon étonnement était grand de voir ces trois bêtes partir en bondissant d'un rocher à un autre avec une vitesse et une sûreté extraordinaires. En quelques secondes elles étaient à plus de cent mètres de moi, s'arrêtant chacune sur un bloc de pierre pour regarder dans ma direction. J'en ai tiré une autre quelques instants après sur la même crête de la montagne. Vue de près, la bête ressemble plutôt à une chèvre qu'à une antilope, ses poils sont très rugueux et fort durs et tombent facilement. Les sabots rappellent assez bien ceux de la chèvre, mais leurs bouts sont plus arrondis et l'empêchent d'être très rapide en terrain plat; dans la rocaille, au contraire, c'est une bête merveilleuse à regarder. Je l'ai vue, dans le Parc National de la Kagera, escalader des rochers presque verticaux où j'avais cru qu'il était impossible qu'un animal pût s'accrocher.

## CHAPITRE X.

## SUIDÉS.

POTAMOCHÈRE (*Potamochoærus porcus intermedius* LÖNNBERG); nom indigène : « Ngurube ».

Le potamochère et l'hylochère sont très néfastes aux cultures, et le Gouvernement, à plusieurs reprises, s'est vu obligé d'organiser de véritables campagnes contre ces deux déprédateurs. Une troisième espèce de suidé, le phacochère, souffre d'un préjugé défavorable dû à ses affinités avec les deux autres espèces. Il est en effet le seul des trois qui figure sur le tableau V des animaux nuisibles publié par le Décret sur la chasse et la pêche au Congo Belge, alors qu'il est le seul qui ne soit pas malfaisant. Je reviendrai plus loin sur l'injustice dont il est victime.

Le potamochère est un animal nocturne vivant habituellement en bandes qui comptent parfois jusqu'à 30 ou 40 individus. Sa nourriture consiste essentiellement en racines et tubercules, et c'est la raison pour laquelle il est si néfaste aux champs de patates douces, de pommes de terre, de manioc, d'arachides, mais il mange également des haricots, des petits pois, de l'éleusine, du maïs, du sorgho, du millet, des bananes, et ainsi rien de ce que l'indigène cultive n'échappe à sa voracité.

Dans toutes les régions entourant le Parc National Albert et notamment autour des volcans, le potamochère pullule au point que, pour récolter le produit de leurs cultures, les indigènes sont obligés de rester la nuit dans leurs champs dès que ces cultures commencent à mûrir. Quand une bande de potamochères ou d'hylochères arrive, l'indigène qui les entend le premier se met à crier et à taper sur un bidon vide. Ce signal d'alarme est immédiatement répété par tous les surveillants voisins, et ce bruit, renouvelé de proche en proche, suffit à éloigner la bande vers d'autres champs d'opération où il fait plus tranquille jusqu'au moment où elle tombe sur un terrain dont le gardien, las des veilles précédentes, s'est endormi. La horde fait alors du beau travail : elle se rue sur le champ et le ravage en un clin d'œil, à moins que la sentinelle ne se réveille ou ne soit tirée de son sommeil par le bruit que, au mépris des lois de la civilité, ces cochons font en mangeant.

Dans d'autres régions, l'indigène entoure ses champs de culture d'un appareil de défense tel que tranchées, clayonnages, pièges et autres moyens préventifs, mais le noir des environs du Parc National Albert, considérant le

creusement d'une tranchée comme un travail trop épuisant, préfère veiller lui-même au moment où la récolte est proche. Le Gouvernement a ordonné des battues au filet dirigées par un vétérinaire assisté par le chef de la région. A la première battue, quatre ou cinq potamochères furent capturés et tués à coups de carabine. Le vétérinaire, ayant affaire ailleurs, partit ensuite accompagné du chef. Avant son départ, ce dernier donna aux indigènes des instructions pour continuer la chasse au filet, ce qui fut fait, mais fait, comme on va en juger, à la façon des noirs. Ceux-ci reproduisirent ponctuellement l'opération telle qu'elle avait été pratiquée avec le vétérinaire et deux ou trois cochons sauvages furent pris dans les mailles. Quand le chef revint quelques jours après, il demanda combien de bêtes on avait tuées pendant son absence. Les indigènes lui répondirent que ces cochons étaient bien entrés dans le filet, mais qu'en attendant le retour du vétérinaire avec sa carabine, ils avaient trouvé le moyen de sortir de leurs rets. La raison de ce manque de compréhension de la part des noirs réside en ce qu'ils ne mangent pas la viande de ce gibier; il s'ensuit que la chasse ne les intéresse pas et que, dans le cas présent, ils ont laissé tout bonnement partir leurs prises.

La première campagne contre les cochons sauvages consistait à placer des appâts empoisonnés aux endroits où ils passaient ordinairement. Soit que ces appâts ne les aient pas attirés, soit que l'arsenic, au lieu d'agir comme poison, ait agi au contraire comme fortifiant, soit encore que d'autres animaux aient intercepté ce qui était destiné aux potamochères, ces derniers n'ont pas beaucoup souffert de cette campagne. Celle-ci a cependant eu une suite heureuse en ce sens qu'elle a fait disparaître presque tous les chiens galeux indigènes et a diminué le nombre des corbeaux, ces pillards qui sont la plaie des semis. La toute dernière campagne contre les cochons sauvages dans la région de Rutshuru a été dirigée par un chasseur professionnel qui, entre février 1945 et juin 1946, a abattu, avec l'aide d'une équipe d'indigènes, un bon millier de suidés de toute espèce ainsi qu'un grand nombre de cynocéphales. Le prix de revient pour chaque animal tué s'élevait à environ 350 francs. Sur le tableau de chasse figuraient 329 potamochères, 619 hylochères et 77 phacochères.

Nos voisins de l'Uganda ont également été obligés d'organiser des luttes contre cette engeance, mais leur « Game department » dispose de chasseurs indigènes qui opèrent d'une façon plus méthodique et plus efficace que les soi-disant chasseurs du Kivu.

On avait supposé que la proximité du Parc National Albert mettrait les potamochères des régions ravagées à l'abri des poursuites, puisque les chasseurs ne pouvaient pas les relancer jusque dans le dit Parc, et beaucoup estiment encore que tel est bien le cas. C'est une erreur qui provient de ce qu'on ignore les habitudes de ces animaux. Ceux-ci ne s'éloignent jamais des cultures, mais ils choisissent bien leur refuge. A Rumangabo même, à notre Station Centrale, nous avons eu, pendant plusieurs semaines, une



petite bande de quatre à cinq d'entre eux dans les *Pennisetum* (« Matete » ou herbe à éléphants) à une quarantaine de mètres de la maison où journalièrement les maçons travaillaient avec leurs manœuvres. Une autre fois, trois autres ont gité pendant plusieurs jours derrière notre garage, sur la crête dominant la route vers Rutshuru. A aucun moment nous n'avons soupçonné leur présence à cet endroit jusqu'au jour où, poursuivant les traces de l'un d'eux blessé la nuit dans les champs de culture, nous avons découvert leur refuge situé à une trentaine de mètres à peine derrière le garage.

Dans la brousse, seul le léopard peut être considéré comme l'ennemi naturel du potamochère. En effet, le lion et lui n'ont pas le même habitat, le premier vivant en plaine ou en tout cas en pays plutôt découvert, tandis que le second se tient dans la forêt ou dans la brousse dense, par exemple dans les régions à *Pennisetum* et à proximité des villages indigènes. C'est la raison pour laquelle nos voisins du Kenya et de l'Uganda ont retiré le nom du léopard du tableau des animaux considérés comme nuisibles (vermin). Cette mesure peut donner, dans ces deux pays, de très bons résultats, mais je ne pense pas que, dans les régions entourant les volcans, elle puisse être aussi indiquée car le léopard, dans la plaine de lave et les forêts du Parc National, se nourrit surtout au détriment des damans qui pullulent dans ces parages et sont pour lui une proie facile.

Le potamochère qu'on rencontre dans le Parc National a été déterminé provisoirement comme *Potamochoerus porcus intermedius* LÖNNBERG, en attendant un matériel de comparaison plus abondant. Presque tous les exemplaires aperçus étaient noir-roux avec prédominance de noir, mais j'en ai vu aussi qui étaient tout noirs. Un de nos gardes, qui était stationné à Mushumangabo, s'est trouvé un jour, à environ 8 km à l'Ouest de la route Goma-Rutshuru, sur la piste vers le Nyamuragira, devant une bande d'une trentaine de ces animaux qu'il prétendit être « blancs ». Il s'agissait probablement de la sous-espèce de *Potamochoerus intermedius arhenii* décrite par LÖNNBERG.

Une autre fois, notre camion a rencontré, le soir, sur la route Goma-Rutshuru en bas de la Mission de Rugari, une quarantaine de potamochères roux. Quand le chauffeur m'a signalé leur présence, j'ai cru d'abord qu'il s'agissait de cochons domestiques appartenant à la Mission. En effet il les nommait, en Kishwaheli, « Ngurube takatifu ». Or « Ngurube » signifie cochon, et « Takatifu » saint. Seulement ce dernier mot désigne aussi la teinte rousse, ce que j'ignorais, ayant toujours entendu appeler cette couleur « Niakundu », mot générique appliqué à toutes les teintes rouges. J'avais évidemment trouvé bizarre qu'on rencontrât les cochons de la Mission, la nuit, dans la plaine de lave où il y a toujours des léopards en nombre.

Pendant quelques mois, j'ai eu à Rumangabo un tout jeune potamochère qui avait été capturé dans le « Race » (canal de dérivation) à Rutshuru. La mère et ses trois autres jeunes étaient parvenus à s'enfuir. Cette petite bête avait l'habitude, quand elle se reposait dans sa case, de se couvrir

complètement de paille, alors que cette case se trouvait à l'intérieur d'un hangar fermé. Je suppose qu'elle faisait là un geste purement instinctif destiné à la cacher.

**HYLOCHÈRE** (*Hylochaerus meinertzhageni* THOMAS); nom indigène : « Senge » ou « Esenge ».

Les anglais appellent généralement ce cochon sauvage « Forest hog » ou « Giant forest hog », ce qui, à mon avis, est une erreur, car ce n'est pas proprement une bête de forêt, mais plutôt de lisière de forêt ou de galerie forestière. Dans les pays où la forêt a disparu, l'hylochère se cache facilement pendant le jour dans les marais de *Papyrus* ou dans la savane à hautes herbes. Comme le potamochère, il vit en bandes comptant parfois jusqu'à une trentaine de membres. J'ai vu à la Ruwuwu, dans l'Urundi, sur la fin d'une après-midi, un peu après le coucher du soleil, une bande d'une trentaine d'individus sortir d'un marais de *Papyrus*. Quelques jours après, j'ai aperçu, dans le même pays, vers 7 heures du matin, une autre bande, d'une vingtaine de têtes celle-ci, qui descendait vers la rivière. L'hylochère est donc beaucoup moins nocturne que son frère de race qu'on voit rarement en dehors de son gîte dans le courant de la journée.

En ce qui concerne la nourriture, le potamochère mange surtout des racines et toutes espèces de tubercules et, pour cela, fouille le sol avec ses défenses et sa hure. L'hylochère est avant tout herbivore et mange notamment des graminées, des fruits et certaines plantes, mais il ne fouille pas ou seulement peu la terre. Il est, lui aussi, extrêmement nuisible aux cultures indigènes, notamment pour ce qui regarde les graminées telles que le maïs, le sorgho, le millet, l'éleusine, mais il mange aussi des petits pois, des fèves, des colocases, des bananes, etc., et, dans les régions des volcans, il est plus néfaste encore que le potamochère, étant beaucoup plus nombreux que celui-ci.

Dans les plaines du lac Édouard, on le rencontre surtout au pied de l'escarpement, près des rivières et ravins, et dans les galeries forestières le long de la Lula, de la Rwindi et de la Rutshuru, ainsi que dans les affluents de ces cours d'eau. Autour des volcans il est commun partout et j'ai rencontré ses traces sur le petit volcan Nyasheke et au Kamatembe, où il est très répandu, comme aussi dans la forêt de *Hagenia* sur les flancs du Mikeno-Karisimbi.

Le tableau de chasse du nemrod professionnel qui a dirigé la dernière campagne contre les cochons sauvages dans le territoire de Rutshuru donne une indication nette sur la prédominance de l'hylochère dans les régions du Parc National. Les pygmées en tuent un certain nombre, mais ils ne chassent pas souvent, leur principale occupation dans la forêt étant la recherche du miel qu'ils vendent plus facilement que la viande.

L'hylochère est protégé par le Décret du 21 avril 1937 sur la chasse et la pêche au Congo Belge, et figure sur les tableaux II et IV. Il jouit donc d'une protection partielle. Cette immunité a sans doute sa raison d'être dans les régions où cet animal est rare et c'est d'ailleurs une mesure internationale pour toute l'Afrique, mais une conférence devrait se tenir pour les régions où cette bête devient un élément réellement nuisible aux indigènes.

Tandis que le potamochère s'enfuit généralement au moindre bruit, à l'approche de l'homme, il n'en est pas de même pour l'hylochère qui parfois charge et par conséquent est craint des noirs. Un colon habitant près de Rumangabo avait, une nuit à la lumière d'une torche, tiré sur des hylochères occupés à ravager sa plantation; il dut se sauver dans un arbre, se trouvant brusquement chargé par toute la bande. Il fut obligé de rester ainsi perché pendant quelque temps, ses agresseurs attendant en bas qu'il descendit et ne voulant pas quitter l'endroit.

Cet animal peut atteindre un poids et une taille considérables. Un colon installé à Rutshuru et qui consacrait ses loisirs à la chasse en tua un très grand qui pesait 180 kg. J'ai vu moi-même, près de Nyamushengero dans la plaine de la Rutshuru, un spécimen que j'avais pris de loin pour un buffle. Je me suis vite aperçu de mon erreur, mais c'était un bel exemplaire qui s'est laissé approcher à une cinquantaine de mètres avant de partir vers la forêt d'euphorbes de Rurimbi. On se trompe souvent, dans la brousse, sur la taille d'une bête vue à distance, et c'est ainsi que le Colonel C.R.S. PITMAN, le Game Warden de l'Uganda, raconte dans son livre intitulé *A Game Warden takes stock* qu'un voyageur lui avait dit avoir vu un troupeau d'une vingtaine de rhinocéros dans la Réserve de chasse du lac George. Mais il y avait eu méprise de sa part et il s'agissait d'hylochères, car il n'y a pas de rhinocéros dans cette région.

Accompagnant en 1935 M. DENIS-ROOSEVELT dans sa première tournée à travers les plaines du lac Édouard, nous avons vu un couple d'hylochères vers 2 heures de l'après-midi près de la rivière Muwe, en terrain dénudé. La femelle était blessée à une patte et avançait péniblement, c'était là la raison de sa présence en plaine ouverte, aux heures chaudes de la journée. Nous les avons observés pendant quelques instants à une vingtaine de mètres de distance, mais la lumière n'était pas favorable pour une prise de photos.

L'hylochère n'est connu que depuis un temps relativement récent. C'est en 1904 que le Colonel R. MEINERTZHAGEN expédia au British Museum le crâne et une partie de la peau d'un exemplaire provenant du Kenya. La raison pour laquelle cette bête est restée si longtemps inconnue est que, pour presque tous les noirs, le potamochère et l'hylochère sont considérés tous deux comme des cochons sauvages et confondus l'un avec l'autre. Il y a bien, dans le Ruanda, deux noms qui distinguent ces deux espèces, mais, hormis les pygmées, peu d'indigènes établissent une distinction entre

les deux qui généralement sont connus sous le nom commun de « Ngurube ». La différence entre les deux réside notamment dans la taille, l'hylochère dépassant de beaucoup les deux autres espèces. La tête diffère également par la hure qui se termine, chez l'hylochère, en un disque plus grand que celui de ses frères de race. Le phacochère a deux paires de verrues, l'hylochère n'en a qu'une. Les oreilles, chez le potamochère, se terminent en un pinceau pointu de poils; chez l'hylochère il n'y a pas de pinceau et l'oreille même est moins effilée que celle du premier, tout en étant plus pointue que celle du phacochère. Le pelage aussi est distinct pour chaque espèce.

L'hylochère a généralement une portée de deux à six petits. Dans une femelle tuée par le colon-chasseur de Rutshuru dont nous avons parlé plus haut, il y avait quatre fœtus. Ce même chasseur a fourni à notre Institut plusieurs jeunes d'âges divers qui ont permis de constater qu'ils ne sont pas striés à cet âge.

**PHACOCHÈRE** (*Phacochærus æthiopicus centralis* LÖNNBERG); nom indigène : « Ngiri » (Swahili), « Satura » (Kinyaruanda).

Ainsi que je l'ai dit au début de ce chapitre, le phacochère figure à tort sur le tableau V du Décret Royal sur la chasse et la pêche au Congo Belge. Il est, de ce fait, considéré comme un animal nuisible et peut être tué en tout temps, en tout lieu, par tous moyens et sans autorisation. Autant décréter la condamnation à mort de l'espèce qui, sans cela, était déjà naturellement menacée d'extinction.

Le phacochère est un porcine qui vit dans les grandes plaines dénudées ou dans la savane boisée. Il est d'habitudes diurnes, on ne le voit jamais en pleine nuit, à moins qu'il ne soit dérangé dans l'abri où il reposait. Il vit par couple accompagné de ses jeunes, et sa nourriture consiste surtout en graminées, racines et fruits de la brousse. Dans cette brousse qui est son habitat, il n'y a que peu d'indigènes et par conséquent peu ou pas de cultures, et d'ailleurs, à supposer même que l'animal recherchât le manioc ou l'éleusine cultivée, comme il ne circule que le jour, on le voit venir, car ces champs sont, presque toute la journée, surveillés ou occupés par les noirs.

Quand je dis que l'espèce est menacée d'extinction, il faut entendre que le phacochère a beaucoup d'ennemis naturels et que la protection dont il jouit dans le Parc National ne le soustrait qu'à l'homme, au chasseur. Mais ses ennemis de la brousse, qui étaient également poursuivis naguère par l'homme, bénéficient aujourd'hui de la même tutelle que lui et en ont mieux profité, car beaucoup d'entre eux ont modifié leurs habitudes en raison de la tranquillité qui leur était assurée. Le lion était autrefois traqué par l'homme pendant le jour; il chasse actuellement lui-même plus tard le matin et plus tôt le soir, et le phacochère qui dormait la nuit dans une galerie d'oryctérope ou tout autre réduit souterrain, quand il sort le matin

ou avant de rentrer au crépuscule, devient souvent la victime du félin. Ses petits, qui sont généralement au nombre de six par portée, disparaissent l'un après l'autre dévorés par les fauves et les oiseaux de proie. De toute une nichée, souvent aucun jeune ne devient adulte.

Dans les plaines du lac Édouard j'ai constaté que, d'année en année, ces animaux diminuaient en quantité, les fauves se nourrissant davantage à leur détriment au fur et à mesure que les antilopes se faisaient moins nombreuses. De plus, le phacochère est sujet à la peste bovine et lors des passages de l'épizootie en 1932-1933 un certain nombre de cadavres ont été signalés par nos gardes. Telle est la situation précaire de ce suidé dans le Parc National de la Kagera aussi bien que dans le Parc National Albert. Mais en dehors de ces réserves cette situation est bien pire, car là l'homme s'ajoute à ses ennemis naturels. Sur le tableau de chasse de la campagne entreprise contre les cochons sauvages, figuraient 77 phacochères pour le territoire de Rutshuru. En dehors du Parc National, il n'existe de ces suidés que dans la plaine s'étendant entre le poste de Rutshuru et le pont de Mabenga, et les 77 tués représentent la quasi-totalité de ceux qui peuplaient la région. A noter que celle-ci ne compte presque pas d'indigènes et que par conséquent la chasse aux phacochères y devenait sans objet. Les quelques villages situés le long de la route sont habités par les travailleurs occupés à entretenir celle-ci et qui ne font que peu de cultures. J'ai connu dans l'Urundi une région presque désertique — celle de Tshohoha — où les phacochères étaient autrefois très abondants. Vingt ans après, il n'en restait pour ainsi dire plus, lions, léopards et lycas les avaient décimés.

Et cette malheureuse bête, qu'a-t-on donc contre elle ? LYDEKKER donne la réponse dans son livre *The Game animals of Africa*. Voici ce qu'il y dit : « More like the incarnation of the vision of some hideous dream than perhaps any other living animal, the « Vlake-vark » (Wart-hog) is the most specialised, and at the same time the most hideous african representative of the swine family ». Le Colonel PITMAN, dans son livre *A Game Warden takes stock* écrit du phacochère : « The Wart-hog is one of the most astonishing objects which as ever disgraced nature. Its face seems to have gone all wrong ». On ne doit pas juger le chien sur son seul poil, et non plus le phacochère sur sa seule tête — si ce n'est pour sa détermination. La pauvre bête n'est pas, j'en conviens, une merveille au point de vue esthétique, la nature l'a affligée d'un extérieur grotesque en lui donnant une tête trop grande et une queue trop mince et trop droite. Mais elle ne m'a jamais inspiré la même répulsion qu'un serpent, une hyène ou un vautour. Quand on voit « papa et maman phacochères » suivis de leurs cinq ou six jeunes alignés en file indienne, tous la queue en l'air comme un fanion, c'est un défilé amusant et sympathique et qui s'harmonise bien avec la brousse.

Le phacochère a l'odorat et l'ouïe très développés; il éventa donc vite le danger et on l'approche difficilement car il est de nature très farouche,

ce qui n'est pas étonnant vu la multiplicité de ses ennemis. Il court d'habitude au trot, mais s'arrête volontiers pour voir et flairer devant lui. Son cou trop court l'oblige à se retourner complètement pour regarder derrière lui. S'il devine la présence d'un ennemi, il fait demi-tour et s'éloigne au galop pour stopper à une cinquantaine de mètres et inspecter de nouveau le terrain. Poursuivi, il s'enfuit toujours vers une galerie d'oryctérope qu'il connaît et où il pénètre à reculons pour pouvoir se défendre contre un agresseur qui tenterait de l'acculer dans le souterrain. Toute la famille peut entrer dans une de ces galeries, qui ont toujours plusieurs issues, et elle y passe généralement la nuit.

Le phacochère a deux nichées par an et ses petits ne sont pas, comme ceux du potamochère, striés de lignes blanches. Ceux-ci sont relativement faciles à capturer et se laissent apprivoiser très aisément. C'est ainsi que j'ai connu un de ces animaux pris jeune; il avait la hure totalement tournée vers la gauche, déformation due à ses persistants efforts pour ouvrir la porte quand il voulait avoir à manger. Malgré sa disgrâce, cette brave bête était très affectueuse et, bien qu'on la laissât en liberté, elle n'avait jamais essayé de s'enfuir.

En dépit de son vilain aspect, beaucoup de personnes qui le voient en brousse pour la première fois prennent le phacochère pour le lion, et des histoires amusantes ont cours concernant des méprises de ce genre. Je raconterai celle d'un vieux camarade de la mission de délimitation du Ruanda-Urundi-Tanganyika, dont l'aventure s'est passée dans le Nord du Ruanda. On était dans un pays giboyeux et mon ami, qui n'était pas un grand chasseur, était parti en brousse pour tirer une antilope. A un moment donné, il croit apercevoir dans les herbes un couple de lions. Il en abat un, mais, ne voyant pas partir l'autre, il n'ose s'approcher de la bête atteinte et juge plus prudent de rentrer au camp pour chercher des soldats de l'escorte de la mission. Il range ceux-ci en ligne de tirailleurs, bayonnette au canon, fusil chargé et, en compagnie des autres blancs, on avance et l'on se rapproche graduellement de l'endroit où le lion était tombé. Les nerfs tendus, on attend d'un moment à l'autre une charge, soit du second lion, soit du lion blessé qui vivait peut-être encore, et l'on progresse avec circonspection dans les hautes herbes. Brusquement, un soldat s'arrête et pousse un éclat de rire : devant lui gisait, mort, un phacochère.

Mon camarade n'aimait pas beaucoup qu'on lui rappelât cette chasse au lion.

## CHAPITRE XI.

## PETITS MAMMIFÈRES.

## RONGEURS.

1. PORC-ÉPIC (*Hystrix stegmanni* F. MÜLLER); nom indigène : « Kinyogote » ou « Kinyokote ».

Ce grand rongeur, qui pèse jusqu'à 20-25 kg, existe aussi bien dans les plaines du lac Édouard que dans les régions des volcans où il est même très commun et où il cause des dommages considérables aux cultures vivrières des indigènes. Il est assez rare de le rencontrer pendant le jour, car il se tient alors caché dans des souterrains, des grottes ou des galeries qu'il se creuse lui-même.

Il se nourrit surtout de racines et de tubercules, mais il mange aussi du maïs, des haricots, des petits pois, du sorgho, etc., ce qui en fait un animal très nuisible aux cultures indigènes. Il est également néfaste au potager et au jardin de l'Européen, bien qu'il soit assez exclusif dans son goût pour les plantes d'Europe; par contre, quand il en a apprécié une, il y revient nuit après nuit jusqu'au moment où il n'en reste plus rien. J'ai vu ainsi un jardin où il avait déterré, pour en ronger les tubercules, plusieurs rangées d'arums, chaque rangée étant de 80 m de long. De même, dans le potager, outre les pommes de terre, il est très friand de betteraves, de carottes, d'épinards et, comme dit plus haut, de haricots.

On l'aperçoit fréquemment sur la route, le soir, à la lumière des phares d'auto et, quoi que fasse le conducteur pour l'éviter, il en écrase chaque année un certain nombre sous son véhicule. J'en ai rencontré deux un soir, dans un tournant de la route près de la rivière Ndata, et l'un d'eux a été tué par la roue de ma voiture. Dans le pneu étaient implantés près d'une vingtaine de ses piquants, ceux-ci n'avaient toutefois pas percé les pneumatiques qui étaient presque neufs.

On voit le plus souvent ces animaux par couple, rarement seuls, mais il m'est arrivé d'en rencontrer jusqu'à cinq ensemble sur la route. Ils ne sont pas très rapides et l'homme peut facilement les rattraper à la course; aussi les indigènes en tuent-ils assez bien à coups de lance au clair de lune. Quand le porc-épic se rend compte qu'il ne peut plus échapper à la poursuite, il s'arrête brusquement et charge à reculons, en dressant ses piquants. Ceux-ci sont de longueur différente : les uns arment la tête et le dos, les autres, plus petits, sont disposés en cercle à son arrière-train; ils sont ouverts

et creux en forme de clochette allongée et produisent, par leur frottement entre eux, un bruit caractéristique. Tous ces dards sont solidement encastés dans l'épiderme et susceptibles de frapper assez violemment un adversaire pour que plusieurs restent plantés dans la peau de celui-ci. C'est probablement ce détail qui est à l'origine de la légende répandue parmi les indigènes qui prétendent que l'animal peut projeter ses piquants sur son agresseur quand il le charge.

A part l'homme, le porc-épic a peu d'ennemis. Le léopard l'attaque s'il est pressé par la faim, mais il ne le tue pas pour le seul assouvissement de ses instincts sanguinaires, comme il le fait avec les animaux domestiques quand il parvient à s'introduire dans une étable ou dans une porcherie. Il arrive, en effet, que le porc-épic sorte victorieux d'une lutte contre un léopard, et l'Administrateur territorial de Ruhengeri m'a ainsi montré une peau provenant d'un de ces fauves qui avait été tué dans un combat avec ce rongeur. Ce curieux animal, capturé jeune et bien traité, se laisse apprivoiser facilement, mais il faut le tenir dans un enclos où il ne puisse se terrer. Il est prudent de ne pas le laisser entrer dans une maison d'habitation car il est rempli de vermine, poux, puces, tiques et autres insectes désagréables. Les ravages qu'il fait dans les cultures ont incité le Gouvernement à payer aux indigènes, dans certains territoires où il est nombreux, une prime pour chaque porc-épic tué. Il n'est pas difficile à piéger, car il suit presque toujours le même chemin et se laisse alors prendre au nœud coulant ou à tout autre engin placé sur sa piste habituelle.

2. LIÈVRE (*Lepus capensis crawshayi* DE WINTON); nom indigène : « Nkwavu » (Kinyaruanda), « Sungula » (Swahili).

Le petit lièvre d'Afrique était, antérieurement à 1934-1935, très commun dans les plaines du lac Édouard comme dans la plaine de lave au Sud des volcans. Dans les premières on le rencontrait un peu partout, mais il était particulièrement abondant le long des rives Sud du lac et des rivières.

Ce menu rongeur a été la première victime des lycaons qu'il excitait par son départ brusque du gîte. Sitôt débusqué il était poursuivi et ne pouvait échapper que par miracle s'il trouvait où se terrer. J'observais un matin une bande de lycaons un peu au Sud du poste de Gabiro, quand je les vis soudain prendre en chasse plusieurs lièvres dont aucun, je pense, ne put se sauver. Le même cas se présenta de nouveau un jour où je me trouvais sur la colline de Kamohorora.

Le lièvre d'Afrique est considérablement plus petit que celui d'Europe, et c'est la raison pour laquelle on le qualifie souvent de « lapin ». En réalité, il n'a rien du lapin et, à tout point de vue, il est le digne frère du lièvre d'Europe. Il a le même pelage, la même aptitude à la course et les mêmes mœurs que ce dernier et, comme lui, il mange ses crottes noires; c'est du moins ce que j'ai pu constater, car je n'ai jamais vu que des crottes claires dans les plaines, alors que dans les intestins de l'animal on trouve les deux.



Le lièvre, en Afrique, ne fait pas de terrier, mais, poursuivi, il profite du premier trou qu'il rencontre ou qu'il connaît pour s'y réfugier. Les termitières, par exemple, sont souvent pour lui un asile sûr.

Dans la plaine de lave près du lac Kivu, il s'abrite surtout à l'intérieur des excavations produites par le refroidissement des coulées et je ne suis jamais parvenu à lever un lièvre pendant le jour dans ces régions. Dans les plaines du lac Édouard, il se cache ou gîte soit dans un buisson, soit dans des touffes d'herbes, notamment dans la graminée genre *Digitaria*.

Son ennemi diurne est dans le ciel : c'est tour à tour l'aigle, le vautour, le marabout, le corbeau et autres rapaces. Comme le lièvre d'Europe, il a généralement deux ou trois jeunes par nichée, mais je pense qu'il a au moins trois portées, sinon quatre, par an, car on peut voir les levrauts en toute saison. Bien des nichées sont détruites par les oiseaux de proie, les lycas, les hyènes ou par les petits carnassiers, et l'espèce ne se maintient que parce qu'elle est plus prolifique que celle d'Europe, sa fécondité n'étant pas, comme dans nos pays, freinée par les saisons.

Outre les ennemis naturels que nous venons de citer, le lièvre, dans le Ruanda-Urundi, en a deux autres tout aussi redoutables, à savoir le chien indigène et l'indigène lui-même. En 1922, je commandais une opération militaire dans cette région, au Nord de Kitega, et nous étions accompagnés de plusieurs notables flanqués eux-mêmes de leurs chiens de chasse. N'ayant rien à donner à ces chiens comme nourriture, ces notables battaient la brousse avec eux et il leur fallait chaque jour de quatre à six lièvres pour ravitailler la meute. Mis ainsi en appétit, les chiens prennent peu à peu l'habitude de poursuivre seuls le lièvre, la pintade et les francolins, et deviennent de terribles destructeurs de gibier.

Un certain nombre de lièvres sont également tués le soir par les autos. Ils aiment en effet à venir sur la route et, pris dans l'éclat des projecteurs, ils courent devant la machine pendant quelque temps jusqu'à ce que, sentant leurs forces faiblir, ils bondissent sur le côté ou, ce qui arrive fréquemment aussi, font demi-tour et viennent se heurter mortellement contre le véhicule.

J'ai parfois essayé de tenir de jeunes lièvres en captivité, de les élever dans des cases à lapin, mais je n'ai jamais réussi à les conserver en vie plus de quelques jours. Tous les lièvres d'Afrique que j'ai pu examiner avaient les oreilles remplies de tiques et dégageaient une odeur de gibier très prononcée.

### 3. LOIR VOLANT (*Anomalurus pusillus* THOMAS); nom indigène : (à Kibumba) « Mbeke ».

On appelle ordinairement écureuil volant le loir volant qu'on rencontre dans les forêts équatoriales de l'Afrique. L'écureuil volant n'existe qu'en Asie et en Amérique du Nord.

Le loir volant est un très beau petit animal, un peu moins grand que le lapin sauvage d'Europe. Étant de mœurs nocturnes, il ne se montre que rarement le jour; il m'est arrivé cependant d'en rencontrer trois, un matin, sur le petit volcan Nyasheke-Sud, à environ 7 km de la grand'route Goma-Rutshuru à l'Ouest de son embranchement vers Nyamuragira-Mushari. Je venais d'atteindre cette petite colline couverte d'une superbe forêt primaire comprenant notamment l'*Entandrophragma* sp. à tronc droit et haut de 25 à 30 m, quand brusquement j'entendis au-dessus de moi des cris perçants et vis trois loirs volants se hisser prestement le long du tronc d'un arbre. Arrivés presque au sommet, à une bonne vingtaine de mètres au-dessus du sol, ils se laissèrent tomber en une sorte de vol plané pour remonter, avant de toucher terre, vers le tronc d'un autre arbre distant de 6 à 8 m. Pendant leur chute, ils avaient l'air de s'aplatir et de s'élargir. A peine avaient-ils atteint l'arbre voisin qu'ils grimpaient rapidement jusqu'aux premières branches pour se jeter de là vers un nouvel arbre plus éloigné encore et ils continuèrent ainsi jusqu'au moment où je les perdis de vue.

Je croyais d'abord que cette bête était très rare dans les forêts du Parc National, mais, en août-septembre 1939, deux journalistes anglais, MM. GANDAR DOWER et RIDDEL, dont nous avons déjà parlé plus haut, avaient établi, dans la fourche d'un grand arbre situé dans le marais de Maru près du ravin de Kanyamagufa, une plate-forme à une dizaine de mètres au-dessus du sol. Ils voulaient, de ce poste d'observation, prendre des photos des animaux qui seraient de passage la nuit, tels des éléphants, des hylochères, des damans, etc. La nuit avait à peine commencé que nos deux hommes, aux aguets sur la plate-forme, se trouvèrent entourés, sur leur arbre et sur ceux du voisinage, de loirs volants qui, jusqu'au matin, ne cessèrent de s'ébattre autour d'eux.

Je m'étais un jour arrêté, sur une fin d'après-midi, un peu après le coucher du soleil, dans la forêt de Kibumba. La nuit tombait et, brusquement, les arbres semblèrent s'animer pendant quelques instants. De partout fusaient de petits cris aigus, des mouvements agitaient la ramure et des silhouettes couraient sur les branches qui se dessinaient sur le fond du ciel. Puis, de nouveau, le calme et le silence se rétablirent. C'étaient des loirs volants qui commençaient leur sortie de nuit.

Dans cette même région, quelques colons étaient occupés au début de cette guerre à déboiser un terrain au pied de la colline Kabvumu pour y créer une culture de pyrèthre. Le sol était couvert de *Polyscia fulva* (essence de forêt secondaire). Quand tombait un arbre aux branches ou au tronc creux, il arrivait que des loirs volants sortaient de ces retraites et l'on en tua ainsi quelques-uns.

Cette petite bête, un peu plus grande qu'un écureuil ordinaire, possède une fourrure superbe, mais son caractère est très méchant. J'ai cependant entendu dire que, capturée jeune, elle se laisse apprivoiser.

Dans le Parc National, il existe un autre petit loir, le *Claviglis vulcanicus*, qu'on appelle ordinairement le « Rat de bananier » du fait qu'il construit son nid dans cette plante. Il ressemble, comme l'autre, à un petit écureuil et a une longue queue touffue. Il est de la taille d'une grande souris et son pelage est brun-rouge.

4. RAT-TAUPE (*Tachyoryctes ruandæ* LÖNNBERG et GYLDENSTOLPE); nom indigène : « Fuku ».

On trouve ce petit rongeur non seulement dans le Parc National Albert, mais partout dans le Ruanda-Urundi et dans le Kivu. On l'appelle ordinairement le rat-taupe à cause de ses galeries souterraines qui ressemblent à celles de notre taupe d'Europe. C'est un petit animal de la taille d'un cobaye. Les indigènes en prennent un grand nombre, car ils le piègent facilement au nœud coulant et ils trouvent presque toujours des acheteurs pour les peaux parmi les Européens. Il y eut, après la première guerre mondiale, une forte demande de peaux à fourrure de toutes sortes et l'on en exporta du Ruanda-Urundi des centaines de milliers provenant de ce petit rongeur et qu'on vendait comme peaux de taupe bien qu'elles n'en eussent pas la qualité. Ce commerce est presque totalement tombé. Si les indigènes continuent à tuer ce petit rongeur, c'est surtout à cause des dégâts qu'il fait dans leurs cultures, où il se nourrit essentiellement de racines, et qu'il abîme en y élevant des taupinières.

5. RAT DE GAMBIE (*Cricetomys dissimilis proparator* WROUGHTON); nom indigène : « Shiha » ou « Nshiha ».

Ce grand rat est assez commun dans la région des volcans, notamment à Kibumba où les indigènes lui font une chasse impitoyable à cause des ravages qu'il fait dans leurs stocks de maïs, de sorgho, de haricots, de petits pois, l'accusant même de voler toutes sortes d'objets dans leurs huttes.

Ce rat est de la taille d'un furet. Sa queue est nue comme chez le rat ordinaire, mais sa peau, assez jolie, ressemble à celle du duiker bleu et peut être utilisée dans la pelleterie. Ce qui m'a le plus étonné chez ce rongeur, c'est le développement anormal des organes génitaux chez le mâle.

6. RAT DE ROSEAU [*Thryonomys (Chæromys) harrisoni* THOMAS et WROUGHTON]; nom indigène : « Ngesi », en swahili « Simbiliki ».

Ce rongeur, qui est d'une taille intermédiaire entre celle du hérisson et celle du lapin, est assez commun dans les régions couvertes de *Pennisetum* et dans les roseaux qui croissent au bord du lac Édouard. Il se nourrit des graminées de brousse et de racines. Les indigènes le recherchent plutôt comme nourriture pour leurs chiens, car ils ne le mangent pas eux-mêmes. Dans l'intérieur de la Colonie, c'est au contraire un animal fort apprécié par les noirs pour sa chair. Son nom indigène de « Ngesi » provient de son habitat, ce mot désignant un lac ou un étang généralement bordé de roseaux.

## HYRACIENS.

7. DAMAN ou HYRAX ou « RAT » DE LAVE (*Dendrohyrax arboreus adolfi-friederici* BRAUER); nom indigène : « Mbelele ».

Dans toutes les régions des volcans, on trouve ce petit mammifère grand comme un lapin sauvage, qu'on voit tantôt dans les arbres, tantôt à terre ou dans la lave encore récente où il vit par familles souvent nombreuses. C'est ainsi que, dans la coulée du volcan Rumoka près de Nzulu (entrée de la baie de Sake), j'ai aperçu, dans les creux ouverts entre les blocs, des familles — et il y en avait partout — qui comptaient plus d'une douzaine de membres. Dans la forêt, ils restent plus souvent à terre; ils se tiennent rarement, le jour, dans les arbres et y sont généralement seuls ou par couples. C'est l'animal le plus commun dans ces parages où il est répandu par millions. Il niche dans un arbre creux ou dans une excavation et a normalement un ou deux jeunes par portée.

Dans les forêts des volcans, le daman constitue la principale nourriture des léopards, et c'est son abondance qui attire et entretient un si grand nombre de ces félins dans les plaines de lave. C'est d'ailleurs une proie facile, il n'est pas très rapide et il prolifère à ce point que les indigènes peuvent les capturer par centaines de mille annuellement, rien que dans les régions autour des volcans. Le Décret du 21 avril 1937 sur la chasse et la pêche au Congo Belge classe le daman parmi les animaux protégés, du moins certains d'entre eux (tableau II : « Les Damans de roche et de lave »), mais, actuellement encore, sa peau fait l'objet d'un commerce étendu dans ces régions.

Cette protection officielle est-elle motivée ? Il faut, je suppose, en voir la raison dans le chiffre impressionnant des peaux exportées de la Colonie et aussi dans le fait qu'en dehors des régions des volcans le daman est un animal plutôt rare et qu'il convient donc d'épargner. A ces raisons il faut ajouter que sa préservation a été proposée par le Congrès International de la Protection de la Faune Africaine. Pourtant nos voisins britanniques, dans l'Uganda et dans le Kenya, n'ont pas souscrit à cette proposition ni tenu cette protection pour nécessaire. La question vaut donc d'être discutée.

Si l'on ne considère que l'animal, sa protection n'entraîne aucune suite fâcheuse pour les cultures indigènes. Il ne mange en effet que des herbes de la brousse, notamment l'oseille sauvage (*Rumex maderensis*), une aspérule et cinq ou six autres plantes dont un « Star grass ». Son habitat se confine dans la forêt et se limite à la plaine de lave. Il n'est donc nullement nuisible.

Mais si l'on considère son incidence sur la vie de l'indigène, la question change d'aspect. Étant facile à prendre au nœud coulant, le daman était une des rares bêtes de brousse que le noir des régions des volcans pouvait se procurer et qu'il mangeait depuis toujours, ses moyens ne lui permettant

pas de s'approvisionner d'autre viande. La peau ne lui était d'aucune utilité; c'est seulement après l'arrivée de nombreux Européens dans le pays, il y a une vingtaine d'années à peine, qu'il a trouvé pour elles un marché où il pouvait en obtenir à cette époque 1 franc pièce. Tel était encore le prix quand le Décret du 21 avril 1937 mit fin à la chasse aux damans et à l'exportation de leurs peaux. Mais l'indigène continua à chasser l'animal à titre de victuaille et, d'autre part, il y eut toujours des Européens pour acheter les peaux qui aujourd'hui se payent, à l'état brut, de 15 à 20 francs pièce. Le Gouvernement est intervenu plusieurs fois pour mettre fin à ce commerce illicite, mais sans résultat. C'est ainsi qu'un jour, chez un résident à Kisenyi, on saisit et l'on brûla près de 2.000 peaux tannées. Quelques jours après le commerce avait repris.

La protection officielle du daman a donc privé l'indigène honnête de la seule viande qu'il pouvait manger et du revenu qu'il tirait de sa dépouille. D'autre part, la chasse illicite procure aux contrevenants de tels gains qu'ils sont enclins à cesser toute activité en dehors de celle-là, alors que la crise de la main-d'œuvre est très aiguë dans tout le pays. De ce point de vue, on peut dire que la protection du daman a eu des résultats plus discutables.

Si enfin on se place au point de vue du Parc National, la situation présente y provoque des incursions continuelles, l'indigène y piégeant plus tranquillement, car si nos gardes viennent à découvrir des engins prohibés, le noir les remplace aisément, un lacet et deux morceaux de bois taillés étant vite faits. Un de nos gardes de la région fort peuplée de Rugari m'a un jour remis plus de 40 de ces lacets qu'il avait trouvés en bonne place dans la forêt, mais du braconnier même il n'avait pas aperçu la moindre trace.

Le daman capturé jeune s'apprivoise facilement. Lady BADEN-POWELL, qui visitait en 1941 le Parc National, avait un sujet qu'elle tenait depuis plus de trois ans, qui l'accompagnait partout et qui, comme la plupart des bêtes devenues familières, mangeait à peu près tout ce qu'on lui donnait : pain, légumes, sucre, etc.

A l'état sauvage, le daman est prompt à mordre et il peut causer des blessures sérieuses avec ses longues dents qui rappellent en petit les défenses de l'hippopotame. Il est cependant facile à prendre quand on le saisit par le cou. A en juger d'après ses dents, on le classerait parmi les rongeurs, ses défenses ressemblant autant à celles d'un porc-épic qu'à celles de l'hippopotame, mais, chez le premier de ces animaux, les dites défenses sont des incisives et chez le dernier ce sont des canines. Il est cependant classé parmi les ongulés, où il forme la famille des *Procaviidae*, qui tient autant du proboscidiien que du rhinocéros.

Le daman est un animal très propre; même en brousse il va toujours au même endroit pour ses besoins naturels et il est extrêmement rare qu'on tombe sur ces dépôts toujours discrètement cachés. Un détail caractéristique chez le daman est la touffe de poils qu'il porte au milieu du dos.

Les visiteurs qui font l'ascension du Nyamuragira ou des autres volcans sont souvent intrigués, le soir, par des cris stridents qui se font entendre dès la tombée de la nuit. On perçoit généralement trois cris brefs, puis deux plus longs qui sont répétés de tous côtés. Ce concert dure quelque temps, parfois une demi-heure ou même plus, puis ces bruits cessent pendant quelques heures pour reprendre de plus belle au cours de la nuit. Ils sont produits par les damans et l'on est étonné d'apprendre qu'une si petite bête puisse émettre un cri si pénétrant.

## TUBULIDENTÉS.

ORYCTÉROPE (*Orycteropus æthiopicus* SUNDEVALL); nom indigène : « Nyaga » (Ruanda), « Nyamulima » (Swahili).

Si l'on rencontre rarement l'oryctérope, c'est qu'il est un animal nocturne et, comme la taupe, souterrain. Quand il sort de sa galerie, ce n'est que pour rentrer sous terre aussitôt qu'il aura trouvé une termitière occupée susceptible de lui fournir, à mesure qu'il la creusera, toute la nourriture voulue.

L'oryctérope est le fourmilier d'Afrique, le vrai fourmilier (le tamanoir) étant de l'Amérique du Sud. Son nom de cochon du Cap ou cochon de terre provient de ses apparences; sa taille, en effet, son museau allongé, ses oreilles pointues comme celles du sanglier, ses petits yeux et son corps à moitié nu font songer au cochon avec lequel d'ailleurs, hormis ces ressemblances, il n'a rien de commun. Il est muni de quatre griffes puissantes aux pattes de devant et de cinq aux pattes de derrière. Elles le rendent apte à fouir ses galeries avec une rapidité surprenante au point que, quand il est capturé, s'il parvient à commencer le creusement d'un trou, il est presque impossible d'arriver à temps pour l'en déloger. Il utilise ces moyens non seulement pour percer ses galeries, mais aussi pour se procurer sa nourriture. Celle-ci consiste en termites et fourmis qu'il prend avec sa langue, laquelle est gluante et très extensible. J'ai parfois rencontré des excréments d'oryctérope contenant la carapace thoracique, non digérée, du termite ou de la fourmi.

Sa galerie souterraine a d'habitude plusieurs entrées et sorties, les unes près des autres. L'oryctérope creuse d'abord en profondeur jusqu'à 2 m environ, où il trouve de la terre meuble, et ensuite il continue, à ce niveau, à forer en ovale irrégulier d'environ 4 à 6 m de long sur 3 à 4 m de large. Selon les indigènes il s'aménage, au-dessus de cette galerie, une chambre dans laquelle il dort et dont, s'il est dérangé pendant son sommeil, il bouche en quelques instants les issues, fermant d'abord celle de devant, puis, quand l'ennemi s'est engagé, obstruant l'autre de façon à enterrer ainsi l'intrus qui peut être une hyène, un lycaon, un porc-épic ou un

phacochère. Il serait erroné de croire que toutes les galeries d'oryctérope sont occupées par l'animal lui-même; beaucoup sont abandonnées et peuvent servir de gîte à d'autres hôtes que les quatre précités par exemple, mais il peut aussi arriver qu'une même galerie abrite deux et parfois trois oryctéropes.

Antérieurement, l'animal était classé parmi les édentés, mais il a été constaté qu'à sa naissance il possède une série complète de dents de lait dont quelques-unes ne fonctionnent que pour une très courte période, et il est probable que ses lointains ancêtres avaient des incisives et des canines. Pour ces raisons l'oryctérope est actuellement classé parmi les ongulés dans une famille à part, celle des *Orycteropidæ*.

## PHOLIDOTES.

PANGOLIN [*Manis (Smutsia) gigantea* ILLIGER]; nom indigène : « Nkaka » ou « Igisamuyonye » (kinyaruanda).

Cet animal existe probablement dans le Parc National Albert, mais jusqu'ici il n'a pas encore été signalé. En 1933, les indigènes ont tué un exemplaire de ce grand pangolin dans le territoire de Ruhengeri, région voisine du Parc. Un autre exemplaire a été abattu dans le territoire de Byumba à l'Est de Ruhengeri. J'ai également vu une peau, mais qui était en mauvais état, à Gabiro. Enfin, en 1922, les soldats de la Force publique ont capturé, à Usumbura, un troisième exemplaire dans la plaine de la Ruzizi. Ces trois animaux étaient de l'espèce terrestre [*Manis (Smutsia) Temmincki* SMUTS].

L'espèce arboricole [*Manis (Phataginus) tricuspis* RAFINESQUE], qui est considérablement plus petite, bien que de taille plus longue, n'a jamais été signalée à proximité ou à l'intérieur du Parc National. Cependant le Musée Royal du Congo Belge en possède un spécimen provenant de Beni, et ce pangolin n'est pas rare dans l'Uganda, aux environs du lac Victoria. Il n'est donc pas impossible qu'on le trouve un jour aussi dans le Parc.

Quand le pangolin se croit en danger, il se roule en boule comme le hérisson. De même que l'oryctérope il a ses pattes armées de griffes qui lui permettent de creuser dans les fourmilières et termitières où il trouve toute sa nourriture. Étant de mœurs nocturnes, il semble pendant la journée à moitié aveugle et comme endormi, mais dès le crépuscule il se réveille et devient plus vivant et plus actif. Comme l'oryctérope il possède une langue très longue, gluante et préhensile, et c'est avec elle qu'il capture les fourmis et les termites.

A un animal d'apparence si préhistorique, il n'est pas étonnant que les indigènes, dans leur esprit superstitieux, attribuent des faits extraordinaires et fantastiques. Ainsi ils prétendent qu'il descend du ciel en temps d'orage et qu'il apporte le malheur sur la colline où il a pris pied. Il semble que

cette croyance existe partout en Afrique. A l'Équateur, on appelle le pangolin « Kaki », mot qui veut dire foudre, et les noirs sont convaincus que s'il tombe sur un homme celui-ci est foudroyé à son contact. Comme le hérisson et le porc-épic, le pangolin est rempli de poux et de puces qui se nichent entre les écailles couvrant son corps.

## LÉMURIENS.

### 1. POTTO (*Perodicticus potto faustus* THOMAS).

J'avais plusieurs fois entendu parler de l'animal nommé erronément « Paresseux » et j'avais appris qu'il existait dans la région de Sake, mais ce n'est qu'au début de 1946 qu'un colon de Rutshuru, M. VAN DEN STEEN, m'a apporté un jour un exemplaire qu'il avait tué dans la plaine de lave, la veille au soir. Le spécimen avait été tiré près de sa plantation, à une dizaine de kilomètres au Sud de Rutshuru, à la lisière de la forêt s'étendant à l'Ouest de la route. Étant à la chasse au léopard, l'homme avait vu, à la lumière d'une torche, de grands yeux luisants qu'il croyait appartenir à un petit carnassier. Il lâche son coup de fusil, puis se met à chercher la victime qu'il présumait avoir tuée. Brusquement il est saisi au pied par une petite bête qui le mord si fort dans le soulier qu'il est obligé de l'achever à coups de crosse. C'était un potto, le premier qui ait été signalé dans les régions Sud du Parc National, près de la limite du domaine. On peut l'identifier avec le « Paresseux » de Sake, d'après la déclaration d'un Européen qui en avait vu un chez un colon de cette région.

Le potto est assez commun dans l'Uganda et dans les forêts de l'Ituri. Il semble donc qu'il ait, dans le Kivu, une distribution plus étendue qu'on ne le suppose.

Un des détails anatomiques les plus remarquables, chez le potto, ce sont les vertèbres du cou qui, au nombre de cinq ou six, forment une crête ininterrompue de pointes avec lesquelles il se défend en donnant des coups de tête en arrière. Chaque pointe a environ 1 cm de long, mais est à peine perceptible à cause de l'encolure solide et de la grosse fourrure de l'animal. Pour une bête de si petite taille — celle à peine d'un lapin sauvage — il est doué d'une force extraordinaire, ses morsures sont profondes et douloureuses et il ne desserre pas ses mâchoires inflexibles. De même l'étreinte de ses mains est extrêmement vigoureuse.

Comme tous les lémurs, le potto est nocturne. Pendant le jour, il voit mal et se cache dans les troncs creux des arbres, ou bien il s'accroche des quatre mains à une branche, avec sa tête entre les bras.

La nourriture du potto est sensiblement la même que celle des singes : fruits, insectes, œufs d'oiseaux, lézards interviennent dans son menu ordinaire. Il vit facilement en captivité, mais doit toujours être traité avec prudence.



2. GALAGO ou BUSH-BABY (*Galago demidovii* G. FISCHER); nom indigène : « Ntutozi » ou « Ntshutshu ».

Ce petit lémurien existe dans les forêts des volcans. Un peu avant mon départ de Rumangabo, en février 1946, un colon de mes voisins m'a apporté un spécimen qui avait été tué par ses travailleurs dans sa plantation de pyrèthre située dans le Kisigari près de la limite du Parc à Bukima. Bien que ce soit la première fois que ce petit galago ait été trouvé dans nos régions, les indigènes disent qu'il n'y est pas rare. Si nous n'en avons jamais rencontré antérieurement, la cause en gît une fois de plus dans la superstition des noirs qui le tiennent pour un animal-tabou qu'on ne peut tuer qu'à la condition de distribuer immédiatement les biens qu'on possède sous peine de mourir le jour même. Et si les travailleurs susdits n'avaient pas épargné ce petit galago, c'est qu'ils l'avaient pris pour un rat.

## CHAPITRE XII.

## OISEAUX.

Un des plus grands attraits du Parc National Albert est la vue des oiseaux qui animent de leur vol et égayent de leurs couleurs les bords du lac Édouard. Oiseaux aquatiques ou semi-aquatiques, leurs colonies peuplent l'embouchure de la Talya, de la Rwindi ou de la Rutshuru. De loin, on voit la ligne blanche des pélicans s'étirer sur les bancs de sable formés par ces rivières et, au fur et à mesure qu'on avance, on découvre des centaines de cormorans, de marabouts, d'ibis, de mouettes, de cigognes, d'oies d'Égypte, de becs en ciseaux, de bécassines et d'autres volatiles de tout genre, de toute taille, de tout plumage.

Quand on s'approche, les pélicans et les cormorans se glissent sur l'eau ou gagnent les airs avec les marabouts, les ibis et les cigognes. Mais il n'est pas de plus beau spectacle que l'envol des becs en ciseaux, ni de plus particulier aussi, grâce à la position que prend l'oiseau, à l'élégance, à la maîtrise, au parfait ensemble des mouvements de la bande. De-ci de-là on voit, perché sur un arbre ou planant dans l'azur, l'aigle-pêcheur (*Cucuma vocifer* DAUDIN), oiseau superbe, au cri perçant et moqueur, comme le dit son nom scientifique.

Du haut du ciel il descend en oblique, rapide comme une flèche, pour happer un poisson qui nage à la surface du lac. Il plonge une ou deux fois ses pattes dans l'eau, puis remonte tenant dans ses serres sa proie qu'il va manger sur la rive ou sur un arbre. A l'époque de la nidification, en novembre-décembre, il apporte les poissons à ses jeunes qui sont généralement au nombre de deux. Il construit son nid dans un arbre, non loin de l'eau, où il trouve exclusivement sa nourriture. L'aigle-pêcheur est un oiseau qu'on n'oublie pas, une fois qu'on a pu admirer ses brillantes couleurs : sa tête, son cou et son dos blancs, son ventre et son épaule brun-roux, ses ailes et ses maxillas noirs, ses mandibules et ses joues jaunes.

On remarque aussi, de temps à autre et toujours haut dans le ciel, un autre aigle qui vole parfois par couple : le bateleur (*Terathopius ecaudatus* DAUDIN), à tête, cou et ailes noirs, maxilla, mandibule et pattes rouges, dos et queue roux, épaule gris-rouge clair. C'est également un très bel oiseau qui se nourrit surtout de petits rongeurs, de lézards, etc. Il fait son nid dans les grands arbres, près de la cime, et n'a d'habitude qu'un jeune à la fois. Pendant longtemps j'ai pu observer un couple de ces oiseaux à Rumangabo, mais j'en ai souvent vu dans la partie Est du Ruanda.

Un troisième aigle, qu'on rencontre dans les plaines du lac Édouard et dans la région des volcans, est l'aigle huppé (*Lophaëtus occipitalis* DAUDIN). On le voit presque toujours seul, perché haut dans un arbre mort. Sur la route Rutshuru-Kampala, dans l'Uganda, il se tient souvent au sommet des mâts de la ligne télégraphique qui longe la voie. Il est loin d'être aussi actif que l'aigle-pêcheur qu'on voit toujours en observation dans les arbres le long des rives ou dans le ciel.

Mais revenons aux oiseaux du lac Édouard, parmi lesquels les pélicans sont ceux qui attirent le plus l'attention des visiteurs. Ils sont de deux espèces : le pélican blanc-rose (*Pelecanus onocrotalus* LINNÉ) et le pélican gris-blanc (*Pelecanus rufescens* GMELIN). Le premier est celui qu'on voit pendant toute la journée sur les bancs de sable aux embouchures des rivières, ou sur l'eau, en bandes d'une vingtaine pêchant en groupe. Comme s'ils obéissaient à un commandement, ils plongent en même temps la tête dans l'eau, la retirent un instant après et répètent ce mouvement à intervalles réguliers, mais je n'ai jamais vu qu'un poisson ait été pris; aussi a-t-on l'impression que ces plongeurs sont plutôt un exercice ou un jeu qu'une pêche. On voit aussi ce pélican isolé sur le lac, notamment près des bancs de sable, et c'est un spectacle gracieux et coloré que celui d'une telle bande de grands oiseaux tout blanc et rose.

Le pélican gris-blanc pêche d'une tout autre façon et toujours isolément. En avançant sur l'eau, il dresse la tête dans une pose d'observation et la ramène en arrière sur le dos dès qu'un poisson est en vue à la surface, puis, à la distance voulue, il la lance en avant pour happer celui-ci, et il est fort rare qu'il le rate. Le poisson pris, le pélican met le bec verticalement dans l'eau, le sort doucement en laissant dégouliner le liquide, enfin le tend en haut pour avaler sa proie. Il pêche ainsi pendant une heure ou deux le matin, puis il monte à terre sur un point de rive sablonneux et reste là toute la journée pour se remettre en quête vers la fin de l'après-midi. J'ai l'impression que les heures de pêche au lever et au coucher du soleil lui sont imposées pour une raison de lumière, car il est rare de le voir pêcher au milieu de la journée alors que généralement les poissons viennent à la surface quand le soleil est au zénith.

Vers le mois de juillet, le pélican blanc-rose quitte les rives Sud du lac Édouard pour émigrer dans les marais du lac George, où il niche dans la partie inondée. Il revient dans le Sud vers la fin de novembre, probablement avec ses jeunes, qui sont difficiles à distinguer des oiseaux adultes. Cette émigration n'est toutefois pas générale, il reste chaque année un certain nombre de ces oiseaux aux embouchures des rivières Rwindi, Lula et Rutshuru. Passant un jour à proximité d'une de leurs bandes, j'ai remarqué que plusieurs ne savaient pas voler. Une autre fois, à l'embouchure de la Rwindi, je me suis trouvé devant une trentaine de ces oiseaux dont un sur trois était également incapable de quitter le sol. J'ai alors constaté que quelques-uns avaient une aile plus courte que l'autre. Ce défaut de conformation eût été explicable chez le pélican gris-blanc, qui niche

dans les arbres, notamment dans les boisements de *Sterculia* le long de la Rwindi, à l'endroit appelé Kikongomoko, où chaque année l'orage fait tomber des nids quelques jeunes qui peuvent se fracturer une aile dans leur chute. Mais chez les pélicans blanc-rose que j'ai observés, comme dit plus haut, je suppose que l'infirmité est imputable soit aux combats qu'ils se livrent entre eux ou qu'ils soutiennent contre d'autres oiseaux, soit à l'attaque de quelque fauve sur les bancs de sable ou du grand protoptère sur l'eau.

La nidification du pélican gris-blanc a lieu en août-septembre et comporte généralement deux jeunes, parfois un seul. A terre cet oiseau manque d'élégance en raison de sa marche gauche et de son bec démesurément grand, mais, bien posé sur l'eau ou réuni en bande compacte sur les bancs de sable, il offre un spectacle agréable à voir. Dans l'air il est aussi bien à l'aise que sur l'eau; c'est un excellent voilier et l'on peut voir des troupes immenses de pélicans décrire, pendant des heures, de grands cercles en vol plané. De temps à autre le chef de file donne quelques coups d'aile aussitôt répétés par le suivant et successivement par tous les autres. Ici également, comme pour les plongeurs décrits plus haut, ces vols constituent, je pense, une sorte de sport ou un amusement. Quand le pélican se trouvant sur l'eau veut prendre son envol, il commence par avancer rapidement en nageant et, dès qu'il a atteint une certaine vitesse, il fait usage à la fois de ses pattes et de ses ailes pour démarrer complètement.

Un autre grand oiseau commun qui niche dans le Parc National est le Marabout (*Leptoptilos crumeniferus* LESSON), qui fait aussi son nid dans les forêts d'euphorbes près de Vitshumbi. Il arrive également qu'il s'installe dans un nid de pélican, comme nous avons eu le cas à Kikongomoko. La ponte a lieu en octobre-novembre, parfois avec un léger décalage probablement dû à l'irrégularité des saisons. Il y a un ou deux œufs par nid.

Le marabout est un oiseau amusant à observer. Comme le vautour, il mange de la charogne; mais il ne se donne jamais la peine de dépecer lui-même le cadavre; il attend qu'un vautour ait enlevé un bon morceau, puis il le lui happe sans plus de façon et sans que le volé défende sa proie, car celui-ci craint trop le bec acéré de l'escamoteur. Mais sitôt le butin enlevé à ce dernier, tous les marabouts le disputent à leur congénère et dès que l'un d'eux a pu en saisir un des bouts, les deux oiseaux tirent chacun de leur côté jusqu'au moment où l'un cède ou que le morceau se divise en deux.

Le marabout, à Vitshumbi, est devenu très familier. Il est habitué à ce qu'on lui donne les entrailles des poissons qu'on prépare pour la salaison et il a trouvé ainsi une situation de vidangeur qui lui convient et l'attache à cet endroit. Il est lui-même un pêcheur habile et on le rencontre parfois en nombre dans les lagunes longeant les rives Sud-Est du lac. Mais il ne mange pas seulement de la viande et des poissons, on le voit souvent suivre un feu de brousse pour prendre les insectes, les petits rongeurs, les serpents, les lézards et autres menus animaux surpris par le feu.

Capturé jeune, le marabout s'apprivoise aisément, et il était assez commun autrefois de voir dans les postes de l'État quelques représentants de l'espèce qui, élevés là, ne quittaient plus les lieux.

Une cigogne qu'on rencontre rarement dans les plaines du lac Édouard, où elle ne niche pas pendant ses passages, du moins à ma connaissance, est le jabiru [*Ephippiorhynchus senegalensis* (SHAW)]. C'est un oiseau remarquable par sa grande taille et son bec rouge-noir-jaune.

Une autre cigogne est l'ibis tantale [*Ibis ibis* (LINNÉ)]. Elle est assez commune; on l'aperçoit sur tous les bancs de sable et dans toutes les lagunes du lac Édouard. On la voit parfois réunie en petites bandes qui pêchent, avançant ensemble et fouillant du bec les fonds boueux.

Sur les bords du lac on est souvent surpris par un cri plaintif provenant d'un assez grand oiseau qui vole presque toujours en petits groupes de trois à six individus, c'est l'ibis gris-vert (*Hagedashia hagedash nilotica* NEUMANN), qui se tient dans les parties marécageuses ou dans les arbres près de la rive. Il pousse son cri surtout pendant le vol.

L'ibis sacré [*Threskiornis aethiopica* (LATHAM)] se rencontre également dans le même habitat, surtout dans les plaines inondées et les grands marais du Nord du Ruanda, où il est très commun. L'ibis, comme la cigogne, se nourrit d'insectes, de petits rongeurs et de batraciens.

La cigogne appelée bec ouvert (*Anastomus lamelligerus lamelligerus* TEMMINCK) n'est pas rare dans notre Parc National pendant la saison des pluies, mais on peut toujours en apercevoir quelques spécimens pendant toute l'année, dans les lagunes et à Kabare, près de l'embouchure de la Rutshuru.

A ce dernier endroit j'ai également rencontré la cigogne noire à ventre blanc [*Sphenorhynchus abdimii* (LICHTENSTEIN)], dont parfois des vols de passage très importants ont lieu au mois d'avril et en septembre-octobre.

La cigogne d'Europe [*Ciconia ciconia* (LINNÉ)] est également de passage au mois de mars quand elle émigre vers le Nord. Il arrive qu'un exemplaire reste chez nous pendant toute l'année; il en a été ainsi à Rumangabo, où une cigogne blanche à bec et pattes rouges a séjourné pendant les mois d'été d'Europe, n'ayant probablement pu suivre ses congénères dans leur vol vers nos régions. En 1941, les journaux de Costermansville ont signalé la nouvelle, venant de différents points, de la capture ou de la mort de huit cigognes baguées en Europe. Cette même année, au mois de mars et au début d'avril, il y a eu de très importants passages vers le Nord de la cigogne d'Europe et aussi de nombreuses cigognes noires à ventre blanc. Les cigognes d'Europe, qui étaient plus d'un millier, suivaient la plaine à l'Ouest de la Rwindi et passaient au-dessus de la baie de Kanyazi pour disparaître dans les montagnes bordant les rives Ouest du lac Édouard.

Dans le même habitat que les cigognes, on rencontre aussi la spatule (*Platalea alba* SCOPOLI), qui cherche sa nourriture, à savoir de petits animaux aquatiques, dans la vase des lagunes et des plaines inondées.

Dans ces lagunes j'ai également aperçu à plusieurs reprises quelques bandes de flamants venus du lac George. Selon le Colonel PITMAN, l'espèce propre à ce lac serait le *Phæniconaias minor* (GEOFFROY). J'ai eu l'occasion de voir de grandes troupes, de plus d'une centaine à la fois, à Bugugu sur la rive droite de la Rutshuru, à une époque où le bas-fond était inondé à la suite de fréquentes et abondantes pluies. Ces oiseaux ne font que passer, pour retourner au lac George après quelques jours. C'est un magnifique coup d'œil que de voir une bande de flamants réunis sur un banc de sable ou le long de la rive, étalant leur plumage blanc et rose, immobiles sur leurs longues pattes, étirant leur long cou surmonté d'une tête caractéristique.

Un oiseau qu'on rencontre partout sur les rives du lac Édouard est l'ombrette (*Scopus umbretta* GMELIN), qui justifie très bien son nom car elle passe comme une ombre. Mais ce qu'il y a de plus remarquable chez elle, c'est son nid qui atteint parfois plus de 2 m de hauteur et qui, le plus souvent, a au moins deux entrées. Le long du lac Édouard et des rivières, on peut trouver de ces nids, qui sont occupés pendant plusieurs années. On rencontre cet oiseau partout où il y a de l'eau, mais surtout à proximité des plaines inondées. J'ai été un jour fort étonné d'apercevoir une ombrette au bord d'un petit étang sur le flanc Nord du Nyiragongo, à Biviro, à 2.450 m d'altitude environ. C'est plutôt en effet un oiseau de plaine. L'étang de Biviro contenait un assez grand nombre de nêpes.

Parmi les oies et canards sauvages, c'est l'oie d'Égypte [*Alopochen ægyptiacus* (LINNÉ)] qui est la plus commune. On la trouve partout, même dans les mares formées par les fortes pluies. En 1931, j'ai vu, près d'une de ces mares à Rukumi sur le contrefort du Karisimbi, à environ 3.500 m d'altitude, un nid de cette oie qui contenait quatre œufs. L'oiseau s'est envolé à notre approche. Le Marquis HACHISUKA, ornithologue bien connu, avec qui j'avais fait l'ascension, a décrit la découverte de ce nid <sup>(1)</sup>. L'oie d'Égypte des plaines du lac Édouard niche près des mares ou des lagunes qu'elle fréquente. J'ai vu dans un de ces endroits une oie mère de onze oisons, mais en général les nichées sont de six à huit jeunes. Les travailleurs de la route occupés dans les plaines du lac Édouard et cantonnés à Bushendo, à Katanda et à la Rwindi, cultivent assez bien d'éleusine et, à l'époque où cette graminée vient à maturité, l'oie d'Égypte, la grande oie caronculée (*Sarkidiornis melanonotus* PENNANT), que les anglais appellent « Knob-billed duck », ainsi que la grue couronnée (*Balearica regulorum gibbericeps* REICHENOW), viennent en nombre pour manger le petit grain, et si l'indigène ne surveille pas jour et nuit ses champs, il risque de ne rien récolter.

Je n'ai jamais vu l'oie caronculée sur le lac Édouard, mais elle m'a été signalée à Kimboho, à l'embouchure de la Lunyasenge. Sur le plateau

(1) *Bull. Brit. Orn. Club*, LII, pp. 18-19, 1931.

au-dessus du lac elle visite régulièrement, pour les piller, les cultures des villages à l'époque de la récolte d'éleusine.

Dans les lagunes au Sud-Est du lac Édouard, on voit fréquemment le canard à bec rouge [*Pœcilonitta erythrorhyncha* (GMELIN)] et, le soir après le coucher du soleil, une foule d'oiseaux aquatiques viennent du Nord, probablement du lac George, pour passer la nuit dans les lagunes. Parmi eux il en est un qu'on reconnaît à son cri : c'est le canard siffleur [*Dendrocygna fulva* (GMELIN)]. Mais, avant l'aube, tous ces volatiles repartent vers le Nord et je ne me souviens pas d'avoir jamais vu le dit canard siffleur pendant le jour.

Dans la selle entre les volcans Karisimbi et Visoke, région fort marécageuse, j'ai vu partir un matin deux canards, mais il faisait sombre et je n'ai pas pu bien les distinguer. Il me semble toutefois que le bec était jaune et il s'agissait probablement alors du canard à bec jaune (*Anas undulata* DUBOIS), fort commun à l'intérieur du Ruanda-Urundi, dans les nombreux marais et notamment dans les petits lacs au Sud du Karisimbi.

Près de l'ancien village de Kabare, un peu à l'Est de l'embouchure de la Rutshuru, j'ai vu un jour le courlis, mais je ne saurais dire si c'était le grand [*Numenius arquata arquata* (LINNÉ)] ou le petit [*Numenius phæopus phæopus* (LINNÉ)]. Il était de la taille d'une aigrette, ce qui me fait croire que c'était le grand courlis.

La famille des hérons est richement représentée au lac Édouard, depuis le grand goliath [*Ardea goliath* (CRETSCHMAR)], jusqu'au héron crabier [*Ardeola ralloïdes* (SCOPOLI)]. Parmi eux, l'aigrette à bec noir [*Casmerodius albus melanorhynchus* (WAGLER)] et l'aigrette à bec jaune [*Mesophoyx intermedia brachyrhyncha* (BREHM)] sont les plus remarquables. On les rencontre partout le long des rives du lac et dans les lagunes. Le héron garde-bœufs [*Bubulcus ibis* (LINNÉ)], qu'on voit toujours en compagnie des troupes d'éléphants, de buffles et d'hippopotames, est également commun et toujours réuni en bande.

Au passage de la Rutshuru sur la route Goma-Rutshuru, la construction d'une digue dans la rivière a créé un petit lac qui peu à peu s'est couvert de papyrus et d'où émergent des arbres morts dont les branches servent de home nocturne à ces jolis oiseaux blancs. Il n'est pas rare d'en voir une centaine perchés là à la tombée du soir ou avant l'aube. Et je me suis maintes fois arrêté à cet endroit pour admirer le spectacle pittoresque de ces arbres dont les hôtes ailés formaient comme un bouquet de grandes fleurs blanches. Les indigènes, dans le Kivu et dans le Ruanda, ont de tout temps protégé le héron garde-bœufs, car ils savent bien qu'il leur est utile. Le bétail, de son côté, le sait également, comme aussi les éléphants et les buffles qui permettent à ces oiseaux de se promener sur leur dos pour s'attaquer aux mouches attirées par le gibier et aux insectes de toutes espèces se levant devant les sabots des mammifères en marche.

On appelle souvent à tort cet oiseau le pique-bœuf à cause de son association avec le bétail. Le véritable pique-bœuf (*Buphagus africanus* LINNÉ), est beaucoup plus petit, il est de la taille d'un étourneau et de la même famille que celui-ci. C'est un oiseau curieux : on le voit sur le dos ou sur le flanc du gibier ou du bétail. Son plumage est brun foncé et son bec, jaune à la base, devient à sa pointe rouge sang. Il vit en parfaite harmonie avec les animaux de la brousse, car non seulement il détruit les parasites qui s'agrippent à leur épiderme, mais il leur signale par son cri l'approche d'un ennemi.

Il serait trop long de citer toutes les espèces de la famille des hérons, bécassines, pluviers et autres échassiers; je ne mentionnerai que ceux qui attirent le plus l'attention des visiteurs. Parmi ces derniers, le jacana [*Actophilornis africanus* (GMELIN)], est un des plus curieux. Ses doigts de pied sont extrêmement longs, ce qui lui permet de courir sur les feuilles de nénuphar d'où son nom anglais de « Lily trotter ». On le rencontre un peu partout le long des rives et toujours aux points où s'étalent ces grandes fleurs aquatiques. Il est facilement reconnaissable à son plumage brun-roux. Il est ordinairement seul ou par couple, mais jamais en bande.

Un bel oiseau également, mais que je n'ai jamais rencontré au lac Édouard, bien qu'il y existe car j'ai trouvé une de ses plumes d'aile, est la bécassine peinte (« Painted snipe » des anglais) [*Rostratula benghalensis* (LINNÉ)]. Cet oiseau est d'une taille double de celle de la bécassine ordinaire et son plumage est remarquable par ses couleurs vives, d'où son nom. Un exemplaire provenant de la région de Vitshumbi a été rapporté par la Mission L. LIPPENS et un de mes amis anglais m'a dit en avoir vu un au lac George.

Un autre oiseau intéressant qu'on voit au lac Édouard, partout où il y a un peu de plage sablonneuse, est l'échasse blanche [*Himantopus himantopus* (LINNÉ)], qui vit généralement en bande d'une dizaine ou plus et se reconnaît à ses pattes extraordinairement longues. Il est à peu près de la même taille que l'avocette (*Recurvirostra avocetta* LINNÉ) et, comme celle-ci, est noir et blanc mais à pattes rouges, à tête blanche et à bec droit.

Dans les roseaux on entend souvent un cri tout particulier, tenant à la fois du claquement et du borborygme, c'est celui d'une poule d'eau, la poule sultane [*Porphyrio madagascariensis* (LATHAM)], qui est un très joli râle et se confine aux endroits où la végétation aquatique est la plus dense. Son cri d'un genre spécial provient, d'après les indigènes du lac, de ce qu'elle « parle » par ses deux extrémités.

Sur les rives on rencontre également beaucoup de pluviers, parmi lesquels on remarque le pluvier à casque noir-blanc ou pluvier couronné [*Stephanibyx coronatus* (BODDAERT)], et le pluvier à casque blanc [*Xiphidiopterus albiceps* (GOULD)]. L'un et l'autre sont souvent agaçants pour celui qui veut les observer, car ils ne cessent de voler au-dessus de lui en poussant des cris d'alarme et en empêchant ainsi les autres volatiles d'approcher.



Dans la plaine même du lac Édouard on voit en tout temps quelques grues couronnées (*Balearica regulorum gibbericeps* REICHENOW), grand oiseau commun dans toute la partie orientale de la Colonie, sans y être toutefois nombreux. La grue couronnée affectionne les endroits marécageux où elle fait son nid sur quelque touffe d'herbes aquatiques. J'ai découvert autrefois un couple qui nichait dans le marais de Kikeri, dans le Kibumba, et qui avait deux jeunes. On entend souvent, la nuit, la grue couronnée pousser, du haut d'un arbre, son cri caractéristique formé de deux notes qu'elle répète longtemps. Ces oiseaux vivent par couples, mais se réunissent souvent en bandes comptant jusqu'à une trentaine d'individus. On voit de ces troupes dans la plaine à courtes herbes ou dans les bas-fonds laissés par la décrue des rivières. Ils se mettent alors parfois à danser en bondissant, en battant des ailes et en poussant les mêmes cris rythmés qu'on entend parfois la nuit. Ces séances chorégraphiques sont un spectacle curieux à voir. A propos de cette danse, notons qu'au Ruanda les grands chefs entretiennent généralement un corps de danseurs et un orchestre indigène et, parmi les airs de musique qui figurent au programme, il en est un qui s'intitule la « Danse des Grues couronnées » et qui imite la cadence des cris poussés par ces oiseaux dans leurs ébats.

La grue couronnée, comme le marabout, se laisse facilement apprivoiser et il était courant autrefois de voir, dans les postes de l'État au Ruanda-Urundi, quelques spécimens de ces deux espèces vivant familièrement avec les blancs en pleine liberté.

Si l'indigène capture la jeune grue couronnée pour la vendre aux Européens, je n'ai jamais vu ni entendu dire qu'il la tuât, et il est commun de voir cet oiseau suivre le noir qui houe ses champs, notamment dans les bas-fonds, pour y picorer les vers et les larves que celui-ci met à découvert.

A de rares intervalles on assiste, dans les plaines du lac Édouard, au passage de la grande outarde [*Neotis caffra* (LICHTENSTEIN)], qui est assez commune dans la plaine de la Kagera et qu'on rencontre aussi sur les hauts plateaux au Sud-Ouest du lac Kivu, où j'en ai vu qui hantaient les bas-fonds dans la région de Ngweshe.

L'outarde qu'on aperçoit normalement en ces parages est l'outarde à poitrine noire [*Lissotis melanogaster melanogaster* (RÜPPEL)]. Cet oiseau passe toute la journée à chercher, dans la plaine à courtes herbes, sa nourriture composée d'insectes et de certaines plantes et graines. Il a un beau vol, mais montre généralement quelque hésitation à quitter le sol, et il m'est arrivé d'en voir un planté à une couple de mètres de ma voiture pendant qu'elle était à l'arrêt.

Toujours dans la plaine, on rencontre aussi de-ci de-là quelques pintades casquées (*Numida meleagris* subsp.), surtout à l'endroit où se trouvait autrefois ou existe encore aujourd'hui un village ou une ancienne culture.

La pintade huppée [*Guttera edouardi* (HARTLAUB)], habite les forêts des volcans, où je l'ai aperçue plusieurs fois en des endroits différents sur la route. Elle reste confinée en pleine forêt et n'approche que rarement des

endroits habités. C'est pourquoi un seul exemplaire seulement a pu être envoyé jusqu'ici à l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique; il provenait de la région de Kisigari près de Rumangabo et avait été tué par un automobiliste.

Les francolins (*Francolinus* sp.), sont assez communs dans toutes les régions du Parc National. Dans la plaine du lac Édouard on rencontre sur la route, le matin et au crépuscule, le pterniste (*Pternistis afer nyanzæ* CONOVER), et dans les montagnes, le *Francolinus squamatus zappeyi* (MEARNS), enfin, dans les forêts des volcans à altitude élevée, on entend parfois le *Francolinus nobilis nobilis* REICHENOW. Ce dernier a un cri très pénétrant qu'on perçoit rarement pendant le jour mais fréquemment le soir entre 6 et 9 heures et le matin avant l'aube. De même le *Francolinus squamatus zappeyi* (MEARNS), se fait toujours entendre dans ces mêmes forêts des volcans, entre 3 et 5 heures du matin, tandis que le pterniste émet son cri après l'aube et avant la tombée de la nuit.

Il existe en outre, dans les plaines du lac Édouard, une quatrième espèce de francolin, à pattes et à bec jaunes, mais que je n'ai vu que deux ou trois fois. Son cri ressemble à celui d'un oiseau rapace. Son nom indigène de « Nsikiri » est formé par imitation de ce cri : « Nsi-ki-si-ki-li », avec accent sur la troisième syllabe. Il ressemble au *Francolinus levallanti kikuyuensis* OGIVIE-GRANT.

Presque tous les oiseaux du lac Édouard sont diurnes, mais, la nuit sur les routes, on voit parfois un grand hibou, probablement le *Tyto capensis* qui a été récolté à Rutshuru.

On aperçoit aussi, le soir, éclairé par les phares d'auto, un oiseau couché qui s'envole au moment où la voiture est près de l'écraser, s'il ne se fait pas tuer sous les roues : c'est l'engoulevent porte-étendard [*Cosmetornis vexillarius* (GOULD)] dont le mâle, à l'époque de la nidification en juillet-août, porte, à chaque aile, une longue plume, la dernière rémige primaire.

En se promenant dans la plaine et particulièrement à proximité d'un fourré, on lève souvent un engoulevent qui s'envole pour se jeter à terre quelque 40-50 m plus loin. Son vol est très léger et se fait sans le moindre bruit, comme chez le hibou.

Dans la brousse on est parfois surpris par l'approche d'un oiseau qui semble venir vous solliciter sur un ton si engageant que, involontairement, on le suit. Il vous guide alors et, si vous vous arrêtez, il revient près de vous comme pour insister. Il ne cesse son manège qu'au moment où vous arrivez près d'un arbre d'où sort un bourdonnement d'abeilles. C'est là que l'oiseau voulait vous conduire; il vous reste à enlever le miel et à lui donner sa part du couvain. C'est l'oiseau à miel ou indicateur [*Indicator indicator* (SPARRMAN)], que les indigènes appellent « Munyanzugi » ou « Rushego » et qu'ils suivent toujours, bien qu'il les mène parfois, non à une ruche naturelle, mais à un buisson qui cache, de l'avis des indigènes, outre des abeilles, des hôtes plus dangereux — buffle ou léopard — qui les assaillent.

Un autre oiseau très respecté par les indigènes est la bergeronnette ou hoche-queue au plumage blanc et noir (*Motacilla aguimp vidua* SUNDEVALL). Un proverbe répandu chez les noirs dit que le bonheur n'entre pas dans une nouvelle maison tant que la bergeronnette n'a pas fait son nid dans le toit. C'est un oiseau très familier; comme la grue couronnée il suit pas à pas le noir qui retourne son champ à la houe, se tenant même entre ses pieds pour saisir les larves et insectes venus au jour au revers des mottes.

Pendant des années un couple de bergeronnettes a fait son nid dans notre embarcation, ancrée au lac Édouard, en dessous des tôles qui formaient la toiture. Ce nid y était bien à l'abri; malheureusement pour nos petits hôtes ailés, nous devons périodiquement désamarrer cette embarcation pour les voyages d'inspection sur le lac, et nos absences duraient souvent alors quatre ou cinq jours. S'il y avait des jeunes dans le nid, tout allait bien, nous les nourrissions en cours de route avec des insectes qui ne manquaient pas autour de nous et, quand nous rentrions au port à Kanyazi, les parents reprenaient leur tâche de nourriciers. Mais s'il n'y avait encore que des œufs dans le nid, la nichée était fatalement perdue.

Nous avons parfois, en avril, le passage de quelques coucous d'Europe (*Cuculus canorus* LINNÉ), et une année j'ai vu à Rumangabo, dans le jardin de notre Station, un des jeunes d'une espèce voisine qui venait seulement de sortir du nid. Il poussait des cris d'appel insistants, et j'ai vu alors deux oiseaux venir près de lui, mais il était tard et la pénombre m'a empêché de bien distinguer. Le lendemain matin je fus de nouveau attiré par les mêmes appels et j'assistai alors, pendant toute la journée, au va-et-vient des présumés parents, un couple de bergeronnettes qui apportaient des insectes et des larves à leur « pensionnaire », en l'espèce un intrus et un parasite.

On entend souvent en Afrique, de grand matin, un oiseau qui semble chanter sa joie de voir le jour qui commence à poindre, c'est un oiseau qui ressemble à un grand rouge-gorge (*Cossypha heuglini* HARTLAUB). Beaucoup l'appellent le rossignol mais, contrairement à son homonyme d'Europe, il reste silencieux la nuit, même par clair de lune, du moins je ne l'ai jamais entendu à ce moment. C'est un excellent chanteur et en même temps un bel oiseau.

Proche parent du *Cossypha heuglini*, le *Turdus libonyanus* — qui ne chante pas si bien mais est tout aussi joli — est assez commun, mais on ne le voit jamais en bande, il est toujours seul ou par couple. Il est de la taille d'une grive.

Au mois d'août 1932, M. GANSHOF VAN DER MEERSCH, de la Mission du Ruwenzori, faisait seul l'ascension du Mikeno. C'était alors la seconde fois seulement que le sommet était foulé par un visiteur. M. GANSHOF y trouva, en haut de la montagne, un oiseau momifié qu'il mit en poche pour le confier au membre de la Mission chargé de la partie zoologique, M. BURGEON. Et ici l'histoire de l'oiseau du Mikeno aurait pu se clore, car le soir

même un chat s'introduisait dans la chambre de M. BURGEON. Heureusement, le même jour, un colon avait apporté pour les collections un bel oiseau, mais d'une espèce assez commune, qui avait été mis avec celui du Mikeno. En présence des deux volatiles, le chat choisit naturellement le plus frais, celui du colon, et ainsi le momifié put venir en Belgique où bientôt il soulevait la curiosité des ornithologues. Qu'était-ce donc que cet oiseau que personne ne connaissait ? On crut même à une mauvaise plaisanterie, mais finalement le Directeur du Musée Royal du Congo Belge, M. SCHOUTEDEN, l'identifia comme appartenant à une espèce nouvelle de la famille des *Prionopidæ*, le *Prionops alberti*.

Par la suite, un certain nombre d'autres spécimens de cette espèce furent récoltés dans la plaine de lave sur les volcans adventifs de Nyasheke Sud et de Kamatembe par M. G. F. DE WITTE, Chargé de mission de notre Institut, ainsi que dans les forêts à l'Ouest du lac Kivu, d'où un colon envoya un exemplaire au Muséum de Paris. Aucune de ces dernières localités ne ressemble en quoi que ce soit à l'endroit où fut trouvé le premier de ces oiseaux, ou plutôt sa momie, découverte à 4.437 m d'altitude, c'est-à-dire à un endroit où la seule végétation est celle de quelques alchémilles et de mousses.

## CHAPITRE XIII.

## REPTILES.

CROCODILE (*Crocodylus niloticus* LAURENTI).

Ce reptile ne se rencontre au Parc National Albert que dans la basse Semliki, mais il a existé jadis dans le lac Édouard où l'on en a trouvé et trouve encore des restes à l'état subfossile, notamment au Nord-Est et à l'Est près de l'embouchure du Kazinga-channel dans l'Uganda. Selon WORTHINGTON, la disparition du crocodile des eaux du lac serait due à un ou deux dessèchements relativement récents qui auraient également anéanti certaines espèces de poissons telles que la perche du Nil qu'on trouve, elle aussi, à l'état de subfossile.

Mais pourquoi le crocodile n'est-il pas revenu au lac puisque, dans la basse Semliki, il existe en abondance ? Toujours selon WORTHINGTON, la cause de ce départ serait la forêt dense, les rapides et la vitesse du courant dans la rivière, à certains endroits où celle-ci est étroite et encaissée.

Dans le lac Kivu le crocodile n'existe pas non plus, mais il est abondant dans la basse Ruzizi, déversoir du lac. Ici aussi, c'est l'encaissement de la rivière et le fort courant qui en résulte qui empêcheraient le saurien d'arriver au lac.

Il est assez curieux de constater qu'en plein centre de l'Afrique tous les lacs autour des volcans du Kivu sont exempts de crocodiles. Ainsi en est-il des lacs Mutanda, Bunyoni, Tshahafi et Mulera, ainsi que des Mokoto. Pour certains d'entre eux il y a peut-être une question d'altitude qui explique cette absence, mais qui ne peut être invoquée ailleurs, puisqu'on trouve de ces sauriens dans la Nyawarongo, dans la Ruwuwu, dans le lac Tshohoba, à une altitude supérieure à 1.400-1.500 m. Pourtant, au-dessus de 1.500 m, je n'en ai jamais rencontré. A titre de renseignement, le lac Édouard est à 915 m, le lac Kivu à 1.460 m, les lacs Mokoto entre 1.600 et 1.700 m, le lac Bunyoni à 1.970 m, le lac Mulera à 1.862 m et le lac Luhondo à 1.764 m. Dans ce dernier, les indigènes prétendent qu'on trouve quelques crocodiles. Je dois dire que j'ai des doutes sur la valeur de ce renseignement car, à l'époque où je faisais la triangulation de la région située plus au Sud, il y a une vingtaine d'années, les noirs m'ont déclaré que ces sauriens ne remontaient pas la Nyawarongo plus haut que l'embouchure de la Mukungwa, c'est-à-dire au-dessus de 1.400-1.500 m d'altitude.

Ainsi que je viens de le dire, les crocodiles abondent dans la basse Ruzizi. Me trouvant à Usumbura en 1921-1925, j'ai eu souvent l'occasion de les observer et d'en abattre un bon nombre. Il m'est arrivé plusieurs fois d'en tirer sur les bancs de sable, en remontant la rivière, et de les laisser là. Lorsque je redescendais un ou deux jours plus tard, je trouvais les cadavres, là où je les avais quittés, plus ou moins dévorés par les vautours, mais je n'ai jamais constaté qu'ils avaient été mangés par leurs congénères, ce qui me fait supposer que ces animaux, normalement, ne se mangent pas entre eux.

Entre les mois d'avril et d'août, je profitais de ces excursions sur la Ruzizi pour détruire les œufs de crocodiles. Quand nous voyions une de ces bêtes isolée sortir de la brousse et descendre dans l'eau, dérangée par le passage de notre baleinière, nous débarquions, et il n'était pas difficile de trouver la piste qui la menait à son nid et que nous n'avions qu'à suivre nous-mêmes. Nous sondions alors le sol avec une baguette de fusil et nous devions rarement faire plus d'une vingtaine ou d'une trentaine de mètres pour découvrir les œufs, car la baguette, en les touchant, produisait un son particulier. A 10-15 cm dans le sol nous trouvions le nid qui, vers le mois d'août, pouvait contenir une moyenne d'une soixantaine d'œufs. Il m'est arrivé plusieurs fois de rapporter ainsi plus d'un millier d'œufs d'une seule excursion. Les soldats les mangeaient, mais seulement au début de la saison, car, dès le mois de juillet, ils commençaient à sentir mauvais, à mesure que les jeunes se développaient à l'intérieur, ce qui se marquait sur la coquille par une barre sombre.

Des œufs, qui avaient été rapportés ainsi au mois d'août et avaient été abandonnés au camp des soldats, à Usumbura, donnèrent, le terme arrivé, naissance à des jeunes. Ceux-ci, à peine éclos, se rendirent directement, mus par leur instinct, au bassin de natation du camp situé à une distance de plus de 200 m. Dans ce bassin nous avons constaté la présence de trois jeunes, dont deux ont été pris et dévorés par les silures. Un détail intéressant, à propos de l'éclosion de ces œufs, c'est que le jeune est muni sur le bout du museau d'une dent pointue, la dent de l'œuf, qui lui sert à percer la paroi de sa prison et qui tombe peu après sa sortie.

VARAN DU NIL [*Varanus (Polypædalus) niloticus niloticus* (LINNÉ)].

Il détruit un certain nombre d'œufs de crocodile et de serpent. Ce reptile qui, parfois, a été pris par erreur pour un crocodile jeune, est assez commun le long des rives du lac Édouard et des rivières qui se jettent dans celui-ci. Sa nourriture consiste notamment en animaux aquatiques, en œufs et en petits poissons.

## SERPENTS.

Dans les plaines du lac Édouard, où l'altitude varie entre 915 et 1.100 m, les différentes sortes de serpents sont assez nombreuses. Il existe au total environ une soixantaine d'espèces et de sous-espèces, mais je ne parlerai ici que des plus importantes et des plus communes.

De tous les animaux, nul n'inspire, comme le serpent, une répugnance instinctive. Sa façon d'avancer, un glissement silencieux et plein de menace, sa bouche pourvue d'une longue langue fourchue toujours en mouvement et, par-dessus tout, sa terrible réputation, inculquent à tout être humain une répulsion et une peur irrésistibles. Et cependant, dans l'économie animale, il a son utilité. Rares sont les accidents qu'il cause à l'homme, nombreux sont les services qu'il lui rend. Si l'on pouvait établir une liste de ce qui constitue sa nourriture, on serait étonné de constater que c'est la famille des rongeurs qui figure le plus souvent sur le menu et que, d'autre part, loin d'être un animal agressif, il ne fait usage de ses puissants moyens de défense que lorsqu'il y est acculé. J'ai été pendant plus de quatre ans dans un camp d'instruction de soldats à l'Équateur, où nous envoyions journellement une moyenne de 400 à 500 hommes en brousse, sur tous terrains, pour y récolter des matériaux de construction, et jamais je n'ai eu un seul soldat blessé par un serpent. Pendant que j'étais dans ce camp j'ai été mordu moi-même par une petite vipère, mais du fait de ma seule faute. Voulant en effet la prendre vivante, je la saisis avec les mains, derrière la tête, mais trop loin pour l'empêcher de se retourner vivement et de me mordre.

Le plus grand de nos serpents est le python (*Python sebæ* GMELIN); nom indigène : « Busiramire ». On peut le rencontrer partout jusqu'au pied des volcans, c'est-à-dire jusqu'à une altitude de 1.700 à 1.800 m. Récemment un spécimen de 6 m a été tué à Katalé près de notre Station de Rumangabo.

C'est le seul serpent qui peut avaler un animal d'une certaine taille, et nous avons eu, dans le Parc National, le cas de visiteurs qui ont pu observer un python engloutissant une jeune antilope cob. Au moment où ils découvrirent le serpent, l'antilope était déjà à moitié entrée dans la gueule de celui-ci. La mère cob se trouvait à quelque 20 m de là, poussant des sifflements de détresse et de frayeur. Quand les visiteurs revinrent une demi-heure plus tard, la jeune victime avait été aspirée entièrement dans le corps du terrible reptile, resté à la même place. La voiture s'étant arrêtée près de lui sur la piste, l'animal dégorgea lentement sa proie et s'éloigna. Quant à la mère cob, elle aussi était toujours dans les environs, attendant son petit. Ce fait curieux du serpent rendant sa proie quand il est dérangé est chose courante et je l'ai personnellement constaté à maintes reprises. Et il est non moins curieux de voir la victime revenue au jour, car le corps prend parfois des formes laminées extraordinaires après une heure ou deux de séjour à l'intérieur du serpent. J'ai ainsi vu un soir un varan dégorgé par un python; il n'avait été qu'à moitié avalé, mais la partie qui avait pénétré dans le corps du serpent était gluante et décolorée.

Après un repas, le python se repose en se roulant en boule, de préférence à l'ombre sous un buisson; il est alors facile de le capturer ou de l'abattre. Pour le soldat armé, c'est un jeu très simple de le tuer; il met simplement baïonnette au canon et le cloue au sol, pour l'achever ensuite d'un coup de bâton derrière la tête.

Malgré sa force musculaire prodigieuse, le python semble avoir assez bien d'ennemis parmi les carnassiers. J'ai déjà cité l'hyène, mais il est notoire également que le léopard tue et mange des pythons. L'inverse a d'ailleurs été aussi constaté. Le Colonel C.R.S. PITMAN, dans son livre *Guide to the snakes of Uganda*, raconte un combat entre ces deux adversaires qui avait été arrangé pour une prise de vue cinématographique. La lutte dura trente-deux secondes et finit par la mort du léopard. La scène ayant été jugée trop brève pour la projection, on amena un second léopard qui ne résista que vingt-six secondes.

Dans la grande forêt équatoriale l'indigène mange presque partout le python, mais ce n'est pas le cas dans l'Est de la Colonie où, en bien des régions, il est même protégé. Dans le Sud de l'Urundi, au village de Kioffi, un jour que je voulais dresser ma tente à l'ombre d'un bouquet de *Ficus* et de *Dracæna*, les indigènes me demandèrent de ne pas m'installer à cet endroit qui abritait plusieurs pythons. Je leur proposai de les faire tuer, mais leurs croyances superstitieuses non seulement leur défendaient pareil meurtre, mais leur faisaient même apporter de la nourriture — agneaux, poules et chèvres — à ces hôtes qui étaient, selon eux, d'anciens notables du pays transformés en serpents. Je fus fort étonné, le lendemain, quand le chef me pria de venir tuer un python qui avait pénétré dans sa hutte et venait de broyer son chien. Je me rendis chez lui incontinent et trouvai en effet l'énorme reptile qui s'était enroulé autour du chien avec une telle force que les intestins de la pauvre bête étaient sortis. Je tuai le serpent et demandai au chef pourquoi il sacrifiait ainsi un animal que, la veille encore, il prenait sous sa protection. Il me répondit bonnement que la bête qui s'était introduite chez lui pour attaquer son chien ne pouvait avoir aucun lien de famille avec le village.

Une autre fois, j'avais tué un python à Coquilhatville. Les soldats l'avaient coupé en morceaux pour le manger. Remarquant que le cœur continuait à battre régulièrement, mais à intervalles assez espacés, je l'observai et constatai qu'il cessait seulement de se contracter plus de deux heures après que l'animal avait reçu le coup mortel. Dans les intestins nous trouvâmes un pangolin avalé quelques jours plus tôt.

Malgré sa force, le python n'est pas agressif et je n'ai en tout cas jamais entendu dire qu'il se fût attaqué à un être humain et, dans le village de Kioffi dont je viens de parler, les indigènes considéraient ces serpents comme leurs amis. Selon le Colonel PITMAN, le jeune python se laisse facilement apprivoiser et il aime les caresses. En captivité il se nourrit de petits rongeurs, d'oiseaux, etc.



## VIPERES.

Les trois espèces de grandes vipères existent dans le Parc National. La vipère du Gabon (*Bitis gabonica* DUMÉRIL et BIBRON) et la vipère heurtante [*Bitis lachesis* (LAURENTI)] sont communes dans les plaines du lac Édouard, tandis que la vipère cornue [*Bitis nasicornis* (SHAW)] se rencontre surtout dans la plaine de lave, au pied des volcans. Les trois espèces sont très venimeuses et, comme pour les serpents en général, leur habitat est à proximité de l'eau.

La vipère heurtante est probablement la plus répandue (nom indigène : « Mpiri »), elle l'est en tout cas dans les régions basses, tandis que la vipère cornue vit le plus souvent dans la plaine de lave jusqu'à l'altitude de 1.800-1.900 m.

Les trois espèces sont ovo-vivipares. Pendant un court séjour que j'ai fait au camp de Lokandu, un soldat avait capturé une vipère cornue que nous avons gardée durant une quinzaine en captivité. Quelques jours après sa capture elle a eu onze jeunes, et le lendemain quatre autres. Peu après il a fallu la tuer, il lui restait dans le corps quatre jeunes prêts à voir le jour. Ces jeunes avaient à leur naissance de 12 à 15 cm de longueur.

Dans les plaines de la Kagera la vipère du Gabon est très commune, notamment aux endroits où la roche affleure. J'ai été plutôt étonné de la trouver en ces parages totalement dépourvus d'eau pendant la saison sèche et situés loin de toute rivière. D'autre part, j'ai rencontré aussi dans la plaine du lac Édouard, à environ 5-6 km de la rive du lac, une vipère du Gabon qui était blottie sous un buisson. C'était pendant une période de sécheresse et la plaine avait brûlé, après un espace de quatre ans écoulés sans incendie. Dans cette plaine les rats pullulaient dans tous les fourrés dénués de feuilles. Nous venions précisément de capturer l'un d'eux quand nous aperçûmes la vipère et, voulant voir comment les deux animaux allaient se comporter en présence l'un de l'autre, nous laissâmes tomber le rat à quelques centimètres de la tête du reptile. Ce dernier ne bougea pas, mais le rat lui fit face et les deux bêtes se regardèrent. Après les avoir observés ainsi pendant une dizaine de minutes sans qu'aucun des deux bougeât, je continuai mon chemin vers Vitshumbi. En repassant une bonne heure après, nous retrouvâmes la vipère à la même place, mais seule; elle avait englouti le rat dont la présence dans son corps était marquée par un renflement.

Malgré le grand nombre de ces serpents dans les régions du Parc National Albert et dans les pays voisins en général, je n'ai jamais entendu parler d'accidents causés par eux. J'ai, à l'occasion, demandé au docteur installé à Rutshuru s'il avait eu des cas de ce genre. Il m'a cité deux cas traités par lui, mais, dans aucun des deux, on n'avait pu savoir exactement quelle espèce de serpent était l'auteur des morsures. Dans le premier cas, la victime avait pu être sauvée grâce à une injection antivenimeuse; dans le second, qui, lui, fut mortel, il semble que ce fut le « Mamba » (*Dendroaspis*), car

il s'agissait d'une blessure à la tête reçue en forêt, et l'homme était mort moins d'une heure après avoir été mordu. Cet accident avait eu lieu dans la région de Rugari.

La nourriture principale de ces vipères consiste en petits rongeurs, grenouilles et oiseaux. Leur corps court et gros ne leur permet pas des déplacements rapides, mais, pour frapper de la tête, elles possèdent une force extraordinaire et leur regard semble avoir une telle vertu de fascination qu'il paralyse totalement la victime.

Les grandes vipères mesurent de 1 à 1,30 m de long.

COBRA ou NAJA; nom indigène : « Shira » ou « Nshila ».

Le serpent cracheur (*Naja nigricollis nigricollis* REINHARDT) est commun dans les plaines du lac Édouard, de même qu'une seconde espèce, le *Naja melanoleuca* HALLOWELL. Il n'est pas possible de les discriminer l'un de l'autre en se basant seulement sur la couleur de la peau qui très souvent est identique chez les deux espèces. La différence réside dans la forme des écailles de la tête.

Lorsque les naja sont alarmés, surpris ou effrayés, ils se dressent presque verticalement au-dessus du sol, la tête formant à peu près angle droit avec le corps. Normalement, le naja s'élève ainsi à un tiers de sa longueur, mais il peut le faire davantage. Le cou s'aplatit et semble se dilater, et souvent le serpent siffle alors, notamment s'il se sent en danger. Quand il est dans cette position, c'est une bête impressionnante, car il atteint souvent près de 2 m de longueur. Heureusement il n'est pas d'humeur agressive et, en ce qui concerne du moins le *Naja nigricollis nigricollis*, il se contente le plus souvent de « cracher » ou plus exactement de pulvériser son venin, et cela toujours dans la direction des yeux de son antagoniste. Il peut lancer ce venin à plusieurs mètres de distance avec une extrême précision.

Bien que j'aie rencontré souvent ce serpent en brousse, je n'ai qu'une fois pu me croire en danger. C'était dans les plaines de la Ruzizi, où je chassais en compagnie d'un ami, un capitaine anglais. Je m'étais arrêté pour regarder deux bushbuck qui se trouvaient à environ 200 m à notre gauche. Brusquement le capitaine me crie « Ne bougez pas ! ». Je me retourne de son côté et je le vois, le fusil en joue, visant, me semble-t-il, ma main droite. Je regarde dans la direction où il braquait son arme et j'aperçois, debout à côté de moi, un naja dont la tête touchait presque ma main. Je reste immobile, et lentement le serpent se retourne en arrière en abaissant la tête et disparaît dans un trou de termitière. Le capitaine n'avait pu tirer sur la bête, celle-ci étant d'abord trop près de ma main, puis étant, lorsqu'elle s'en alla, restée cachée par mes jambes.

A l'époque où je travaillais à la construction du gîte de Vitshumbi, la femme d'un de nos travailleurs était occupée à préparer la nourriture dans une hutte. Brusquement elle entend un sifflement à côté d'elle; elle tourne

la tête, aperçoit un naja debout et reçoit le venin dans les yeux. Hurlant de douleur, elle se précipite, aveuglée, au dehors et elle continue à crier. Un travailleur jette un regard dans la hutte, voit le pot contenant la nourriture renversé et entre pour le prendre, mais le serpent se dresse devant lui et il a tout juste le temps de détourner suffisamment la tête pour que le jet de venin atteigne, non ses yeux, mais sa joue. D'autres travailleurs interviennent alors et tuent le serpent en le coupant en deux avec une pelle. La femme continua à pleurer de douleur et ne se calma qu'un bon temps après. Le lendemain ses yeux étaient voilés de gris, mais deux jours plus tard ils étaient seulement fort rouges et elle pouvait voir de nouveau. La lumière lui fit mal pendant plus d'une semaine. Quant au travailleur qui avait reçu une décharge à la joue, la corrosion du venin resta marquée sur la peau, pendant plusieurs mois, par des taches blanches.

Quelques jours après cet incident, j'étais allé dans l'escarpement de Kabasha pour une question d'abornement sur la route. Je m'étais arrêté au camp des travailleurs pour avoir un renseignement chez le capita. Au milieu du village se trouvait une femme malade, la tête enveloppée dans une couverture. On me dit qu'elle avait mal aux yeux et ne supportait pas la lumière. Peu après, une autre femme portant un petit enfant sur les bras vint auprès de la patiente et lui injecta du lait de son sein dans les yeux malades. Intrigué par ces manœuvres, je m'informe et j'apprends que, la veille vers le soir, la femme était allée puiser de l'eau à la rivière en bas du village. En revenant, la cruche sur la tête, elle vit soudain un grand serpent se dresser devant elle et, avant d'avoir pu détourner la tête, elle reçut un jet de venin dans les yeux. Aveuglée et se tordant de douleur, elle laissa tomber sa cruche et appela au secours. Voilà donc deux cas similaires. Quant à l'application de lait humain dans les yeux, il s'agit là d'un vieux remède en usage dans cette tribu.

Le venin des naja est une neurotoxine qui a plus d'effet sur les vertébrés à sang froid, et c'est probablement la raison pour laquelle ce serpent se nourrit surtout de batraciens et de reptiles plutôt que de petits mammifères et d'oiseaux. On sait qu'il mange également des œufs et qu'il a la réputation de boire volontiers du lait. Un soir, au camp de la Rwindi, le boy d'un visiteur accourt effrayé au restaurant pour dire à son maître qu'il y avait un grand serpent dans la chambre où il déballait ses bagages. Nous allons tous voir et constatons qu'il y a en effet un naja dans la pièce. Celui-ci fut tué sans autre incident que le jet d'un peu de venin dans les yeux d'un aide-boy. Le calme était à peine rétabli que le boy revient dire qu'il y a un second serpent en dessous du lit. Nous rentrons dans la chambre et y trouvons, non pas un second serpent, mais un varan du Nil qui avait été tué, avalé et vomi par le naja lorsque le boy l'avait dérangé dans son repas. On comprend que le visiteur n'ait plus voulu, pour la nuit, d'une chambre hantée par des hôtes de ce genre.

Le naja est considéré comme très intelligent et est facile à apprivoiser. Aussi est-ce cette espèce qui est généralement employée par les charmeurs de serpents en Égypte.

#### MAMBA.

De tous les serpents venimeux, c'est le mamba qui est le plus dangereux. Il n'est heureusement pas commun dans le Parc National où l'on n'a constaté jusqu'ici la présence que d'une seule espèce, le mamba vert (*Dendroaspis jamesoni kaimosæ* LOVERIDGE). Bien que ce serpent puisse atteindre 3 m de longueur et davantage, il n'a pas la moitié de la grosseur d'un naja. Il se tient le plus souvent dans les buissons ou dans les arbres, où il se meut avec une rapidité extraordinaire et où il monte même très haut puisqu'il a été observé à plus de 10 m au-dessus du sol. Il descend à terre pour chercher sa nourriture parmi les petits rongeurs et les oiseaux. Sa tête étroite et son long corps mince peuvent le faire prendre pour un « Serpent des Bananiers » (*Chlorophis*), serpent non venimeux; il peut également prêter à confusion avec le « Boomslang vert » [*Dispholidus typus* (A. SMITH)], serpent venimeux parfois de teinte verte.

Chez le mamba vert la queue est noire et mesure environ 45 cm à l'âge adulte, mais on trouve des spécimens avec les écailles de la queue vertes et bordées de noir. Pendant la période de ponte ce serpent est particulièrement irritable, mais il semble que ceux de l'Afrique centrale sont beaucoup moins agressifs que ceux de l'Afrique du Sud où certaines tribus appellent ce reptile « Shadow of death », l'ombre de la mort, nom allusif à la rapidité et la quasi complète invisibilité avec lesquelles il pique ses victimes.

Le venin du mamba est une neurotoxine avec des propriétés hémotoxiques, raison pour laquelle ce serpent cherche sa nourriture parmi les vertébrés à sang chaud. Un être humain mordu par un mamba peut mourir après vingt minutes, en tout cas presque toujours dans l'heure qui suit la morsure.

Dans les régions du Parc National Albert, au Sud du lac Édouard, on a recueilli seulement jusqu'ici une bonne-demi-douzaine de serpents de cette espèce, mais celle-ci est probablement plus commune que ce chiffre ne le laisse supposer. Les noirs, qui tuent beaucoup de reptiles avec leur lance ou leur bâton, n'aiment pas de les toucher avec les mains. C'est pourquoi on trouve fréquemment l'une de ces bêtes morte sur la route ou en brousse, mais elle est généralement trop abîmée pour pouvoir figurer dans les collections, étant le plus souvent coupée en morceaux.

Dans l'Afrique du Sud le mamba est universellement craint, et non sans raison, car longue est la liste de ses victimes. Dans son livre déjà cité, *A guide to the snakes of Uganda*, le Colonel PITMAN raconte les méfaits d'un de ces redoutables serpents qui, pendant trois ans, avait terrorisé la région de Barotse Valley, où il avait fait onze victimes humaines. Quand enfin il fut tué, il mesurait 11 pieds et 9 pouces (3,58 m).

La vitesse de ce serpent est incroyable, dit le Colonel; son passage est marqué par une traînée de poussière soulevée qui le rend pratiquement invisible. En forêt, quand il passe en plein élan, son approche produit l'effet du vent dans la frondaison — un remous difficile à identifier un jour calme — et une soudaine agitation dans les feuilles jonchant la terre ou dans les buissons marque seule son passage.

Dans le Rapport annuel pour 1946 du « Game and Tse-Tse Control Department » de Northern Rhodesia, on trouve, pages 7-16, une histoire intéressante sur le « Black Mamba » du Game Ranger M.A.E.R. SCHULTZ. Il s'agit de quatre buffles dont les cadavres furent trouvés près d'une mare. Fallait-il attribuer leur mort à une épizootie, à l'eau empoisonnée, à la peste bovine ou à toute autre cause ? Le Game Ranger se rendit sur place. Pendant qu'il examinait les corps étendus par terre, son porteur d'arme pousse un cri de frayeur : « Black Mamba » zigzaguait rapidement vers eux. Le Ranger saisit la seule arme à portée de sa main, une carabine 22, et au moment où le mamba ralentissait, il le tire d'une balle à travers le cou. C'était un coup de chance, mais il n'y avait maintenant plus de doute sur la cause qui avait amené la mort des buffles.

Quand il attaque, le mamba cherche toujours soit le buste, soit le cou ou la figure, levant son avant-corps jusqu'à moitié de sa longueur, non pas verticalement comme le naja, mais obliquement en avant.

Le mamba est un serpent de forêt, mais on le trouve également dans les régions qui ont été déboisées. Dans les forêts des volcans il n'a pas encore été signalé, tandis que dans la région de Rutshuru plusieurs spécimens ont été récoltés. Il est plus que probable qu'il s'en trouve également un certain nombre dans la plaine de lave près de la Rutshuru.

## CHAPITRE XIV.

## POISSONS.

Le lac Édouard réunit des conditions particulières qui le rendent très poissonneux. Les rivières qui s'y jettent dans le Sud ont poussé, parfois loin dans ses eaux, des cônes alluvionnaires et ces cônes ont créé des baies. Ainsi la baie de Kanyazi a été formée par les rivières Talya et Lula, celle de Vitshumbí par la Rwindi et la Rutshuru, celle de Kanyamulina par la Talya et la Lunyasenge, et ainsi de suite. Dans ces baies la profondeur est relativement faible; les fonds proches des rives sont généralement couverts de plantes aquatiques, ce qui, de même que les embouchures des rivières, constitue un habitat favorable aux poissons.

Au Nord, à l'Est et au Sud, le lac est bordé de plaines et les profondeurs sont faibles, tandis que vers l'Ouest la chaîne des Mitumba enfonce ses pentes abruptes dans ses eaux. Aussi, c'est de ce côté, à quelque 3 km de la rive, que la plus grande profondeur a été mesurée par WORTHINGTON, en face du cap Kilingino, où l'on a enregistré 117 m. Même près du bord les profondeurs sont ici considérables : non loin de l'embouchure de la Musenda, j'ai mesuré 20 m de profondeur à 14 m de la rive. Les cônes poussés par les cours d'eau du côté Ouest du lac sont par conséquent insignifiants, et seules les rivières Ndua et Ndotwa ont pu créer des plages sablonneuses à pente relativement douce mais de faible extension.

Les rives Ouest du lac, à partir du cap Mbereze au Nord de la baie de Kanyamulina jusqu'à l'embouchure de la rivière Kigera au Nord-Ouest, ne présentent que peu d'intérêt pour la pêche. Par contre toutes les baies et embouchures situées au Nord, à l'Est et au Sud sont très riches en poissons.

A cause de la végétation, toute la rive Ouest du lac est infestée de tsé-tsés qui pullulent dans les vestiges d'ancienne forêt, tandis que les rives Nord, Est et Sud sont couvertes de roseaux ou de *Pennisetum*, ou bien, à certains endroits, sont complètement dénudées. C'est seulement à l'embouchure de la Rwindi qu'on rencontre une forêt d'*Acacia* dans laquelle nichent de nombreux cormorans et aigles-pêcheurs. Dans cette forêt il y a des tsé-tsés, mais le long des rives couvertes de roseaux et de *Pennisetum* ces insectes disparaissent dès qu'on quitte cette végétation qui forme ordinairement une bande de faible largeur.

Les hippopotames sont nombreux partout, excepté le long des rives Ouest où on ne les rencontre qu'aux embouchures des rivières. Par contre, dans cette partie, on voit assez bien d'éléphants.

Ainsi que je l'ai dit antérieurement, il n'y a pas de crocodiles dans le lac Édouard, mais des fossiles trouvés au Nord et à l'Est prouvent qu'il a été peuplé jadis de ces reptiles et aussi de certaines espèces de poissons disparues aujourd'hui.

Par le Kazinga channel, le lac Édouard communique avec le lac George, nappe d'eau à faible profondeur et à nombreuses plantes aquatiques, tandis que le lac Édouard, en dehors des baies, en est fort dépourvu.

Un des plus curieux spectacles qu'on a l'occasion d'observer journellement au lac Édouard est celui des nuages de chironomides (*Chaoborus*). Tous les matins on peut les voir s'étaler au-dessus du lac comme une nappe de fumée. Parfois ils s'étendent sur plusieurs kilomètres et s'élèvent comme une trombe à des centaines de mètres de hauteur. Si l'on demande aux noirs ce que c'est, ils répondent invariablement « tshakula na samaki » (de la nourriture pour les poissons). Dans le Nord du lac ces nuages sont plus fréquents et plus étendus que dans le Sud, et si quelques-uns parviennent à la rive où les insectes se déposent immédiatement sur les buissons, le gros tombe dans le lac et par des quantités telles que les poissons ne peuvent pas tout manger. J'ai vu, à la plage de la Ndua (Hangi) et de la Ndotwa une couche compacte de chironomides qui avait de 10 à 12 cm d'épaisseur sur plus de 1 m de largeur et des centaines de mètres de longueur.

Ces nuages sont désagréables à traverser, les insectes pénètrent partout : dans les oreilles, les yeux, le nez, la bouche et, au bout de quelques instants, tout le corps est couvert de ces bestioles incommodes qui adhèrent à tout ce qui est un peu humide.

Si le lac Édouard est riche en poissons, ceux-ci ne comptent cependant qu'un petit nombre d'espèces de grande taille appartenant à six familles différentes. De plus, il existe une trentaine d'espèces de petite taille qui, pour la plupart, constituent la nourriture de leurs congénères carnivores.

Ayant eu souvent l'occasion de faire des observations sur la faune ichtyologique du lac Édouard, je ne crois pas inutile de donner quelques renseignements sur les grands poissons qu'on y trouve.

Au point de vue nombre, mœurs, utilité pour la pêche, c'est indiscutablement le *Tilapia nilotica* (LINNÉ) qui est le plus intéressant d'entre eux. Les indigènes l'appellent « Mahere »; il est de la famille des *Cichlidæ*. Il est extrêmement abondant dans le lac et atteint une taille de 35 à 36 cm et un poids moyen de plus de 900 gr. Si mes souvenirs sont exacts, le plus grand *Tilapia* capturé à Vitshumbi, à la pêcherie de la Colonie, pesait 2.300 gr. Le même poisson existe dans le lac Albert où il devient plus grand, atteignant les 50 cm, et au lac Kivu où il reste petit, ne dépassant que rarement le poids de 600 gr. Ces différences tiennent à la nourriture. Le *Tilapia nilotica* est de nature planctonophage et le lac Kivu, avec ses rives abruptes et ses profondeurs considérables, ne lui offre pas beaucoup à manger. Nous avons d'ailleurs constaté, dans d'autres lacs où ce poisson

a été déversé, que là où il trouve des conditions de vie plus favorables, il gagne une taille et un poids plus grands. En 1936, on a introduit le *Tilapia nilotica* dans le lac Mulera et dans le lac Mohasi au Ruanda. Dans le premier, qui offre à peu près les mêmes conditions que le lac Kivu, le *Tilapia* reste petit, son poids ne dépassant pas les 500 gr et sa taille n'atteignant pas les 30 cm, tandis que dans le lac Luhondo, qui communique avec le lac Mulera mais où la profondeur est moindre et l'altitude environ 100 m plus basse, où les rives sont à pente plus douce et les fonds plus vaseux, le *Tilapia* devient presque aussi grand que celui du lac Édouard, lieu d'origine des poissons introduits au Ruanda.

Au lac Mohasi, dans l'Est du Ruanda, le *Tilapia* a trouvé également des conditions de vie propices et s'est bien développé, il est même devenu extrêmement abondant. Un détail curieux est que, dans ce lac, ce poisson n'est pas exclusivement planctonophage, mais est plutôt devenu omnivore, mordant de préférence au ver de terre, patte de grenouille, larves, etc. Les indigènes le pêchent avec ces seuls appâts, à l'hameçon, et en prennent des quantités.

Il semble que, dans ces lacs, les seuls poissons indigènes sont un petit *Tilapia* et un petit *Haplochromis*, c'est-à-dire que, parmi des congénères moins forts, le *Tilapia* est relativement peu exposé. Sa taille moyenne dépasse les 32 cm et son poids moyen doit être près de 750 gr. On prend souvent des exemplaires de plus d'un kilogramme, mais ceux qui restent dans les filets de 5 pouces sont d'un minimum de 650 gr, les mailles laissant passer ceux qui sont d'un moindre poids.

Le *Tilapia*, au point de vue du frai, est un poisson très curieux. Dans les baies où les eaux sont peu profondes, les indigènes pêchent au moyen d'une nasse faite de tiges de roseaux ou de lianes, de forme tronconique de 70 cm de diamètre à la grande base, de 20 cm à la petite base et d'environ 80 cm de longueur. Les hommes se mettent alors sur plusieurs rangs et avancent dans les eaux profondes de 0,80 à 1,20 m environ, où chacun d'eux dépose sa nasse, la large ouverture en bas. Lorsqu'un poisson est pris dans l'engin, l'homme le saisit en passant la main dans la petite ouverture en haut et il l'introduit par les branchies sur une tige terminée en crochet qu'il attache à sa ceinture. En quelques heures chaque pêcheur peut faire ainsi, quand le temps est favorable, une moyenne d'une trentaine de prises. J'ai souvent, à Kamande et à Vitshumbi, examiné le produit de ces pêches et j'ai constaté que c'était toujours ou presque toujours des femelles qui étaient capturées, rarement un mâle. Quelques pêcheurs, qui avaient appris à pêcher au filet dormant à Katwe, dans les eaux ugandaises du lac, mettaient ce filet à environ un kilomètre de la rive en dehors de la zone des hippopotames. Ils prenaient bien quelques mâles de *Tilapia*, mais généralement très peu, indice que ceux-ci se tenaient dans d'autres parages, ce qui explique qu'à l'époque du frai, en janvier-février et juillet-août, les femelles s'en vont au large et qu'à ces deux



moments de l'année les pêcheurs ne trouvent presque rien à la rive. Il semble que les femelles séjournent plus longtemps que les mâles près des rives, notamment au Nord-Ouest du lac, d'où leur capture plus fréquente, et qu'elles y rencontrent les mâles appelés à féconder leurs œufs. Elles prennent ensuite ceux-ci en bouche pour rebrousser chemin vers les baies et, pendant ce voyage de retour, les œufs éclosent, mais les jeunes restent durant quelques semaines dans la bouche maternelle jusqu'au moment où ils peuvent se tirer d'affaire eux-mêmes, c'est-à-dire après leur arrivée près des rives où ils sont peu exposés dans les eaux peu profondes et parmi les plantes aquatiques.

Il n'est pas rare qu'on capture dans les baies une femelle qui a encore en bouche ses œufs ou même ses jeunes. Il y a d'ailleurs pendant presque toute l'année des « naissances », mais la femelle va invariablement au large à la rencontre du mâle, avec lequel elle gagne ensuite une plage sablonneuse pour la ponte et la fécondation des œufs. Pendant toute cette période, la bouche de la femelle semble se gonfler vers le bas et vers les branchies.

Le mâle est facile à distinguer de la femelle; il est de teinte beaucoup plus sombre, sa gorge est noir-rouge et sa bouche, vers le bas, est droite et concave, tandis que chez la femelle elle devient convexe à la suite de sa « portée ».

Pendant la nuit les femelles s'éloignent des rives, sans doute à cause des silures qui font leur chasse nocturne près des bords. Le matin vers 10-11 heures, si le temps est calme et que le soleil brille, elles reviennent vers la rive où elles restent jusqu'à 3-4 heures de l'après-midi, et c'est dans cet intervalle que l'indigène pêche. Si l'eau est calme, elles viennent si près du bord que les nageoires dorsales sortent de l'eau.

Parmi ses ennemis naturels, le protoptère et le *Clarias* sont les plus acharnés. J'ai souvent vu le ravage causé par le premier dans les filets dormants, où il découpe et cisaille sa proie avec ses formidables crocs, tandis que le second avale le poisson adulte tout entier. Mais le *Barbus* compte également parmi les destructeurs du *Tilapia*, bien qu'il ne s'attaque qu'aux yeux de sa victime. J'ai été plusieurs fois témoin, à la plage de Hangi, de la chasse faite à l'un d'eux par une petite bande de *Barbus*. Ceux-ci prennent exclusivement les yeux comme cible et j'ai l'impression qu'ils les sucent, car rien n'est abîmé sur le pourtour de l'orbite et le *Barbus* n'a d'ailleurs pas une denture capable d'enlever un œil. La chasse commence vers 9-10 heures du matin, au moment donc où normalement le *Tilapia* s'approche de la rive, et elle dure jusqu'à 3-4 heures de l'après-midi. J'ai vu ainsi, en une seule journée, 41 de ces poissons venir à la surface les yeux arrachés par leur impitoyable ennemi. Exténué par la poursuite à laquelle il voulait échapper, le *Tilapia* reste à fleur d'eau, retourné sur le ventre ou sur le flanc, et il est alors généralement cueilli par l'aigle-pêcheur, quand ce n'est pas par le protoptère ou un siluride. Il est courant de trouver, dans un coup de filet, un ou plusieurs exemplaires privés ainsi de leurs yeux.

Outre le *Tilapia nilotica*, le lac Édouard connaît aussi le *Tilapia leucosticta* qui est plus petit que l'autre d'environ une moitié et que les indigènes nomment « Matoli », mais, à part une légère différence de teinte, il ressemble au premier et est souvent pris pour un jeune *Tilapia nilotica*.

#### Famille des *CYPRINIDÆ*.

Il existe au lac Édouard deux grandes espèces de cette famille : le *Labeo forskalii* RÜPPER; nom indigène : « Buluma », et le *Barbus altianalis eduardianus* BOULENGER; nom indigène : « Katendele » en swaheli et « Ndoshi » en kihunde.

Le *Labeo* est un poisson assez rare dans le lac et qu'on ne trouve guère en dehors de la côte Ouest où il se tient le long des rives rocheuses. Il ressemble beaucoup au *Barbus*, mais sa teinte est sensiblement plus foncée et sa bouche est placée ventralement. A la Coopérative des pêcheries indigènes à Vitshumbi on en découvre parfois quelques spécimens dans les filets. C'est un poisson peu apprécié.

Le *Barbus* est commun dans le lac à toutes les embouchures de rivières et dans les baies, mais ici à un degré moindre. C'est un beau poisson à écailles et il est très apprécié par l'indigène malgré ses nombreuses arêtes fourchues. Du lac, il remonte les rivières et leurs affluents aussi haut que la profondeur de l'eau le lui permet. J'ai été fort étonné de trouver un poisson qui paraît appartenir à l'espèce précédemment citée dans de petites rivières du Ruanda, affluents de l'Akandjaru et situées à plus de 2.000 m d'altitude, dans la rivière Nshile par exemple. C'est un excellent nageur et il fait des bonds de plus d'un mètre de haut, comme j'ai pu le constater à la pêcherie de Vitshumbi lorsqu'on tirait le filet — une senne — vers la rive. Quand ils se sentent pris, les *Barbus* et les *Tilapia* cherchent à se dégager en sautant au-dessus du filet, et un bon nombre d'entre eux, des premiers surtout, réussissent à s'échapper.

Le *Barbus* est considéré comme étant surtout planctivore, mais il mange également des vers de terre et même des morceaux de poisson, et c'est avec ces appâts que l'indigène le capture à l'hameçon dans ses pêcheries. J'ai déjà raconté comment il s'attaque aux yeux du *Tilapia*. Il doit également, je pense, manger des quantités d'éphémères. A la pêcherie de Katwe on en prend en grand nombre dans les filets dormants de 5 pouces et, selon les dires des pêcheurs, ses œufs sont nocifs. Un ami anglais qui en avait mangé a été fort dérangé pendant plus d'une semaine. C'est d'ailleurs un fait connu que les œufs du barbus fluvial d'Europe provoquent aussi un empoisonnement.

Pour les pêcheries de Katwe et de Vitshumbi c'est le plus mauvais poisson à préparer par salaison, car il ne se conserve pas bien, mais, fumé, il est celui que préfèrent les noirs. De même, malgré ses nombreuses arêtes, les pêcheurs l'apprécient à l'état frais plus que tout autre poisson, et la Coopérative des pêcheries indigènes à Vitshumbi en fait un grand usage pour le ravitaillement du personnel noir.

Famille des *MORMYRIDÆ*; nom indigène : « Ndanani » ou « Tembo ».

Le *Mormyrus* est un poisson de fond vaseux qui est assez rare au lac Édouard. A la pêcherie de Vitshumbi on en capture une petite quantité tous les mois. Parfois un seul coup de filet en livre de 20 à 30, puis il se passe plusieurs semaines sans qu'il en reparaisse. Au point de vue économique, c'est un poisson sans intérêt pour la pêcherie et l'indigène ne l'aime pas. Le nom de tembo, qui veut dire éléphant, provient de la forme de la tête qui se termine en un long museau-bouche rappelant la trompe du grand pachyderme, museau avec lequel il cherche sa nourriture en fouillant la vase aux embouchures des rivières qui se déversent dans le lac.

Selon un ancien gérant de la pêcherie de Vitshumbi, il y aurait deux espèces de *Mormyrus* : le *Mormyrus kannume* FORSKAL et le *Mormyrus caschive* (LINNÉ), la différence qui les sépare étant minime et portant notamment sur la position de la nageoire dorsale qui, chez le dernier, est située très en avant de l'aplomb de l'insertion des ventrales, tandis que, chez le premier, elle est juste au-dessus.

Le *Mormyrus* se capture dans les grands coups de filet ou parfois dans les filets dormants à mailles de 5 pouces, mais, à ma connaissance, les indigènes n'en ont jamais pris dans leur nasse ou à la ligne.

Famille des *CLARIIDÆ*, espèce : *Clarias lazera* (CUVIER et VALENCIENNES); nom indigène : « Kabambali » (en swaheli), « Sombe » ou « Sombi » (en kihunde).

Le *Clarias* est commun partout dans le lac et il est très apprécié des indigènes, sauf dans le Ruanda-Urundi où les habitants se sont bornés jusqu'ici à manger le « Dakala » (*Stolothrissa tanganicæ* REGAN), petite sardine formant des bancs très abondants et donnant lieu à une pêche intense. Ces poissons sont simplement séchés au soleil et vendus ensuite sur les marchés à l'intérieur du pays. Le pêcheur noir prend le *Clarias* à l'hameçon, utilisant comme appât des morceaux de poisson ou encore de la viande. Un autre moyen en usage pour le capturer est la nasse, qu'on place à l'embouchure des rivières ou dans les eaux qui se retirent des régions inondées.

Aux heures chaudes de la journée, le *Clarias* vient souvent à la surface pour respirer, je pense, et c'était autrefois le grand sport pour les pêcheurs indigènes de le surprendre en glissant sur l'eau dans leur pirogue à écorces cousues ensemble et de le tuer d'un coup de lance habilement appliqué. Actuellement encore, c'est de cette façon qu'on le pique, à la surface du lac, quand il vient happer des chironomides qui tombent dans l'eau.

Dans la partie Nord du lac, où les eaux sont beaucoup plus limpides que dans la partie Sud, on voit certains jours la surface du lac surmontée d'innombrables têtes de *Clarias* groupés par petites bandes de quatre à six.

C'est un spectacle assez curieux de voir toutes ces têtes à barbillons affleurer au fil de l'eau. A d'autres moments, on les aperçoit dans l'eau même, nageant également par bandes de quatre à six, à faible profondeur, à 0,50 m de la surface, mais sans qu'une seule tête, cette fois, émerge.

Comme son cousin le *Bagrus*, le *Clarias* est carnivore et mange des quantités de petits poissons et des chironomides. Dans le ventre des grands spécimens capturés on trouve fréquemment un *Tilapia* entier ou un *Barbus*.

Généralement le *Clarias* ne chasse pas pendant le jour, mais dès les premières heures de la nuit il devient extrêmement actif. J'ai campé souvent sur le bord des lagunes au Sud-Est du lac Édouard et l'activité nocturne des *Clarias* m'a toujours frappé. Sans cesse on les entend le long des rives du lac et dans les mares, fouillant en bandes nombreuses toutes les eaux à faible profondeur où se tient le fretin, et l'on est étonné de constater le lendemain, après une nuit de chasse acharnée, qu'il y reste encore des petits poissons.

Un soir, dans la baie de Vitshumbi, me trouvant à bord de notre canot à moteur, j'ai plongé mon regard dans l'eau du lac à l'aide d'une torche fort lumineuse. Les *Clarias* en chasse traversaient continuellement et dans tous les sens la partie éclairée, et j'étais réellement stupéfait de l'intensité meurtrière de cette vie dans l'eau, où le droit du plus fort est le seul admis.

Dès que les eaux montent dans le lac Édouard et que les plaines proches des rivières sont inondées, les *Clarias* envahissent les lieux en quête de nourriture. Plus tard, quand les eaux se retirent, ils restent dans les mares et sitôt que celles-ci s'assèchent ils deviennent eux-mêmes la proie des aigles-pêcheurs, des marabouts, des vautours. Les fauves même, lions, léopards et hyènes, viennent à la pêche dans le lit de ces mares quand elles ne contiennent plus qu'une boue qui se durcit graduellement.

Lors d'une épizootie qui frappa les hippopotames du lac Édouard et des lagunes adjacentes en septembre 1941, j'ai remarqué que du sang sortait en abondance des narines des bêtes crevées. Les *Clarias* se pressaient en masses grouillantes autour des têtes de ces cadavres pour se repaître du sang qui en dégoulinait, et notre passage à proximité les faisait à peine s'éclipser un instant.

Pour la pêche de Vitshumbi, le *Clarias* présente un grand intérêt; il est en effet abondant dans le lac, est facile à préparer, se conserve bien et, comme dit plus haut, est très apprécié par les travailleurs noirs.

#### Famille des *BAGRIDÆ*.

Le *Bagrus* [*Bagrus docmac* (FORSKAL)]; nom indigène : « Mukole », est un poisson commun dans le lac Édouard quoique moins fréquent que le *Clarias*. Il se tient plus loin des rives. A Kamande, les pêcheurs en prennent un certain nombre dans leurs filets dormants à 5 pouces, et c'est une prise appréciée pour la qualité de sa chair. A la pêche de Vitshumbi,

on en capture beaucoup et, avec le *Tilapia*, il est le poisson qui se prête le mieux pour la salaison et ensuite pour le séchage. Il est de très grande taille et, à la pêcherie, il n'est pas rare de trouver des exemplaires d'une trentaine de kilogrammes. M. H. DAMAS a vu, à Katwe, une tête provenant d'un *Bagrus* de 75 kg.

Ce poisson meurt sitôt après avoir été retiré de l'eau, et la teinte de sa peau passe rapidement du vert-gris foncé au gris-jaune pâle. Il en est pourtant qui, au moment de leur prise, sont jaunes ou gris-jaune clair.

Le *Bagrus* est carnivore, vivant surtout d'alevins de *Tilapia* et d'autre fretin. Il est lui-même souvent victime des *Clarias* et des protoptères. En quête de jeunes protoptères, j'ai fait faire parfois un coup de senne dans les lagunes au Sud-Est du lac Édouard, mais jamais, dans ces eaux, nous n'avons ramené autre chose que des *Tilapia*, des *Clarias* et des protoptères.

Famille des LEPIDOSIRENIDÆ, espèce : *Protopterus æthiopicus* HECKEL;  
nom indigène : « Hondwe » (Kihunde).

Ce poisson, que les Anglais appellent « Lungfish », est commun dans tout le lac Édouard, notamment aux embouchures des rivières où, grâce aux eaux troubles, il trouve plus facilement sa proie. Il fait l'effet d'une anguille démesurée, dont il est cependant très différent. Ses nageoires pectorales et ventrales ont la forme de membres pairs très effilés garnis d'une frange unilatérale. Il possède deux poumons qui lui permettent de respirer hors de l'eau.

Dans les régions où la saison sèche est longue et par conséquent génératrice d'assèchements dans les marais et les rivières, le protoptère a la singulière faculté de pouvoir s'aménager, dans la vase, une chambre où il reste pendant toute la saison jusqu'au retour des pluies. Ce réduit communique avec l'air extérieur par un canal, sorte de tuyau ou de cheminée, qui aboutit près de la bouche et lui permet de respirer par ses poumons. Tout son corps, pendant cette période d'enkystement, reste enduit d'une substance glaireuse qui le maintient humide.

Au lac Édouard nous n'avons jamais trouvé de ces cocons, probablement parce que les saisons n'y sont pas suffisamment marquées vu la proximité de l'Équateur, et peut-être aussi pour d'autres raisons telles que, par exemple, la composition du sol. En effet, chez nos voisins de l'Uganda, le Game Warden Colonel PITMAN signale leur présence dans les nombreux marais situés à la même latitude que les plaines du lac Édouard. Le Colonel a fait aux aquariums anglais de nombreux envois de cocons contenant de jeunes spécimens. Le procédé qu'il emploie est simple : on met dans une touque à essence ou à pétrole (capacité 18 litres) trois quarts de vase et un quart d'eau. On y dépose deux ou trois jeunes protoptères qui doivent être de même taille au risque de voir les petits mangés par les grands. Quand ils s'enfoncent dans la vase pour l'enkystement, on augmente la quantité

de cette vase et on laisse ensuite évaporer complètement. Une fois que le bloc est entièrement sec et solide, il est prêt pour l'envoi. On doit veiller, en le manipulant, à ne pas abîmer ou boucher le tuyau à air, sans quoi le poisson périrait par asphyxie. A l'arrivée au lieu de destination, le bloc est humidifié, il se dissout dans l'eau et le poisson est libéré de sa cellule.

Le protoptère est de préférence carnivore, mais à défaut de chair il mange également des végétaux. Lors d'une visite faite à Katwe dans l'Uganda, j'ai eu l'occasion de voir les pêcheurs rentrer avec le produit de la pêche, qui se fait au filet dormant à mailles de 5 pouces pour les *Tilapia*, les *Barbus* et les *Bagrus*, tandis que les protoptères et les *Clarias* sont pris à l'hameçon. Beaucoup parmi les premiers avaient été dévorés dans les mailles par les protoptères.

On prend des quantités de ces poissons dans les grandes sennes utilisées à la pêcherie de Vitshumbi, et j'ai eu souvent l'occasion de voir combien sont variés les couleurs et les dessins dont ils sont parés. Certains protoptères sont de couleur vert foncé presque uniforme, d'autres ont une teinte plus claire et des dessins plus sombres, d'autres encore ont le fond jaune coupé de raies vert foncé, comme celles du léopard, mais plus serrées que chez celui-ci.

En 1933, notre chargé de mission, M. G. F. DE WITTE, a capturé dans une petite mare proche de l'ancien village de Tshambi, à une vingtaine de kilomètres du lac Édouard, 17 jeunes protoptères de 40 à 55 mm de longueur. La région en question est située dans la vallée de la Muhaka (ou Muhaha), cours d'eau qui reçoit de l'escarpement de Kabasha, à l'Ouest, la rivière Muwe et entre dans la Lula à une huitaine de kilomètres de l'embouchure de celle-ci. Il n'est donc pas impossible que des protoptères aient remonté, aux hautes eaux, la rivière Lula et la Muhaka et même la Muwe qui, en toute saison, a un débit considérable. C'est d'ailleurs cette rivière qui rend la vallée de la Muhaka marécageuse. Notons que M. H. DAMAS, chargé d'une mission d'étude hydrobiologique dans le Parc National en 1935-1936, a cherché vainement de jeunes protoptères dans le marais de *Papyrus*, à la Lula inférieure. A la demande de notre Institut, j'ai moi-même essayé, en 1939, d'en trouver dans le lac Édouard qui n'eussent que 20 à 30 cm, mais je n'en ai jamais capturé de plus petits que 60 cm, alors que mes recherches étaient effectuées un peu partout dans le Sud du lac, notamment au fond des baies de Kamande et de Vitshumbi, aux embouchures des rivières de la Talya, de la Rwindi et de la Rutshuru, ainsi que dans les lagunes au Sud-Est du lac. Ce n'est que vers la fin de 1945 que le Gérant de la pêcherie de Vitshumbi, que j'avais mis au courant de nos tentatives infructueuses, me signala la présence, dans la petite baie près de la pêcherie, d'une quantité de jeunes protoptères. La profondeur de cette baie est faible, réduite normalement à un bon mètre, mais il y a beaucoup de vase. A la surface, l'eau est couverte de *Pistia stratiotes* (Salade du Nil), d'algues, de *Potamogeton*, et le fond est un tapis

compact de *Myriophyllum*. Cette petite baie abrite quelques hippopotames et de nombreux oiseaux aquatiques. Un situtunga femelle y a été observé à plusieurs reprises. Dans ce milieu vivent aussi, en abondance, de jeunes protoptères. J'en avais fait prendre une dizaine pour pouvoir surveiller leur comportement dans un petit aquarium à Rumangabo, mais après quelques semaines tous les petits avaient disparu dans l'estomac des grands et le seul qui me restait fut trouvé mort un matin. Dans le même aquarium j'avais également quelques *Barbus serrifer* BOULENGER, de 50 à 60 mm de taille. Les protoptères ne sont jamais parvenus à en prendre.

Comme le *Bagrus*, le protoptère est un poisson facile à préparer et qui se conserve bien. Il peut atteindre une taille considérable et, à la pêcherie de Vitshumbi, on en capture souvent des spécimens qui pèsent jusqu'à une trentaine de kilogrammes.

La peau de ce poisson est solide et pourrait être tannée et utilisée dans la maroquinerie.

## CHAPITRE XV.

## INSECTES.

Il serait trop long de parler ici des innombrables insectes qui peuplent le Parc National Albert comme toute l'Afrique centrale. Je me bornerai à consigner dans ce chapitre quelques observations personnelles sur ceux que j'ai trouvés intéressants par leur organisation en communautés soumises tantôt au pouvoir absolu d'une reine, tantôt à la direction collective des travailleurs. De telles communautés existent, en Afrique, chez les sauterelles, les fourmis, les termites, les abeilles et certaines guêpes, pour n'en citer que quelques-unes, et c'est à celles-là que je m'attarderai.

## SAUTERELLES.

Rentrant un jour de Vitshumbi, au début de décembre, j'aperçus dans la grande plaine une bande d'une cinquantaine de marabouts qui se comportaient d'une façon tout au moins bizarre. On eut dit une troupe de grues couronnées qui dansaient. Ils faisaient des bonds, s'élevaient en l'air, piquaient la tête vers le sol, se trémoussaient et se battaient. Je m'approchai et constatai que toute cette agitation était due à un essaim de sauterelles qui s'était abattu sur la plaine et avait mis ces oiseaux en joie, comme devant une manne tombée du ciel.

En passant un peu plus tôt dans le village des pêcheurs à Vitshumbi, j'avais déjà vu les femmes et les enfants courir dans tous les sens pour ramasser ce que je croyais alors être un essaim de termites. Il s'agissait en réalité d'une sauterelle, celle que les indigènes appellent « Nsenene » ou « Nsanane », l'*Homorocoryphus vicinus* des naturalistes, dont ces populations noires sont singulièrement friandes, et que les bêtes recherchent avec une égale avidité, comme nous venons de le voir des marabouts. Mais ces derniers ne sont pas les seuls à apprécier ces insectes; les singes, notamment les cynocéphales, les hyènes, tous les petits carnassiers, les porcs-épics et les petits rongeurs, en outre, parmi les oiseaux, le milan, la bergeronnette et bien d'autres consomment des quantités de ces orthoptères.

Je n'ai vu voler cette sauterelle qu'à la fin de novembre ou au début de décembre; son passage est toujours de courte durée, limité à un ou deux jours et, grâce à ses nombreux ennemis naturels, elle n'a jamais le temps d'infliger de bien grands dégâts. En novembre 1933 et au même mois de 1937, son apparition est signalée dans les plaines du lac Édouard, et chaque fois il est fait mention de bandes de marabouts qui s'attaquent à ces saute-



relles quand elles s'abattent sur le sol. Le Commandant HUBERT raconte également qu'il a observé trois hyènes et de nombreux vautours se rassasiant de ces insectes.

Il en est tout autrement en ce qui concerne les acridiens nomades, de l'espèce *Locusta migratoria migratoroides*, et je me souviendrai toute ma vie des vols que j'ai vus, en juin 1931, dans la région de Rutshuru. Venant du Nord pendant des jours et des semaines, de gros nuages de ces migrants passaient, allant vers le Sud, toujours dans la même direction.

Dans la région de Kibumba, les vols suivaient une ligne située entre le groupe central des volcans et le Nyiragongo. Dans le Congo, les passages avaient lieu à l'Ouest de Beni-Lubero et dans la vallée de la Semliki. En même temps nos voisins britanniques les signalaient dans tout l'Uganda occidental, c'est-à-dire que leur masse s'étendait sur un large front couvrant tout le grand graben africain.

Les 13-14 juin 1931, les nuages formés par eux atteignent les plaines Sud du lac Édouard et le 16 juin ils passent sans cesse entre les volcans. De temps en temps l'un d'eux s'abat sur le sol pour y exercer ses ravages, et quand ces acridiens reprennent leur vol vers le Sud une heure ou deux après, il ne reste que les tiges des graminées et le tronc et les pétioles des feuilles, des bananiers. Dans les plaines du lac Édouard, seules subsistent les tiges nues des hautes graminées, mais les petites herbes n'ont pas souffert. Dans les cultures indigènes, le maïs, le sorgho, l'éleusine sont très mal en point ainsi que les bananiers, mais les plantes basses telles que patates douces, pommes de terre, haricots et petits pois sont à peu près indemnes. Les régions à *Pennisetum* dans la Haute Rwindi présentent le même aspect de paysage dévasté; aussi loin que porte le regard, il ne rencontre que des tiges dépouillées de feuilles.

A Kibumba, dans la selle entre le Karisimbi et le Nyiragongo, les vols de sauterelles n'ont pas cessé durant la seconde quinzaine de juin, ensuite ils se sont ralentis pendant quelques jours, s'intensifiant par intermittences, mais, tout au long du mois de juillet, le passage a continué. Le gros des essaims s'avancait entre les deux volcans susnommés, mais quelques-uns s'abattaient, par moments, sur toute la chaîne environnante. En août, les vols diminuèrent considérablement; pourtant, le 21 du mois, on en signale un très important qui traverse le lac Édouard et s'abat dans les plaines au Sud de celui-ci.

En avril de l'année suivante, 1932, la présence de jeunes acridiens est constatée dans les plaines du lac Édouard et, avec l'aide de l'Administration territoriale et des indigènes habitant la région, on procède à leur destruction avant qu'ils ne puissent voler. On use à cet effet des moyens habituels : les caravanes de jeunes sont chassées par les noirs dans des tranchées où elles se laissent conduire facilement pour être massacrées en masse. A d'autres endroits on les détruit en mettant le feu à la brousse, mais leur nombre et la surface envahie sont tels qu'on ne réussit à en anéantir qu'une minime partie.

Un peu plus tard des vols importants arrivent du Nord, mais ils sont toutefois beaucoup moins abondants qu'en 1931.

L'année suivante, en septembre 1933, toute la plaine au Sud du lac Édouard est de nouveau infestée par des criquets à peine éclos, et en même temps on observe un vol énorme vers le Sud. En octobre-novembre, nouvelle invasion des plaines par ces insectes au stade, cette fois, de l'accouplement.

Au cours des années qui suivent, il y eut encore, par intervalles, des passages, mais qui n'ont plus jamais eu l'ampleur de ceux du mois de juin 1931.

Il faut espérer que le Laboratoire international pour l'étude du criquet nomade, dont le siège est à Abercorn en Rhodésie, finira par trouver le moyen de détruire à la source, dans les endroits de ponte, de telles quantités de ces jeunes acridiens que les vols ne puissent plus jamais revêtir la même gravité que pendant la période 1931-1933. L'ancien Directeur du Laboratoire international, M. H. BRÉDO, est venu plusieurs fois dans les régions du Parc National en vue de rechercher les endroits de ponte et le moyen de faire périr les jeunes lors de l'éclosion.

En ce qui concerne les dégâts, les régions voisines des volcans n'ont pas eu trop à souffrir. Les principales cultures, patates douces, pommes de terre, haricots et petits pois n'ont presque pas souffert des criquets qui s'attaquaient surtout aux graminées. Mais dans d'autres régions, vouées principalement à la culture du maïs, du sorgho, du millet, de l'éleusine et du blé, les ravages ont été beaucoup plus sérieux.

Au dire des indigènes, il y avait quarante ans que le pays n'avait plus subi d'invasion grave de sauterelles, dont les derniers vols importants remontaient à l'année 1890, mais les ravages de ces insectes ayant alors sévi pendant plusieurs mois, il en était résulté une terrible famine.

#### FOURMIS.

Quand on roule en auto dans l'Afrique centrale, on voit fréquemment un ruban rouge ou rouge-brun qui se déroule à travers la route : c'est une caravane de fourmis. Il s'agit de la fourmi rouge, le *Dorylus*. Arrêtons nous un instant pour observer cette procession. Il ne faut pas se mettre trop près, car les défenseurs de la caravane n'hésiteraient pas un instant à passer à l'attaque et à vous forcer à reculer. Nous nous tenons donc à la distance d'un mètre environ pour l'examiner à notre aise. Au milieu, nous voyons une colonne qui se meut tout le temps dans le sens de la marche en avant. Les fourmis qui la forment sont des ouvrières, elles sont relativement petites, plus petites en tout cas que celles qui se trouvent sur le bord. Celles-ci s'affairent tantôt dans le sens et tantôt à contresens de la marche et, quand elles s'arrêtent, elles se placent perpendiculairement à la colonne, face à l'extérieur. Visiblement, ce sont des surveillants, des policiers, des

soldats qui veillent au strict maintien de l'ordre de marche et, en cas de besoin, se muent en défenseurs. Parmi ces soldats, il en est de très grands, des moyens et des petits, et il ne faut pas longtemps pour s'apercevoir que la communauté est soumise à une discipline de fer.

Mais retournons à la rangée du milieu. Elle avance à une allure assez rapide. Ce qui nous frappe tout de suite, c'est de voir qu'elle transporte de petites fourmis blanches, oblongues comme des œufs, de 4 à 5 mm de long. Ce sont des nymphes qui sont ainsi véhiculées d'une fourmilière à une autre, car les *Dorylus* ne restent jamais longtemps — seulement quelques jours — à une même place et ne se construisent pas de demeures permanentes.

Si nous regardons la caravane au matin, nous pourrions parfois la surprendre après une nuit de chasse et, au lieu de nymphes, ce sont les produits de cette chasse qui seront transportés. Il est alors étonnant de voir ce que ces petites bêtes peuvent convoier dans la colonne et à la cadence de celle-ci. Voici, par exemple, venir le cadavre d'un grand cancrelat; il a certainement 40 mm de long et de 20 à 25 mm de large et est soutenu et tiré par une cinquantaine au moins de fourmis-ouvrières de 4 à 5 mm de longueur, qui conjuguent leurs forces pour mouvoir cette charge énorme qui néanmoins avance sans arrêt, à la même vitesse constante. Les vivandières sont dirigées ainsi vers la fourmilière; elles consistent en toutes sortes d'insectes qui défilent alternativement avec des morceaux de viande, car ce qui est trop lourd est d'abord déchiqueté, réduit en fractions transportables. J'ai vu un jour toute la chair d'une chauve-souris taillée ainsi en pièces, qui fut transférée du grenier d'une maison jusqu'au sol sans qu'une seule parcelle tombât au cours de la descente verticale par le mur extérieur. Nous voyons donc cette colonne avancer avec son butin; l'ordre et la discipline du défilé sont si parfaits que nous nous demandons ce qui se passerait au cas où cette marche viendrait à être dérangée. Faisons donc une expérience et poussons la pointe d'un bâton à travers le convoi. Immédiatement la brigade des surveillants-policiers quitte les deux bords de la caravane pour se porter au point menacé et, si l'ennemi est découvert, il est encerclé, assailli de toutes parts et, homme ou bête, il doit se sauver; avec leurs puissantes mandibules, les fourmis-soldats le mordent aux endroits les plus sensibles et, pour une d'elles qu'on enlève sur un point, dix autres vous harcèlent ailleurs.

Mais s'il est intéressant de voir la caravane en marche, il l'est plus encore de la voir à l'attaque. Arrivée à proximité du terrain de chasse, elle se développe en ordre dispersé et se déploie en éventail. Le sol est fouillé à fond et malheur aux insectes qui essayent de s'y cacher. Voici une sauteuse qui bondit d'une petite plante; au moment où elle touche terre une fourmi s'accroche à l'une de ses pattes, nouveau bond et nouvelle fourmi accrocheuse, si bien qu'après trois ou quatre sauts elle est paralysée dans ses mouvements et, en quelques instants, entièrement couverte par ses

agresseurs qui la taillent en morceaux. Voilà maintenant une araignée qui court pour fuir la mort; elle n'a pas fait un mètre qu'elle est cernée de tous côtés. La lutte est courte, l'ennemi est trop nombreux et trop acharné.

Une nuit, à Rumangabo, je fus réveillé, vers 3 heures du matin, par les morsures de quelques fourmis tombées du plafond. La maison était attaquée par une très grosse caravane. Ici aussi la lutte fut courte ou du moins ma résistance; je me sauvai au garage où je passai le restant de la nuit dans la cabine d'une camionnette. Rentré à la maison le matin, je trouvai sur le sol, noir encore de *Dorylus*, trois lézards, et malheureusement aussi une nichée de bergeronnettes qui, depuis plusieurs années faisaient leur nid entre les tôles de ma toiture. Quatre jeunes oiseaux gisaient là, leur petit crâne déjà complètement décharné.

Souvent des nichées de poussins ou de lapins sont détruites au cours de ces invasions nocturnes. Les indigènes combattent celles-ci avec le feu, allumant des paillons et les brûlant devant eux. Un excellent remède aussi est le « Fly tox » qui arrête immédiatement la colonne dans sa marche ou purge tout aussi vite une maison de ces parasites incommodes.

Ces fourmis s'attaquent parfois également aux termites qu'elles surprennent dans leur demeure souterraine et qui se défendent de la façon suivante. Lorsque l'ennemi commence à pénétrer dans leurs galeries, les termites-soldats arrêtent les assaillants dans les boyaux d'accès, et une âpre lutte s'engage pendant laquelle les termites-ouvriers bouchent le couloir d'entrée derrière les soldats. Ceux-ci sont sacrifiés, mais l'intérieur de la termitière est sauf, et la reine-mère aura vite remplacé les victimes immolées pour le bien commun.

Le *Dorylus* compte cependant quelques ennemis qui n'ont pas peur d'attaquer ses colonnes. Parmi ceux-ci, il faut citer un petit lézard de la famille des *Scincidæ*, *Mabuya maculilabris*. Très adroitement il bondit au milieu de la caravane, remplit prestement sa bouche de fourmis et saute en dehors à un endroit où il peut manger son butin à l'aise, puis il revient en quête d'une nouvelle provision.

Quelques oiseaux également sont avides de ces fourmis et certains Édentés comme le pangolin, ainsi que l'oryctérope, en mangent des quantités la nuit.

Quand la caravane est en chasse, il est curieux d'observer le terrain environnant. On entend même les fuyards qui, ayant éventé l'ennemi, filent à travers la brousse. Insectes, petits mammifères, batraciens et reptiles s'empressent de vider les lieux où ils savent par expérience qu'il n'est pas bon de s'attarder.

En brousse, le soir, la lumière attire souvent une grosse bête ailée qu'on appelle — à tort — le scorpion volant. C'est en réalité le mâle de *Dorylus* sorti pour le vol nuptial. La jeune femelle est, à ce moment, encore ailée, mais dès que l'accouplement, qui se fait pendant le vol, est terminé, elle perd ses ailes, s'enterre et commence une nouvelle colonie.

Au camp de la Rwindi, il y a souvent, le soir, des mâles de *Dorylus* qui, attirés par la lumière, pénètrent dans le restaurant. Quelques crapauds les y attendent, et il est amusant de voir ceux-ci avaler un de ces gros insectes tombé à terre. Jamais le crapaud ne prendra une bête morte, mais, dès qu'une fourmi est à même le sol, il s'en approche à quelque 4-5 cm, et l'on a nettement l'impression que l'insecte lui saute dans la gueule. C'est en réalité le batracien qui projette sa langue, longue et gluante, pour le saisir et l'attirer à lui. Un crapaud peut manger de 12 à 15 *Dorylus* mâles en peu de temps, mais il est alors repu.

Ce que nous venons de dire pourrait faire prendre le *Dorylus* pour un animal nuisible. Ce serait là une erreur, car s'il cause des ennuis, notamment quand il s'introduit dans une maison ou dans une basse-cour, il rend par contre, dans la nature, d'immenses services non seulement comme fossoyeur, mais aussi comme destructeur de nombreux autres insectes malfaisants.

#### TERMITES.

Nous avons constaté chez les fourmis une organisation de communauté déjà très développée. Elle l'est davantage chez les termites, où l'on distingue de véritables castes et dont la grande masse est stérile et aveugle. On trouve, au fond d'une termitière, dans une chambre appelée « loge royale », une plaque plate et généralement de forme plus ou moins ovale, de 25 à 40 cm de long, de 15 à 20 cm de large et de 5 à 10 cm d'épaisseur. Cette plaque est occupée par la reine et par le mâle ainsi que par un certain nombre d'ouvriers et de soldats, les premiers étant chargés des soins à donner aux œufs. Sur les côtés sont creusés de nombreux trous dont une partie servira pour l'évacuation des œufs que les ouvriers déposent dans des chambres aménagées à l'extérieur de la loge. La reine et le mâle n'ont plus d'ailes, ils les ont perdues après le vol nuptial.

D'autres compartiments abritent de nombreux mâles et femelles munis de deux paires d'ailes; ce sont de futurs fondateurs de communautés, c'est-à-dire de futures reines et de futurs reproducteurs destinés à créer de nouvelles colonies.

Les asexués forment deux catégories distinctes : les soldats, qui sont très grands, armés de puissantes mandibules, et dont le rôle exclusif est de défendre la communauté contre ses ennemis extérieurs, et les ouvriers, qui sont petits et aveugles et dont la fonction est de construire la termitière, de l'entretenir, de la ravitailler, d'élever les jeunes de toutes catégories. Soldats et ouvriers sont stériles, tandis que les sexués peuvent, en cas de besoin, remplacer la reine et le mâle dans la « loge royale » située au centre et au fond de l'habitation souterraine.

Tous les travaux de construction et de réparation se font de l'intérieur, d'où l'on accède à la paroi par des galeries et des tunnels qui rayonnent dans

tous les sens. Chez certaines espèces de termites, il y a de véritables colonies de champignons, dont l'origine est discutée.

Les soldats ne travaillent pas, mais accompagnent en tous temps les ouvriers pour les protéger éventuellement, car ceux-ci sont aveugles et dépourvus de tout moyen de défense. Or leurs ennemis sont nombreux et, parmi eux, c'est le *Dorylus* qui est le plus redoutable, mais les oiseaux, le pangolin, l'oryctérope, les batraciens et les petits reptiles sont tous aussi très friands des termites, insectes gras, tendres à avaler et apparemment savoureux. C'est pourquoi ces ouvriers ne sortent que la nuit, où ils sont moins exposés, ce qui ne veut pas dire qu'ils restent oisifs pendant le jour. Ils sont en réalité à l'ouvrage en tout temps, mais leur travail diurne se fait sous l'abri d'un tunnel qui conduit parfois de la termitière jusqu'au sommet d'un arbre se trouvant à proximité. Ce tunnel est à peine large d'un centimètre, juste assez pour que deux colonnes, l'une montante, l'autre descendante, puissent y passer en même temps sans se gêner.

Il est rare de tomber sur une caravane de termites et, pour ma part, je n'en ai jamais vu qu'une fois. C'était à Bakusu, près de Coquilhatville. Des voisins me demandèrent un soir de les aider à lutter contre une invasion de ces insectes dans leur maison. Une colonne large de 6 à 7 cm montait vers le haut de la pièce et disparaissait à travers une fissure entre le mur et le plafond. Cette colonne, ou plutôt ce que j'en apercevais, avait environ 3,50 m de long, mais je n'en voyais ni le commencement ni la fin et personne ne pouvait dire d'où elle venait. En effet, on n'avait jamais remarqué antérieurement qu'il y eût des termites dans les fondations de la maison. Nous versâmes du pétrole à l'endroit d'où sortaient les insectes et nous brossâmes le mur. Il n'y avait pas, de la maison, accès au grenier et j'ignore ce que devinrent les termites qui y étaient isolés; je suppose qu'ils sont descendus par le mur extérieur dans un tunnel construit par eux nuitamment pour regagner leur demeure.

Parmi les ennemis des termites je n'ai jusqu'ici pas cité l'homme, qui sans doute est celui qui en massacre le plus. L'Européen est obligé de détruire les termitières qui se trouvent à proximité de sa maison et de ses entreprises pour ne pas subir de dégâts dans son matériel, son mobilier, même ses vêtements. Quant à l'indigène, il en consomme de très grandes quantités lors des sorties des jeunes de la caste ailée, lesquels font toujours leur vol nuptial au début de la saison des pluies et le plus souvent après une forte averse qui a rendu la terre plus molle et plus facile à creuser. En effet aucun de ces insectes ne retourne dans la termitière qu'il vient de quitter. A peine dehors, après un vol de quelques instants, il perd ses ailes et, une fois sur le sol, les jeunes s'accouplent et s'enterrent pour fonder une communauté nouvelle. Très peu cependant réussissent car les ennemis, l'homme en tête, sont là pour les capturer, les détruire ou les manger.

J'ai eu un jour l'attention attirée par une nombreuse bande de milans qui faisaient des plongeurs en l'air et volaient sans cesse autour d'un même

endroit. Ils étaient bien une cinquantaine qui exécutaient ce manège, sans qu'il fût possible d'en deviner la raison. Je m'approchai et vis une termitière d'où sortait un courant continu de termites ailés qui prenaient leur vol et, sitôt dans l'air, étaient happés par ces oiseaux.

Dans le Nord-Est de la Colonie, notamment dans la région de Watsa où les termitières sont nombreuses, les indigènes, vers la fin de la saison sèche, couvrent celles-ci de grandes feuilles pour provoquer un départ précoce des jeunes insectes ailés qui, semble-t-il, se laissent abuser par le crépitement accru de la pluie sur les feuilles séchées.

Quand on frappe un tronc d'arbre renfermant des termites entre l'écorce et l'aubier, on entend un bruit semblable à une trépidation rapide. C'est un signal d'alarme donné par les soldats et qui est produit par une vibration de leur corps. Pareil bruit est souvent perçu aussi dans des maisons où l'on a utilisé des matériaux bruts pour la construction du toit ou pour les plafonds, sans enlever préalablement l'écorce. C'est là un méfait de plus à charge du termite.

On se demande quel rôle peut jouer, dans la nature, cet obscur animal. Nous allons voir qu'il a son utilité. Pour créer la termitière et les galeries souterraines, il lui faut de la terre; il la cherche dans la profondeur du sol d'où il ramène des sels fertilisants. De plus, pour le ravitaillement de la communauté, il récolte des matières végétales qui passent par son estomac, sont évacuées dans ses déjections et se mélangent avec la terre des environs, terre qu'il remue ainsi et aère sans cesse. Enfin il puise dans les couches inférieures du sol l'humidité nécessaire au maintien d'un certain degré hygrométrique dans les cellules. On se rend mieux compte de ce travail d'ameublissement du sol quand on se trouve près d'un arbre renversé par les éléphants ou par l'orage. Toutes les branches, le tronc et même les feuilles sont bientôt couverts de terre provenant des galeries faites par les termites et, au bout de quelques mois, la plus grosse partie de l'arbre est devenue un humus éminemment propre à la culture. Enfin la termitière elle-même, lavée par les pluies, restituée aux environs, par écoulement, une partie de cette terre améliorée qui constitue un excellent limon.

La terre dont sont constituées les termitières est également une excellente matière pour la fabrication de briques et de tuiles, et nombreuses sont, en Afrique, les maisons qui ont été construites avec des matériaux provenant de cette argile.

Dans les régions des volcans, il n'existe que des termites arboricoles qui construisent leurs demeures dans les fourches des branches ou directement sur celles-ci. Chez ces derniers, l'organisation de la communauté est beaucoup plus simple que chez leurs congénères terrestres.

Le termite est un insecte imparfaitement connu jusqu'ici et sur lequel il reste beaucoup d'études à faire.

ABEILLES, *Apis* sp.

Tout comme les termites et ses sœurs d'Europe, l'abeille d'Afrique vit en communauté. Je ne parle ici que de l'espèce la plus recherchée des indigènes et pour laquelle ceux-ci fabriquent des ruches au moyen d'un morceau de tronc d'arbre d'environ 1,20 m à 1,60 m de long dont les deux extrémités sont fermées, laissant seulement une petite ouverture pour le passage des récolteuses. En forêt, ces abeilles font leur nid dans un arbre creux.

Il existe en Afrique, comme en Europe, d'autres espèces d'abeilles qui vivent soit seules, soit par petites communautés.

Leur organisation est moins compliquée que celle des termites. Il n'y a, pour l'ensemble de la ruche, que trois catégories d'occupants : la reine, un certain nombre de mâles et des travailleuses, celles-ci au nombre de 60.000 à 70.000. Dans la ruche même, les ouvrières font presque tous les travaux qui y sont à exécuter, à savoir la construction des cellules en cire destinées à recevoir les œufs, larves et cocons, la fourniture de miel et de cire, enfin l'élevage des larves jusqu'au moment de leur métamorphose en insecte complet.

La reine pond, dans chaque cellule, un œuf qui est fécondé ou non suivant son désir, c'est-à-dire suivant qu'elle le fait passer ou non par un réservoir de sperme qui se trouve à la sortie de l'ovaire. Les œufs fécondés donnent exclusivement des femelles, reines et ouvrières; les œufs non fécondés donnent des mâles.

D'après la nourriture apportée aux femelles par les travailleuses, il naît des reines ou des ouvrières, mais les organes de reproduction de ces dernières ne fonctionnent pas, si bien qu'en dernière analyse, ce sont les ouvrières elles-mêmes qui décident du nombre de reines ou de travailleuses.

Quand il y a surpeuplement, une jeune reine sort de la ruche avec un cortège de mâles et de nombreuses ouvrières et exécute son vol nuptial pour fonder une nouvelle communauté ailleurs. Il arrive aussi que ce soit la vieille reine qui émigre, ne voulant plus supporter la présence d'une rivale dans la ruche et préférant alors aller s'installer à un autre endroit. On a, dans les deux cas, ce qu'on appelle un essaim d'abeilles. Celui-ci est facile à capturer lorsqu'il s'accroche, en grosse boule, à une branche où on le cueille pour le placer dans une ruche. Il y a quelques années, un essaim vint se poser en plein sur la figure d'un colon, près de Sake. Le malheureux, qui souffrait d'une affection cardiaque, est mort d'émotion ou d'étouffement.

Dans la nature, les Apidés jouent un grand rôle pour la fécondation des fleurs. Dans le Kenya, un colon qui voulait améliorer ses pâturages pour son bétail y avait introduit le trèfle d'Europe, *Trifolium pratense* (LINNÉ). Il pensait pouvoir récolter des semences pour éviter de futurs frais d'achat et de transport de graines d'Europe. Il n'y a pas eu fécondation des fleurs et le colon a dû introduire des abeilles d'Angleterre pour obtenir le résultat voulu.



Les noirs sont très friands de miel et ils en consomment de grandes quantités. Malheureusement, pour ce qui concerne le miel sauvage, le moyen qu'ils emploient pour s'en procurer est toujours destructeur des abeilles comme de la forêt. En effet, ils ont recours au feu pour chasser les habitantes de la ruche, puis ils abattent l'arbre pour s'emparer du nid. Les abeilles sont en grande partie rôties par les flammes avant qu'ils ne recueillent les gâteaux. Pour les ruches qu'il a confectionnées lui-même, il recourt également au feu et détruit ainsi l'essaim. Je dois pourtant reconnaître que les abeilles sauvages sont extrêmement agressives et qu'il serait difficile d'opérer autrement.

### VESPIDES.

Sur tous les points de la Colonie on trouve dans les parties boisées, notamment sur les arbres longeant les petits cours d'eau, de grands nids de guêpes. Ceux-ci sont assez communs dans les forêts des volcans et ils me rappellent plusieurs aventures fâcheuses pour mon épiderme.

En 1934, je faisais une nouvelle piste vers le sommet du Nyamuragira pour remplacer l'ancienne qui obligeait à un détour considérable suivant le sentier Rugari-Mushari jusqu'au point d'eau de Kansense. Je parvins ainsi, mais non sans peine, à raccourcir le trajet de deux heures de marche. Il y avait une autre raison pour changer ce trajet, c'est que, en passant par Kansense, on devait camper près du point d'eau, et il arrivait de temps à autre que celui-ci était tout à fait sec et qu'il fallait alors continuer jusqu'au cratère situé deux heures plus loin. De plus, à Kansense, une colonie de guêpes de l'espèce *Polybioides melaina* s'était installée près de la clairière où nous avions l'habitude de dresser les tentes. Ces bêtes estimaient qu'elles avaient le droit de tenir cette clairière à titre de premier occupant, et elles nous attaquaient sans hésitation, notamment quand le temps était un peu sombre. Je me souviens ainsi d'un de mes passages à cet endroit en compagnie du géologue P. MICHOT, membre de la mission scientifique du Ruwenzori. Nous étions à peine arrivés à Kansense que nous fûmes assaillis furieusement par ces porteuses de dard qui, en un instant, rendirent nos figures méconnaissables. Aussi nous n'y campâmes pas, mais continuâmes notre route jusqu'au sommet.

En faisant la nouvelle piste, je dus constater qu'il y avait des guêpes ailleurs qu'à Kansense, et presque quotidiennement je dus me sauver avec les travailleurs pour fuir ces féroces insectes que nous dérangions en coupant des branchages pour l'aménagement de la route.

Mais mon premier contact avec ces guêpes date de bien plus loin et la scène s'est déroulée dans une petite rivière, affluent du lac Tumba à l'Équateur. Dans la matinée, j'avais remonté en pirogue ce petit cours d'eau pour visiter un village. Prévenus par les indigènes, nous avons compté en cours de route six nids de guêpes. Nous revenions, tard dans l'après-midi, et nous

avons dépassé les six nids, quand brusquement une nuée de ces insectes fondit sur nous, et nous n'eûmes contre eux qu'un recours, celui de nous plonger entièrement dans l'eau. Contrairement aux dires des noirs, il y avait un septième nid que nous n'avions pas vu en montant le matin. Seul un vieux premier sergent, ne sachant pas nager, était resté dans la pirogue; il fut piqué horriblement.

Heureusement la piqûre de cet insecte, bien que fort douloureuse, n'est pas très venimeuse et ne provoque pas un gonflement démesuré de la partie atteinte.

Les *Polybioides melaina* (MEADE-WALDO) construisent dans un arbre leur guêpier qui souvent a plus d'un mètre de long et autant de large. Il n'est pas toujours facile à découvrir, malgré ses dimensions, et il suffit qu'on touche une branche ou un buisson proches pour que les guêpes vous attaquent.

La piqûre de la guêpe sociale, dont le nom est *Belonogaster*, est autrement douloureuse. Ce vespide construit un nid collectif sur les vérandas des maisons ou dans les hangars, mais, si on le laisse tranquille, il n'est pas très agressif. J'ai un jour été piqué deux fois au bras en ouvrant la porte d'un magasin qui était resté fermé pendant quelque temps par suite d'absence. La partie atteinte a doublé de volume et m'a beaucoup fait souffrir.

La véritable mouche maçonne, *Sceliphron spirifex* (LINNÉ), ressemble beaucoup au *Belonogaster*, mais cet hyménoptère de la famille des *Sphegidae* n'est pas agressif. Elle construit en argile une petite chambre de 4 à 5 cm de long et de 2 cm de diamètre dans laquelle elle apporte des vivres pour sa larve. Quand les provisions nécessaires, composées exclusivement d'araignées, sont en place, elle pond un œuf dans la chambre et la ferme ensuite. D'autres espèces de la même famille font un trou dans le mur et y pondent un œuf après que les vivres pour la future larve ont été réunis. Ces hyménoptères sont très utiles, ils exterminent un nombre considérable d'insectes et de larves nuisibles.

## CHAPITRE XVI.

## ÉPIZOOTIES.

## 1. CHARBON SYMPTOMATIQUE. — CHARBON BACTÉRIDEN.

En 1930, le Conservateur du Parc National Albert, M. HEMELEERS, signalait une maladie parmi les hippopotames dans le canal de Kazinga, près du lac George, sur le territoire de l'Uganda, et la perte d'une soixantaine de ces animaux.

Deux ans après, une maladie causait également la mort de beaucoup d'hippopotames dans la partie Sud du lac Albert.

Vers la fin de 1933, le Game Warden de l'Uganda nous annonce une nouvelle crise de mortalité parmi les hippopotames du lac George. La cause en restait inconnue, mais on croyait le mal imputable à des émanations volcaniques sous-marines. Le fait que le fléau ne se propageait pas aux hippopotames du canal de Kazinga et du lac Édouard semblait écarter l'hypothèse d'une épizootie.

En mai 1937 et en 1938, on constate un retour offensif du mal dans les troupes d'hippopotames de ces mêmes régions sans qu'on parvienne une fois de plus à en établir la cause.

En février 1941, une maladie éclate parmi les hippopotames de la rivière Semliki, dans le Parc National. De nombreux décès sont enregistrés par les gardes au début du mois, mais, étant sans instructions précises, ces hommes ne signalent le fait qu'à la fin de février lorsqu'ils se rendent à Mutsora pour leur rapport mensuel. Le Laboratoire Vétérinaire de Kisenyi est aussitôt averti et des ordres sont donnés aux gardes concernant les prélèvements à faire sur les cadavres en cas de reprise de la maladie. Mais, cette fois, de nombreux cas de mortalité se produisent tout au long de la Semliki, aussi bien en territoire ugandais qu'en territoire belge. L'hypothèse des émanations volcaniques est abandonnée, faute de consistance, et l'on reconnaît qu'il s'agit bien cette fois d'une maladie. Celle-ci, commencée au début de février, a continué à sévir au mois de mars. Selon une lettre reçue du Game Warden de l'Uganda, le Capitaine SALMON avait appris le décès de beaucoup d'hippopotames dans le cours inférieur de la Semliki sans qu'il eût l'occasion d'examiner les cadavres — « Hippos were said to be dying in great numbers in the Semliki river, but each carcass I went to investigate had disappeared before I arrived ».

En septembre 1941, je faisais un voyage d'inspection dans la région des lagunes au Sud-Est du lac Édouard. J'étais accompagné du Docteur BRASSINE, de Rutshuru, qui profitait d'un déplacement sur le lac pour faire une étude des moustiques. Arrivés à la rive, près de la lagune de l'ancien village de Katanda, nous constatons la présence de plusieurs cadavres d'hippopotames près de l'emplacement où nous avions l'habitude de camper. Nous nous installons à quelque 400 m à l'Ouest, à contrevent des odeurs émanant des bêtes mortes. Le lendemain matin, nous découvrons trois nouveaux cadavres dans le lac près de notre campement et nous repérons un hippopotame visiblement malade. Nous le tenons en observation pendant toute la journée; il succombe vers 15 h 30. Dans la partie Est de la lagune, une demi-douzaine de cadavres gisent à droite et à gauche.

De l'hippopotame que nous avons vu mourir, nous prélevons immédiatement quelques frottis de sang du cœur, des parties de la rate, du foie, des poumons, ainsi qu'un morceau d'intestin et un os long, le fémur. Le lendemain nous rejoignons Kamande (Kanyazi), et le surlendemain je me rends au Laboratoire Vétérinaire de Kisenyi, où le Docteur vétérinaire R. VAN SACEGHEM fait l'analyse des pièces apportées. Voici un extrait du compte rendu de son étude :

Le 7 septembre, M. le Conservateur me fit parvenir des frottis de sang et un os long provenant d'un hippopotame à l'agonie duquel il avait assisté.

Sans trop de difficultés, il me fut possible de mettre en évidence la « Bactérie Charbonneuse — *Bacillus anthracis* ».

L'épizootie qui sévit dans le lac Édouard est donc causée par le charbon bactérien.

Le charbon bactérien n'avait pas encore été signalé jusqu'ici chez l'hippopotame.

Cet animal doit donc être rangé à la suite des nombreux mammifères sensibles à cette affection qui est également pathogène pour l'homme.

Le bacille pyocyanique présente une action antagoniste très marquée sur le germe charbonneux. Si l'épizootie persiste, je proposerai de déverser de grandes quantités de cultures du *B. pyocyanique* dans les mares et rivières fréquentées par les hippopotames du P.N.A. Je possède au Laboratoire une souche de *B. pyocyanique* qui pourrait convenir à cet usage. La souche du *Bacillus anthracis* isolé de l'hippopotame du lac Édouard se présente en culture comme capsulogène et sporogène.

Laboratoire Vétérinaire de Kisenyi,  
le 12 septembre 1941.  
(signé) Dr R. VAN SACEGHEM.

En juillet 1942, une nouvelle crise de mortalité parmi les hippopotames du lac George et du canal de Kazinga nous est signalée par le Game Warden de l'Uganda, sans qu'il soit possible d'en trouver la cause. Mais, à la fin du mois de mai 1944, une maladie éclate parmi les hippopotames de la rivière Rwindi. En quelques jours, une soixantaine de cadavres passent sous le pont jeté sur la route, près du camp. Des os longs sont envoyés au Laboratoire

Vétérinaire de Kisenyi, qui immédiatement diagnostique le charbon symptomatique. La maladie se propage le long de la rivière, mais les bancs de sable barrant son embouchure empêchent les cadavres d'arriver au lac.

Se basant sur l'analyse des prélèvements faits sur quelques buffles et sur un tragélaphe morts dans la région infectée, le Laboratoire Vétérinaire diagnostique également le charbon symptomatique. L'épizootie s'étend de la Rwindi à la Lula, tandis que la crête boisée entre la Rwindi et la baie de Vitshumbi arrête la maladie dans la direction de l'Est. De la Lula, le fléau gagne la baie de Kanyazi en juillet-août, puis celle de Kanyamulima en septembre-octobre, et une trentaine de cadavres sont repérés par nos gardes en ces endroits. Toutes les analyses des prélèvements envoyés régulièrement au Laboratoire Vétérinaire révèlent la présence du charbon bactérien.

A titre de renseignement, je reproduis ici la lettre du Directeur du Laboratoire Vétérinaire de Kisenyi :

Comme suite à votre lettre n° 14.301 du 6 juin et n° 14.314 du 12 juin, j'ai l'honneur de vous remettre sous ce pli le bulletin d'analyse n° 470 RECH./86, concernant les recherches faites sur l'échantillon pathologique que vous m'avez remis le 13 courant.

Comme vous pourrez le constater, il ne s'agit nullement du charbon bactérien. Le germe isolé, *Bacillus Chauvæi*, suffit amplement pour expliquer la mort de l'animal sur lequel a été prélevé l'échantillon. Selon toute vraisemblance, il s'agit donc d'une épizootie de charbon symptomatique.

La plus importante différence que présentent, au point de vue pratique, ces deux affections est que le *Bacillus anthracis* (charbon bactérien) est un véritable danger pour l'homme, tandis que, selon les meilleurs auteurs, il n'a jamais été prouvé que le *Bacillus Chauvæi* (charbon symptomatique) soit dangereux pour l'homme.

Les spores de *Bacillus Chauvæi* vivent de nombreuses années dans certaines terres et il a toujours été trouvé très contagieux à certaines époques de l'année, spécialement pour les bovidés, moins pour les autres animaux domestiques. Il a été beaucoup moins étudié chez les animaux sauvages, il a été signalé chez le buffle, mais, à ma connaissance, il n'a pas encore été isolé chez l'hippopotame.

Le fait que *Bacillus Chauvæi* est un germe tellurique, rend la prophylaxie très difficile. Ne fût-ce qu'au point de vue légal, je ne pourrais vous déconseiller l'incinération, bien que je me rende compte de l'énorme quantité de bois (j'en ai eu l'expérience au Zoo de Léopoldville où l'incinération était faite dans une fosse ad hoc), qu'il faudrait pour brûler des pachydermes, surtout à la surface du sol, même dans les élevages, cette mesure est, en cas de charbon symptomatique, aléatoire et en tout cas incomplète, et la meilleure prévention est la vaccination de tous les animaux, moyen impraticable dans une réserve d'animaux sauvages.

Je recevrai avec plaisir tous les autres échantillons pathologiques que vous voudriez m'envoyer.

La Direction,  
(signé) D<sup>r</sup> J. E. WERY.

Au début du mois d'avril 1946, un de nos gardes revenait d'une visite d'inspection sur la rive droite de la Rutshuru inférieure et nous signalait une mortalité élevée parmi les hippopotames de cette région. Après un examen sur les lieux et le prélèvement de quelques os longs qui sont remis le lendemain au Laboratoire de Kisenyi, le charbon symptomatique est de

nouveau incriminé et, quelques jours plus tard, nous nous rendons sur place avec le Directeur du Laboratoire pour nous rendre compte ensemble de la situation. La maladie s'était déjà arrêtée et, au total, 30 à 40 hippopotames seulement avaient succombé. Nous trouvâmes bien quelques cadavres, mais le plus « frais » datait d'au moins deux jours.

En septembre 1946, le Game Warden de l'Uganda signale un grand nombre d'hippopotames morts à la rive Est du lac Édouard, entre le canal de Kazinga et l'embouchure de l'Ishasha.

Il est intéressant de constater que le charbon bactérien et le charbon symptomatique ont éclaté chaque fois dans des rivières ou près des rives de lacs où les hippopotames sont très nombreux, c'est-à-dire où il y avait « overstocking ». La mortalité n'a jamais, pour autant que nous ayons pu le contrôler, dépassé 12 % des bêtes de la zone atteinte.

La Rutshuru contient un nombre extraordinaire d'hippopotames, et j'avais toujours craint qu'une maladie éclatant en amont et se propageant par les cadavres charriés dans le courant ne causât la mort d'une quantité innombrable de ces animaux. Mais ce n'a pas été le cas pour l'épizootie de mars-avril 1946. Les 30 à 40 hippopotames morts sur les quelque 12 km de rive de la Rutshuru inférieure ne représentent pas 3 % de ceux que compte actuellement cette partie. Par contre, dans la Rwindi, j'ai l'impression que le pourcentage d'hippopotames morts est beaucoup plus élevé, leur nombre étant sensiblement plus faible dans cette rivière que dans la Rutshuru. La Rwindi est d'ailleurs beaucoup plus boisée que cette dernière, elle est plus étroite et son débit d'eau beaucoup moindre.

Dans la baie de Kanyazi, à peu près tous les hippopotames morts de la maladie en juillet-août 1944 ont été comptés par nos gardes habitant sur place et qui tiennent la dite baie en observation constante. Selon eux le nombre des victimes ne dépasse pas une cinquantaine pour un ensemble de 400 à 500 têtes, c'est-à-dire environ 10 % de l'effectif total. Chose curieuse à constater, toutes ces bêtes sont mortes dans l'eau et nous n'avons pas trouvé un seul cadavre à terre; mais il est possible que, dans les parties inondées aux embouchures de la Lula et de la Talya, quelques-uns aient échappé au recensement.

Les nombreux retours d'épizooties dans le canal de Kazinga et dans le lac George pourraient être l'indice d'un foyer pathogène plus virulent, mais ces deux réservoirs d'eau présentent de nombreux kilomètres de rive et les différentes épizooties n'ont probablement pas eu lieu au même endroit. Celle qui sévissait en septembre 1941 à l'ancien village de Katanda avait à peine contaminé 4 à 5 km de rive au total. Celle de la Rwindi, de fin mai 1944, s'est propagée aux endroits où la rivière charriait les cadavres, mais elle n'a pas atteint le lac, ayant été arrêtée par une zone dépourvue d'hippopotames à cause du boisement de ses rives et aussi de ses bancs de sable. Si le fléau a gagné la Lula, c'est en raison de la plaine inondée entre cette rivière et la Rwindi, plaine fort fréquentée la nuit par les hippopotames de ces deux cours d'eau.

Tous ces faits permettent de conclure que ces épizooties ne risquent pas de faire disparaître ces grands pachydermes, mais qu'au contraire elles sont provoquées par la nature elle-même là où l'espèce s'accroît démesurément et est donc exposée à dégénérer par manque de renouvellement du sang ou par rupture d'équilibre entre ses besoins alimentaires et la nourriture dont elle dispose.

Bien qu'on ne connaisse pas exactement la durée de la vie d'un hippopotame, il est certain qu'un mâle, chef de troupeau, reste souvent pendant un certain nombre d'années le seul reproducteur du groupe. Il s'ensuit qu'à partir de la troisième ou quatrième année il féconde ses propres enfants. L'hippopotame mâle « Sikio moya » à Kanyazi est chef de troupeau depuis 1934 au moins; je le connais en tout cas depuis cette date et il doit avoir, autour de lui, plusieurs générations de ses descendants. Il va de soi qu'un tel état de choses finit par affaiblir la race et la rendre moins résistante contre l'épizootie, qui supprime alors les moins robustes. Les combats entre mâles éliminent souvent un ancien chef de troupeau, mais si celui-ci vient à rester le plus fort et le plus intelligent pendant trop longtemps, sa progéniture subira tôt ou tard une dégénérescence.

En ce qui concerne les autres animaux qui sont réceptifs au charbon, nous n'avons pas constaté, au Parc National Albert, que cette épizootie ait causé parmi eux des pertes importantes, bien que, dans la région située entre la Rwindi et la Lula, d'une part, et la baie de Kanyazi, d'autre part, il y ait plusieurs troupeaux de buffles.

## 2. PESTE BOVINE.

Parmi les autres maladies qui, à l'occasion, s'abattent sur le gibier, une seule est sérieuse, c'est la peste bovine. Ce sont en premier lieu les buffles qui sont atteints par le fléau, mais celui-ci frappe également les antilopes de la sous-famille des tragélaphes, élands, situtunga, bushbuck, ainsi que les suidés.

Lors du passage de cette peste bovine en 1932-1933, un nombre considérable de buffles et de bushbuck, ainsi que quelques phacochères furent trouvés morts dans le Parc National et dans les régions voisines. Dans la plaine de lave autour du Nyamuragira et du Nyiragongo, une quantité de bushbuck ont péri de cette maladie beaucoup plus meurtrière que le charbon. Dans le Parc National de la Kagera, les élands du Cap et les situtunga ont également beaucoup souffert au point que les premiers ne comptaient plus qu'environ 200 têtes après le passage de la peste.

Dans les régions des volcans de l'Est où les buffles subalpins sont nombreux, le Service Vétérinaire avait installé à Tsharubindi, au pied Sud du Sabinyo, un camp de vaccination pour le bétail du Nord du Ruanda. Ce camp se trouvait à la limite même du Parc National, à la lisière de la forêt

de bambous fort fréquentée par les buffles, et offrait un foyer de propagation de la maladie dans le Parc National même. Quelques buffles ont été contaminés, mais le mal n'a pas gagné les régions supérieures, l'étage des *Hagenia*, bruyères arborescentes, seneçons et alchémilles, où ces animaux sont le plus nombreux. Les soldats qui formaient le cordon sanitaire en ont tués plus que la maladie même. Faut-il attribuer la non-propagation dans les régions élevées au manque du facteur de transmission ? On a noté en tout cas que les passages de la peste bovine en 1932-1933 et en 1944-1945, n'ont jamais atteint le gibier subalpin vivant à une altitude où les tiques sont absentes et les mouches rares.

En 1932-1933 et en 1944-1945, la peste bovine qui a ravagé les plaines du lac Édouard est venue de l'Uganda en passant par les régions giboyeuses du Sud du lac George, régions où la population indigène a été retirée vers l'intérieur par mesure de précaution contre la maladie du sommeil. Les deux fois, l'épizootie a commencé dans le Parc National à la limite Est de la Colonie, dans les parages de la Basse-Ishasha qui est la rivière frontière.

En 1932, le fléau avait été signalé d'abord parmi les buffles de la vallée de la Semliki, au mois de mars, et, dès la fin d'avril, il avait fait son apparition au Sud du lac Édouard.

En 1944, le Service Vétérinaire de l'Uganda nous avait annoncé la présence de la peste autour du lac George, où elle frappait le gibier au mois de juillet, mais c'est seulement vers la fin de novembre que nos gardes constatèrent les premiers cas de mortalité parmi les buffles des environs de l'Ishasha. La marche de la maladie est marquée, cette fois, par une lenteur presque étonnante. Pendant les mois de décembre 1944 et janvier-février 1945, nos gardes repèrent à l'Est de la Rutshuru environ une centaine de cadavres de buffles. Le 19 février, j'en découvre deux sur la rive droite (Est) de la Rutshuru, en face de l'ancien village de pêcheurs de Kashwa, mais ce n'est qu'au mois d'avril que les premiers cas de mortalité sont enregistrés sur la rive gauche près du village de Katanda. Au cours de ce mois, une trentaine de ces animaux meurent de la peste entre la Rutshuru et l'escarpement à l'Ouest des plaines du lac Édouard. En mai-juin, aucun cas de mortalité ou de maladie n'est observé dans les troupeaux, mais, en juillet, l'épizootie fait brusquement son apparition dans la région de Kilima à une trentaine de kilomètres au Sud du camp de la Rwindi et à une bonne dizaine de kilomètres en dehors du Parc National. Les indigènes trouvent ici 6 cadavres entre la Rwindi et son affluent Rwehe.

Les mois suivants, aucune mortalité nouvelle n'est signalée, mais, en novembre, les noirs de Bulindi, sur le versant Ouest des monts Mitumba, à une quarantaine de kilomètres à l'Ouest du camp de la Rwindi, tuent un buffle malade de la peste. Le vétérinaire appelé sur place en abat un autre, malade également, dans la même région, et il relève des traces de lésions cicatrisées provenant de la peste. Quelques cadavres de buffles sont repérés dans ces parages par les indigènes.



Entre les premiers cas constatés à l'Ishasha et les derniers survenus à Bulindi, deux points distants l'un de l'autre, à vol d'oiseau, d'une soixantaine de kilomètres, il s'était passé un an, alors que le fléau, en 1932, s'était propagé à travers les plaines du lac Édouard en moins de deux ans. J'ai l'impression que le fléau a fait beaucoup plus de victimes en 1932 qu'en 1944-1945, mais il est difficile de donner des précisions à ce sujet, car même les chiffres que nous pouvons produire pour un troupeau donné peuvent n'être en réalité pas exacts. Un troupeau de buffles près de Kanyazi, que j'avais eu l'occasion de dénombrer plusieurs fois, comptait 33 têtes quelques jours avant d'être atteint de la peste. Un mois après, il n'y restait plus que 22 têtes. Les 11 manquants étaient-ils tous morts ? Je l'ignore, mais rien n'est moins sûr. En effet, lorsqu'une bête tombe malade dans le troupeau, elle est souvent chassée par les autres ou bien elle quitte elle-même le groupe où elle ne se sent plus à l'aise. Il se produit donc une dispersion dans le troupeau et, parmi les bêtes malades ainsi éliminées, les unes meurent mais d'autres guérissent; quelques-unes de celles-ci tentent de rallier la bande, sans y être toujours réadmissées. D'autres encore se remettent plus lentement et restent seules ou forment un petit troupeau à part. Le chiffre 11 ne traduit donc pas strictement le déchet dû proprement à la maladie.

On ne peut pas non plus se baser sur les pertes subies par le bétail indigène, car celui-ci n'a pas la résistance naturelle des animaux sauvages. La question de saison joue pour lui un rôle beaucoup plus important que pour le gibier, lequel peut se déplacer à son gré pour chercher plus loin la nourriture qu'il ne trouve plus à un premier endroit, tandis que le bétail est conduit où l'homme peut ou veut bien l'amener, et en tout cas maintenu dans un cercle restreint. On ne voit jamais, à la fin d'une saison sèche, le gibier amaigri et affaibli comme l'est le bétail domestique. Celui-ci, à ce moment, est souvent atteint de la maladie du sommeil, dans l'Est du Ruanda, étant très vulnérable en raison de son état de débilité. Il est cependant étonnant de constater combien est élevée, chez les tragélaphes tels que le busbuck (antilope harnachée ou Guib), la mortalité consécutive à la peste bovine. Dans les plaines de lave au Sud du Nyiragongo et du Nyamuragira, cette antilope était naguère très commune. Du signal géodésique de Goma j'ai eu l'occasion, une après-midi après une bonne averse, de voir en même temps une douzaine de couples, quelques-uns avec faon, sur un espace relativement petit dans une plaine à herbes courtes récemment brûlée. Après le passage de la peste en 1932-1933, cette antilope était devenue rare. J'ai déjà mentionné les pertes très élevées subies par les troupeaux d'élands au Parc National de la Kagera.

Certains vétérinaires ont prétendu que le gibier était le transmetteur de la peste bovine au bétail domestique et que ce fait justifiait l'établissement de cordons sanitaires et l'abatage du gibier. D'autres défendaient la thèse inverse, estimant que c'était le bétail qui communiquait la maladie au gibier. Dans les deux passages de peste bovine que j'ai connus au Parc National

Albert, en 1932 et 1944, c'est indiscutablement le gibier qui a amené la peste le long des rives Est du lac Édouard. Il n'y a pas de bétail dans cette région dont les populations ont été évacuées en raison de la maladie du sommeil. En revanche, pour les cas de peste parmi les buffles survenus au pied des volcans, l'épizootie a d'abord éclaté chez le bétail dans les régions limitrophes. Mais il me semble que cette question est moins importante que celle relative à la recherche du véritable transmetteur, lequel jusqu'ici reste inconnu. Ce qui rend ces investigations difficiles, c'est le fait que, aussi bien en 1932 qu'en 1944, la maladie a avancé par bonds parfois de 25 à 30 km, laissant indemnes des zones intermédiaires soit boisées soit couvertes de *Pennisetum*.

Les cordons sanitaires créés pour enrayer le passage du gibier comme celui du bétail se sont toujours avérés inefficaces, d'abord pour la simple raison que, la nuit, on ne peut jamais empêcher les bêtes sauvages de se porter d'une zone à l'autre, ensuite parce que le coup de fusil destiné à refouler le gibier ne sert qu'à le disperser et à propager ainsi la maladie quand le troupeau est déjà contaminé.

### 3. MALADIE DU SOMMEIL.

Bien que le gibier vive dans les régions où les mouches tsés-tsés existent et sont même par endroits très nombreuses, il ne semble pas qu'il soit atteint par cette maladie. A maintes reprises, le Service Médical et le Service Vétérinaire ont examiné le sang d'animaux sauvages dans des galeries forestières longeant des cours d'eau ou dans la savane boisée, c'est-à-dire à des endroits où les tsés-tsés pullulent, sans y avoir trouvé des trypanosomes. Les études du Docteur VAN DEN BERGHE, chargé en 1936 d'une mission pour l'Institut de Médecine Tropicale dans le Parc National Albert et dans celui de la Kagera, études portant sur les animaux dont le rôle de vecteur de trypanosomiase est connu, avaient abouti à la constatation que les vingt mammifères examinés n'étaient pas des transmetteurs de trypanosomes pathogènes (cf. L. VAN DEN BERGHE, *Mission d'Exploration du Parc National Albert et du Parc National de la Kagera*, 1936, fasc. I). Ce chargé de mission ayant fait ses recherches dans les Parcs Nationaux mentionnés à la fin de la saison sèche, époque où le gibier trouve plus difficilement à se nourrir et est donc affaibli et plus réceptif aux maladies, ses conclusions tirent une plus grande valeur du fait que c'est précisément à cette époque de l'année que le bétail indigène souffre le plus de la maladie du sommeil, notamment dans l'Est du Ruanda à l'intérieur du Parc National de la Kagera (chez les Banyambo), comme à l'extérieur (chez les Bahema). Nos gardes indigènes et les « Batutsi » connaissent d'ailleurs bien les maladies de leur bétail et il est rare qu'ils se trompent quand ils disent qu'il s'agit de l'« Ubuaka » ou charbon, de l'« Umulyamu » ou peste bovine, de l'« Amashuyet » ou maladie du sommeil ou de l'« Ubulenge » ou stomatite aphteuse. Cette dernière maladie a été constatée plusieurs fois parmi le bétail, mais aucun cas n'a été relevé parmi le gibier.

#### 4. TÆNIA.

Beaucoup d'animaux sauvages sont porteurs de parasites, dont les uns sont logés dans le sang, les autres dans l'intestin. En 1939, un buffle apparemment malade fut abattu et examiné sur place par le Directeur du Laboratoire Vétérinaire de Kisenyi. Parmi d'autres parasites trouvés dans le foie et le myocarde, une nouvelle espèce de *Tænia* fut découverte sous la forme de petits kystes, des cysticerques, contenant une larve à tête unique munie de crochets et de ventouses. Le docteur vétérinaire croyait trouver le *Tænia* même chez les grands carnassiers de la plaine. Une hyène fut abattue à l'effet de rechercher ce ver; son intestin grêle contenait des amas de ce parasite dont l'examen révéla une certaine analogie avec le *Tænia cœnurus* et *serialis*, que l'on trouve dans les entrailles du chien, et dont les larves donnent respectivement la cénurose du mouton et celle du lapin. Comme ces affections n'ont pas été constatées en Afrique centrale, il est peu probable que le *Tænia* trouvé sur l'hyène appartienne à ces espèces connues. En ce qui concerne les kystes incrustés dans le foie et le myocarde du buffle et le *Tænia* découvert dans l'hyène, le docteur vétérinaire n'affirme pas que le dernier soit la forme adulte des premiers, et il faudrait de nouvelles expériences d'infection pour connaître la relation qui peut exister entre les deux.

Un autre *Tænia*, qui n'est pas encore déterminé, a été trouvé dans les intestins de deux gorilles tués hors du domaine du Parc National, respectivement en 1938 et 1945.

La Mission d'études parasitologiques sur la faune dans le Parc National Albert et dans celui de la Kagera, mission dirigée par le Dr L. VAN DEN BERGHE, a pu établir la présence de parasites divers chez toutes les espèces de mammifères examinées.

La vieille légende suivant laquelle le gibier ne serait pas porteur du *Tænia* n'est donc pas exacte, nous l'avons vu à propos du buffle. J'ajoute à la liste le reedbuck (*Redunca redunca wardi*) chez qui le docteur vétérinaire du Nord-Est du Ruanda avait constaté, il y a quelques années, la présence de kystes contenant des larves de *Tænia*.

## CHAPITRE XVII.

## LES VOLCANS ACTIFS.

A ce travail dans lequel nous avons passé en revue, non en zoologiste mais en simple et quotidien observateur, la faune du Parc National Albert, nous croyons utile d'ajouter une annexe relative aux volcans qui sont une des gloires de cette Réserve. Nous les avons maintes fois explorés et avons suivi de près plusieurs de leurs manifestations éruptives. Le résultat de nos observations pourra intéresser, espérons-nous, le touriste comme le géologue.

A l'Ouest de la route Goma-Rutshuru se dressent, à une vingtaine de kilomètres au Nord du lac Kivu, le Nyiragongo et, au Nord-Ouest de celui-ci, le Nyamuragira, deux volcans encore en activité. Le Nyiragongo s'élève à 3.470 m et le Nyamuragira à 3.056 m. Tous deux sont entourés de nombreux cônes-cratères adventifs, dont quelques-uns sont de date récente.

## NYIRAGONGO.

L'ascension du Nyiragongo est relativement facile, mais ce volcan ne présente pas pour le touriste-visiteur le même attrait que le Nyamuragira. En effet, quand on arrive au bord du cratère qui peut avoir environ 1,5 km de diamètre, on ne voit presque jamais rien d'autre que l'immense abîme rempli de nuages de vapeur et d'une fumée sulfureuse bleuâtre qui ne cesse de monter du fond et qu'un coup de vent balaie parfois, découvrant une partie de la plate-forme. Certains jours, on peut entendre le bruit des cônes-soufflards dans le cratère, mais l'écran de nuages empêche généralement le regard de plonger dans les profondeurs.

La plate-forme supérieure est située à une bonne centaine de mètres au-dessous du bord de la caldera.

De tous les visiteurs qui ont fait l'ascension de ce volcan depuis une quinzaine d'années, je ne connais qu'un seul qui ait vu le cratère momentanément dégagé de nuages et ait pu distinguer, dans le fond même, deux cônes en activité.

Ce cratère comprend actuellement une seule grande cheminée dans la partie Nord-Est de la plate-forme supérieure, mais d'anciennes photos prises par des Rév. Pères de la Mission de Nyundo au début du siècle le

montrent constitué à cette époque par une double cheminée qui, je suppose, a été transformée lors de la dernière éruption adventive, probablement celle qui eut lieu en 1905 à Kanamaharage, au Nord du Nyiragongo et qui jaillit à travers une ancienne fissure passant par les cônes adventifs de Baruta-Nyamurama-Nyasheke S.-Kanamaharage-Nyambaramo-Nyasheke N.

Avant cette éruption, il fut possible à certains moments de voir mieux qu'aujourd'hui la structure intérieure du Nyiragongo et, après l'éruption, il y a eu probablement une période plus ou moins longue d'inactivité où les vapeurs et fumées étaient beaucoup moins denses que maintenant. Une photo, prise en novembre 1907 par la Mission scientifique allemande du Duc DE MECKLEMBOURG, montre encore les deux cheminées en forme de 8, mais une brèche dans la paroi intermédiaire indique le point où les deux entonnoirs se sont réunis en une seule cheminée. L'activité dans les deux volcans à l'Ouest était alors très intense à l'intérieur du cratère et les secousses sismiques fréquentes.

Le nom de Nyiragongo a été donné au volcan par les Banyaruanda, car les indigènes l'appelaient et l'appellent encore « Rwere nyanga », « rwere » voulant dire nuage, brouillard, et « nyanga » désignant le petit héron-aigrette blanc (*Bubulcus ibis* LINNÉ), qui accompagne le bétail. Ce nom de « Rwere nyange » fait donc allusion au panache de fumée et de vapeur blanche qui sort en tout temps du cratère. Et cette dénomination indique que cette colonne de nuages est le détail caractéristique et permanent du volcan; la nuit, en effet, elle impressionne par les vives lueurs rouges qu'elle reflète au-dessus du gouffre.

Le mur du cratère, entre le bord de la caldera et la plate-forme supérieure, est très abrupt et, pour autant que je sache, il n'y a jamais eu qu'un seul blanc qui soit descendu au fond, l'Anglais Mr B. D. BURTT qui a accompli cette prouesse vers la fin de 1930. Il a laissé, chez le guide qui l'avait conduit au sommet, une note où il déconseille à quiconque n'est pas un alpiniste expérimenté la descente dans le cratère, à cause de la lave de la paroi qui n'est pas stable et se désagrège, ce qui rend la tentative très dangereuse.

On voit fréquemment, surtout vers le bord Sud-Ouest du cratère, des fumées bleuâtres contenant des vapeurs sulfureuses qu'il n'est pas agréable de respirer car elles contiennent des gaz d'une odeur très forte et suffocante.

La visite du cratère se fait en un ou deux jours en partant du gîte de l'État à Kibati. Si elle ne prend qu'un jour, il suffit de monter avec un guide et un ou deux porteurs, mais il est préférable d'y consacrer deux jours, afin de mettre tout le temps désirable pour voir le gouffre et accroître ses chances d'en découvrir nettement l'intérieur. L'excursion de deux jours a cependant quelques inconvénients, car il n'y a pas de gîte ni d'abri pour les porteurs et il faut se munir de tout un matériel de campement, d'eau et de ravitaillement, en un mot il faut organiser une véritable expédition.

A la fin du mois de mai 1943, les journaux de la Colonie communiquaient le télégramme ci-après daté du 27 mai : « Nord lac Kivu près Goma on prévoit entrée activité juillet volcan Nyiragongo dont lave monte cratère vitesse un mètre par jour et se trouve actuellement cinquante de mètres du sommet d'où l'on observe lueurs plus ou moins intenses. Rappelons même région fut témoin d'activité vers 1912 et 1936 stop ».

Je fus fort étonné de lire ce télégramme et je me demandais qui pouvait l'avoir écrit, car personne n'avait été sur le Nyiragongo depuis bien des mois et aucune activité anormale n'avait été observée par les gens du pays. Pour pouvoir constater une augmentation du niveau de la lave d'un mètre par jour, il eût fallu faire des mesures pendant un certain temps et être en possession d'une carte précise du cratère. Il avait été dans mes projets, depuis 1932, de dresser une telle carte, mais je n'avais jamais pu réaliser mon idée à cause des vapeurs et fumées qui montent sans cesse de l'intérieur. J'ai passé des journées entières sur le bord de l'immense orifice avec tout le matériel cartographique voulu pour exécuter ce travail, attendant en vain que cet écran opaque se dissipât, et je n'ai rien pu faire. Quel était donc celui qui avait pu donner de telles précisions sur un accroissement journalier du niveau de la lave en mesurant l'espace qui séparait celle-ci du bord du cratère ? Certains journaux avaient même fixé la date de l'éruption pour le 15 juillet. D'autre part, les renseignements donnés à la fin du télégramme étaient faux, l'éruption de 1912 provenant, selon BAILEY WILLIS, BOWEN et A. D. COMBE, d'une poche indépendante des deux grands volcans actifs, et celle indiquée comme étant de 1936 ayant eu lieu en réalité en 1938 et ayant intéressé le Nyamuragira et non le Nyiragongo. Une demande faite par moi à Léopoldville pour connaître la source du télégramme n'eut d'autre suite qu'une lettre disant que les renseignements émanaient de « source digne de foi ».

En ce qui concerne la date prédite par le journal, le Nyiragongo doit avoir jugé autrement, car il resta parfaitement inactif le 15 juillet.

Il arrive quelquefois qu'un avion survole le sommet du volcan, et seul un aviateur ou un passager aurait pu, à l'époque, donner avec quelque raison un avis sur l'activité qui s'y manifestait. Il eût en effet été impressionné par les lueurs rouges qui, momentanément, peuvent avoir été très vives et, vues d'en haut, avoir fait croire à une lave en fusion.

La configuration du cratère du Nyiragongo diffère de celle du Nyamuragira, celui-ci ayant une forme typique, celle d'un fer à cheval, tandis que le premier a jusqu'ici la forme conique avec cratère fermé et très profond. Au point de vue de l'activité, ce volcan se distingue également du Nyamuragira qui, en dehors de ses périodes de « sommeil », déverse dans la partie Sud du gouffre son débit de lave, ce qui cause des transformations continues dans les plates-formes et une augmentation de leur niveau. Chez le Nyiragongo on ne voit rien de pareil et, à part la modification subie par la

cheminée à partir de 1905, le cratère ne semble pas avoir connu de changement notable depuis cette époque. Je suppose toutefois qu'une future éruption sera précédée d'une activité plus intense que celle qu'on constate actuellement.

#### NYAMURAGIRA.

Le Nyamuragira se trouve à une dizaine de kilomètres, à vol d'oiseau, au Nord-Ouest du Nyiragongo, et une piste partant du kilomètre 38 de la route Goma-Rutshuru donne accès au volcan. A environ 10 km de l'embranchement, on arrive au gîte de Mushumangabo, où l'on peut loger la nuit. De ce gîte à la station vulcanologique, il y a une quinzaine de kilomètres de distance, soit trois bonnes heures de marche. De cette station jusqu'au cratère, il y a de nouveau une bonne heure et, à l'entrée de celui-ci, se trouve un dernier gîte. Chaque gîte est aménagé pour héberger une demi-douzaine de visiteurs. On y trouve des lits, des couvertures, du matériel de table et de cuisine.

De l'embranchement du kilomètre 38 de la route de Goma, on peut faire 4 km en automobile vers le gîte de Mushumangabo et y laisser la voiture jusqu'au retour, ce qui permet de se rendre directement le premier jour à la station vulcanologique et de faire le lendemain la visite du volcan, puis de redescendre jusqu'à l'auto. Si l'on n'est pas pressé, il vaut mieux visiter à l'aise le cratère le second jour et, l'après-midi, redescendre à la station vulcanologique pour y passer la nuit et regagner la voiture le troisième jour.

La visite du cratère vaut la peine qu'on fasse l'ascension, bien que, en ce moment, il soit « assoupi » et donc moins intéressant qu'aux époques où l'on pouvait voir de près son activité. L'excavation a l'aspect d'un cercle presque régulier, en forme d'un immense fer à cheval, avec l'ouverture vers l'Ouest, et dont le diamètre mesure de 2.300 à 2.500 m. Sur le pourtour se dresse la caldera ou muraille extérieure, laquelle atteint, en son point culminant à l'Est, l'altitude de 3.056 m. La plate-forme supérieure n'existe que dans la partie Nord et, à peu près en son milieu, se trouvent les « solfatares » ou surfaces à fumerolles qui s'étendent dans le sens SE-NW sur une longueur de 200 m environ. Vers l'Est, cette plate-forme supérieure se soulève et atteint un niveau de 2.977 m. Ce soulèvement provient d'un ancien cône, en sommeil aujourd'hui, situé un peu en dehors de la partie active du volcan.

L'ouverture du cratère, à l'Ouest, à environ 650 m de large; elle est au même niveau que la plate-forme supérieure et fait en somme partie de celle-ci. Elle est à l'altitude de 2.954 à 2.958 m. Au centre du volcan se trouve un îlot, lequel, avant l'effondrement qui créa la plate-forme moyenne, faisait partie de la plate-forme supérieure, et dont le sommet atteint 2.973 m, c'est-à-dire à peu près la même altitude que la partie soulevée de la plate-forme supérieure à l'Est.

La plate-forme moyenne, qui contient la partie active, était antérieurement située à une cinquantaine de mètres plus bas que la plate-forme supérieure et inclinée en pente descendante vers la grande cuvette au Sud-Ouest du cratère, où se trouve actuellement la partie la plus effondrée qui, à l'époque, était appelée la plate-forme inférieure et présentait une surface circulaire presque plane de 700 à 750 m de diamètre. Il serait évidemment absurde d'appeler actuellement le fond chaotique des parties effondrées au Sud du cratère une plate-forme, mais dès que l'activité du volcan reprendra, ce fond recevra de nouveau un débit de lave en fusion qui rapidement nivellera le tout et créera une nouvelle plate-forme inférieure, laquelle montera continuellement à mesure que les coulées déborderont à sa surface ou la soulèveront de l'intérieur.

Revenons maintenant à la plate-forme moyenne qui, en maints endroits, a dépassé le niveau de la plate-forme supérieure, notamment à l'Est, au Nord près des solfatares, et à l'Ouest où elle a été envahie par la lave quelques jours avant l'éruption de 1938. Sur cette plate-forme s'ouvre actuellement un immense trou où s'est écroulée, le 28 janvier 1938, toute la partie active, et où s'éveillera un jour une nouvelle activité quand le volcan sortira de son sommeil actuel. Il ne faudra alors que peu de jours pour remplir le trou béant et sur les bords se formeront de nouveau des cônes, des soufflards et des cheminées; ce sera le commencement de l'éruption suivante. Mais, avant cela, le grand effondrement au Sud devra se combler et cela pourra prendre des années, car il ne manque pas de place pour recevoir de la lave sur cet espace de plus de 1.750 m de long, de plus de 1.000 m de large par endroits et d'une moyenne de 80 à 90 m de profondeur, celle-ci allant jusqu'à 160 m au point le plus bas.

Là où la plate-forme moyenne n'a pas atteint le niveau de la plate-forme supérieure, la dénivellation entre les deux est insignifiante, et nulle part elle n'est supérieure à 1,50-2 m. Quand l'activité reviendra, le débit se versera par des couloirs souterrains dans la partie effondrée, mais il y aura sur la plate-forme moyenne également des coulées qui, rapidement, la mettront au même niveau que l'autre et qui inonderont par la suite l'intérieur Nord du gouffre.

La partie active, qui actuellement est représentée par le grand trou ouvert dans le Nord-Est du cratère dont le bord supérieur se trouve à environ 2.963 m d'altitude, se reformera, comme dit plus haut, avec ses cônes, ses cheminées et ses soufflards qui resteront probablement au niveau actuel jusqu'au moment où il n'y aura plus entre elle et la plate-forme inférieure qu'une différence en hauteur d'une cinquantaine de mètres. A partir de ce moment, une nouvelle éruption pourra se produire.

Sur la paroi Sud et Sud-Est de la caldera, on remarque des lignes horizontales à un niveau situé entre 2.940 et 2.960 m d'altitude, lequel représente, je crois, la hauteur atteinte par la plate-forme inférieure lors des dernières éruptions du volcan, dont la plus récente, celle de 1938, est nettement marquée au niveau de 2.950 à 2.952 m.



Le jour où cette éruption eut lieu, je montais au cratère pour faire quelques mesures de nivellement et inscrire sur la carte les changements survenus depuis ma dernière visite. J'étais encore éloigné de près de deux heures de marche, quand j'entends tout à coup une explosion venant du sommet. Peu après je rencontre deux Européens qui descendent et me disent qu'ils sont partis d'en haut effrayés par une série de déflagrations, de craquements et de tremblements du sol, et qu'il est, à leur avis, dangereux de monter.

Vers 11 h 20, j'arrive sur le bord du cratère où je puis voir que la partie active est en train de s'affaisser. Le cône central était incliné vers le Nord et allait disparaître. Les bruits produits par ces cônes et soufflards se percevaient toutefois encore. Un effondrement analogue avait eu lieu à la fin d'octobre 1936 et je crus assister à une répétition du même phénomène. Le temps était mauvais et la pluie commençait à tomber, ce qui m'obligea à rejoindre le gîte. En même temps le brouillard était venu, rendant toute vue sur l'immense cuve impossible. Par la suite, il cessa momentanément de pleuvoir, mais la brume persista.

Vers 1 heure, la pluie reprend de plus belle et, à travers l'orage, on entend comme un grondement continu. Je demande aux hommes qui m'accompagnent ce que signifie ce bruit; ils me répondent que ce doit être le crépitement des grêlons sur la lave. A ce moment survient une nouvelle et violente explosion qui chasse brouillard et pluie, et vers le Sud-Ouest à l'extérieur du cratère montent instantanément des tourbillons de nuages noirs, opaques, qui s'élèvent à des centaines de mètres dans le ciel et reflètent sous eux des lueurs rouges. Je me rendais compte maintenant qu'une éruption adventive s'était produite.

Le guide noir, les porteurs et mon boy s'étaient égaillés immédiatement, seuls le cuisinier et le petit boy étaient restés. Malgré la pluie qui était revenue, nous nous dirigeons du côté où l'explosion s'est fait entendre. Je franchis la coulée débordante encore chaude et j'arrive finalement, à environ 2 km du gîte, à un endroit d'où je puis voir l'éruption. J'aperçois dans le bas un véritable lac de matière ignée rouge qui s'échappe d'un exutoire ressemblant plutôt à une falaise qu'à un cratère. Toute la forêt, dans la plaine de lave au Sud-Ouest, était en flammes et dégageait une fumée épaisse que balayait de temps à autre un coup de vent.

Je ne sais combien de temps je restai à contempler ce spectacle grandiose. Il était plus de 17 heures quand je retournai au gîte, où je retrouvai mes porteurs, le guide et mon boy, mais silencieux, terrorisés encore par les éboulements et les secousses qui ne cessaient de se produire et qui faisaient gémir et tanguer la cabane en planches comme un bateau sur une mer mauvaise.

Avant d'arriver au gîte, je constatai que toute la partie Sud à l'intérieur du cratère était en train de s'effondrer. Un immense trou se creusait avec sa plus grande profondeur au Sud-Ouest où se trouvait anciennement la

plate-forme inférieure. Sur la paroi, la lave descendait en cascade vers le fond. Celui-ci tour à tour s'affaissait puis remontait, rempli par une nouvelle cataracte qui faisait trembler toute la carcasse du volcan.

Le soir, le ciel était éclairé de vives lueurs rouges à l'Est et au Sud, et pendant toute la nuit on entendit le fracas des éboulements qui se succédaient à l'intérieur du gouffre.

Le lendemain matin, je voulus faire le tour du cratère par la faitière, mais, arrivé par le Nord à la bosse Sud de 3.002 m passant par la partie culminante, je fus arrêté par une énorme fracture du sol, large de 4 à 6 m et profonde de plusieurs centaines de mètres. Elle avait livré passage à la lave et celle-ci avait inondé la plaine, vers le Nord-Est, jusque près de Mushumangabo, c'est-à-dire à plus de 10 km de distance, tandis que, vers l'Est, elle avait contourné par le Sud la colline de Gitebe et s'était arrêtée près de la piste au Sud de Nyasheke.

Je décidai ensuite de compléter le tour l'après-midi en passant par le Sud, mais, un peu au-delà de la bosse Sud-Ouest 2.991 m, nous commençâmes à nous enfoncer dans des fissures couvertes de lapilli et j'estimai qu'il était trop dangereux d'essayer de traverser les plus grosses d'entre elles, visibles à la paroi, et dont une rejoignait le nouveau volcan, tandis qu'une autre se perdait au Sud-Ouest dans la plaine de lave au Sud de ce dernier.

Je retournai une nouvelle fois dans le cratère le 30 janvier pour contempler, du haut, le nouveau volcan d'où sortait une rivière de lave qui descendait dans la plaine où elle formait par endroits des nappes de matière incandescente. Dans le gouffre même toute activité éruptive avait cessé et seuls les solfatares continuaient à dégager des vapeurs.

Je revins une semaine après pour poursuivre mon exploration et descendis alors au nouveau volcan. Cette visite ne fut pas sans me causer des émotions. Je m'étais en effet approché trop près de la poche ouverte récemment. Celle-ci projetait en l'air une lave qui, fort heureusement, tombait derrière moi. Pendant que j'observais le bouillonnement du fond, un cône, à une vingtaine de mètres de nous, se mit brusquement à pousser un grondement sourd et prolongé pareil au bruit d'une énorme sirène, ce qui provoqua, une fois de plus, la fuite éperdue du guide noir à travers les blocs de la lave chaotique où il se blessa assez sérieusement à la jambe. Quelques instants après, une saute de vent nous envoya des nuages de vapeur et de soufre qui nous obligèrent à nous retirer.

La rivière de feu, que nous avons vue d'en haut, ne sortait pas du lacratère, mais une tentative de contourner le sommet par l'Est ne me réussit pas. J'étais à peine à une cinquantaine de mètres sur la coulée du premier jour au-dessus du nouveau volcan, quand je sentis un tremblement sous mes pas. Je m'arrêtai et j'entendis, en dessous de moi, le bruit d'un torrent de matière ignée dont je ressentis la chaleur à mes pieds. Ce torrent, je ne le vis pas ce jour-là; c'est seulement dix jours plus tard, quand je revins avec

le géologue chargé de l'étude du volcan, que j'eus la joie de contempler cette rivière de feu et le nouvel entonnoir d'où elle sortait. Le spectacle était inoubliable, mais il fut de courte durée, les vapeurs de soufre m'ayant, une fois encore, chassé de mon poste d'observation.

A ce moment le torrent de lave se déversait encore à jour sur plusieurs kilomètres, mais, peu à peu, la surface se refroidissant, il se mit sous voûte, laissant par-ci par-là des ouvertures qui donnaient issue aux gaz et aux fumées et à travers lesquelles on pouvait, jusqu'à la fin de l'éruption, voir couler les matières fluides.

Ce nouveau volcan continua pendant près de deux ans et demi à vomir et à répandre ses laves, nivelant d'abord une partie de la plaine où il y avait eu, vraisemblablement, un affaissement lors d'une éruption antérieure (éruption de Nahimbi en 1904 ?). Le 2 novembre 1938, la coulée traversa la route Goma-Sake et, le 6 décembre, atteignit le lac Kivu. Elle se divisa en plusieurs endroits, une partie passant au Nord de Tshove vers l'Est, une autre coupant la coulée de Nahimbi de 1904 qu'elle recouvrit entièrement près de la baie de Sake, une autre encore se dirigeant vers le village même de Sake et, sur un large front, franchissant la baie jusqu'à la rive opposée le 2 février 1940. Vers la fin du mois de juin 1940, le nouveau volcan cessa son activité après avoir submergé d'une épaisse couche de lave un espace de plus de 100 km carrés.

Le cratère du Nyamuragira proprement dit ne s'est pas encore réveillé. Ce qui rend impossible tout pronostic sur le retour d'une période éruptive pour un volcan de cette espèce, c'est l'instabilité du débit de lave. En 1932-1933, j'avais évalué le volume des matières accumulées en 1932 dans la grande cuve au Sud-Ouest à près de 20 millions de mètres cubes. En 1933 le débit fut à peu près le même, mais en 1934 la surface envahie et la profondeur de la couche devinrent beaucoup plus difficiles à calculer. La cuve avait été remplie vers le mois de juillet et, à partir de ce moment, la submersion de la plate-forme moyenne commença et bientôt ce fut la plate-forme tout entière qui se souleva, en maintenant une différence de niveau d'une trentaine de mètres entre sa partie active et sa partie basse.

En 1936, à partir des mois d'avril-mai, il y eut un ralentissement dans l'émission de la lave qui entraîna l'affaissement de la partie active à la fin du mois d'octobre. Puis le débit reprit, et de plus belle, à partir du 18 décembre, pour se développer depuis lors à un rythme croissant. Ce débit qui, comme dit plus haut, était de 20 millions de mètres cubes en 1932-1933 et dans les années suivantes, passa, en février 1938, de 2 à 3 millions de mètres cubes par jour au nouveau volcan où s'était portée toute l'activité de la poche du Nyamuragira.

Une chose qui impressionne le visiteur, ce sont les fissures produites aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du cratère. Sortes d'énormes fractures dues aux secousses et aux contractions de l'écorce et à ses soulèvements par les poussées internes; elles sont, aujourd'hui encore, telles qu'elles

étaient après l'éruption du 28 janvier 1938. Imaginez une crevasse de quelque 3 km de long, de centaines de mètres de profondeur au départ et de 2 à 3 m de largeur moyenne. Telles sont les trois grandes fissures, dont l'une va au nouveau volcan; une autre, parallèlement à celle-là, à quelques centaines de mètres plus au Sud, va dans la plaine de lave; une troisième enfin va de la bosse Sud jusqu'à près de la colline de Gitebe. Mais, outre ces fentes béantes, toute la partie Sud du Nyamuragira est balafrée de lézardes plus petites qui néanmoins ont presque toutes vomis du feu et donné issue à des gaz. Bouversements titanesques dus à des forces mystérieuses.

L'éruption qui précéda celle de 1938 date de 1912, c'est celle de Rumoka aussi appelée de Kateruzi. Kateruzi était, à l'époque, le chef de Nzulu.

Selon BAILY WILLIS, le savant américain qui en 1929 fit l'étude des grands plateaux de l'Afrique orientale, l'éruption de Rumoka de 1912, qui eut lieu au Nord de l'entrée de la baie de Sake, n'aurait été en rapport avec aucun des deux grands volcans actifs, mais proviendrait d'une poche autonome qui aurait déclenché l'activité de certains des nombreux volcans adventifs situés au Sud-Ouest du Nyamuragira et, en dernier lieu, celle du volcan de Nahimbi en 1925 et celle de Rumoka en 1912. J'ai exploré ces deux volcans avec le géologue COMBE, attaché à la mission de BAILY WILLIS, mais nous n'avons pas trouvé trace de fissures les reliant au Nyamuragira.

En ce qui concerne Nahimbi, la coulée de 1938 a couvert toute la partie de la plaine de lave au Nord, effaçant tout vestige de déchirure près du volcan.

Au Nord et à l'Est du Nyamuragira, les fentes qui raccordent à celui-ci les deux volcans adventifs de « Sengiro » sont nettement marquées. Le nom de « Sengiro » veut dire « le lieu d'où est sorti le feu », en l'espèce la lave.

Tel est le volcan Nyamuragira. Sa masse puissante et sa cime empachée dominant magnifiquement le paysage. Il passionne le géologue par ses convulsions effroyables et le botaniste par ses étages variés de végétation; il émerveille enfin le touriste en déroulant sous ses yeux, au cours de l'ascension, de prestigieux panoramas et en lui montrant, à son sommet, ses gouffres hallucinants. On peut juger, par ce que nous en avons dit, des forces redoutables qui travaillent sourdement ses entrailles, ont déchiré ses flancs et répandu au loin ses ravages. Tout en lui justifie le nom que lui ont donné les indigènes et qui signifie « celui qui ordonne, celui qui commande ».

## CHAPITRE XVIII.

## LES VOLCANS ÉTEINTS.

Ce sont avant tout les volcans actifs qui attirent l'attention par leur activité toujours actuelle et les bouleversements qu'ils continuent à produire autour d'eux. Mais les volcans éteints ont aussi leur intérêt, en raison surtout de leur flore subalpine qui y prend un développement et un aspect particuliers, propres à ce seul endroit, et offrant au visiteur un spectacle unique et au botaniste une précieuse documentation. Nous conduirons donc le lecteur dans le Secteur central, où se trouvent le Karisimbi, le Mikeno et le Visoke, pour ne citer que les principaux.

Nous nous groupons, un matin, au gîte du Parc à Nyakibumba. Les porteurs sont là et on leur distribue les charges. Bientôt le dernier d'entre eux est parti et nous nous mettons nous-mêmes en route en suivant une petite piste qui nous mènera au marais-cratère de Kikeri situé à un quart d'heure de marche. Avant d'y arriver, nous traversons un terrain plus ou moins boisé d'acanthes, d'érythrines et de *Neoboutonia*, c'est-à-dire une forêt secondaire. L'aspect de la flore change sitôt qu'on a quitté le marais de Kikeri, les acanthes et les érythrines se raréfient petit à petit pour faire place aux *Dombeya*, aux *Conopharyngia*, aux *Polyschia fulva*, aux *Croton macrostachys* et, dans le sous-bois, aux *Brillantesia*, et nous ne tardons pas à arriver à la forêt de bambous. Celle-ci est d'abord fort mêlée avec les essences forestières secondaires que je viens de citer, mais qui disparaissent presque entièrement avant qu'on parvienne au pied de la colline de Rweru. A partir d'ici, la forêt de bambous domine nettement.

Dans cette partie, on rencontre parfois le singe doré (*Cercopithecus mitis kandti* MATSCHIE), et l'on voit fréquemment des traces de léopard et de daman imprimées sur le sol toujours très humide.

Bien que la pente ait été jusqu'ici relativement douce, il a fallu s'arrêter maintes fois, car dans les altitudes élevées, on est vite hors d'haleine. De la piste on a en plusieurs endroits, en regardant en arrière, un coup d'œil superbe sur le Kibumba, le Nyiragongo, le Nyamuragira et la plaine de lave à l'Ouest de la route. Par temps très clair, on distingue parfaitement, sur le flanc Est du Nyamuragira, les coulées de 1938 et assez aisément quelques-unes de celles de 1901 et de 1905.

Nous montons la colline de Rweru, ancien volcan très dur à gravir, et nous rencontrons les premiers *Hagenia* parmi les bambous. Nous sommes à Rweru, à environ 2.700 m d'altitude, et il n'est pas rare de trouver dès

cet endroit les traces des gorilles qui, au début de la saison des pluies, dévalent dans cette forêt pour manger les jeunes pousses. On y aperçoit aussi assez fréquemment un éléphant venant d'en bas et un buffle descendu des hauteurs. L'éléphant dépasse rarement, vers le haut, la forêt de bambous, c'est-à-dire l'altitude de 2.900 m. L'étage des bambous cesse assez brusquement entre 2.900 et 3.000 m, et nous entrons alors dans celui des *Hagenia* qui forment ici un peuplement presque pur car, à part quelques *Hypericum*, il n'y a guère d'autre essence forestière dans cette zone. Dans le sous-bois, des *Vernonia* et des lobélies.

A peine sorti de l'étage des bambous, on arrive sur le bord du ravin de Kanyamagufa, dépression très profonde que nous longeons jusqu'à environ une demi-heure de marche de Kabara, dans la selle entre le Mikeno et le Karisimbi, à environ 3.225 m d'altitude et en pleine forêt de *Hagenia*. Le sol est ici couvert surtout de céleri sauvage, plante qui constitue la principale nourriture des gorilles.

La pente de la dernière partie est moins raide et, lors des fortes pluies, la piste devient extrêmement boueuse, labourée par le passage habituel de troupeaux de buffles. La forêt même est impressionnante, avec ses grands *Hagenia* et leurs branches fourchues, rabougries, grossies par une couche épaisse de mousses, dans lesquelles croissent une foule de plantes épiphytes, sedums, bégonias, orchidées, et garnies de lichens qui pendent en franges fines. Il en est de même plus haut, à l'étage des seneçons arborescents. Cette végétation étrange, aux formes paradoxales, constitue un décor inattendu qu'on ne peut voir nulle part ailleurs.

A cet étage, j'ai rencontré plusieurs fois le gorille et la petite antilope rouge de forêt (*Cephalophus nigrifrons kivuensis* LÖNNBERG). Le soir, on y entend régulièrement le cri perçant du daman et du francolin de montagne (*Francolinus nobilis nobilis* REICHENOW). Dans les *Hagenia*, on voit souvent des ramiers et des tourterelles. Enfin, dans toutes ces régions, le léopard est commun.

Nous arrivons à présent à Kabara, localité située dans la selle entre les deux grands volcans et possédant un gîte du même type que ceux du Nyamuragira et de Kibumba. A une quarantaine de mètres de ce gîte se trouve la tombe de CARL AKELEY, de l'American Museum of Natural History, qui fut chargé par S. M. LE ROI ALBERT d'une mission d'étude sur les futures limites à donner à ce secteur du Parc National. Malheureusement, peu après son arrivée à Kabara, AKELEY succomba à une rechute de malaria et, selon ses désirs, il fut enterré là. Mrs AKELEY, qui l'avait accompagné, acheva avec Mr J. M. DERSCHIED la mission de son mari.

Du gîte de Kabara à Rukumi, au pied Nord du Karisimbi, il n'y a qu'une bonne heure de marche. La première partie de la piste traverse la forêt de *Hagenia*. Ceux-ci y sont mélangés avec des *Hypericum* et des bruyères arborescentes, mais bientôt ils cessent, vers l'altitude de 3.400 m, et les seneçons géants apparaissent. Vers les 3.500 m, on parvient sur un plateau,

contrefort du Karisimbi et, au pied du volcan, à environ un kilomètre de distance, on voit le gîte de Rukumi. Ce plateau de Rukumi et les environs présentent un des plus jolis sites du Parc National. L'aspect général est celui d'une plaine parsemée de nombreux petits mamelons couverts de seneçons géants, de lobélies aux hampes érigées, de bruyères arborescentes enrobées dans des lichens et des mousses. Entre ces îlots boisés s'étend la plaine ouverte, marécageuse, tapissée bientôt de *Carex*, d'alchémilles et de petites herbes fort appréciées par les buffles de montagne (*Bubalus caffer mathewsi*) qui sont assez abondants dans toutes les régions subalpines des volcans et dont, depuis la forêt de bambous, nous avons rencontré continuellement les traces sur la piste.

Sur ce plateau, il y a souvent quelques lions qui se repaissent de la chair des buffles. Ceux-ci doivent payer une contribution assez élevée à ces fauves, qui semblent être installés ici en permanence, car à presque chaque visite que j'y ai faite au cours des années j'ai trouvé des cadavres de jeunes buffles tués par eux.

En juillet-août 1931, époque où je suis resté pendant sept semaines à Rukumi, nous avons fréquemment, le soir, entendu les lions, et un jour j'en ai vu personnellement deux à la fin d'une après-midi.

Ce plateau de Rukumi, au Nord du Karisimbi, comme aussi l'autre, situé au versant Sud, semble être le reste d'un volcan adventif. Près du gîte de Rukumi on découvre, en plusieurs endroits, des cheminées souterraines qui ne sont autre chose que les derniers vestiges d'anciens cônes ou trous à gaz. C'est dans une de ces cheminées que nous avons trouvé, comme nous l'avons raconté plus haut, la dépouille d'un buffle qui y était tombé et, impuissant à se retourner, y était mort de faim.

Pour bien jouir de ce beau paysage, il faut le voir de préférence pendant la saison sèche, aux mois de juin-juillet, moment de la floraison des seneçons géants. Sur toute la montagne environnante s'étale alors une immense nappe de fleurs jaunes. Le gîte, construit en planches comme tous ceux que le Parc National a aménagés dans les montagnes, peut héberger une dizaine de visiteurs. Il y a en annexe une cuisine et une pièce pour le logement des porteurs. Il est bon de noter qu'il fait très froid à Rukumi, où la température descend souvent la nuit en dessous de zéro.

De Rukumi, on fait l'ascension du Karisimbi, laquelle prend de deux à trois heures à la montée, et la moitié de ce temps à la descente. A mi-chemin à peu près, bruyères arborescentes, seneçons et lobélies disparaissent et la dernière partie de la piste traverse une zone presque entièrement peuplée d'alchémilles. On est étonné de voir des traces de buffles jusqu'au-dessus de 4.200 m, et l'on est plus surpris encore de constater que ces traces montent tout le temps en zig-zag en dépit d'une pente relativement douce. Dans toute la dernière partie avant l'arrivée au sommet, la végétation se réduit à de grandes mousses rouges tapissant les gros blocs de lave et quelques alchémilles poussant dans le petit cratère.

Sur ce sommet est installé un pluviomètre totalisateur qui est vidé chaque année le 19 février. Les chutes de pluie à cet endroit varient entre 1.000 et 1.200 mm d'eau par an, mais il y tombe souvent aussi de la grêle ou de la neige, et le pluviomètre est généralement, le matin, revêtu d'une couche de glace qui affecte parfois la forme de stalactites horizontales, lesquelles sont produites par le brouillard et par le vent.

Outre le lion et le buffle, on trouve dans toute la partie boisée, c'est-à-dire jusqu'à environ 4.200 m, des damans, et au sommet même, nous avons découvert en 1931 le squelette d'une antilope, probablement d'un klippspringer (*Oreotragus oreotragus saltator*).

De Rukumi, on peut aussi faire l'ascension du Visoke, mais il faut loger dans la forêt de *Hagenia* au pied Ouest de ce volcan. On contourne d'abord le Karisimbi à l'altitude d'environ 3.600 m et l'on traverse un marais de carex où nous avons trouvé en 1931 des indices révélant le passage d'un éléphant. C'est l'unique fois où j'ai vu des traces de cet animal au-dessus de 3.000 m d'altitude. On descend ensuite dans les *Hagenia* au Nord-Est du Karisimbi jusqu'au pied du Visoke, sur le bord d'un marais. Dans cette forêt de *Hagenia*, j'ai vu un jour un gorille et chaque fois que je suis passé par là j'ai aperçu des traces fraîches de ce grand anthropoïde.

L'ascension du Visoke n'est pas très longue, mais elle est beaucoup plus dure que celle du Karisimbi. Le coup d'œil, du sommet, est splendide. Le lac-cratère peut avoir de 400 à 500 m de diamètre et il est assez encaissé, notamment vers le Nord, tandis que vers le Sud-Ouest, le Sud et l'Est, son bord est un peu moins élevé. La flore comprend le même groupement de plantes que sur les autres volcans, mais ce qui fait le charme unique de cet endroit, c'est l'ensemble harmonieux formé par le lac, la végétation et les nuages sur lesquels se détache, comme sur une toile de fond, le prestigieux manteau des seneçons géants, des bruyères arborescentes et des lobélies.

Sur le lac même, je n'ai jamais vu d'oiseau, mais il est probable que des canards sauvages viennent s'y ébattre de temps à autre. Sur le versant Nord, il y a beaucoup de buffles qui descendent dans la forêt de bambous.

En quittant le sommet du Visoke, on peut prendre à l'Est et, au lieu de retourner vers Rukumi et Kabara, gagner la région de Djomba en passant d'abord par la colline de Bunyove, et de là rejoindre l'ancienne piste de Tsharubindi dans le Ruanda. Cette piste conduit à la colline de Runyoni à travers la belle forêt de bambous de Tshamugussa située au Sud de la Mission de Kinyamahura appelée aussi Mission du Djomba.

Partout, dans les forêts du Kabara-Rukumi-Visoke, on rencontre des traces de gorilles et c'est probablement dans cette partie de la région des volcans que se confinent les plus grandes et les plus nombreuses familles de ces anthropoïdes. Les buffles également y sont abondants, et l'on découvre fréquemment des traces de lions.



De Kabara, dans la selle entre le Karisimbi et le Mikenô, une piste mène, à travers une forêt de bruyères arborescentes, vers l'éperon qui donne accès au sommet du Mikenô; elle passe, à l'altitude de 3.878 m, par le point topographique appelé « Camp du Roi », en souvenir de l'ascension du ROI ALBERT en 1932. Cette piste a été formée par le piétinement des buffles, et il est étonnant de constater la régularité de la pente que ces animaux gravissent en serpentant, et qui mène le plus aisément au premier sommet de l'éperon qui se trouve à environ 3.700 m d'altitude, soit près de 500 m plus haut que Kabara. La déclivité est toujours forte et nous mettrons presque une heure pour faire cette première partie.

On continue par la suite le long de la crête de l'éperon. La pente, douce d'abord, augmente à mesure qu'on approche du Camp du Roi. Dans cette dernière partie de la route, plus de forêt, mais seulement quelques bouquets de bruyères arborescentes au début et quelques seneçons géants vers la fin. Le sol est couvert d'alchémilles et d'immortelles. Vers la gauche, à l'Ouest, s'enfonce le ravin de Kanyamagufa et, à notre droite également, nous côtoyons d'autres ravins profonds et boisés.

Au Camp du Roi, le décor change et nous entrons dans une zone où, comme dans celle des *Hagenia*, la forêt présente un aspect fantastique et semble un paysage irréel. Nous passons entre des lobélies et des seneçons géants. Ce sont ces derniers qui donnent son caractère particulier, insolite et bizarre, à cette flore qu'on ne trouve que dans les régions subalpines. L'effet étrange de cette forêt est dû aux feuilles de ces grands seneçons, lesquelles, au lieu de tomber lorsqu'elles se dessèchent, restent collées aux branches qu'elles recouvrent et alourdissent d'une couche volumineuse. Le sol est couvert d'alchémilles et de mousse épaisse.

A travers cette forêt, nous arrivons au ravin où S.M. le ROI ALBERT dut abandonner en 1932 l'ascension du Mikenô, après avoir essayé vainement de franchir un mur d'une hauteur d'environ 2,50 m surplombant la route. Le guide, le R. P. VAN HOEF, qui avait atteint en juin 1927 pour la première fois le sommet de ce volcan en compagnie de M. et M<sup>me</sup> LÉONARD, ne se rappelait plus l'endroit par où il était passé, et il avait amené le Roi dans cette sorte de cul-de-sac qui n'eût pas longtemps embarrassé un alpiniste muni de quelques crochets-pitons. Peu de jours après, j'ai trouvé, à une quarantaine de mètres du ravin, un autre passage permettant de contourner par une cheminée l'obstacle qui avait arrêté net le Roi. J'étais accompagné de l'adjudant ALLEGAERT, de la Mission cartographique qui travaillait dans la région, et nous avons fait la moitié de la partie difficile de la route, dépassant les points atteints antérieurement par CHAPIN, SCAETTA, HUMBERT, DERSCHIED, BURTT et DE LA VALLÉE-POUSSIN. Nous avons pris, dans la montée, un mauvais passage qui nous obligea à redescendre après être arrivés à une impasse. Quelques mois plus tard, M. GANSHOF VAN DER MEERSCH, de la Mission du Ruwenzori, accompagné de nos gardes

de Kibumba, réussit seul l'ascension jusqu'au sommet où il trouva les papiers laissés en 1927 par les RR. PP. VAN HOEF et DUPLUIT et par M. et M<sup>me</sup> LÉONARD.

Par la suite, la tentative a été renouvelée par une bonne vingtaine de personnes dont beaucoup ont dû abandonner en cours de route, surtout à cause du mauvais temps. J'ai fait moi-même l'ascension en août 1938 et me suis rendu compte du danger qu'elle présente pour les personnes qui n'ont jamais pratiqué l'alpinisme ou connaissent mal la montagne. De cette excursion, je garde le souvenir d'un merveilleux temps de neige qui nous permit, quand nous fûmes revenus l'après-midi à Kabara, de contempler les sommets tout blancs du Mikeno et du Karisimbi.

La meilleure époque pour faire l'ascension est celle de juillet-août, c'est-à-dire la saison sèche. Les mois de décembre et janvier sont parfois secs également et donc favorables à une telle entreprise. Le ROI ALBERT aurait réussi sans aucune difficulté sa tentative de 1932 si la malchance ne l'avait pas amené dans le ravin où nous fûmes arrêtés nous-mêmes par le petit mur en surplomb. Le temps n'était d'ailleurs pas non plus propice et la veille il avait beaucoup plu, ce qui rendait le terrain très glissant.

En ce qui concerne le Mikeno, c'est probablement le plus ancien des huit grands volcans qui forment la chaîne. Seul le Sabinyo pourrait lui disputer la priorité dans le temps. Son sommet est à 4.437 m d'altitude, soit 70 m plus bas que celui du Karisimbi. Mais, tandis que ce dernier possède encore toute la forme originelle, il ne subsiste du Mikeno qu'un aiguillon, reste infime d'un volcan immense que les éruptions de ses voisins, le Karisimbi et le Visoke, ou une éruption adventive d'un de ceux-ci, ont fait s'écrouler au cours des âges.

Le Sabinyo également doit avoir été autrefois un très grand volcan, dont ce qu'on voit encore n'est, comme pour le Mikeno, qu'un aiguillon. L'un et l'autre se distinguent par leurs profonds ravins et leur végétation très particulière. L'ascension du Sabinyo a été accomplie pour la première fois en décembre 1930 par l'Anglais BURTT, le même qui, à cette époque, a tenté celle du Mikeno en compagnie du géologue DE LA VALLÉE-POUSSIN et est descendu dans le cratère du Nyiragongo.

Il est naturel que les volcans et les forêts qui les entourent jouent un rôle dans la vie des indigènes du pays et influencent leur religion et leurs penchants superstitieux. Ainsi le Mikeno, montagne tenue antérieurement pour inaccessible, est la résidence de LYANGOMBE, l'ancêtre des Banyaruanda, lequel, de ces hauteurs, veille sur son peuple. Il est, avec les volcans actifs, la montagne des esprits.

Le nom du Karisimbi provient de la neige ou de la grêle qui souvent couvrent son sommet. « Simbi » ou « Nsimbi » est le nom de la coquille blanche ou cauri qui sert de monnaie ou d'ornement et qui ressemble (?) à la neige.

Le nom de Visoke est dû probablement à son lac inférieur où les Batutsi allaient autrefois faire boire leur bétail quand ils faisaient paître celui-ci dans les forêts de bambous.

Si nous passons au groupe de l'Est, le Sabinyo tire son nom de sa forme qui ressemble à une molaire. Le suffixe « Ynyo » = dent, et « Se » est un préfixe indiquant le sexe mâle. Les garçons s'appellent en effet « Sebilay », « Sebihaza », « Sebagenzi », tandis que les filles s'appellent « Nyabilay », « Yabihaza », « Nyabagensi », le préfixe pour le sexe féminin étant Nya, Na, Nina ou Nyira. Sabinyo veut donc dire « grosse dent », allusion à la forme — ou à une forme ancienne — du volcan.

Le nom du volcan Gahinga n'a pas en lui-même de signification particulière. Le terme « Gahinga » ou « Gihinga » se rencontre souvent dans le Ruanda-Urundi et désigne généralement une chaîne de montagne ou une crête reliant deux collines. On appelle aussi ce Gahinga la montagne des cultivateurs, parce que, autrefois, des forgerons étaient installés à son pied Sud et avaient pour principale occupation la fabrication de houes destinées à la culture.

Le volcan Muhabura ou Muhavura est visible de très loin. On l'aperçoit de beaucoup d'endroits dans l'Est du Ruanda et aussi du Sud, et son nom signifie « celui qui oriente, qui guide ou qui montre la direction ». Et en effet, quand on vient de l'Uganda, on le découvre dès qu'on arrive en haut dans le premier escarpement de Kabale, à environ 16 milles (26 km) de ce poste, et ensuite en arrivant à Kanapa-Cap d'où l'on a une perspective d'ensemble magnifique sur la chaîne des volcans des groupes central et oriental. Au Parc National de la Kagera, on le voit de plusieurs points sur la route entre Kakitumba et Gabiro, et l'on peut dire qu'on est « orienté » par lui.

\*  
\*\*

La chaîne des volcans est la première chose qui frappe, dans le Parc National Albert, le visiteur venant de l'Est, du Sud ou de l'Ouest. Le panorama grandiose de ses cimes se profilant sur l'horizon, et dont plusieurs s'éclairent, la nuit, de lueurs fantastiques, laisse un souvenir inoubliable. Et ce spectacle contribue, avec les lacs, les montagnes, la faune et la flore singulièrement riches, à la beauté de cette région qu'un auteur anglais a appelée « The Wonderland of the Eastern Congo ».

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE ... ..	3
CHAPITRE I. — Plaines du lac Édouard ... ..	5
CHAPITRE II. — Éléphants .. ..	12
CHAPITRE III. — Hippopotames ... ..	22
CHAPITRE IV. — Lions .. ..	31
CHAPITRE V. — Petits carnassiers . ... ..	43
CHAPITRE VI. — Buffles ... ..	50
CHAPITRE VII. — Singes . ... ..	58
CHAPITRE VIII. — Léopard, Hyène, Lycaon . ... ..	69
CHAPITRE IX. — Antilopes . ... ..	81
CHAPITRE X. — Suidés . ... ..	94
CHAPITRE XI. — Petits mammifères ... ..	102
CHAPITRE XII. — Oiseaux .. ..	113
CHAPITRE XIII. — Reptiles ... ..	124
CHAPITRE XIV. — Poissons . ... ..	133
CHAPITRE XV. — Insectes ... ..	143
CHAPITRE XVI. — Epizooties . ... ..	154
CHAPITRE XVII. — Les Volcans actifs ... ..	163
CHAPITRE XVIII. — Les Volcans éteints ... ..	172

PLANCHES I à XXIV.

# PLANCHES

# PLANCHE I

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Kamande (lac Édouard) [alt. 915 m].  
Éléphants sur la rive de la baie de Kamande.

Photo : R. HOIER (496) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge

FIG. 2. — Kamande (lac Édouard) [alt. 915 m].  
Éléphants sur la rive de la baie de Kamande.

Photo : R. HOIER (489) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



1. Eléphants à Kamande.



2. Eléphants à Kamande.



PLANCHE II

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Route Mabenga-Bushendo (plaine du lac Edouard) [alt. 1.000 m].

*Acacia* renversés et bouts de branches mangés (écorce) par des éléphants.

Photo : R. HOIER (630) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Entre Vitshumbi et la Rutshuru [alt. 950 m].

Troupeau de topi (*Damaliscus korrigum ugandæ* BLAINE).

Photo : R. HOIER (17) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



1. *Acacia* renversés par les Eléphants.



2. Troupeau de Topi.

PLANCHE III

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Entre Vitshumbi et la Rutshuru [alt. 950 m].  
Troupeau de topi femelles et jeunes (*Damaliscus korrigum ugandæ* BLAINE).

Photo : R. HOIER (198) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Entre Vitshumbi et la Rutshuru [alt. 950 m].  
Troupeau de topi (*Damaliscus korrigum ugandæ* BLAINE).

Photo : R. HOIER (16) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



1. Topi (femelles et jeunes).



2. Troupeau de Topi.

PLANCHE IV

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Près du Camp de la Rwindi [alt. 1.000 m].

Waterbuck (*Kobus defassa* RÜPPELL).

Photo : R. HOIER (173) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Nyabugando (plaine du lac Édouard) [alt. 1.000 m].

Buffles mâles [*Syncerus caffer* (SPARRMANN)].

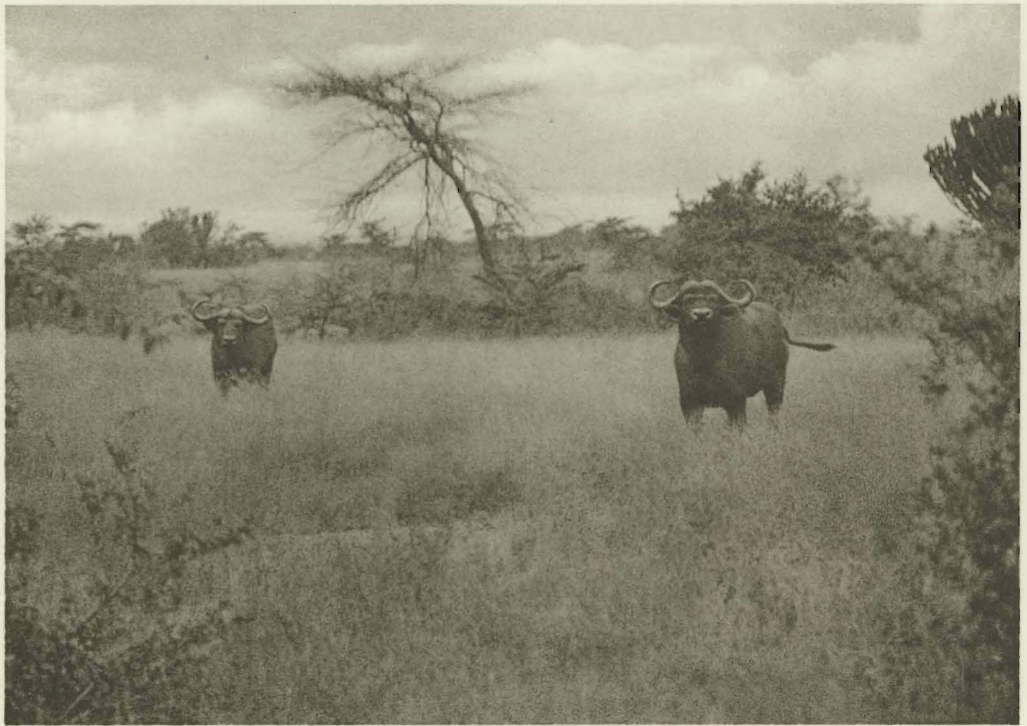
Photo : R. HOIER (174) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---





1. Waterbuck à la Rwindi.



2. Buffles à Nyabugando.

PLANCHE V

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Entre Kashwa et Bugugu (rivière Rutshuru) [alt. 925 m].  
Hippopotame blessé en combat entre mâles.

Photo : R. HOIER (296) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — En amont de Nyamushengero (rivière Rutshuru) [alt. 925 m].  
Hippopotames dans une petite mare près de la rivière.

Photo : R. HOIER (162) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



1. Hippopotame blessé.



2. Hippopotames dans une petite mare.

PLANCHE VI

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Bugugu (rivière Rutshuru) [alt. 925 m].  
Hippopotames sur un banc de sable.

Photo : R. HOIER (449) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Plaine du lac Édouard [alt. 925 m].  
Chiens sauvages (*Lycaon pictus lupinus* THOMAS).

Photo : J. VERSCHUREN (1882) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



1. Hippopotames à Bugugu.



2. Chiens sauvages.

PLANCHE VII



## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Région de Bugugu (rivière Rutshuru) [alt. 925 m].

Jeunes lions [*Leo leo massaicus* (NEUMANN)].

Photo: R. HOIER (27) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Entre Kashwa et Gwangwa (plaine du lac Édouard) [alt. 925 m].

Topi tué par huit lionnes.

Photo: R. HOIER (24) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



1. Lions à Bugugu.



2. Carcasse de Topi.

PLANCHE VIII

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Région de Vitshumbi (lac Édouard) [alt. 915 m].

Pélicans (*Pelecanus onocrotalus* LINNÉ).

Photo: J. VEESCHUREN (863) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Embouchure de la Rwindi (lac Édouard) [alt. 915 m].

Pélicans (*Pelecanus onocrotalus* LINNÉ).

Photo: R. HOIER (425) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



1. Pélicans à Vitshumbi.



2. Pélicans à l'embouchure de la Rwindi.

PLANCHE IX

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Région de Kabara (Mikeno) [alt. 3.250 m].  
Nid de gorille (*Gorilla gorilla beringei* MATSCHIE).

Photo: R. HOIER (568) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Région de Kamande (lac Edouard) [alt. 925 m].  
Nid d'ombrette (*Scopus umbretta* GMELIN).

Photo: R. HOIER (14) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge

---



2. Nid d'Ombrette.



1. Nid de Gorille à Kabara.



PLANCHE X

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Région du Fikiri (embouchure de la rivière Ishasha) [alt. 925 m].

Boisement d'euphorbes cornes d'élands (*Euphorbia Nyikæ* PAX).

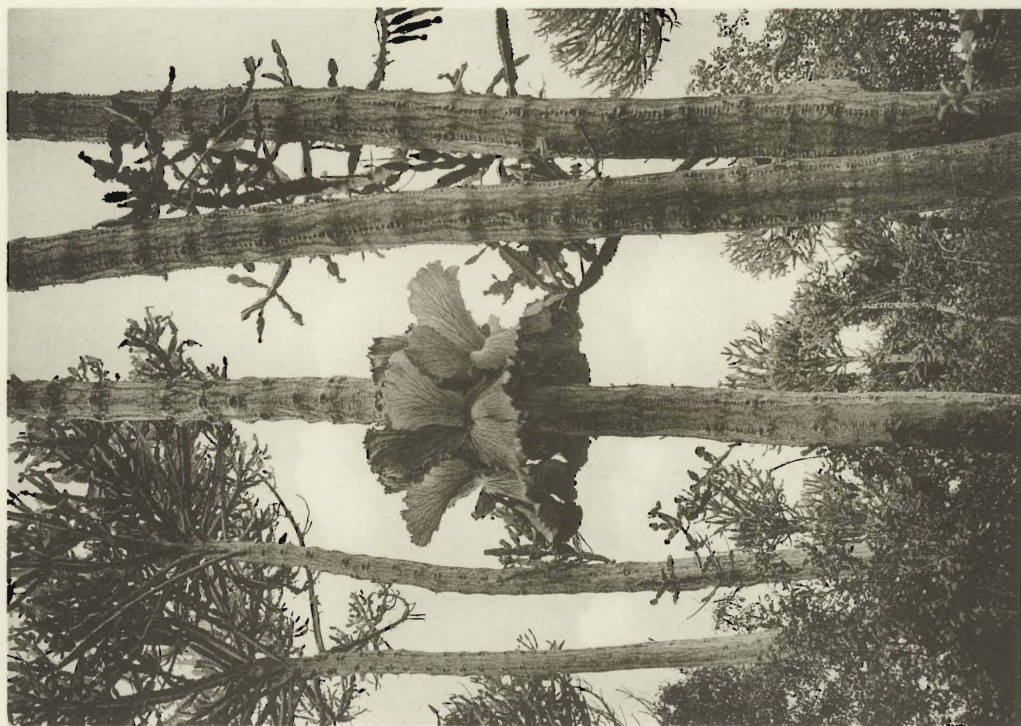
Photo: R. HOIER (397) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Région de Nyakakoma (rivière) (rive sud, lac Édouard) [alt. 925 m].

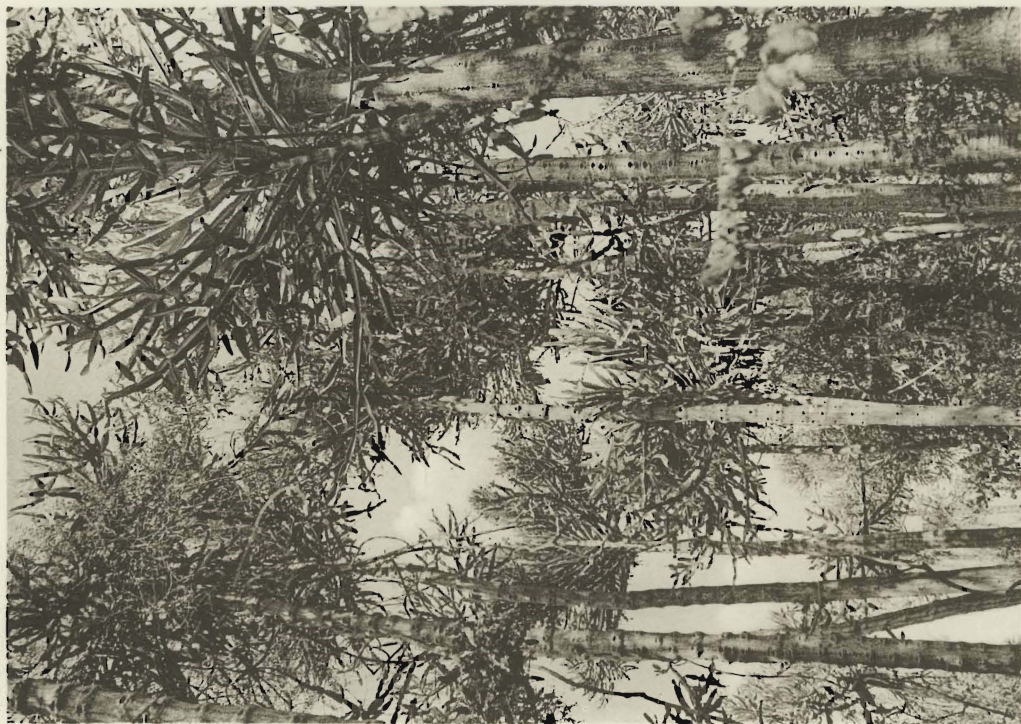
Fougère épiphyte (*Platyserium* sur *Euphorbia Nyikæ* PAX).

Photo: R. HOIER (467) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



2. *Platycentrium*.



1. *Euphorbia corneae* d'Eland.

PLANCHE XI

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Région de Tshambi (pied de l'escarpement de Kabasha) [alt. 975 m].

Boisement d'*Acacia*.

Photo: R. HOIER (345) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Région de Vitshumbi (lac Édouard) [alt. 925 m].

Tombe de BERNARD DE WATTEVILLE.

Photo: J. VERSCHUREN (1780) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---

R. Hoier



1. *Acacia* à Tshambi.



2. Tombe de BERNARD de WATTEVILLE.

PLANCHE XII

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Plaine de lave (région de Rugari) [alt. 1.800 m].  
Orchidée blanche sur tronc d'arbre (*Angræcum* sp.).

Photo: R. HOIER (330) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Région du Kamatembe (rivière Bishakishaki) [alt. 2.100 m].  
Liliacée (*Gloriosa* sp.).

Photo: R. HOIER (140) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---





1. Orchidée blanche.



2. Lis (*Gloriosa*).

PLANCHE XIII

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. -- Plaine de lave entre Mushumangabo et Biriba [alt. 2.000 m].  
Orchidée épiphyte (*Erangis* sp.).

Photo: R. HOIER (539) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. -- Biriba (pied nord-est du Nyamuragira) [alt. 2.200 m].  
(*Hæmanthus* sp.).

Photo: R. HOIER (416) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



1. Orchidée épiphyte.



2. *Hæmanthus* en fleurs.

PLANCHE XIV

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Région de Nyasheke (plaine de lave) [alt. 1.820 m].

Tronc de *Ficus* sur le sommet de la colline.

Photo: R. HOIER (312) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Mushumangabo — Kikomero [alt. 1.900 m].

Grotte dans la plaine de lave entre Kikomero et Mushuman-  
gabo.

Photo: R. HOIER (129) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



1. Tronc de *Ficus*.



2. Entrée d'une grotte.

PLANCHE XV



## EXPLICATION DES FIGURES.

---

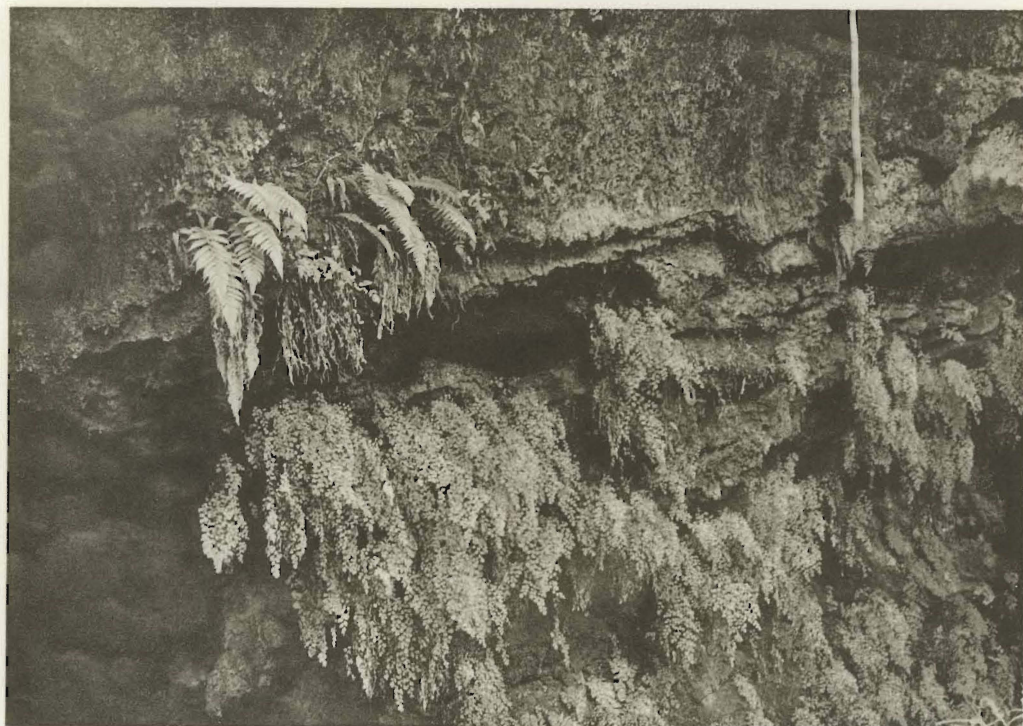
FIG. 1. — Mushumangabo — Kikomero [alt. 1.900 m].  
Fougères sur paroi de la grotte près de l'entrée.

Photo: R. HOIER (132) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Région de Kabara [alt. 3.250 m].  
Sommet du volcan Mikeno couvert de grêle.

Photo: R. HOIER (483) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



1. Fougères à l'entrée d'une grotte.



2. Le sommet du Mikeno couvert de grêle.

PLANCHE XVI

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1 — Karisimbi (sommets) [alt. 4.507 m].

Le pluviomètre totalisateur couvert de glace.

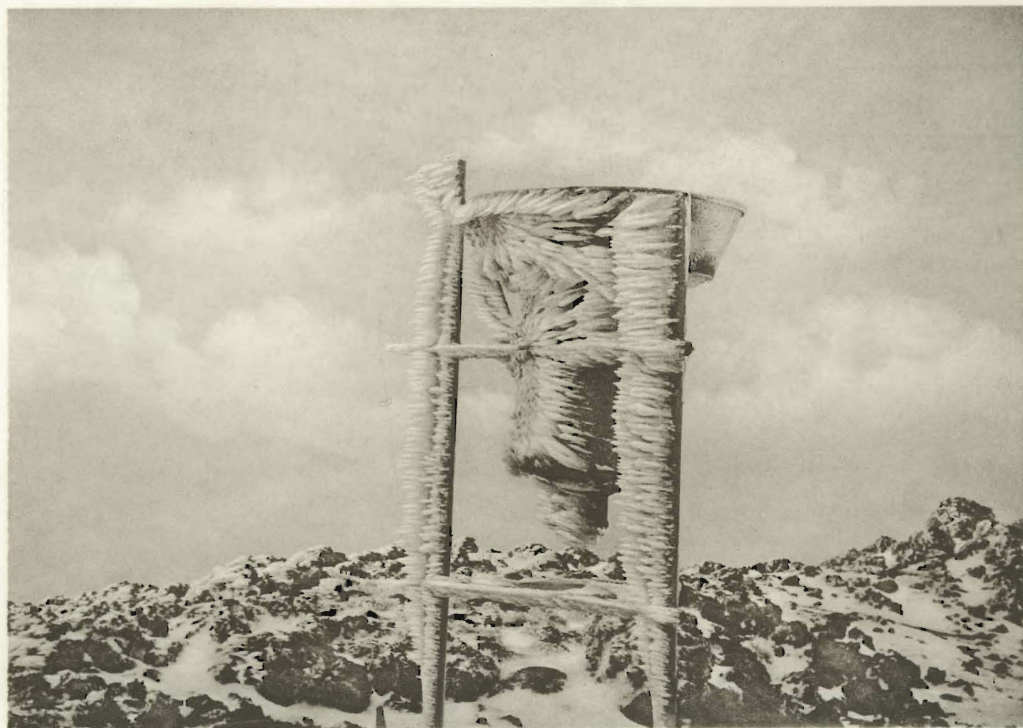
Photo: R. HOIER (480) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Karisimbi (sommets) [alt. 4.507 m].

Partie supérieure couverte de grêle.

Photo: R. HOIER (478) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



1. Pluviomètre couvert de glace.



2. Sommet du Karisimbi couvert de grêle.

PLANCHE XVII

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Région de Rukumi [alt. 3.500 m].

*Senecio* et *Alchemilla* au-dessus de Rukumi.

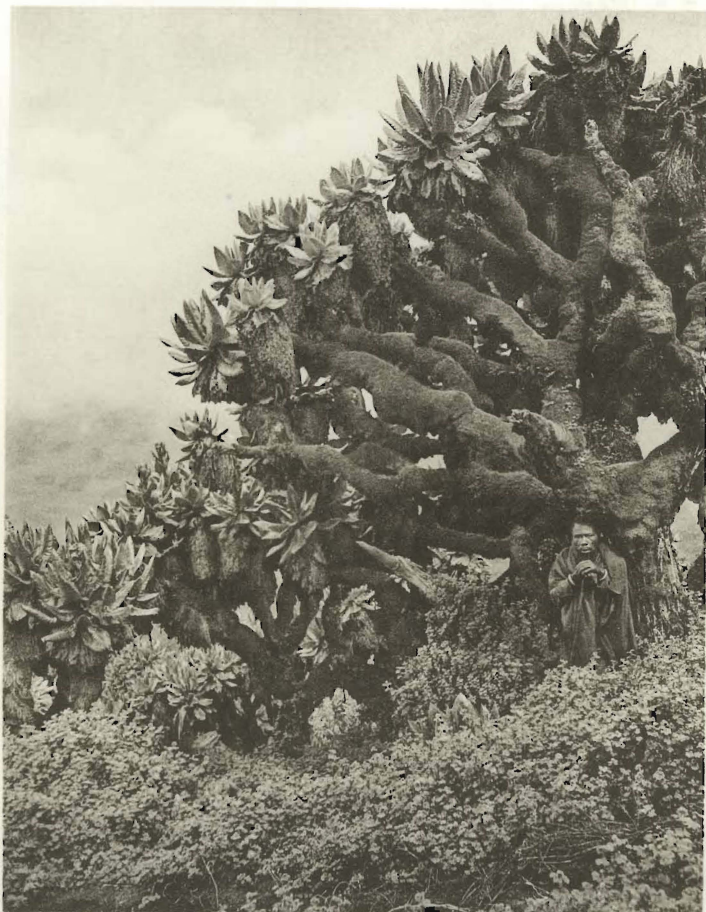
Photo: R. HOIER (564) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Rukumi [alt. 3.500 m].

Bruyères arborescentes couvertes de lichens.

Photo: R. HOIER (106) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



1. Seneçons et Alchémilles.



2. Bruyères arborescentes, couvertes de Lichens.



PLANCHE XVIII.

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Entre Rukuni et le Karisimbi [alt. 4.000 m].  
*Senecio* en fleurs et *Alchemilla*.

Photo: R. HOIER (563) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Flanc Nord du Karisimbi [alt. 3.700 m].  
Bruyères arborescentes couvertes de lichens.

Photo: R. HOIER (109) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



1. Seneçons et Alchémilles.



2. Bruyères arborescentes.

PLANCHE XIX

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Cratère du Nyamuragira [alt. 2.950 m].

La partie active en 1934.

Photo: R. HOIER (357) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Cratère du Nyamuragira [alt. 2.950 m].

Coulée de lave figée dans la partie active en 1934.

Photo: R. HOIER (257) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



2. Coulée de lave dans le cratère du Nyamuragira (1934).



1. Partie active du Nyamuragira (1934).

PLANCHE XX

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Cratère du Nyamuragira [alt. 2.950 m].

Coulée de lave cordée sur la plate-forme moyenne en 1934.

Photo: R. HOIER (362) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Cratère du Nyamuragira [alt. 2.950 m].

Coulée de lave en mouvement sur la plate-forme moyenne en 1934.

Photo: R. HOIER (378) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---





2. Coulée de lave en mouvement (1934).



1. Coulée de lave cordée (1934).

PLANCHE XXI

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Volcan Nyamuragira [alt. 2.990 m].  
Fissures entre le sommet et le nouveau volcan après l'éruption  
de 1938.

Photo: R. HOIER (410) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Volcan Nyamuragira [alt. 2.800 m].  
Fissure vers le Sud-Est après l'éruption de 1938.

Photo: R. HOIER (407) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



1. Fissures vers le nouveau volcan (1938).



2. Fissure vers le nouveau volcan (1938).

PLANCHE XXII

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Région de Tshambene [alt. 2.250 m].  
Le nouveau volcan et la coulée de lave vus la nuit du  
11-12 février 1938.

Photo: R. HOIER (252) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Région de Tshambene [alt. 2.250 m].  
Les deux cônes Est du cratère-lac de lave en 1938.

Photo: R. HOIER (601) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge

---



1. Vue nocturne du nouveau volcan et d'une coulée (1938).



2. Nouveau volcan : formation de cônes (1938).

PLANCHE XXIII



## EXPLICATION DES FIGURES.

---

- FIG. 1. — Région de Tshambene [alt. 2.250 m].  
Source du torrent de lave au nouveau volcan en 1938.  
Photo: R. HOIER (370) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.
- FIG. 2. — Région de Tshambene [alt. 2.250 m].  
Le torrent de lave près de la source en 1938.  
Photo: R. HOIER (360) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.
-



1. Source du torrent de lave (1938).



2. Le torrent de lave (1938).

PLANCHE XXIV

## EXPLICATION DES FIGURES.

---

FIG. 1. — Région de Tshambene [alt. 2.250 m].  
Destruction de la forêt près du nouveau volcan par l'éruption de 1938.

Photo: R. HOIER (596) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

FIG. 2. — Région de Tshambene [alt. 2.250 m].  
Plante en fleurs sur la coulée de lave du 28 janvier 1938 près du lac-cratère. Vue prise environ six mois après l'éruption.

Photo: R. HOIER (645) Coll. Inst. Parcs Nat. Congo Belge.

---



1. Destruction de la forêt (1938).



2. Plante en fleur sur nouvelle coulée (1938).

---

Sorti de presse le 15 octobre 1955.

---

L'Institut des Parcs Nationaux du Congo Belge a commencé, en 1937, la publication des résultats scientifiques des missions envoyées aux Parcs Nationaux, en vue d'en faire l'exploration.

Les divers travaux paraissent sous forme de fascicules distincts. Ceux-ci comprennent, suivant l'importance du sujet, un ou plusieurs travaux d'une même mission. Chaque mission a sa numérotation propre.

Les fascicules peuvent s'acquérir séparément.

L'Institut des Parcs Nationaux du Congo Belge n'accepte aucun échange.

Het Instituut der Nationale Parken van Belgisch Congo heeft in 1937 de publicatie aangevangen van de wetenschappelijke uitlagen der zendingen welke naar de Nationale Parken afgevaardigd werden, ten einde ze te onderzoeken.

De verschillende werken verschijnen in vorm van afzonderlijke afleveringen welke, volgens de belangrijkheid van het onderwerp, één of meer werken van dezelfde zending bevatten. Iedere zending heeft haar eigen nummering.

De afleveringen kunnen afzonderlijk aangeschaft worden. Het Instituut der Nationale Parken van Belgisch Congo neemt geen ruilingen aan.

FASCICULES PARUS

HORS SÉRIE :

Les Parcs Nationaux et la Protection de la Nature.

Discours prononcé par le Roi Albert à l'installation de la Commission du Parc National Albert.

Discours prononcé par le Duc de Brabant à l'African Society, à Londres, à l'occasion de la Conférence Internationale pour la Protection de la Faune et de la Flore africaines.

La Protection de la Nature. Sa nécessité et ses avantages, par V. VAN STRAELEN, 1937.

VERSCHEENEN AFLEVERINGEN

BUITEN REEKS :

De Nationale Parken en de Natuurbescherming.

Redevoering uitgesproken door Koning Albert op de vergadering tot aanstelling der Commissie van het Nationaal Albert Park.

Redevoering door den Hertog van Brabant gehouden in de African Society, te Londen, bij de gelegenheid van de Internationale Conferentie voor de Bescherming van de Afrikaansche Fauna en Flora.

De Natuurbescherming. Haar noodzakelijkheid en haar voordeelen, door V. VAN STRAELEN, 1937.

Exploration du Parc National Albert. — Exploratie van het Nationaal Albert Park.

I. — Mission G. F. DE WITTE (1933-1935).

I — Zending G. F. DE WITTE (1933-1935).

Fasc.  
Afl.

1.	G. F. DE WITTE (Bruxelles), <i>Introduction</i> . . . . .	1937
2.	C. ATTEMS (Vienne), <i>Myriopodes</i> . . . . .	1937
3.	W. MICHAELSEN (Hamburg), <i>Oligochäten</i> . . . . .	1937
4.	J. H. SCHUURMANS-STEKHOVEN Jr (Utrecht), <i>Parasitic Nematoda</i> . . . . .	1937
5.	L. BURGEON (Tervueren), <i>Carabidae</i> . . . . .	} 1937
	M. BANNERING (Giessen), <i>Carabidae (Scaritini)</i> . . . . .	
6.	L. BURGEON (Tervueren), <i>Lucanidae</i> . . . . .	1937
7.	L. BURGEON (Tervueren), <i>Scarabaeidae (S. Fam. Cetoniinae)</i> . . . . .	1937
8.	R. KLEINE (Stettin), <i>Brenthidae und Lycidae</i> . . . . .	1937
9.	H. SCHOUTEDEN (Tervueren), <i>Oiseaux</i> . . . . .	1938
10.	S. FRECHKOP (Bruxelles), <i>Mammifères</i> . . . . .	1938
11.	J. BEQUAERT (Cambridge, Mass.), <i>Vespides solitaires et sociaux</i> . . . . .	1938
12.	A. JANSSENS (Bruxelles), <i>Onitini (Coleoptera Lamellicornia, Fam. Scarabaeidae)</i> . . . . .	1938
13.	L. GSCHWENDTNER (Linz), <i>Halipilidae und Dytiscidae</i> . . . . .	1938
14.	E. MEYRICK (Marlborough), <i>Pterophoridae (Tortricina and Tineina)</i> . . . . .	1938
15.	C. MOREIRA (Rio de Janeiro), <i>Passalidae</i> . . . . .	1938
16.	R. J. H. TEUNISSEN (Utrecht), <i>Tardigraden</i> . . . . .	1938
17.	W. D. HINCKS (Leeds), <i>Dermaptera</i> . . . . .	1938
18.	R. HANTSCH (Oxford), <i>Blattids</i> . . . . .	1938
19.	G. OCHS (Frankfurt a. Main), <i>Gyrinidae</i> . . . . .	1938
20.	H. DEBAUCHE (Louvain), <i>Geometridae</i> . . . . .	1938
21.	A. JANSSENS (Bruxelles), <i>Scarabaeini (Coleoptera Lamellicornia, Fam. Scarabaeidae)</i> . . . . .	1938
22.	J. H. SCHUURMANS-STEKHOVEN Jr et R. J. H. TEUNISSEN (Utrecht), <i>Nematodes libres terrestres</i> . . . . .	1938
23.	L. BURGEON (Tervueren), <i>Curculionidae, S. Fam. Apioninae</i> . . . . .	1938
24.	M. POLL (Tervueren), <i>Poissons</i> . . . . .	1939
25.	A. JANSSENS (Bruxelles), <i>Oniticellini (Coleoptera Lamellicornia, Fam. Scarabaeidae)</i> . . . . .	1939
26.	L. BURGEON (Tervueren), <i>Histeridae</i> . . . . .	1939
27.	<i>Arthropoda : Hexapoda : 1. Orthoptera : Mantidae, par M. BEIER (Wien); 2. Gryllidae, par L. CHOPARD (Paris); 3. Coleoptera : Cicindelidae, par W. HORN (Berlin); 4. Rutelinae, par F. OHAUS (Mainz); 5. Heteroceridae, par R. MAMITZA (Wien); 6. Prioninae, par A. LAMEERE (Bruxelles); Arachnoidea : 7. Opiliones, par C. FR. ROEWER (Bremen)</i> . . . . .	1939
28.	A. HUSTACHE (Lagny), <i>Curculionidae</i> . . . . .	1939
29.	A. JANSSENS (Bruxelles), <i>Coprini (Coleoptera Lamellicornia, Fam. Scarabaeidae)</i> . . . . .	1940
30.	L. BERGER (Bruxelles), <i>Lepidoptera-Rhopalocera</i> . . . . .	1940
31.	V. LABOISSIÈRE (Paris), <i>Galerucinae (Coleoptera Phytophaga, Fam. Chrysomelidae)</i> . . . . .	1940
32.	V. LALLEMAND (Bruxelles), <i>Homoptera (Cicadidae, Cercopidae, Fulgoridae, Dictyophoridae, Ricaniidae, Cixiidae, Derbidae, Flatidae)</i> . . . . .	1941
33.	G. F. DE WITTE (Bruxelles), <i>Batraciens et Reptiles, avec Introduction de V. VAN STRAELEN</i> . . . . .	1941

Fasc.  
Afl.

34.	L. MADER (Wien), <i>Coccinellidae</i> . — I. Teil ... ..	1941
	II. Teil ... ..	1950
35.	R. PAULIAN (Paris), <i>Aphodiinae</i> ( <i>Coleoptera Lamellicornia</i> , Fam. <i>Scarabaeidae</i> ) ... ..	1942
36.	A. VILLIERS (Paris), <i>Languriinae</i> et <i>Cladoxeninae</i> ( <i>Coleoptera Clavicornia</i> , Fam. <i>Erotylidae</i> ) ... ..	1942
37.	L. BURGEON (Tervueren), <i>Chrysomelidae</i> (S. Fam. <i>Eumolpinae</i> ) . ... ..	1942
38.	A. JANSSENS (Bruxelles), <i>Dynastinae</i> ( <i>Coleoptera Lamellicornia</i> , Fam. <i>Scarabaeidae</i> ). ... ..	1942
39.	V. LABOISSIÈRE (Paris), <i>Halticinae</i> ( <i>Coleoptera Phytophaga</i> , Fam. <i>Chrysomelidae</i> ) ... ..	1942
40.	F. BORCHMANN (Hamburg), <i>Lagriidae</i> und <i>Alleculidae</i> ... ..	1942
41.	H. DEBAUCHE (Louvain), <i>Lepidoptera Heterocera</i> . ... ..	1942
42.	E. UHMANN (Stollberg), <i>Hispinae</i> ... ..	1942
43.	<i>Arthropoda</i> : <i>Arachnoidea</i> : 1. <i>Pentastomida</i> , par R. HEYMONS (Berlin); <i>Hexapoda</i> : 2. <i>Orthoptera</i> : <i>Phasmidae</i> , par K. GUENTHER (Dresden); 3. <i>Hemiptera</i> : <i>Membracidae</i> , by W. D. FUNKHOUSER (Lexington U.S.A.); 4. <i>Coleoptera</i> : <i>Silphidae</i> , par A. JANSSENS (Bruxelles); 5. <i>Dryopidae</i> , par J. DELÈVE (Bruxelles); 6. <i>Lymexylonidae</i> , par L. BURGEON (Tervueren); 7. <i>Bostrychidae</i> , par P. LESNE (Paris); 8. <i>Scarabaeidae</i> : <i>Geotrupinae</i> , par A. JANSSENS (Bruxelles); 9. <i>Cassidinae</i> , von A. SPAETH (Wien); 10. <i>Ipidae</i> , von H. EGGERS (Bad Nauheim); 11. <i>Platypodidae</i> , par K. E. SCHEDL (Hann. Münden); 12. <i>Hymenoptera</i> : <i>Sphegidae</i> , by G. ARNOLD (Bulawayo) ... ..	1943
44.	G. MARLIER (Bruxelles), <i>Trichoptera</i> . ... ..	1943
45.	H. SCHOUTEDEN (Tervueren), <i>Reduviidae</i> , <i>Emesidae</i> , <i>Henicocephalidae</i> ( <i>Hemiptera Heteroptera</i> ) ... ..	1944
46.	R. PAULIAN (Paris), <i>Hybosoridae</i> et <i>Trogidae</i> ( <i>Coleoptera Lamellicornia</i> ) . ... ..	1944
47.	H. DE SAEGER (Bruxelles), <i>Microgasterinae</i> ( <i>Hymenoptera Apocrita</i> ) ... ..	1944
48.	G. SCHMITZ (Louvain), <i>Chalcididae</i> ( <i>Hymenoptera Chalcidoidea</i> ) ... ..	1946
49.	H. DEBAUCHE (Louvain), <i>Mymaridae</i> ( <i>Hymenoptera Apocrita</i> ) ... ..	1949
50.	H. DE SAEGER (Bruxelles), <i>Euphorinae</i> ( <i>Hymenoptera Apocrita</i> , Fam. <i>Braconidae</i> ) ... ..	1946
51.	A. COLLART (Bruxelles), <i>Helomyzinae</i> ( <i>Diptera Brachycera</i> , Fam. <i>Helomyzidae</i> ) ... ..	1946
52.	P. VANSCHUYTBROECK (Bruxelles), <i>Sphaerocerinae</i> ( <i>Diptera Acalyptratae</i> , Fam. <i>Sphaeroceridae</i> ) . ... ..	1948
53.	H. DE SAEGER (Bruxelles), <i>Cardiochilinae</i> , <i>Sigalphinae</i> ( <i>Hymenoptera Apocrita</i> , Fam. <i>Braconidae</i> ) ... ..	1948
54.	A. THÉRY (Neuilly), <i>Buprestidae</i> ( <i>Coleoptera Sternoxia</i> ) ... ..	1948
55.	M. GOETGHEBUER (Gand), <i>Ceratopogonidae</i> ( <i>Diptera Nematocera</i> ) ... ..	1948
56.	H. SCHOUTEDEN (Tervueren), <i>Coreidae</i> ( <i>Hemiptera Heteroptera</i> ) . ... ..	1948
57.	H. F. STROHECKER (Miami), <i>Endomychidae</i> ( <i>Coleoptera Clavicornia</i> ) ... ..	1949
58.	R. POISSON (Rennes), <i>Hémiptères aquatiques</i> ... ..	1949
59.	M. CAMERON (London), <i>Staphylinidae</i> ( <i>Coleoptera Polyphaga</i> ) ... ..	1950
60.	J. PASTEELS (Bruxelles), <i>Tenthredinidae</i> ( <i>Hymenoptera Tenthredinoidea</i> ) ... ..	1949
61.	F. C. FRASER (Bornemouth), <i>Odonata</i> ... ..	1949
62.	D. ELMO HARDY (Honolulu, Hawaii), <i>Dorilaidæ</i> ( <i>Diptera</i> ) ... ..	1950
63.	J. BALFOUR-BROWNE (London), <i>Palpicornia</i> ... ..	1950
64.	R. LAURENT, <i>Genres Afrizalus et Hyperolius</i> ( <i>Amphibia Salientia</i> ) ... ..	1950
65.	D. ELMO HARDY (Honolulu, Hawaii), <i>Bibionidae</i> ( <i>Diptera Nematocera</i> ) ... ..	1950
66.	J. VERBEKE (Gand), <i>Sciomyzidae</i> ( <i>Diptera Cyclorrhapha</i> ) ... ..	1950
67.	H. OLDROYD (London), <i>Genera Hæmatopota and Hippocentrum</i> ( <i>Diptera</i> , Fam. <i>Tabanidae</i> ) ... ..	1950
68.	A. REICHENSPERGER (Bonn) <i>Paussidae</i> ... ..	1950
69.	H. HAUPT (Halle), <i>Pompilidae</i> ( <i>Hymenoptera Sphecoidea</i> ) ... ..	1950
70.	<i>Hexapoda</i> : 1. <i>Orthoptera</i> : <i>Tridactylidae</i> , par L. CHOPARD (Paris); 2. <i>Hemiptera</i> : <i>Coccidae</i> , par P. VAYSSIÈRE (Paris); 3. <i>Coleoptera</i> : <i>Trogostidae</i> , par G. FAGEL (Bruxelles); <i>Erotylidae</i> von K. DELKESKAMP (Berlin); <i>Bostrychidae</i> , par J. VRYDAGH (Bruxelles); <i>Megalopodinae</i> , by G. E. BRYANT (London); <i>Anthribidae</i> , by K. JORDAN (Tring); 4. <i>Diptera</i> : <i>Therevidæ</i> , par P. VANSCHUYTBROECK (Bruxelles); <i>Conopidae</i> , par P. VANSCHUYTBROECK (Bruxelles); 5. <i>Hymenoptera</i> : <i>Chrysididae</i> , von S. ZIMMERMANN (Wien) ... ..	1950
71.	K. ERMISCH (Radiumbad), <i>Mordellidae</i> ( <i>Coleoptera Heteromera</i> ) ... ..	1950
72.	J. VERBEKE (Gand), <i>Tæniapterinae</i> ( <i>Diptera Cyclorrhapha</i> , Fam. <i>Micropezidae</i> ) ... ..	1951
73.	P. L. G. BENOIT (Tervueren), <i>Dryinidae</i> ( <i>Hymenoptera Aculeata</i> ); <i>Evanidae</i> ( <i>Hymenoptera Terebriantia</i> ) ... ..	1951
74.	P. VANSCHUYTBROECK (Bruxelles), <i>Dolichopodidae</i> ( <i>Diptera Brachycera Orthorrhapha</i> ). ... ..	1951
75.	N. BRUCE (Stockholm), <i>Cryptophagidae</i> ( <i>Coleoptera Polyphaga</i> ) ... ..	1951
76.	M. C. MEYER (Orono), <i>Hirudinea</i> . ... ..	1951
77.	1. <i>Thysanoptera</i> , by H. PRIESNER (Cairo); 2. <i>Suctoria</i> ( <i>Aphaniptera</i> ), par J. COOREMAN (Bruxelles); 3. <i>Homoptera</i> , par V. LALLEMAND et H. SYNAVE (Bruxelles); 4. <i>Coleoptera</i> : <i>Sagridæ</i> , par P. JOLIVET (Bruxelles); <i>Clytridae</i> , par P. JOLIVET (Bruxelles); 5. <i>Diptera</i> : <i>Asilidae</i> , by S. W. BROMLEY (Stamford, U.S.A.); <i>Simuliidae</i> , g. <i>Simulium</i> , by P. FREEMAN (London) ... ..	1951
78.	J. VERBEKE (Zürich), <i>Psilidae</i> ( <i>Diptera Cyclorrhapha</i> ) ... ..	1952



I. — Mission G. F. DE WITTE (1933-1935) (suite).

I. — Zending G. F. DE WITTE (1933-1935) (vervolg).

Fasc.  
Afl.

79.	1. <i>Dermaptera</i> , by W. D. HINCKS (Manchester); 2. <i>Hemiptera : Cixiidae</i> , par H. SYNAVE (Bruxelles); 3. <i>Reduviidae</i> , par A. VILLIERS (Dakar); 4. <i>Coleoptera Laminae</i> , par S. BREUNING (Paris); 5. <i>Chrysomelinae</i> , von J. BECHYNE (München); 6. <i>Diptera : Celyphidae</i> , par P. VANSCHUYTBROECK (Bruxelles); 7. <i>Hippoboscidae</i> and <i>Nycteribiidae</i> , by J. BEQUAERT (Cambridge, Mass.); 8. <i>Argidae</i> , par J. PASTEELS (Bruxelles) ... ..	1953
80.	L. MADER (Wien), <i>Coccinellidae</i> (III <sup>e</sup> Teil) ... ..	1954
81.	L. P. MESNIL (Feldmeilen), Genres <i>Actia</i> et voisins ( <i>Diptera Brachycera Calyptratae</i> ). ... ..	1954
82.	† A. THÉRY (Paris), Genre <i>Paracylindromorphus</i> ( <i>Coleoptera Buprestidae</i> ) ... ..	1954
83.	P. FREEMAN (London), <i>Chironomidae</i> ( <i>Diptera Nematocera</i> ) ... ..	1955
84.	W. EVANS (Sydney), <i>Cicadellidae</i> ( <i>Hemiptera-Homoptera</i> ) ... ..	1955
85.	J. COOREMAN (Bruxelles), <i>Acari</i> ... .. (Sous presse.) (Ter pers.)	
86.	1. <i>Hemiptera Heteroptera : Tingidae</i> , by C. J. DRAKE (Ames, Iowa); 2. <i>Coleoptera Clavicornia : Colydiidae</i> , by R. D. POPE (London); 3. <i>Diptera Nematocera : Anisopodidae</i> , par R. TOLLET (Bruxelles); 4. <i>Hymenoptera Evanoidea : Gasteruptionidae</i> , par J. J. PASTEELS (Bruxelles) ... .. (Sous presse.) (Ter pers.)	
87.	F. ZUMPT (Johannesburg), <i>Diptera Cyclorrhapha</i> : part. I. Fam. <i>Calliphorinae</i> ... .. (Sous presse.) (Ter pers.)	

II. — Mission H. DAMAS (1935-1936).

II. — Zending H. DAMAS (1935-1936).

1.	H. DAMAS (Liège), <i>Recherches Hydrobiologiques dans les Lacs Kivu, Edouard et Ndalaga</i> ... ..	1937
2.	W. ARNDT (Berlin), <i>Spongilliden</i> ... ..	1938
3.	P. A. CHAPPUIS (Cluj, Roumanie), <i>Copépodes Harpacticoides</i> ... ..	1938
4.	E. LÉLOUP (Bruxelles), <i>Moerisia Alberti</i> nov. sp. ( <i>Hydropolype dulcicole</i> ) ... ..	1938
5.	P. DE BEAUCHAMP (Strasbourg), <i>Rotifères</i> ... ..	1939
6.	M. POLL (Tervueren), avec la collaboration de H. DAMAS (Liège), <i>Poissons</i> ... ..	1939
7.	V. BREHM (Eger), <i>Cladocera</i> ... ..	1939
8.	F. HUSTEDT (Ploen), <i>Süsswasser Djalomeen</i> ... ..	1949
9.	J. H. SCHUURMANS STEKHOVEN Jr (Utrecht), <i>Nématodes libres d'eau douce</i> ... ..	1944
10.	J. H. SCHUURMANS STEKHOVEN Jr (Utrecht), <i>Nématodes parasites</i> ... ..	1944
11.	G. MARLIER (Bruxelles), <i>Trichoptera</i> ... ..	1943
12.	W. KLE (Bad Pyrmont), <i>Ostracoda</i> ... ..	1944
13.	G. MARLIER (Bruxelles), <i>Collemboles</i> ... ..	1944
14.	J. COOREMAN (Bruxelles), <i>Acari</i> ... ..	1948
15.	A. ARCANGELI (Torino), <i>Isopodi terrestri</i> ... ..	1950
16.	F. GUIGNOT (Avignon), <i>Dytiscidae et Gyrinidae</i> ( <i>Coleoptera Adepaga</i> ) ... ..	1948
17.	H. BERTRAND (Dinard), <i>Larves d'Hydrocanthares</i> ... ..	1948
18.	O. LUNDBLAD (Stockholm), <i>Hydrachnellae</i> ... ..	1949
19.	W. CONRAD (Bruxelles), P. FRÉMY (St.-Lô) et A. PASCHER (Prague), <i>Algues et Flagellates</i> ... ..	1949
20.	M.-L. VERRIER (Paris), <i>Ephéméroptères</i> ... ..	1951
21.	FR. KIEFER (Konstanz), <i>Copépodes</i> ... ..	1952

III. — Mission P. SCHUMACHER (1933-1936).

III. — Zending P. SCHUMACHER (1933-1936).

1.	P. SCHUMACHER (Antwerpen), <i>Die Kivu-Pygmäen und ihre soziale Umwelt im Albert-Nationalpark</i> ... ..	1943
2.	P. SCHUMACHER (Antwerpen), <i>Anthropometrische Aufnahmen bei den Kivu-Pygmäen</i> . ... ..	1939

IV. — Mission J. LEBRUN (1937-1938).

IV. — Zending J. LEBRUN (1937-1938).

1.	J. LEBRUN (Bruxelles), <i>La végétation de la plaine alluviale au Sud du lac Edouard</i> . ... ..	1947
2-5.	... .. (En préparation.) (In voorbereiding.)	
6.	F. DEMARET et V. LEROY (Bruxelles), <i>Mousses</i> ... ..	1944
7.	... .. (En préparation.) (In voorbereiding.)	
8.	P. VAN OYE (Gand), <i>Desmidiées</i> ... ..	1943
9.	P. VAN OYE (Gand), <i>Rhizopodes</i> ... ..	1948
10.	P. DUVIGNEAUD et J.-J. SYMOENS (Bruxelles), <i>Cyanophycées</i> ... ..	1948

V. — Mission S. FRECHKOP (1937-1938).

V. — Zending S. FRECHKOP (1937-1938).

1.	S. FRECHKOP (Bruxelles), <i>Mammifères</i> ... ..	1943
2.	R. VERHEYEN (Bruxelles), <i>Oiseaux</i> ... ..	1947

VI. — Missions J. VERHOOGEN (1938 et 1940).

VI. — Zendingen J. VERHOOGEN (1938 en 1940).

1.	J. VERHOOGEN (Bruxelles), <i>Les éruptions 1938-1940 du volcan Nyamuragira</i> . ... ..	1948
----	-----------------------------------------------------------------------------------------	------

VII. — Mission J. DE HEINZELIN DE BRAUCOURT (1950).

VII. — Zending J. DE HEINZELIN DE BRAUCOURT (1950).

1.	J. DE HEINZELIN DE BRAUCOURT (Bruxelles), <i>Le fossé tectonique sous le parallèle d'Ishango</i> ... ..	1955
----	---------------------------------------------------------------------------------------------------------	------

VIII. — Mission d'études vulcanologiques.

VIII. — Zending voor vulkanologische studiën.

1.	A. MEYER (Léopoldville), <i>Aperçu historique de l'exploration et de l'étude des régions volcaniques du Kivu</i> . ... ..	1955
----	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------

**Exploration du Parc National Albert. — Exploratie van het Nationaal Albert Park.**  
(Deuxième série.) (Tweede reeks.)

1. J. DE HEINZELIN DE BRAUCOURT (Bruxelles), *Les stades de récession du glacier Stanley occidental* ... .. 1953

**FLORE DES SPERMATOPHYTES DU PARC NATIONAL ALBERT.**

- Vol.  
1. W. ROBYNS (Bruxelles), *Gymnospermes et Choripétales* ... .. 1948  
2. W. ROBYNS (Bruxelles), *Sympétales* ... .. 1947  
3. W. ROBYNS (Bruxelles), *Monocotylées* ... .. (Sous presse.) (Ter pers.)

**Exploration du Parc National Albert et du Parc National de la Kagera.  
Exploratie van het Nationaal Albert Park en van het Nationaal Park der Kagera.**

- I. — Mission L. VAN DEN BERGHE (1936). I. — Zending L. VAN DEN BERGHE (1936).  
Fasc.  
Afl.  
1. L. VAN DEN BERGHE (Anvers), *Enquête parasitologique. — I. — Parasites du sang des vertébrés* ... .. 1942  
2. L. VAN DEN BERGHE (Anvers), *Enquête parasitologique. — II. — Helminthes parasites.* ... .. 1943

**Exploration du Parc National de la Kagera. — Exploratie van het Nationaal Park der Kagera.**

- I. — Mission J. LEBRUN (1937-1938). I. — Zending J. LEBRUN (1937-1938).  
1. J. LEBRUN, L. TOUSSAINT, A. TATON (Bruxelles), *Contribution à l'étude de la flore du Parc National de la Kagera* ... .. 1948  
2. J. LEBRUN (Bruxelles), *Esquisse de la végétation du Parc National de la Kagera* ... .. 1955  
II. — Mission S. FRECHKOP (1938). II. — Zending S. FRECHKOP (1938).  
1. S. FRECHKOP (Bruxelles), *Mammifères* ... .. 1944  
2. R. VERHEYEN (Bruxelles), *Oiseaux* ... .. 1947

**Exploration du Parc National de la Garamba. — Exploratie van het Nationaal Garamba Park.**

- I. — Mission H. DE SAEGER en collaboration avec P. BAERT, G. DEMOULIN, I. DENISOFF, J. MARTIN, M. MICHA, A. NOIRFALISE, P. SCHOEMAKER, G. TROUPIN et J. VERSCHUREN (1949-1952). I. — Zending H. DE SAEGER met medewerking van P. BAERT, G. DEMOULIN, I. DENISOFF, J. MARTIN, M. MICHA, A. NOIRFALISE, P. SCHOEMAKER, G. TROUPIN en J. VERSCHUREN (1949-1952).  
Fasc.  
Afl.  
1. H. DE SAEGER (Bruxelles), *Introduction* ... .. 1954  
2. I. DENISOFF (Yangambi), *Les sols du Parc National de la Garamba* ... .. (Sous presse.) (Ter pers.)  
3. E. MARCUS (São Paulo), *Turbellaria* ... .. (Sous presse.) (Ter pers.)  
4. G. TROUPIN (Bruxelles), *Flore des Spermatophytes du Parc National de la Garamba; I. Gymnospermes et Monocotylédones* ... .. (Sous presse.) (Ter pers.)

**Exploration du Parc National de l'Upemba. — Exploratie van het Nationaal Upemba Park.**

- I. — Mission G. F. DE WITTE en collaboration avec W. ADAM, A. JANSSENS, L. VAN MEEL et R. VERHEYEN (1946-1949). I. — Zending G. F. DE WITTE met medewerking van W. ADAM, A. JANSSENS, L. VAN MEEL en R. VERHEYEN (1946-1949).  
Fasc.  
Afl.  
1. G. F. DE WITTE, W. ADAM, A. JANSSENS, L. VAN MEEL et R. VERHEYEN (Bruxelles), *Introduction* ... .. (En préparation.) (In voorbereiding.)  
2. K. LINDBERG (Lund), *Cyclopidés (Crustacés Copépodes)* ... .. 1951  
3. A. JANSSENS (Bruxelles), *Onitini (Coleoptera Lamellicornia, Fam. Scarabæidæ)* ... .. 1951  
4. 1. *Coleoptera : Paussidæ*, par E. JANSSENS (Bruxelles); *Megalopodidæ*, par P. JOLIVET (Bruxelles); *Sagridæ*, par P. JOLIVET (Bruxelles). — 2. *Diptera : Muscidæ* (Genre *Glossina*), par C. HENRARD (Bruxelles) ... .. 1951  
5. C. FR. ROEWER (Bremen), *Solifuga, Opiliones, Pedipalpi und Scorpiones* ... .. 1952  
6. G. F. DE WITTE (Bruxelles), *Reptiles* ... .. 1953  
7. H. F. STROHECKER (Miami), *Endomychidæ* ... .. 1952  
8. 1. *Plecoptera : Perlidæ*, by H. B. N. HYNES (Liverpool); 2. *Coleoptera : Histeridæ*, par J. THÉRON (Nîmes); 3. *Chrysomelidæ*, par P. JOLIVET (Bruxelles); 4. *Scolyoidæ*, par K. E. SCHEDL (Lienz); 5. *Diptera : Bibionidæ and Dorilaidæ*, by D. E. HARDY (Honolulu, Hawaii) ... .. 1952  
9. L. VAN MEEL (Bruxelles), *Contribution à l'étude du lac Upemba. — I. Le milieu physico-chimique* ... .. 1953  
10. P. BASILEWSKY (Tervueren), *Carabidæ* ... .. 1953  
11. A. JANSSENS (Bruxelles), *Oniticellini (Coleoptera Lamellicornia, Fam. Scarabæidæ)* ... .. 1953

Fasc. Afl.		
12.	P. VANSCHUYTBROECK (Bruxelles), <i>Dolichopodidæ</i> ( <i>Diptera Brachycera Orthorrhapha</i> ).	1952
13.	R. JEANNEL (Paris), <i>Pselaphidæ</i> ... ..	1952
14.	S. FRECHKOP (Bruxelles), <i>Mammifères</i> ... ..	1954
15.	A. VILLIERS (Dakar), <i>Languriidæ</i> et <i>Cladoxenidæ</i> ... ..	1952
16.	G. OCHS (Hannover), <i>Gyrinidæ</i> ... ..	1953
17.	1. <i>Nematodes</i> , par C. VUYLSTEKE (Geluwe); 2. <i>Embioptera</i> , par Y. JOLIVET (Bruxelles); 3. <i>Lonchodidæ</i> , par Y. JOLIVET (Bruxelles); 4. <i>Coleoptera : Dacninae</i> , von K. DELKESKAMP (Berlin); 5. <i>Prioninae</i> , par P. BASILEWSKY (Tervueren); 6. <i>Ceramby-</i> <i>cinæ</i> , by E. A. J. DUFFY (London); 7. <i>Diptera : Celyphidæ</i> , par P. VANSCHUYTBROECK (Bruxelles); 8. <i>Tenthredinoidea</i> , par J. PASTEELS (Bruxelles) ... ..	1953
18.	A. VILLIERS (Dakar), <i>Reduviidæ</i> ... ..	1954
19.	R. VERHEYEN (Bruxelles), <i>Oiseaux</i> ... ..	1953
20.	M. BEIER (Wien), <i>Mantidea</i> und <i>Pseudophyllinæ</i> ... ..	1954
21.	E. MARCÚS (São Paulo), <i>Turbellaria</i> ... ..	1953
22.	C. Fr. ROEWER (Bremen), <i>Orthognatha</i> ... ..	1953
23.	H. SYNAVE (Bruxelles), <i>Cixiidæ</i> ... ..	1953
24.	C. KOCH (Pretoria), <i>Tenebrionidæ</i> ( <i>Pycnocerini</i> ) ... ..	1954
25.	1. <i>Coleoptera : Pterostichini</i> , par S. L. STRANEO (Gallarate); 2. <i>Coleoptera : Bostry-</i> <i>chidæ</i> , par J. VRYDAGH (Bruxelles); 3. <i>Coleoptera : Aphodiinae</i> , par R. PAULIAN (Tananarive); 4. <i>Coleoptera : Laminae</i> , par S. BREUNING (Paris); 5. <i>Coleoptera :</i> <i>Cryptocephalinæ</i> , par P. JOLIVET (Bruxelles); 6. <i>Diptera : Leptogastrinæ</i> , par E. JANSSENS (Bruxelles); 7. <i>Hymenoptera : Chrysididæ</i> , von S. ZIMMERMANN (Wien) ... ..	1954
26.	S. G. KIRIAKOFF (Gand), <i>Lepidoptera Heterocera</i> ... ..	1954
27.	F. G. OVERLAET (Kortenbergh), <i>Lepidoptera : Danaidæ, Satyridæ, Nymphalidæ,</i> <i>Acraeidæ</i> ... .. (Sous presse.) (Ter pers.)	
28.	E. UHMANN (Stolberg, Sachsen), <i>Hispinæ</i> ( <i>Coleoptera Phytophaga</i> ) ... ..	1954
29.	Y. JOLIVET (Bruxelles), <i>Dictyoptera : Blattodea</i> ... ..	1954
30.	C. Fr. ROEWER (Bremen), <i>Aranea Lycosæformia</i> I. ... ..	1954
31.	R. POISSON (Rennes), <i>Hémiptères aquatiques</i> ... ..	1954
32.	1. <i>Pseudoscorpionidea</i> , von M. BEIER (Wien); 2. <i>Hemiptera Homoptera : Fam.</i> <i>Flatidæ</i> , par H. SYNAVE (Bruxelles); 3. <i>Diptera : Culicidæ</i> , by P. F. MATTINGLY (London); 4. <i>Diptera : Tabanidæ</i> , par M. LECLERCQ (Liège); 5. <i>Lepidoptera :</i> <i>Geometridæ</i> , by D. S. FLETCHER (London) ... ..	1955
33.	F. GUIGNOT (Avignon), <i>Dytiscidæ</i> ( <i>Coleoptera Adephaga</i> ) ... ..	1954
34.	J. LECLERCQ (Liège), <i>Sphecinæ</i> ( <i>Hymenoptera Sphecoidea</i> ) ... ..	1955
35.	1. <i>Dermaptera</i> , by W. D. HINCKS (Manchester); 2. <i>Coleoptera : Macroductyla</i> , Fam. <i>Dryopidæ</i> , par J. DELEVE (Bruxelles); 3. <i>Coleoptera : Heteromera</i> , Fam. <i>Mordel-</i> <i>lidæ</i> , von K. ERMISCH (Freiberg Sa.); 4. <i>Coleoptera : Chrysomeliadea</i> , Fam. <i>Clytridæ</i> , par P. JOLIVET (Bruxelles); 5. <i>Coleoptera : Phytophaga</i> , Fam. <i>Anthri-</i> <i>bidæ</i> , par H. E. K. JORDAN (Tring); 6. <i>Diptera : Nematocera</i> , Fam. <i>Chironomidæ</i> , by P. FREEMAN (London) ... ..	1955
36.	J. G. BAER (Neuchâtel) et A. FAIN (Astrida), <i>Cestodes</i> ... ..	1955
37.	W. EVANS (Sydney), <i>Cicadellidæ</i> ( <i>Hemiptera-Homoptera</i> ) ... ..	1955
38.	1. <i>Odonata</i> , by F. F. FRASER (Bournemouth); 2. <i>Coleoptera Clavicornia</i> , Fam. <i>Coly-</i> <i>diidæ</i> , by R. D. POPE (London); 3. <i>Coleoptera Lamellicornia, Trox-Arten</i> , von E. HAUF (München); 4. <i>Coleoptera Chrysomeloidea</i> , Fam. <i>Crioceridæ</i> , par P. JOLIVET (Bruxelles); 5. <i>Diptera Acalyptratae</i> , Fam. <i>Neriidæ</i> , by MARTIN L. ACZEL (Tucuman); 6. <i>Dermestidæ</i> , von VLADIMIR KALIK (Pardubice) ... (Sous presse.) (Ter pers.)	
39.	G. FAGEL (Bruxelles), <i>Osorinæ</i> ( <i>Coleoptera Polyphaga</i> , Fam. <i>Staphylinidæ</i> ) ... ..	1955
40.	C. KOCH (Pretoria), <i>Tenebrionidæ</i> II ... .. (Sous presse.) (Ter pers.)	
41.	P. BASILEWSKY (Tervueren), <i>Cetoniinæ, Trichinæ, Valginæ</i> ( <i>Coleoptera Polyphaga</i> , Fam. <i>Scarabeidæ</i> ) ... .. (Sous presse.) (Ter pers.)	
42.	R. F. LAURENT (Tervueren), Genres <i>Afraxalus</i> et <i>Hyperolius</i> ( <i>Amphibia Salientia</i> ) ... (Sous presse.) (Ter pers.)	

Exploration des Parcs Nationaux du Congo Belge — Exploratie der Nationale Parken van Belgisch Congo.

Fasc. Afl.		
1.	H. HEDIGER (Bâle), <i>Observations sur la psychologie animale dans les Parcs Nationaux</i> <i>du Congo Belge</i> ... ..	1951

**AVIS**

Les *Aspects de Végétation des Parcs Nationaux du Congo Belge* paraissent par fascicules de six planches, accompagnées de notices explicatives.

La publication est divisée en séries, consacrées chacune à un *Parc National du Congo Belge*.

Les fascicules peuvent s'acquérir séparément.

L'*Institut des Parcs Nationaux du Congo Belge* n'accepte aucun échange.

**BERICHT**

De *Vegetatiebeelden der Nationale Parken van Belgisch Congo* verschijnen in afleveringen van zes platen, van verklarende aantekeningen vergezeld.

De publicatie is ingedeeld in reeksen, waarvan elke aan één der *Nationale Parken van Belgisch Congo* gewijd is.

De afleveringen kunnen afzonderlijk aangeschaft worden.

Het *Instituut der Nationale Parken van Belgisch Congo* neemt geen ruilingen aan.

**FASCICULES PARUS**

SÉRIE I. — PARC NATIONAL ALBERT.

Volume I.

- Fasc. 1-2. — W. ROBYNS (Bruxelles), *Aperçu général de la végétation* (d'après la documentation photographique de la mission G. F. DE WITTE) ... .. 1937
- Fasc. 3-4-5. — J. LEBRUN (Bruxelles), *La végétation du Nyiragongo* ... .. 1942

**VERSCHEENEN AFLEVERINGEN**

REEKS I. — NATIONAAL ALBERT PARK.

Boekdeel I.

- Afl. 1-2. — W. ROBYNS (Brussel), *Algemeen overzicht der vegetatie* (volgens de fotografische documentatie der zending G. F. DE WITTE) ... .. 1937

**PUBLICATIONS SEPAREES**

- Mammifères et Oiseaux protégés au Congo Belge*, par S. FRECHKOP, avec Introduction de V. VAN STRAELEN ... .. (Epuisé.) (Uitgeput.)
- Contribution à l'étude de la Morphologie du Volcan Nyamuragira*, par R. HOIER (Rutshuru) ... .. 1939
- Animaux protégés au Congo Belge et dans le Territoire sous mandat du Ruanda-Urundi, ainsi que les espèces dont la protection est assurée en Afrique (y compris Madagascar) par la Convention Internationale de Londres du 8 novembre 1933 pour la protection de la Faune et de la Flore africaines, avec la Législation concernant la Chasse, la Pêche, la Protection de la Nature et les Parcs Nationaux au Congo Belge et dans le Territoire sous Mandat du Ruanda-Urundi*, par S. FRECHKOP, en collaboration avec G. F. DE WITTE, J.-P. HARROY et E. HUBERT, avec Introduction de V. VAN STRAELEN (1941).  
(Epuisé.) (Uitgeput.)
- Beschermde Dieren in Belgisch Congo en in het Gebied onder mandaat van Ruanda-Urundi, evenals de Soorten waarvan de bescherming verzekerd is in Afrika (met inbegrip van Madagascar) door de Internationale Overeenkomst van Londen van 8 November 1933 voor de bescherming van de Afrikaansche Flora en Fauna, met de Wetgeving betreffende de Jacht, de Visscherij, de Natuurbescherming en de Nationale Parken van Belgisch Congo en in het Gebied onder mandaat van Ruanda-Urundi*, door S. FRECHKOP, in medewerking met G. F. DE WITTE, J.-P. HARROY en E. HUBERT, met Inleiding van V. VAN STRAELEN (1943) ... .. (Epuisé.) (Uitgeput.)
- La faune des grands Mammifères de la plaine Rwindi-Rutshuru (lac Édouard). Son évolution depuis sa protection totale*, par E. HUBERT ... .. 1947
- Animaux protégés au Congo Belge et dans le Territoire sous mandat du Ruanda-Urundi*, 3<sup>e</sup> édition.  
(Epuisé.) (Uitgeput.)
- Les territoires biogéographiques du Parc National Albert*, par W. ROBYNS ... .. 1948
- A travers plaines et volcans au Parc National Albert*, par R. HOIER ... .. 1950
- Parcs Nationaux du Congo Belge* ... .. 1949
- Contribution à l'étude éthologique des mammifères du Parc National de l'Upemba*, par R. VERHEYEN ... 1951
- Animaux protégés au Congo Belge et dans le Territoire sous mandat du Ruanda-Urundi*, 4<sup>e</sup> édition ... 1953
- Monographie éthologique de l'Hippopotame*, par R. VERHEYEN ... .. 1954
- Les buffles du Congo Belge*, par P. DALMIER ... .. (Sous presse.) (Ter pers.)

---

IMPRIMERIE MARCEL HAYEZ  
Rue de Louvain, 112, Bruxelles  
Domicile légal : avenue de l'Horizon, 39

---